

<36619335490014

VOYAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Je ne reconnaîtrai pour authentiques que les exemplaires portant ma signature.

A. Eymery

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

VOYAGE

A SAINT-PÉTERSBOURG,

EN 1799—1800,

Fait avec l'ambassade des Chevaliers de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, allant offrir à l'Empereur *Paul premier* la grande *Maîtrise de l'Ordre*;

DANS LEQUEL ON TROUVE:

Des notes curieuses sur l'empereur *Paul premier*, le général *Souwarow*, les comtes *Rostopchin*, *Pannis*, *Pahlen*, *Koutaisow*, etc., et d'autres personnages célèbres; des particularités remarquables sur le Gouvernement russe, l'état du commerce de cet Empire, le caractère, les mœurs de ses habitans, etc. etc.

Précédé d'un Itinéraire statistique et historique de *Fribourg* (en Brisgaw) *à St.-Pétersbourg*, en passant par *Vienne* (en Autriche), *Cracovie*, *Brzesk*, *Riga*, *Mittau*; et en revenant par *Memel*, *Kœnigsberg*, *Dantzick*, *Berlin*, *Dresde*, etc.

Pour servir à l'Histoire des Événemens de la fin du 18e siècle;

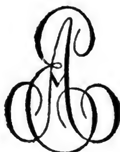
PAR FEU M. L'ABBÉ GEORGEL,

Jésuite, ancien Secrétaire d'ambassade et Chargé d'affaires de France à Vienne;

PUBLIÉS PAR M. GEORGEL,

Ancien Avocat au Parlement de Nanci et à la Cour de Cassation, Neveu et Héritier de l'Auteur.

......et quorum pars magna fui.
VIRG., Enéide II.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, Libraire, rue Mazarine, n° 30.
DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal, galeries de bois.

1818.

NOTICE

SUR LA ROUTE DE POSTE

De Fribourg en Brisgaw à Saint-Pétersbourg, par Vienne, Cracovie, Lublin, Brzesk, Wilna, Mittau, Riga et Narva.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

1°. En passant par Vienne pour aller à Saint-Pétersbourg, on fait un détour de cinquante lieues au moins. La route par Ratisbonne, ou par Nuremberg, Prague, Breslau, Warsovie et Grodno, ou celle par Dresde, Berlin, Dantzick, Kœnigsberg et Memel sont plus courtes.

2°. Les chevaux de poste en Allemagne se payent par *poste* ou par *meilen;* une *poste* est de quatre lieues; le *meilen* est de deux lieues et demie de France. En Pologne on paye par *meilen:* dès qu'on entre en Courlande, et dans toute la Russie, on paye par *werste;* il faut sept werstes pour un meilen. Le payement varie selon la domination où l'on voyage.

3°. En Empire on paye, par *poste*, un florin par cheval; trente kreutzers de trinkgeld à chaque postillon, douze kreutzers pour le schmiergeld : on paye à proportion quand c'est par *meilen*.

4°. Dans les pays autrichiens on paye quarante-cinq kreutzers de Vienne pour un cheval, par poste; dix-sept kreutzers à chaque postillon : on paye de même dans la Gallicie ou Pologne Autrichienne; mais en Lithuanie ou dans la Pologne Russe, depuis Brzesk jusqu'à Riga en Livonie, on paye par meilen deux florins de Pologne pour un cheval; le florin de Pologne vaut quinze kreutzers d'Empire; un florin d'Empire vaut quatre florins de Pologne.

5°. Les *werstes* commencent en Courlande; mais pour le payement des chevaux de poste, on ne paye par werste que depuis *Riga*, capitale de la Livonie. Les stations varient depuis dix jusqu'à vingt-cinq werstes. Un cheval coûte par werste trois

kopeiks, deux au maître de poste, et un au gouvernement. On ne peut avoir des chevaux de poste sans une permission du gouvernement; cette permission, ou *podoroge*, trace la route qu'on doit parcourir, et on paye en la recevant un kopeik pour chaque cheval par werste. Cent *kopeiks* font un *rouble* : il y a des roubles en argent et en papier ; trois roubles d'argent font un ducat, et le ducat vaut tantôt quatre roubles, cinquante, ou soixante, ou quatre-vingts kopeiks, et quelquefois cinq roubles en papier ou en monnaie de cuivre. Souvent on préfère le papier aux ducats, parce que le papier, qui a un grand cours, a un prix fixe, et que le prix du ducat varie et est presque toujours arbitraire. Les voyageurs peuvent gagner en changeant, plutôt à Wilna qu'à Riga, des ducats en papier pour leurs dépenses en Russie : il est aussi avantageux pour les petits détails d'avoir un sac de monnaie en cuivre.

La taxe des postillons en Russie n'est pas réglée : quand on donne à chacun de vingt à trente kopeiks par station, ils sont très-contens. On paye quinze et dix-huit kopeiks pour le graissage.

6o. Les maîtres de poste en Russie n'ont pas le droit d'exiger plus de chevaux que n'en désigne la permission du gouvernement ou le *podoroge*. Mais quand ils veulent, ce qui arrive souvent, en exiger plus et qu'on s'y refuse, ils disent qu'ils n'ont point de chevaux, et qu'on doit attendre le retour de ceux qui sont employés. Si on insiste pour partir, ils proposent des chevaux de paysans qu'ils ont à leur disposition; ils les font alors payer quatre kopeiks tandis qu'ils les ont pour deux. Si on s'y refuse, ils vous font attendre des journées entières. Si vous trouvez des chevaux dans leurs écuries, ils disent qu'ils sont réservés pour le service de la cour, ou qu'ils sont déjà commandés pour un service extraordinaire. Il est effectivement ordonné en Russie, à tous les maîtres de poste, d'avoir toujours dix chevaux tout prêts pour les courriers et les estafettes du gouvernement. Les voyageurs, et surtout les étrangers, se trouvent ainsi à la merci des maîtres de poste, et se voient forcés de plier sous leur volonté arbitraire. Le gouvernement, qui ne peut ignorer cette vexation habituelle, ne paroît pas empressé d'y apporter remède.

VOYAGE A SAINT-PÉTERSBOURG.

ROUTE DE POSTE

De Fribourg en Brisgaw à Vienne, par Ulm, Augsbourg, Munich et Lintz.

	STATIONS.	POSTES.
Brisgaw.	De Fribourg à Staig (1). . . .	1 1/4
La forêt Noire.	Neustadt. . . .	1
	Unadingen. . . .	1
	Pfora (2). . . .	» 3/4
	Engen.	1 1/4
La Souabe.	Stockach. . . .	1
	Moeskirch (3). .	1
	Mengen.	1
	Riedlingen. . .	1
	Ehingen.. . . .	1 1/2
	Ulm (4).	1 1/2
	Guntzbourg.. .	1 1/2
	Zumarshausen .	1 1/2
	Augsbourg (5)..	1 1/2
	Euratsbourg. .	1 1/4

OBSEVATIONS.

(1) On traverse la vallée d'Enfer pendant plus d'une lieue contre de hauts rochers à pic; à leur pied coule un ruisseau à travers des masses de rochers détachés : tableau effrayant et pittoresque à la fois.

(2) Au lieu de passer par Pfora, on peut d'Unadingen passer par Doneschingen, Geissingen et Engen : c'est trois quarts de lieue plus long.

(3) Champ de bataille. Le général Kray, commandant l'armée autrichienne, fut forcé de se retirer sous Ulm.

(4) On peut s'y embarquer sur le Danube pour Ingolstadt, Ratisbonne, Passau, Lintz et Vienne. On peut aussi s'embarquer à Güntzbourg.

(5) Ville libre et impériale (1). Sa magistrature est composée de quarante-cinq membres, dont trente-un de familles patriciennes, quatre de suppléans, c'est-à-dire de familles qui ont épousé des filles de patriciens; cinq du corps des marchands, et cinq des communes. C'est dans le palais épiscopal d'Augsbourg que fut présentée à l'empereur Charles V, en 1530, par Luther et Mélanchton, la fameuse confession de foi d'Augsbourg. L'hôtel-de-ville, bâti en 1620, passe pour le plus beau de toute l'Allemagne. Sa grande salle a cent dix pieds de longueur, quatre-vingt-cinq de largeur, cinquante-deux d'élévation : la tour qui se voit auprès

(1) Maintenant incorporée aux États du roi de Bavière.

	STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
			est d'une hauteur prodigieuse. On admire aussi à Augsbourg la machine hydraulique pour la distribution des eaux. La meilleure auberge de cette ville est celle des *Trois Maures.* (Voyez le Voyage, art. *Augsbourg.*)
La Bavière.	De Schwalhausen à Munich. (1)...	1 ½	(1) Capitale de la Bavière, résidence de l'électeur. Le château de Nymphenbourg, où la cour passe la belle saison, n'est qu'à une lieue de la ville. Les jardins méritent d'être vus. On est bien traité à *l'Aigle Noire* ou à *l'Hôtel de Londres.* (Voyez le Voyage, article *Munich.*)
	Bastorf.....	1	
	Hohenlinden (2)	1	(2) Bataille décisive, le 3 décembre 1800. L'archiduc Jean se retira avec une perte considérable. Le général Moreau, victorieux, passa l'Inn et le Sulza, s'empara de Saltzbourg, de Lintz; il marchoit à Vienne lorsque l'archiduc Charles vint prendre le commandement de l'armée. Un armistice de quarante-cinq jours, à des conditions humiliantes, et ensuite une paix honteuse conclue à Lunéville, furent alors les seuls moyens de sauver la monarchie autrichienne.
	Haag......	1	
	Ampfing.....	1 ½	
	Altettingen (3).	1 ½	(3) Célèbre pèlerinage. Vierge miraculeuse. Concours prodigieux comme à Ensiedlen, ou *Notre-Dame des Ermites*, en Suisse.
	Markel.....	1 ½	
Bavière Autrich.	Braunaw (4)...	1	(4) Barrière autrichienne. Pays bavarois réuni à l'Autriche par la paix de Teschen. Visite sévère à la douane.
	Alteim.....	1	
	Ried......	1 ½	
	Unterhaug...	1	
Autriche.	Lambach.....	1 ½	
	Welz (5)....	1	(5) De Welz on peut laisser Lintz à gauche et prendre à droite par Klein, Munchen et Ens. On gagne une demi-poste.
	Lintz......	2	
	Ens.......	1 ½	

	STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
Autriche.	De STRENBERG à		
	AMSTETTEN. . .	1 ½	
	KEMELBACH. . .	1	
	MOELK (1). . . .	1 ½	(1) Superbe et riche abbaye de bénédictins, sur un plateau qui domine la ville.
	SAINT-POELTEN..	1 ½	
	PERSCHLING. . .	1	
	SIGHARSKIRCHEN.	1	
	BURGERSDORFF(2)	1	(2) Quand le pape Pie VI se rendit à Vienne, l'empereur Joseph II et son frère Maximilien, électeur de Cologne, vinrent le recevoir à cette station. On a élevé une pyramide à la place où le pape et l'empereur s'embrassèrent.
	VIENNE (3).. . . .	1	(3) Voyez le Voyage, art. *Vienne*.
		49 ½	

ROUTE

De Vienne à Cracovie, par l'Autriche, la Moravie, la Haute-Silésie et la Gallicie occidentale, ou Pologne autrichienne.

	STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
Autriche.	De VIENNE à		
	STAMMERSDORFF.	1	
	WOLSKERSDORFF	1	
	GAUNERSDORFF..	1	
	WILLFERSDORFF.	1	
	POYSDORFF.. . .	1	
Moravie.	NICOLSBOURG (1).	1	(1) Ville appartenant à la famille des princes de Dietrichstein : le château est sur la hauteur; au bas une église collégiale avec six chanoines vêtus en violet, à la nomination des princes de Dietrichstein.
	MARIAHULF. . .	1	
	LAAZ..	1	
	BRUNN (2). . . .	1	(2) Ville forte. On y arrive de la station précédente par une belle chaussée bordée d'arbres. On est bien à l'auberge des *Trois Princes*.
	POSORSCHITZ.. .	1	
	WISCHAU. . . .	1	
	PROSNITZ.. . . .	1 ½	

	STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
			La route, depuis Vienne jusqu'à Cracovie, est bien entretenue. Quand nous y avons passé, les postes étoient mal et longuement servies. Cependant pour l'ordinaire on va très-vite dans les stations autrichiennes.
Moravie.	OLMULTZ (1).. .	1	(1) Ville très-forte, capitale de la Moravie, archevêché, chapitre noble, université, garnison nombreuse. Le grand Frédéric fut obligé d'en lever le siége pendant la guerre de sept ans. La défense brillante de la brave garnison, sous les ordres du général Marsschall, et l'enlèvement d'un grand convoi par le général Lowdon, forcèrent la levée de ce siége.
	OBERAUGESZ. . .	1	
	WEISKIRCHEN. .	1 ½	
	NEUTZCHEIN. . .	1 ½	
Haute-Silésie.	FREYBERG (2). .	1	(2) Pays montueux et peu fertile.
	FRIDECK.	1	
	TESCHEN (3).. .	1 ½	(3) Capitale de la Haute-Silésie et du duché de ce nom, à la maison d'Autriche. Lieu du congrès pour la paix de Teschen : la France et la Russie furent médiatrices. La cour de Vienne y gagna Braunaw et ses dépendances à la droite de l'Inn; et celle de Berlin l'incorporation des margraviats de Bareuth et d'Ausbach à la monarchie prussienne.
	SCHATTSCHAU. .	1	
	BIELITZ (4). . .	1	(4) Le faubourg, peuplé de juifs, appartenoit ci-devant à la Pologne. De là à Keuty, suivez toujours la grande route, et arrivé au premier village, ne prenez pas le chemin de traverse à gauche, que les postillons préfèrent parce qu'il est plus court. C'est un chemin détestable.
Pologne autrich., ou Gallicie occid.	KEUTY.	1	
	WACDOWITZ. . .	1 ½	
	ISDEBRICK. . . .	1 ½	
	MOGILANY. . . .	1	
	CRACOVIE (5).. .	1	(5) Capitale de la Gallicie occidentale, évêché, siége du gouvernement civil et militaire. Les juifs y sont nom-
		28 ½	

breux. Le château où est la cathédrale étoit fortifié à l'antique. Quand les confédérés polonais, en 1772, sous les ordres du brave M. de Choisi, brigadier des armées de France, le prit d'assaut sur les Russes, la garnison

étoit de mille hommes, et il y avoit six mille Russes dans la ville. M. de Choisi n'avoit que mille hommes; quatre cents montèrent à l'assaut. L'assaut ne dura que trois heures : il fallut quatre semaines à Suwarow, qui avoit dix mille hommes, pour la reprendre. Cette brillante et vigoureuse défense a fait honneur à M. de Choisi et aux vingt officiers français qu'il avoit sous lui : il eut le cordon rouge avec le grade de maréchal de camp. (Voyez le Voyage, article *Saint-Pétersbourg*.) Cracovie est plus peuplée depuis qu'elle est sous la domination autrichienne. Il y a quelques beaux hôtels; l'architecture en général y est de mauvais goût. L'hôtel de la *Providence*, sur la grande place, a une bonne table d'hôte et de mauvais lits.

ROUTE

De Cracovie à Brzesk en Lithuanie, par Lublin, Biala et Thérespol sur le Bug.

Nota. De Cracovie il y a une route de poste par Varsovie et Grodno pour Mittau et Saint-Pétersbourg; mais celle par Brzesk est celle des courriers de Vienne à Saint-Pétersbourg. A partir de Cracovie on ne trouve plus de chaussée entretenue jusqu'en Courlande : ce sont des sables perpétuels, des chemins pénibles et souvent dangereux, à travers d'immenses forêts, des marais, des fondrières remplies de grosses pierres où on brise les voitures. La seule réparation consiste à jeter des branches de sapins sur ces chemins marécageux.

Dans cette triste traversée, les auberges, ou *karschmats*, sont tenues par les juifs. On ne trouve, dans une salle malpropre et commune à tous les passans, que du lait, des œufs, des poules, de la mauvaise bière et de l'eau-de-vie. On ne vous y offre pour lit qu'une botte de paille et le plancher, où il faut se coucher pêle-mêle, sans draps ni couvertures. Tous les seigneurs polonais et les voyageurs aisés ont avec eux leurs lits et leurs provisions. Il faut avoir un cuisinier, ou faire soi-même sa cuisine. Nous nous étions pourvus à Cracovie de vaisselle de fer-blanc, de vin, de café et de sucre, de riz et de tablettes de bouillons. Il faut avoir avec soi couverts, serviettes et bougies. Comme on trouve des poules, on peut se nourrir de poules au riz. L'eau de puits est malsaine; on ne connoît pas les fontaines. Dans les villes où il y a des traiteurs, il faut se pourvoir de pain, de vin, et de viandes froides.

La lettre V *signifie ville.*

Pologne Autrichienne, ou Gallicie occidentale

STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
De Cracovie à		
Slo.	1 ½	
Briesko.	1	
Kosistzé.	1	
Novomiasto (1).	1 ½	(1) Station de douze lieues avec les mêmes chevaux. On ne s'arrête pas et on est bien servi.
Staschow, V.. .	3	
Ivanisko (2).. .	1 ½	(2) Les chemins creux de cette station dans les sables, les forêts et les marais, sont très-dangereux.
Opatow, V.. . .	1	
Tomyn (3). . . .	1 ½	(3) De Tomyn à Raskow on passe la Vistule en bateau. Au sortir de Tomyn, le chemin entre des haies est dans un marécage dangereux.
Raskow.	1	
Urzédow. . . .	1 ½	
Belzycé (4). . .	1 ½	(4) A quatre lieues de Belzicé est le château d'Opole, appartenant au prince Alexandre Lubomirsky : il est adoré de tous ses sujets dont il est le père.
Lublin, V. (5)..	1 ½	(5) Cette ville et ses faubourgs ont l'aspect d'une ville incendiée et ruinée. On voit partout des débris de bâtimens croulés; les rues sont des cloaques de boue; les juifs y pullulent. On y trouve dans les auberges des chambres sans lit.
Lawardow. (6)	2	(6) Ces quatre bourgs ont chacun un château bien bâti et qui annonce l'opulence. Lewardow, au prince Sangusko; Kozk, au prince Jablonowky;
Kozk. . . . (6)	1 ½	
Razina. . . (6)	1 ½	
Menzesdrice (6)	2	
Biala, V. . . .	1 ½	

Razina, siége d'une administration, au comte Potochi; Menzesdrice, au prince Czatorinsky. Ces bourgs, propres et bien pavés, contrastent avec la malpropreté des villes et villages de Pologne où l'on s'embourbe.

Les villages de Pologne sont tous bâtis de même; les maisons sur deux lignes; le chemin entre elles. Les maisons n'ont que le rez-de-chaussée; les murs sont de longues poutres de pins, posées les unes sur les autres, avec de la mousse et de la terre glaise. Tous les toits sont de chaume. L'habitant n'est séparé de son bétail que par des claies ou des cloisons de planch.

Biala appartient au prince Radzivil. Il y a un traiteur sur la grande place; on y trouve des lits.

	STATIONS.	POSTES.	OBSERVATIONS.
Pologne Autrich., ou Gallicie occid.	JALESIE (1). . . . par	1 ½	(1) Le chemin de cette station, dans les sables et les marais, est détestable ; les trous y sont fréquens et dangereux. *Nota.* Nos observations sur les chemins de Pologne et de Lithuanie ont été faites dans les mois de novembre et décembre 1799, après des pluies, dans la plus mauvaise saison de l'année et avant la gelée et la neige.
	THÉRESPOL (2). . BRZESK.	1 ½	(2) Dernier bourg autrichien. Ici finit la Gallicie occidentale : la station de postes est à Brzesk. Le Bug sépare
	LITHOUSKY sur le Bug.	29 p.	

la Pologne autrichienne de la Lithuanie Russe. Thérespol est un bourg où l'Autriche a une administration civile, un poste militaire, un bureau où l'on visite les passeports, où l'on paye les droits de sortie et d'entrée. La barrière autrichienne et la barrière russe sont séparées par le Bug. La barrière russe est gardée par deux sentinelles cosaques armées de longues piques. Il y a à côté un corps-de-garde où est un poste de Cosaques. Quiconque arrive à cette barrière, est conduit au corps-de-garde pour y montrer ses passeports à l'officier et les faire viser. De-là un Cosaque conduit les voyageurs au bureau de la douane, à Brzesk. Pour l'ordinaire la visite y est très-vigoureuse. Sous Paul Ier, il étoit surtout défendu, sous des peines très-graves, d'être porteur de lettres cachetées.

Le maître de poste de Brzesk est un riche juif qui donne à loger, mais sans lit ni table : on s'arrange avec un traiteur. Le juif donne du café au lait à trente kreutzers la portion. Le vin commun coûte quatre florins de Pologne ou un florin d'Empire la bouteille, qui ne contient que quatre verres.

Quand on change des ducats de Hollande en Pologne, on peut en avoir vingt florins de Pologne quand on achète ou qu'on paie l'auberge; mais pour l'ordinaire, quand c'est uniquement pour le change, ils n'en donnent que dix-huit florins de Pologne, ou quatre florins vingt-huit à trente kreutzers d'Allemagne.

ROUTE DE POSTE

De Brzesk à Riga en Livonie, par Wilna et Kowno en Lithuanie, par Schauel en Samogitie, et Mittau en Courlande.

Nota. Depuis Brzesk jusqu'à Riga, les postes se comptent par *meilen*. Les chevaux se payent deux florins de Pologne, ou trente kreutzers par

meilen pour un cheval. Les chevaux de poste sont petits et foibles ; il en faut souvent huit, dix et douze à une voiture, que quatre chevaux traînent aisément en Allemagne. Les chemins de Lithuanie et de Samogitie, au milieu des forêts et des terres marécageuses, sont pénibles. Ces chemins ne sont praticables sans danger que pendant la gelée ou les chaleurs de l'été.

Quand on ne se sert pas de chevaux de poste, et qu'on prend chez les juifs des chevaux de louage, il y a une autre route de Brzesk à Wilna, par Sichevitz. Comme partout, le terrain est sablonneux ou marécageux : les chemins sur cette route sont également pénibles et dangereux ; mais on a de meilleurs chevaux et des conducteurs plus attentifs : on a l'inconvénient d'être plus long-temps dans les *karschmats* juifs ; mais on éprouve moins d'accidens pour les voitures que les postillons ne savent pas ménager. On fait six à sept meilen par jour avec ces conducteurs. Quand on n'est pas obligé d'aller nuit et jour, on agit prudemment de les préférer aux postillons.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Lithuanie Russe.	De BRZESK, V. (1) à		(1) Première ville frontière de la Lithuanie, échue à la Russie dans le dernier démembrement, après l'abdication forcée du roi Stanislas Poniatowski ; grande, mais malpropre et mal pavée : il y a garnison russe et un général-commandant : on y trouve beaucoup de juifs. C'est l'eau verdâtre et de mauvais goût du Bug qui abreuve les habitans et le bétail. L'eau de fontaine est inconnue en Lithuanie comme en Pologne : on n'y voit que des puits dans les villages et des pompes dans les villes. L'eau y est partout malsaine et de mauvais goût. Le vin y est très-cher ; on y vend de la mauvaise bière et du brandevin.
	BULGOW.	3	
	GOBRYN.	4	
	STORODEZNA. . .	3	
	BRUSANA.	3	
	WIENNÈS. . . .	2	
	MISCHALIN. . . .	4	
	RASANA.	3	
	MILOWITZ. . . .	3	
	SLONIM, V. . .	3	
	SODWANY.	3	
	YENTZEL.	3 ½	
	BILICA.	3	
	LYDA.	2	
	SCHIPPOMANTZI .	2	
	WOROSNOW. . .	2	
	SODSCHUTZY. . .	2	
	SEDLINA.	3	

Nos conducteurs juifs, qui nous menoient à Wilna, attelèrent sept bons chevaux à chacune de nos voitures. Ils ne prirent point la route de poste ; nous ne la rejoignîmes qu'entre Woronow et Sodschutzy. Nous passâmes à la jolie ville de Sichewitz, où nous nous pourvûmes de tout ce dont nous avions besoin. La place de Sichewitz est remarquable par les façades symétriques des bâtimens qui l'entourent.

Nous fûmes très-contens de nos conducteurs ; ils nous menèrent sagement et sûrement par de très-mauvais chemins.

	STATIONS.	MEILEN.
Lithuanie Russe.	De Wilna, V. (1) à	
	RIKUNTY.	3
	DEBOLITZI. . . .	3
	ZYMOR.	3
	RUMSCHELSKY. .	2
	KOWNO, V. (2)..	2
	APOBS.	3
	KAYDANI, V. (3)	3 ½
	MONTWIDOVE.. .	3
Samogitie.	PIESAGOLA. . . .	3
	SCHADOFF (4) . .	2
	RADZYVILISCHEF.	2 ½
	SCHAWEL, V. (5)	3
	MESKOSCH. . . .	3
	JENISCHEF. . . .	3

OBSERVATIONS.

(1) Capitale de la Lithuanie, évêché; elle est très-grande et nous a paru peuplée, surtout de juifs; on en compte dix mille. Les rues, mal pavées, sont remplies de boue; on ne peut les traverser qu'en bottes. Les Lithuaniens de Wilna ne sont ni prévenans ni obligeans; mais les juifs qui obsèdent les étrangers peuvent servir de commissionnaires et d'interprètes.

Les voyageurs trouvent des chambres à Wilna, mais sans lits; et il faut que le traiteur vous apporte à manger : on y est mal et fort chèrement. Quand on va en Russie, il y a profit à changer ses ducats à Wilna contre du papier russe.

(2) Ville moins malpropre que Wilna; on y trouve des hôtelleries, de mauvais lits et des traiteurs.

(3) Pour arriver à Kaydani, on passe l'eau sur un bac. Le lit de la rivière étant très-encaissé, il faut du monde et de gros câbles pour retenir les voitures en descendant dans le bac, et des chevaux pour remonter à l'autre rive. Il y a dans ce lieu un riche charron qui a un magasin très-considérable de voitures et de carrosses.

(4) Le curé de Schadoff étoit un Poniatowsky; il est riche et bien logé; il se fait un plaisir d'offrir sa maison et sa table aux étrangers : il parle français.

(5) Chef-lieu d'une seigneurie très-riche qui appartenoit à la couronne de Pologne, et que Catherine II a donnée au prince de Zouboff, son dernier amant en titre : simple officier aux gardes, sa souveraine en fit son favori, et le combla d'honneurs et de richesses : il avoit pour suppléant son frère Valérien, comte de Zobouff. Le château de Schawel annonce la richesse et la magnificence du seigneur. La terre vaut douze mille ducats de revenus.

	STATIONS.	MEILEN.
Courlande.	De Jenischef à	
	Calvi.	2
	Mittau, V. (1).	4
	Olley.	3
Livonie.	Riga, V.. . . .	3 ½
		105 m.

OBSERVATIONS.

(1) Capitale de la Courlande. En entrant en Courlande, les auberges ne sont plus tenues par les juifs; on y est plus proprement; on y trouve des lits et à manger : il y a une excellente hôtellerie deux lieues avant Mittau. Cette ville étoit la résidence du souverain avant la réunion de la Courlande à la Russie. La religion luthérienne est la dominante. Les catholiques y ont une église. Le château est considérable; il annonce la demeure d'un souverain. L'infortuné Louis XVIII y logeoit lors de notre passage. *L'Aigle Noire* est la meilleure auberge; on y est bien logé, bien couché et bien nourri.

	STATIONS.	WERSTES.
Livonie.	De Riga (2) à	
	Neuermullen..	10
	Stilsgenfer.. .	15
	Enjelshandshoff..	19
	Roppe.	21
	Lenzendorff. .	22
	Wolmar, V.. .	18
	Stackel.	20
	Gulpen.	21
	Teiglitz.	18
	Kuikatz.	22
	Udern	24
	Dorpat, V.. . .	25
	Igaster.	23
	Torma.	23
	Nennal.	25
	Ranapungen.. .	14
	Kleinpungern..	24
Esthonie.	Jeve.	20
	Schudley. . . .	11
	Narva, V. . . .	22

OBSERVATIONS.

(2) De Riga, les stations se comptent par werstes; sept werstes font un meilen. Les werstes sont marqués le long de la route sur des poteaux remarquables de 12 pieds de haut. La chaussée, quoique pour l'ordinaire en terrain très-sablonneux et tracée par des fossés, est bien entretenue. De petits poteaux, au côté opposé à ceux qui marquent les werstes, indiquent les communes chargées de la réparation et de l'entretien de la chaussée avec la mesure du terrain assigné à chacune. Dans les terrains marécageux, on traverse la chaussée avec des rondins de sapins de trois à quatre pouces de diamètre, posés très-près les uns des autres. La vitesse des chevaux de poste fait qu'on sent légèrement les cahots que ces rondins font éprouver aux voitures.

En hiver, quand la neige blanchit la

	STATIONS.	WERSTES.
Ingrie.	De NARVA, V. à	
	JAMBOURG. . . .	24
	OPOLIE.	15
	TERGOWISTA. . .	24
	KASKOWA	21
	KUPINA	20
	STRELNA.	25
	ST.-PÉTERSBOURG	22
		565 w.

OBSERVATIONS.

terre et que la gelée l'a rendue solide, on va en traîneaux avec une vitesse double de celle des voitures à roues; manière de voyager très-agréable. Tous les maîtres de poste, dans les stations des villages, donnent à loger et à manger. On y trouve des lits, mais rarement des matelas : ce sont des lits de plume, dessous et dessus.

Riga, capitale de la Livonie, sur la Dwina, à quatre lieues de la mer Baltique, port marchand. Des vaisseaux marchands, à deux et trois mâts, armés de six, dix, douze et seize canons, y remontent de la Baltique par la Dwina. On vient y charger une grande quantité de chanvres et de bois de construction. La Dwina sépare le faubourg de Mittau de la ville. Ce faubourg communique par un pont de bois qu'on ôte lorsque la gelée s'annonce. Alors les voyageurs doivent passer la Dwina sur des bateaux, à travers les glaçons, jusqu'à ce que de fortes gelées aient consolidé le passage sur la glace. C'est ce qui nous est arrivé dans les premiers jours de décembre 1799.

Riga paroît très-peuplé : il y règne une grande activité, et tout y annonce l'aisance et la richesse. Le port et les rues qui y conduisent ont des comptoirs publics de changeurs en très-grand nombre. Leur manière prompte de calculer sans chiffres, est très-curieuse ; ils ont une tablette d'un pied de haut et de six pouces de large, sur laquelle sont enfilés de très-petites boules mobiles ; il y a des rangs pour les unités, pour les dizaines, les centaines, les mille, etc. Dans un clin d'œil le calcul le plus compliqué se trouve fait avec exactitude. On peut se pourvoir chez ces changeurs de papier russe et de monnoie de cuivre, pour payer la poste et les postillons.

Cette capitale et la Livonie appartenoient autrefois à la Suède. La langue allemande et la religion luthérienne y sont dominantes : les grecs et les catholiques y ont des églises. Les magistrats ont conservé leurs priviléges sous la domination nouvelle : ils ont leur milice armée et en uniforme pour la police. Il y a garnison russe, et un général-gouverneur. L'hôtel-de-ville a un extérieur imposant : l'intérieur est peu de chose. L'orgue du temple de Saint-Pierre mérite d'être entendu. On est bien à l'hôtel de Londres ou à celui de Saint-Pétersbourg.

Les villes de Wolmar et de Dorpat ont de bonnes hôtelleries. Dorpat a une garnison russe. Les rues y sont bien percées ; le quartier, où sont la place et l'hôtel-de-ville, est bien bâti.

Narva, capitale de l'Esthonie, ville forte ; ses remparts sont baignés par la Narouska : on est bien logé, bien couché, bien nourri chez Kaufmann, près du corps-de-garde de la place. La descente pour sortir et se

rendre au pont sur la Narouska, exige des précautions pour les voitures : il faut les retenir avec des cordes. De l'autre côté du pont, est un fort nommé *Yvangorod* ou *ville d'Yvan :* il peut être regardé comme la citadelle de Narva : il appartenoit jadis à la Russie, lorsque Narva étoit sous la domination suédoise.

Cette ville est fameuse par la victoire signalée de Charles XII, roi de Suède, contre l'armée russe.

Jambourg, petite ville précédée par un bourg considérable, dont elle est séparée par une rivière très-encaissée : on passe cette rivière sur bateau : le passage en est dangereux quand elle charie des glaçons : c'est ce qui nous arriva le 14 décembre 1799. Alors les bateliers mettent leurs peines au plus haut prix : le passage de cette rivière, qui se fait en 12 à 15 minutes en été et quand la glace porte, nous coûta, pour nos deux voitures, cinq ducats : le comte de Cossé-Brissac, qui nous avoit précédé d'un jour, avoit payé vingt écus pour sa voiture.

Jambourg a une manufacture de couvertures de coton et de futaine établie par des émigrés Lyonnais. Nous trouvâmes le directeur qui parloit français, allemand et russe. Catherine II y a fait construire une place régulière avec de beaux bâtimens sur arcades, dont le dessous forme une promenade : ces bâtimens sont destinés à la magistrature et à l'enseignement public : aucun fonds n'ayant été assigné pour l'entretien de cette place, elle se dégrade journellement. Les catholiques ont un curé et une chapelle à leurs frais.

Saint-Pétersbourg, résidence de la cour impériale de Russie, dont Moscou est la capitale. Cette résidence a été bâtie par Pierre-le-Grand en 1711, et elle s'est successivement agrandie sous ses successeurs : son enceinte a sept lieues de circonférence. Elle est divisée en 10 quartiers : la Newa, fleuve magnifique, la partage en deux parties inégales : c'est, sous tous les rapports, une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Ses palais, son amirauté, ses canaux, ses quais, ses rues, ses églises, ses casernes, méritent des descriptions détaillées. Sa population peut monter à trois cent mille âmes. Le gouvernement, la police, la politique, le militaire, la marine, le tableau de la cour impériale, le caractère et les portraits des souverains, des princes et des principaux personnages, forment un ensemble intésessant, curieux et instructif. On a essayé de le développer dans le *Voyage* dont cette *Notice* fait le pendant.

Les hôtels garnis les plus en vogue sont chez Démuth, quai de la Moika, l'hôtel de Londres, vis-à-vis l'amirauté, appartenant à Démuth, et l'hôtel de Grodno. Nous étions logés à l'hôtel de Londres. Ces hôtels ont des traiteurs avec lesquels on s'arrange pour la nourriture. Ce sont ordinairement des traiteurs français. (Voyez le Voyage, art. *St.-Pétersbourg.*)

Lorsqu'on revient de Russie, on rapporte du thé qui paie de très-gros droits en Prusse : ce thé arrive de la Chine par les caravanes russes. Le plus estimé est celui qu'on achète à Moscou pour 12 à 18 roubles, ou 36 francs et deux louis la livre. On en trouve à Saint-Pétersbourg, aux boutiques russes, à 6, 7 et 8 roubles, ou 12 et 18 francs la livre ; mais il est déjà mélangé et moins épuré que celui de Moscou : on vend aussi à Saint-Pétersbourg de l'excellente rhubarbe.

ROUTE DE POSTE

De Saint-Pétersbourg à Fribourg en Brisgaw, par Riga, Mittau, Memel, Kœnigsberg, Dantzick, Berlin, Dresde, Bareuth, Amberg, Ratisbonne et Augsbourg.

Route de poste de Saint-Pétersbourg à Mittau.

Voyez ci-devant la désignation des stations et des werstes depuis Mittau jusqu'à Saint-Pétersbourg par Riga et Narva. Ce sont ici les mêmes, prises en sens contraire, et ce sont les mêmes observations.

Quoique dans ce trajet de 600 werstes, les postillons poussent leurs chevaux aussi vite que possible, on éprouve beaucoup de retard. Le gouvernement, si absolu d'ailleurs, n'a pas encore mis de police dans cette administration. Les maîtres de poste vous obligent à prendre plus de chevaux que n'en désigne le *podoroge*, ou patente du gouvernement pour courir la poste, et il faut subir la loi qu'ils imposent avec impolitesse et dureté. Le recours aux magistrats entraîne des longueurs, et pour l'ordinaire n'a aucun succès.

Route de poste de Mittau à Polangen.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Courlande.	De Mittau à		*Nota.* La route de Mittau à Polangen est assez bien entretenue en Courlande ; mais dès qu'on entre en Samogitie, on rencontre des sables dont on se tire avec peine. Les postes sont assez bien servies; mais on n'y trouve que de mauvaises hôtelleries. Les maîtres de poste, pour la plupart, n'ont pas de lits à donner ; et pour manger on ne trouve chez eux que du pain noir et aigre, du beurre salé, des œufs, du lait, de la mauvaise viande et de la bière détestable. On engage les voyageurs à faire leurs provisions de bouche à Mittau pour cette traversée.
	Doblenne. . . .	3 ½	
	Bauhoff.. . . .	3 ½	
	Frauenbourg. .	3	
	Schroudenne. .	4	
	Drogenne. . . .	4	
	Fradaikenne. .	3	
	Oberbateau.. .	3	
Samogitie.	Routzeau. . . .	4	
	Polangen. . . .	4	
		33 m.	

Polangen est un bourg de la Samogitie Polonaise, réunie à la Russie. Ce bourg est la frontière russe du côté des Etats prussiens. La poste de Polangen mène les voyageurs, l'espace d'un meilen, ou deux lieues, jusqu'à *Nimmersatz*, hameau et première

station prussienne. Le maître de poste est un juif qui tient auberge. Il y a à Polangen un poste de Cosaques pour garder la barrière et protéger les commis visiteurs. On est conduit en arrivant chez le commandant du poste, où est le bureau pour les passages. On lui présente ses passeports pour les vérifier. Il faut déclarer ce qu'on a dans ses malles et sa voiture, et l'inquisition pour les lettres cachetées est très-rigoureuse. Le maître de poste, qui parle allemand et russe, peut servir d'interprète. Lorsque nous y passâmes, le commandant cosaque ne savait ni français, ni allemand, mais il parloit latin. Après avoir lu nos passeports, il les vérifia, nous traita très-honnêtement ; il s'en tint à notre déclaration, sans ordonner la visite des voitures et des malles. Il nous fit accompagner d'un Cosaque jusqu'à la barrière, pour nous la faire ouvrir.

ROUTE DE POSTE

De Polangen à Dantzick, par Memel, Kœnigsberg et Elbing.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Prusse ducale, ou orientale.	De POLANGEN à		
	NIMMERSATZ. . .	1	
	MEMEL, V. (1). .	3	(1) Memel, port marchand : on y vient charger, les Anglais surtout, beaucoup de bois de construction amenés par eau des forêts de Lithuanie. Il y a aussi des magasins de toiles, et de chanvres pour les voiles et les cordages. Cette ville, autrefois environnée de remparts et protégée du côté du lac
	SCHWARTZORTH.	3	
	NIDDEN.	4	
	ROSITTEN. . . .	3	
	SARKAU.	3 ½	
	MULSEN.	3	

et de la mer par un fort, aujourd'hui en ruine, est située à l'embouchure de la Memel et de la Danga, qui se jettent dans la mer Baltique. Cette embouchure forme un lac appelé *Cardischhaff*, qui a sept meilen de long et deux de large. La Danga sépare la ville du faubourg de Polangen. Un bataillon de chasseurs y est en garnison. La population peut monter à six mille âmes. Les droits de douane sont un objet de quatre-vingt mille écus prussiens. Dans les environs de Memel on trouve une grande quantité de moulins à vent pour le sciage des planches ; on en scie jusqu'à vingt-cinq et trente à la fois.

La seule auberge où l'on n'écorche pas les voyageurs, et où l'on soit bien, est le *Cheval Blanc*, au faubourg de Polangen. Dans la ville, on est écorché d'une manière criante ; chez *Braun*, surtout, dans la grande

rue, près de la poste aux chevaux, vraie gargotte où l'on est mal logé, mal couché, mal nourri, on n'a pas eu honte de demander quarante-cinq ducats pour trois maîtres, trois domestiques, deux chambres et un cabinet pendant cinq jours. Un des maîtres, tombé malade, étoit à la diète; un autre ne soupoit pas et ne buvoit pas de vin : le médecin et l'apothicaire ont eu douze ducats.

Nota. Tout voyageur qui se sert de chevaux de poste dans les états prussiens, n'est pas sujet aux caprices ni à l'arbitraire des maîtres de poste. L'ordonnance fixe le nombre des chevaux pour telle ou telle voiture, et d'après le nombre des personnes. Dans les stations difficiles, l'ordonnance prescrit un cheval de plus. Souvent, pour soulager ses chevaux, le maître de poste met plus de chevaux qu'il n'est ordonné, mais on ne les paye pas. Dès la première station, on vous donne une pancarte où, à chaque station de votre route, le maître ou son commis écrit l'heure de l'arrivée, du départ, et le nombre de chevaux à payer : cette pancarte, signée à toutes les stations par le maître ou par son commis, s'envoie au grand bureau de poste à Berlin, quand on est arrivé au dernier lieu désigné dans l'imprimé; par là, l'administration connoît ce que rapportent les postes, dont le profit, tous frais faits, entre dans les coffres du roi : les maîtres de poste, dans les villes, sont pour l'ordinaire des officiers à qui on donne ce poste pour retraite : les chevaux ne sont point à sa charge, ni à celle du roi : ce sont des chevaux de particuliers mis en réquisition pour ce service : le propriétaire a tant par cheval; le surplus, après les frais d'administration, est pour l'Etat; cette réquisition n'est pas onéreuse; tous les chevaux de l'endroit sont inscrits et marchent à leur tour.

On peut aller de Memel à trois meilen de Kœnigsberg par eau sur le lac, quand on n'a pas le vent contraire : on fait prix avec un batelier; on s'y embarque avec ses voitures : on ne doit pas hésiter à prendre cette route, qui est infiniment plus courte et moins coûteuse, lorsqu'on a bon vent : quand le vent est contraire, et qu'on ne veut ou qu'on ne peut point attendre, il faut se résoudre à faire plus de trente lieues dans une mer de sable, entre le lac et la Baltique, trajet pénible et déplaisant. Cette langue de terre sablonneuse entre deux eaux n'offre que des dunes sans herbe ni verdure.

En sortant de Memel en poste pour aller à Kœnigsberg, on traverse en bateau le lac, à l'embouchure de la Memel, dans la Baltique. Ensuite on a à parcourir, pendant quatre stations jusqu'à Sarkau, une plaine de sables où les roues enfoncent de plus d'un pied. On côtoie la Baltique pendant la première station et une grande partie de la seconde : les roues à droite sont dans la mer, et les vagues viennent à toute minute baigner les pieds des chevaux et le train des voitures. Les postillons préfèrent ce chemin aqueux, parce que le sable mouillé est plus ferme, et que les chevaux sont moins fatigués. Six chevaux à chaque voiture, mais n'en payant que cinq, nous menèrent assez bien pendant la première station; à la seconde, huit chevaux eurent peine à nous traîner à Nidden, troisième station; ils employèrent dix heures pour faire 4 meilen ou 8 lieues. Nidden est sur le lac; nous traversâmes, pour y arriver, pendant une demi-heure, une forêt de pins. Jusque-là, on ne voit que du

sable, des dunes arides et de l'eau. Au sortir de Nidden, on trouve un passage, de six ou huit minutes, effrayant et dangereux; il faut passer dans un petit détroit, entre une montagne ou dune de sable mouvant et le lac; il faut entrer avec la voiture dans le lac, et à droite, du côté de la dune, on fait soutenir l'impériale de la voiture avec des cordes : il est prudent de descendre et de gravir sur le sable. Quand on approche de Rositten, quatrième station sur le lac, la vue est agréablement récréée, au sortir des sables, par l'aspect d'une belle verdure, d'arbres fruitiers, de jardins, de prés et de champs cultivés. De là à Sarkau, on rencontre encore des sables.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Prusse ducale, ou orientale.	KOENIGSBERG V. (1)	3	(1) Kœnisgberg, capitale de la Prusse, est une grande ville entourée de faubourgs, située à l'embouchure du Prégel, dans le Frischhaff, qui est une extension, ou bras de la mer Baltique. Le gouvernement prussien entretient à
	BRANDEBOURG. .	3	
	HOPPENBRUCH. .	3	

Kœnigsberg une nombreuse garnison et un gouverneur militaire. Le port de Pillau, sur la Baltique, et le Frischhaff qui y conduit et en ramène les bâtimens marchands, rendent cette ville très-commerçante; elle est bâtie sur sept petites monticules : on y compte cinquante mille habitans; on y fait un grand commerce de chanvres et de potasse.

On voit encore à Kœnigsberg l'ancien château, ou résidence du grand-maître de l'ordre teutonique, souverain de la Prusse ducale. Cette souveraineté et le territoire de la Prusse ducale furent incorporés aux domaines de la maison de Brandebourg par un électeur de Brandebourg, qui, étant grand-maître, lors de la réformation de Luther, se fit luthérien, et réunit la Prusse ducale à son électorat.

Les catholiques, au nombre de cinq à six mille, y ont une belle église desservie par un prévôt et trois chapelains. On ne voit point d'hôtels à Kœnigsberg; tout y est bourgeois, artisans, marchands et banquiers. Il y a hors de la ville une promenade champêtre fort agréable. La meilleure auberge est la *Teuschhauss*, ou *Maison Allemande*, chez un réfugié français.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Pologne prussienne.	Braunsberg, V. (1)	3	(1) Braunsberg, jolie petite ville bien bâtie, incorporée à la domination prussienne depuis le troisième partage : elle est catholique du diocèse de Warmie.
	Trunsl.	2	
	Elbing, V. (2).	4	(2) Elbing, ville riche et commerçante. Les rues y sont droites et larges ; l'extérieur des maisons annonce l'opulence des habitans. Elle est luthérienne. Elle se gouvernoit elle-même sous la protection de la Pologne, avant sa réunion à la domination prussienne.
	Marienbourg, V.	4	
	Dirschau, V. (3).	2 ½	(3) Avant d'arriver à Dirschau, on passe la Vistule sur un bateau, et ensuite un canal qui longe les murs de la ville. Dans la traversée de Dirschau à Dantzick, on remarque de beaux villages et des campagnes fertiles.
	Dantzick. . . .	4	
		49 m.	

ROUTE DE POSTE

De Dantzick à Berlin, par Neustadt, Coesselim, Stargard et Kœnigsberg, dans la Nouvelle-Marche.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Prusse occidentale.	De Dantzick (1) à		
	Katz.	2	(1) Il y a trois routes de poste de Dantzick à Berlin ; la plus fréquentée est celle que nous traçons ici.
	Neustadt, V. .	3 ½	
	au delà de		
	Lauenbourg.. .	3	Dantzick est une ville très-ancienne, connue pour être une ville maritime des plus commerçantes du nord : elle est l'entrepôt des blés de Pologne ; on
	Lupow, V. . . .	3	
	Stolpe, V. . . .	3	
	Schlawe, V.. .	5	

l'appelle le grenier du nord : elle étoit souveraine et indépendante sous la protection de la Pologne. La Prusse, en l'acquérant dans le troisième partage, a acquis une riche province : elle est située à l'embouchure de la Vistule qui y amène les blés, les bois, le chanvre et la potasse. Son port, très-fréquenté, est à une lieue de la ville ; on s'y rend en chaloupe en vingt

ou vingt-cinq minutes; une chaloupe y va et une autre en revient à toutes les heures : il y a pour ces courses un canal bordé de guinguettes.

Le magistrat est luthérien; le roi de Prusse s'est réservé la nomination du bourguemestre régent. La religion catholique y a conservé la liberté et la publicité de son culte : il y a encore huit couvents, trois d'hommes et cinq de femmes. On leur avoit laissé la propriété et l'administration de leurs biens; le roi de Prusse s'en est emparé, et, en y laissant le même nombre de religieux et de religieuses, il les a mis à la pension.

La ville de Dantzick paroît très-peuplée (1). Ses habitans, presque tous commerçans, banquiers et commissionnaires, sont dans un mouvement perpétuel. Les rues sont obscures et peu larges, parce que les escaliers placés dans les perrons et les maisons, sont ombragés par de grands arbres. Ces rues ressemblent à des allées d'arbres qui bordent les maisons.

Dantzick, entouré de hauts remparts bien entretenus, seroit une ville très-forte, si elle n'étoit pas dominée par une chaîne de coteaux. Ces coteaux ont des redoutes et de petits forts; mais une fois pris, la ville doit se rendre.

L'hôtel d'Angleterre passe pour la meilleure auberge, mais ses remises sont hors de la ville, et on ne peut avoir ses voitures que sur la rue. Cet inconvénient nous fit descendre au *Lion Blanc*, où il y a cour et remises : on y est bien logé et bien nourri. Vis-à-vis il y a un traiteur pour les domestiques, qui sont logés sans être nourris.

Les promenades et les environs de Dantzick méritent le coup d'œil des voyageurs. En sortant par le faubourg d'Oliva, on trouve dans le faubourg même un bois bien percé, où le peuple se rassemble les jours de fêtes. Au sortir de ce bois, on entre, pour aller à l'abbaye d'Oliva, sur la route de Berlin, dans une superbe promenade, à quatre rangs de beaux et vigoureux tilleuls. Cette avenue de Dantzick a trois-quarts de lieue de long, et elle est terminée, du côté d'Oliva, par un beau village rempli de guinguettes et de maisons de plaisance.

L'abbaye d'Oliva, à deux lieues de Dantzick, sur la route de Berlin, avant d'être sous la domination prussienne, étoit la plus riche de l'Europe : elle est bâtie à l'antique sans magnificence : le seul palais abbatial est d'architecture moderne. Le roi de Prusse s'est emparé de tous les biens fonds de cette abbaye; il y pensionne trente religieux bénédictins : on leur a laissé leurs capitaux placés sur les banquiers de Dantzick, pour l'entretien de l'église et du monastère : le roi de Prusse a donné le palais abbatial et douze mille florins de revenu à son parent le prince de Hohenzollern, évêque de Warmie, qui y réside en été. Ce prince a formé un jardin anglais autour de l'abbatial, où les objets d'agrément sont trop rapprochés et trop entassés. Mais dans plusieurs monticules, couverts d'un beau taillis, qui dominent l'abbaye, il a pratiqué des chemins et des sentiers tournoyans qui aboutissent à des repos champêtres très-agréables. Ce beau local s'appelle le Carlsberg. Du sommet, où se trouve un pavillon bien

---

(1) Dantzick compte encore aujourd'hui plus de soixante mille habitans.

décoré, on découvre la Baltique, la ville de Dantzick et son port. C'est un tableau très-pittoresque dont l'ensemble est fait pour être admiré des connoisseurs. Cette abbaye est renommée par la paix et le traité d'Oliva, conclu jadis entre la Suède et la Pologne.

Nota. Le trajet de Dantzick à Berlin est peuplé de villes où l'on voit régner l'aisance.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Prusse occid.	De SCHLAWE à		
	COESSELIM, V. (1).	3	(1) Coesselim a une place régulière au milieu de laquelle est la statue équestre en bronze du grand-électeur.
	COERLIN, V. . .	2	
	NEUGOSTORF. . .	2	
Poméranie.	PINNOW.	2	
	PLATTE.	2	
	NAUGARD.	4 ½	
	STARGARD, V. (2)	3	(2) Stargard, grande ville bien bâtie et très-peuplée.
	PIRITZ.	2	
	BAHN.	3	
Brandebourg.	KOENIGSBERG (3) dans la Nouvelle-Marche.	2	(3) A Kœnigsberg on gagne deux meilen, ou quatre lieues, en allant par Freenwalde et Verneuchen. Le chemin est sablonneux : on passe deux fois l'Oder sur bateau : le passage est cher. Freenwalde est une petite ville où il y a des bains très-fréquentés par les habitans de Berlin. La maison de poste de Verneuchen est une bonne auberge où l'on est bien logé et bien nourri.
	SCHWEDT. . . .	2	
	ANGERMAUDE. .	3	
	EBERSWALDE. . .	2	
	BERNAU.	2	
	BERLIN.	3	
		59 m.	
	Autre route qui abrège de 2 meilen, ou 4 lieues.		
Brandebourg.	De KOENIGSBERG à		
	FREENWALDE. . .	4	
	VERNEUCHEN. . .	3	
	BERLIN.	3	

ROUTE DE POSTE

De Berlin à Dresde, par Postdam, Wittemberg, Leipsick et Meissen.

Nota. La route directe par Mittenvald, 3 meilen ; Baruth, 3 meilen; Luckau, 3 meilen; Sonnenvalde, 2 meilen; Elsterverde, 3 meilen; Grossenhain, 2 meilen, et Dresde, 4 meilen, n'est que de 20 meilen, ou 40 lieues : celle-ci est de 30 meilen ½, ou 65 lieues ; vingt-cinq lieues de plus. Nous l'avons préféré pour voir *Postdam* et *Leipsick*.

	STATIONS.	MEILEN.
Brandebourg.	De BERLIN (1) à	
	POSTDAM (2). . .	4
	BEELITZ.	2
	TREUENBRITZEN.	2

OBSERVATIONS.

(1) Berlin, capitale de l'électorat de Brandebourg et de la monarchie prussienne, est la résidence du monarque. La visite aux portes ou à la douane, est très rigoureuse; un ou deux écus glissés adroitement dans la main des commis, les rend plus traitables quand on est en poste. Le thé paye de gros droits.

Le *Soleil d'Or*, ou hôtel de Russie, sur la belle promenade *Unter Linden*, est la plus renommée : de beaux logemens et un bon cuisinier lui donnent la vogue. Le palais du roi, les rues, les places, l'église catholique, les deux temples des calvinistes réfugiés, le gouvernement, la police, le ministère, la politique, le militaire, le portrait du roi, Charlottenbourg et Montbijou sont décrits avec détails dans le Voyage. (Voyez l'article Berlin.)

(2) Postdam, ville extraordinaire, garnison des régimens des gardes. L'architecture belle et variée de ses bâtimens, le château royal, le tombeau du grand Frédéric, le château et les jardins de Sans-Souci, le château magnifique et le parc du Newschlosser, ou château bâti par Frédéric II, le palais de marbre, ses jardins, l'île des Paons, bâti par Frédéric Guillaume, père du roi actuel, tiennent une place distinguée dans le Voyage. (Voyez l'art. *Postdam.*) La route de Berlin à Postdam, construite à grands frais et avec soin au milieu des sables, est une des plus belles de l'Europe. C'est la seule qui existe dans les Etats prussiens, où l'on ne trouve que des chemins non tracés et non entretenus.

	STATIONS.	MEILEN.
Electorat de Saxe.	De Treuenbritzen à	
	Wittemberg. .	4
	Duben.	4
	Leipsick (1). . .	4
	Wurtzen. . . .	3
	Wermsdorff (2).	2
	Stauchitz. . . .	2 $\frac{1}{2}$
	Meissen (3). . .	2
	Dresde.	3
		32 m. $\frac{1}{2}$

OBSERVATIONS.

(1) Leipsick, ville riche et commerçante. Toutes les maisons sont des boutiques : les toits, extraordinairement élevés à plusieurs étages de mansardes, renferment des magasins. La ville n'est pas grande; elle est environnée d'un mur épais : elle a acquis, à prix d'argent, le droit de se gouverner et de se garder; elle a sa milice. Le premier magistrat est nommé par l'électeur. Le château a une garnison saxonne et une église catholique desservie par quatre chapelains. Les magistrats ont métamorphosé les fossés et les glacis en une charmante promenade formée en jardin anglais. On est très-bien à l'hôtel de Saxe.

(2) Wermsdorff; c'est près de cette station qu'est le château de chasse d'Hubertsbourg, où s'est conclu la paix après la guerre de sept ans.

(3) Meissen a une ville haute et une ville basse, au pied de laquelle coule l'Elbe. Le coup d'œil, du pont de Meissen, est très-pittoresque. Le vallon qui s'évase et se développe en allant à Dresde, forme un tableau très-intéressant. La richesse de la plaine, sa situation entre l'Elbe et des coteaux de vignes en amphithéâtre, peuplés de belles maisons de plaisance, et couronnés par de beaux arbres, la quantité de bourgs et de villages qui annoncent une grande population et beaucoup d'aisance, attirent l'admiration de tous les voyageurs.

ROUTE DE POSTE

De Dresde à Augsbourg, par Hoff, Bareuth, Amberg et Ratisbonne.

	STATIONS.	MEILEN.	OBSERVATIONS.
Electorat de Saxe.	De DRESDE (1) à		
	HERZOGSWALDE.	2	
	FREYBERG, V.	2	
	ODERAN.	2	

(1) Dresde, capitale de l'électorat de Saxe et residence de l'électeur. On y distingue trois villes, la *Newstadt*, ou nouvelle ville ; l'*Altstadt*, ou l'ancienne ville, la *Frederickstadt*, ou ville de Frédéric ; on peut y ajouter le faubourg de Pilnitz, qui est une jolie ville. L'Elbe sépare la Newstadt de l'Altstadt.

Le pont sur l'Elbe est sans contredit un des plus beaux de l'Europe : il est de pierre, avec voie large pour les voitures, et deux trottoirs pour les gens de pied.

On remarque dans la Newstadt le palais du Japon, où l'on voit les plus belles porcelaines de tous les pays, et le riche trésor des électeurs, et en tête d'une belle promenade bordée d'arbres et de bâtimens superbes, la statue équestre en bronze du roi Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne.

Dans l'Altstadt, au sortir du pont, se présentent à gauche le jardin et l'hôtel de Brulh ; en face le palais de l'électeur, et à droite, la belle et magnifique église catholique. L'Ascension de notre Seigneur, tableau du maître autel, par le célèbre Meng, le Raphaël de l'Allemagne, a coûté trente mille florins. Le palais est d'une architecture antique. Près du palais est la galerie de tableaux, renommée pour sa rare et riche collection des chefs-d'œuvre des plus célèbres peintres. On y entre en donnant un ducat au directeur. Si on veut y revenir plusieurs fois, on ne donne plus rien en prenant la précaution de se faire inscrire. (Voyez le Voyage, art. *Dresde*, pour le gouvernement, la cour, la politique, le militaire, le portrait de l'électeur, le château de Pilnitz, à deux lieues de Dresde, la vallée, les bains et les promenades de Tharandt, à deux lieues de cette résidence.) On peut choisir, pour se loger, l'*Ange d'Or*, l'*Hôtel de Pologne*, ou celui de *Bavière*. Les voyageurs sont également satisfaits de ces trois auberges.

	STATIONS.	MEILEN.
Electorat de Saxe.	D'ODERAN à KEMNITZ (1). . .	2
	LUNGWITZ. . . .	2
	ZWICKAU, V. . .	2
	REICHENBACH, V. (2)	2
	PLAUEN, V. . . .	2 $\frac{1}{2}$
Margraviat de Bareuth.	HOFF, V. (3). . .	3
	MONCHBERG. . .	2
	BERNECK.	2
	BAREUTH, V. (4)	2
	CREUSSEN. . . .	1 $\frac{1}{2}$
	TUNBACH.	2
Haut-Palatinat.	HAMBACH.	3
	AMBERG, V. (5).	1 $\frac{1}{2}$

OBSERVATIONS.

(1) La vallée de Kemnitz est remarquable par un village de plus d'une lieue de long, où l'on fabrique des bas et des bonnets de coton.

(2) La traversée de Reichenbach à Plauen, dans une forêt remplie de rochers, est dangereuse pendant la nuit.

(3) Entre Plauen et Hoff, est le poteau de démarcation de l'électorat de Saxe avec le margraviat de Bareuth. La ville de Hoff, première station du margraviat, a une bonne auberge sur la grande rue en entrant à droite. Il y a garnison prussienne.

(4) Bareuth, capitale du margraviat, ancienne résidence des margrafs. Leur palais sert aujourd'hui de casernes à la garnison prussienne. Cette ville est bien bâtie : on y vit bien et à très-bon marché. L'*Hôtel du Soleil* mérite la préférence. Le faubourg, par où on entre en arrivant de Dresde, a l'aspect d'une jolie petite ville; on y voit le château de Brandebourg avec ses jardins : c'étoit une maison de plaisance des margraffs.

(5) Pour arriver de Bareuth à Amberg, on traverse pendant une lieue le territoire de l'évêché de Bamberg; on s'en aperçoit par l'interruption de la chaussée qui dégénère en mauvais chemin.

Amberg est la capitale du Haut-Palatinat de Bavière : elle a plusieurs rues bien bâties. L'aisance paroît y régner. Son église principale pourroit passer pour une cathédrale. Il y a plusieurs couvens des deux sexes. Le vieux château a été donné pour habitation au grand-forestier du Haut-Palatinat. Lors de notre passage, l'électeur y étoit avec toute sa cour, ses ministres et les ministres étrangers, depuis que le général Moreau et son armée occupoient Munich et la Bavière. L'électeur avoit alors dans les environs d'Amberg une armée de seize mille Bavarois, commandée par le duc de Bavière. Cette armée étoit différente de celle à la solde anglaise qui se trouvoit avec les Autrichiens.

	STATIONS.	MEILEN.
Haut-Palatinat.	D'AMBERG à	
	SCHWANDOFF.. .	3
	BONHOLZ.	2 ½
	RATISBONNE V. (1)	2 ½
		41 ½
		POSTES.
Empire.	POSTSAAL. . . .	1 ½
	NEUSTADT. . . .	1 ½
	GEISENFELD. . .	1 ¼
	VAIDHOFEN.. . .	1 ½
	AISCHACH. . . .	1 ½
	AUGSBOURG. . .	1 ½
		81 ¾

OBSERVATIONS.

(1) Ratisbonne, ville impériale sur le Danube, siége de la diète de l'Empire; les princes et états d'Empire y ont leurs ministres, résidens ou agens, ainsi que les souverains de l'Europe : c'est la résidence du prince de la Tour, et Taxis, grand-maître des postes de l'Empire, principal commissaire de l'empereur, président la diète. Ce prince y a une cour et une grande représentation : il habite le palais abbatial de la riche abbaye de Saint-Emerant.

Ratisbonne est aussi le siége d'un évêché; il y a deux chapitres nobles de chanoinesses et un très-grand nombre de couvens de l'un et l'autre sexe. Quoique le magistrat soit luthérien, presque toute la ville est catholique. Les luthériens n'y ont que trois temples.

Ratisbonne, qui paroît très-peuplée, a l'air d'une villasse mal bâtie. Les rues sont étroites, les maisons n'ont nulle apparence. Le Danube sépare la ville du faubourg du côté d'Amberg. Le pont est de bois. Lors de notre passage, pendant l'armistice, la moitié de ce pont, du côté du faubourg, étoit occupée avec le faubourg par des troupes autrichiennes et bavaroises, sous les ordres du général Klenau. L'autre partie du pont et la ville étoient occupées par les Français, sous le commandement du général de division Grenier, qui y avoit son quartier-général.

L'hôtel des *Trois Casques*, *Zunc trei Helme*, sur la place d'armes, a la réputation d'être la meilleure auberge.

Nota. Au sortir de Ratisbonne, pour aller à Augsbourg, les stations ne se comptent plus par *meilen*, mais par *poste* de deux meilen, ou de quatre lieues.

Avant d'arriver à Augsbourg, on traverse la petite ville de Freyberg, située sur le coteau qui domine la plaine arrosée par le Leck; de-là on voit la ville d'Augsbourg et ses environs. Freyberg sert de point de vue et de perspective à la magnifique salle de l'hôtel-de-ville d'Augsbourg. Quand nous arrivâmes dans cette ville, le général Moreau y avoit son quartier-général pendant l'armistice : il logeoit au palais épiscopal : on s'y louoit de la bonne discipline de ses troupes et de ses bons procédés.

ROUTE DE POSTE

D'Augsbourg à Fribourg en Brisgaw, par Memmingen, Waldsée, Pfullendorff, Stochach et Doneschingen.

	STATIONS.	POSTES.
Souabe.	D'AUGSBOURG à	
	SCHWALMUNCHEN.	1 1/2
	MINDELHEIM. . .	1 1/2
	MEMMINGEN V. (1)	1 1/2
	WURTZAC. . . .	1 1/2
	WALDSÉE. . . .	» 3/4
	ALTSHAUSEN (2).	1
	PFULLENDORFF, V	1
	STOCHACH, V. . .	1 1/2
	ENGEN.	1
Forêt Noire.	GEISENGEN. . . .	1
	DONESCHINGEN (3)	1
	UNADINGEN. . .	1
	NEUSTADT, V. .	1
	STAIG.	1
	FRIBOURG. . . .	1 1/4
		17 p. 1/2

OBSERVATIONS.

Nota. La route ordinaire d'Ausbourg à Fribourg est de passer par Ulm : celle-ci est un peu plus courte.

(1) Memmingen est une petite ville commerçante. Le magistrat est luthérien : les catholiques y ont deux églises.

(2) Altshausen, bourg, chef-lieu et résidence du grand-commandeur de l'ordre Teutonique. Le château est considérable ; il y a de grands jardins et de riches vergers. Le bourg est bien bâti.

(3) Doneschingen ; le prince de Furstemberg y a sa résidence, sa cour et sa régence. Le Danube, qui a sa source à deux ou trois lieues plus haut dans les montagnes, baigne les murs d'un petit jardin anglais qui est près de la cour du château. C'est mal à propos que quelques géographes ont mis la source du Danube dans la cour du château de Doneschingen.

Fribourg est la capitale du Brisgaw; sa population est de huit à neuf mille âmes : elle est le siége de la régence de l'Autriche Antérieure et des états du Brisgaw. Son université a 24 professeurs. Le Munster ou principale paroisse, est une église comparable aux plus belles cathédrales de l'architecture gothique. Sa tour de pierre, très-élevée, travaillée à jour jusqu'au sommet, a beaucoup de ressemblance avec celle de Strasbourg. La grande rue, large, spacieuse et alignée de la porte de Bâle à celle de Strasbourg, est la promenade ordinaire pendant les soirées d'été. La ville de Fribourg étoit une forteresse importante ; ses fortifications très-étendues, ses trois châteaux graduellement placés sur les rochers de la montagne au pied de laquelle est la ville, et dominant la plaine, rendoient son abord très-difficile : son site, à l'entrée des montagnes de la forêt Noire, est renommé par les trois célèbres combats que le grand Condé et Turenne livrèrent à l'armée impériale, commandée par le général de Mercy. En 1744, Louis XV en personne assiégea et prit Fribourg : il fit démolir les châteaux et les fortifications dont on ne voit plus que les ruines. Ce monarque, voulant voir l'effet d'une batterie, vint de Mountzingen, où étoit son quartier-gé-

néral, sur un coteau qui borde d'un côté la plaine de Fribourg où l'on voit encore la chapelle de Lorette; un boulet de canon tiré d'un des châteaux, vint frapper le mur de la chapelle, à peu de distance du lieu où étoit Louis XV. Ce boulet est encore aujourd'hui dans le mur de la chapelle avec cette date 1744.

Les environs ou le bassin de Fribourg offrent des promenades agréables et un tableau très-varié. Les remparts, les glacis, les redoutes sont métamorphosés en vignes et en jardin. Du plateau d'un des jardins de M. de Greiffenegg, conseiller de la régence, on a le coup d'œil du bassin des deux vallons, dont l'un, fort évasé, s'étend vers le Rhin, et l'autre, resserré entre deux chaînes de montagnes, se dirige vers la forêt Noire.

Je saisis avec plaisir l'occasion de rendre hommage au mérite bien reconnu, aux vertus hospitalières et à la bienfaisance de ce digne magistrat. Les Français émigrés lui doivent l'asile dont ils ont joui dans le Brisgaw : sans lui, leur tranquillité auroit souvent été troublée par les commandans autrichiens qui vouloient les éloigner de la frontière du Rhin. Il a constamment été leur défenseur et leur caution : nos cœurs garderont à jamais le souvenir de sa bienveillance et de son humanité.

VALEUR DES MONNOIES

De Bavière, d'Autriche, de Saxe, de Prusse et de Russie, comparée à celle des Monnoies de France.

On donne le titre (énoncé en millièmes) de la pièce et sa valeur dans les Monnoies de France.

	TITRE.	VALEUR.	
BAVIÈRE.			
Carolin (or).	0, 771.	25 fr.	74 c.
Maximilien d'or.	0, 768.	16	95
AUTRICHE.			
Double souverain d'or.	0, 915.	34	89
Species reichsthaler.	0, 830.	5	10
Florin (gulden) à 60 kreutzers.	0, 833.	2	56
10 kreutzers.	0, 486.	0	41
Ducat de François II (or).	0, 986.	11	69
Florin d'or de Hanovre.	0, 781.	8	69
SAXE.			
Species reichsthaler à 32 groschen.	0, 833.	5	11
Gulden (florin).	0, 830.	2	55
Auguste d'or.	0, 898.	20	48
PRUSSE.			
Reichsthaler à 24 groschen.	0, 740.	3	59
Frédéric d'or.	0, 901.	20	54
RUSSIE.			
Rouble à 100 kopecks, depuis 1762.	0, 875.	4	01
Impérial à dix roubles (papier-monnoie).	0, 969.	28	64

VOYAGE
A SAINT-PÉTERSBOURG.

OCCASION DE CE VOYAGE.

J'AI fait à soixante-dix ans un voyage de seize cents lieues : écrire ce que j'ai vu et ce qui s'est passé de plus remarquable dans les contrées que j'ai parcourues, a été l'occupation de mes loisirs. Quand la solitude est devenue une affaire de goût et de calcul, il faut, pour en charmer les heures, avoir un atelier permanent où l'on puisse *élaborer*, pour ainsi dire, ses pensées, ses connoissances acquises, ses observations, afin d'en prolonger l'existence et de les transmettre à ceux à qui elles peuvent être utiles.

Tel a été mon but : quiconque sera dans le cas de voyager à Saint-Pétersbourg pour la première fois, trouvera dans cet ouvrage des renseignemens qui aplaniront les difficultés et les inquiètes sollicitudes inséparables d'une aussi longue route, dans des

climats si étrangers à nos mœurs et à notre façon de vivre. Comme ce n'est point ici un ouvrage où l'imagination puisse étaler ses brillantes conceptions, le style est celui qui convient à une narration continue de choses et de faits qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour ceux qui veulent voyager dans les mêmes pays, ou qui ont la curiosité d'en connoître le physique et le moral. J'ai cherché à être clair et toujours vrai. Quand j'ai pris le pinceau pour les portraits historiques des personnages marquans, j'ai consulté leurs actions; le fiel de la satire n'a jamais empoisonné ma plume, et je n'ai jamais emprunté les couleurs de l'adulation. Il vaut mieux se taire que de mordre ou de flatter.

Je suis parti de Fribourg en Brisgaw pour Saint-Pétersbourg, le 25 septembre 1799; j'ai traversé la forêt Noire, la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Moravie, la Haute-Silésie, cette partie de la Pologne partagée que les Autrichiens appellent Gallicie occidentale, la Lithuanie, la Samogitie, la Courlande, la Livonie et l'Ingrie.

J'ai demeuré dans la résidence impériale de Paul Ier, depuis la mi-décembre 1799 jusqu'à la fin de mai 1800. Je suis revenu au lieu d'où j'étois parti après onze mois d'absence, en passant, au sortir

de la Courlande, par Memel, Kœnigsberg, Dantzick, Berlin, Dresde, Bareuth, Amberg, Ratisbonne et Augsbourg.

Pendant ce voyage, l'Europe étoit ébranlée de toutes parts par les secousses successives de la révolution française. L'heureux Buonaparte régnoit despotiquement en France sous le nom de premier consul. Cet homme si fameux, insignifiant et inconnu avant d'avoir le commandement en chef de l'armée d'Italie sous le gouvernement du directoire; conquérant en Italie; fondateur des quatre républiques cisalpines et liguriennes; pacificateur à Campo-Formio; nouvel argonaute, s'emparant en vingt-quatre heures de la ville et de l'île de Malte, le plus redoutable boulevard de l'Europe; mettant l'Egypte sous le joug de son armée, malgré la défaite totale de la flotte française dans les parages d'Alexandrie; faisant une retraite aussi pénible qu'heureuse dans les sables de la Syrie; revolant en France à travers mille dangers pour renverser le directoire abhorré de la France, et vaincre les Autrichiens à Marengo; forçant Mélas de rendre le Piémont, Gênes, le Milanais et une partie de la Cisalpine romaine; Buonaparte, dis-je, arbitre de la paix et de la guerre, occupoit seul les regards de l'Europe : son expédi-

tion d'Egypte donna lieu au voyage dont je présente aujourd'hui les détails.

La prise de Malte entraînoit infailliblement la destruction de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem. Les trois langues de Provence, d'Auvergne et de France n'existoient plus; celle d'Italie se trouvoit sous la domination des Français républicains, maîtres du Piémont, de la Lombardie, de l'Etat ecclésiastique et du royaume de Naples. Le silence du grand-maître d'Hompesch, retiré à Trieste, et son refus opiniâtre de justifier son inconcevable conduite à Malte, comme l'Europe s'y attendoit, et comme tous les grands-prieurés de l'ordre le demandoient, décidèrent le grand-prieuré de Russie à offrir la grande-maîtrise de l'ordre au czar Paul Ier. Ce prince, en acceptant cette dignité, sauvoit du naufrage un corps que des siècles de gloire avoient illustré.

Les grands-prieurés de Bohême, de Bavière et d'Allemagne, pénétrés de reconnoissance, se déterminèrent à suivre l'exemple de celui de Russie. Leurs chapitres, convoqués pour ce grand objet, nommèrent des députés pour aller à Saint-Pétersbourg offrir au nouveau grand-maître l'hommage de leur obéissance.

Le grand-prieuré d'Allemagne, assem-

blé à Heitersheim en Brisgaw, résidence du prince grand-prieur, avoit nommé pour député le grand-bailli de Pfürdt-Blumberg (Ferette Florimont), pilier de la langue allemande, et le baron de Baden, commandeur de Wesel. J'étois alors retiré à Fribourg en Brisgaw, où je vivois par goût dans la plus grande solitude. J'avois soixante-dix ans; j'en avois passé dix-huit dans une société célèbre dont la destruction a été une vraie calamité : j'y avois puisé l'amour du travail littéraire qui étoit devenu ma passion dominante. Jeté ensuite dans le grand monde pendant vingt-cinq ans, j'avois parcouru la carrière diplomatique dans la cour de l'immortelle Marie-Thérèse, ayant pour corrégent son fils, l'empereur Joseph II. Au sortir de ce labyrinthe de négociations et d'intrigues, où j'avois reçu des récompenses honorables de mon souverain, j'avois exercé paisiblement à Paris et à Versailles des fonctions administratives et ecclésiastiques, comme vicaire-général de la grande-aumônerie de France. Un événement, véritablement étrange et désastreux, m'attacha par devoir et par reconnoissance à la conduite d'un procès trop fameux que je voudrois pouvoir ensevelir dans l'oubli. Malgré la majesté souveraine des augustes personnes qui avoient

intenté ce procès, malgré la haine persévérante et trop caractérisée d'un ministre implacable qui avoit égaré leur jeunesse, l'illustre accusé est sorti des humiliations de sa captivité et d'une procédure criminelle, avec tous les honneurs de la victoire, et couronné solennellement par les mains de la justice.

Las des affaires et des grands, déterminé à passer le reste de mes jours dans les paisibles occupations d'une vie libre et indépendante, retiré au sein des foyers paternels, au milieu de mes parens et de mes amis, je m'y étois fait une habitation charmante. Je jouissois avec délices de ce paradis terrestre, lorsque le démon de la révolution française est venu m'en chasser. Le caractère sacerdotal étoit devenu pour la Convention nationale le péché originel. Mais entre un serment criminel et le bannissement, je ne dus pas hésiter : je subis la peine de la déportation. J'étois donc retiré à Fribourg, capitale du Brisgaw, où j'avois trouvé un asile, sous la bienfaisante protection des chefs du pays, lorsqu'au moment où je m'y attendois le moins, je fus invité par le prince grand-prieur et par le grand-bailli de Pfürdt, premier député, à me rendre à Heitersheim, où le chapitre étoit encore assemblé. Je n'avois pas l'honneur

de connoître le prince ni MM. les députés. A mon arrivée, après un accueil très-gracieux, on me proposa d'accompagner la députation à Saint-Pétersbourg, et de concourir à la rédaction des lettres et des mémoires qui seroient jugés nécessaires pour le succès de la négociation. Mon âge, mon amour pour la retraite, mon éloignement pour toute espèce de liens me firent balancer; des instances pleines de bienveillance, le désir de répondre à la confiance qu'on me marquoit en me rendant utile, me déterminèrent à accepter : c'étoit le jeudi 12 septembre 1799. Je restai quelques jours à Heitersheim pour me mettre au fait des instructions données aux députés, et je revins ensuite à Fribourg pour les préparatifs de mon départ.

Départ pour Vienne, par Augsbourg et Munich.

La route par Vienne étoit un détour assez considérable; mais les députés devoient y prendre des renseignemens nécessaires et y recevoir des passeports de l'ambassadeur de Russie, sans lesquels on n'auroit pu franchir les impénétrables barrières de cet empire. Paul Ier avoit défendu à ses ambassadeurs et à ses ministres d'accorder à qui que ce fût des passeports pour

la Russie, sans un ordre ou une autorisation de sa part.

Je suis parti de Fribourg le 25 septembre 1799. M. le grand-bailli, dans la voiture de qui je devois voyager, m'avoit donné rendez-vous à Güntzbourg pour le 27. M. le commandeur de Baden ne devoit nous rejoindre que le 2 octobre à Munich.

La distance de Fribourg à Güntzbourg est de quatorze postes d'Allemagne ou cinquante-six lieues de France. Je traversai la forêt Noire; avant d'y arriver, il faut franchir ce que les gens du pays appellent

Le Trou d'Enfer.

la Hollen, ou le Trou d'Enfer. C'est un chemin étroit, entre des rochers effrayans par leur élévation et leur escarpement à pic; un torrent coule au pied sur les bords du chemin; son bruit, ses cascades à travers les pointes de rochers qui forment son lit, augmentent encore l'horreur qu'inspire cette traversée de plus d'une demi-lieue. Cent hommes pourroient y arrêter une armée; et on ne conçoit pas pourquoi les Autrichiens n'ont pas défendu ce passage lors des invasions de Moreau et de Jourdan.

La forêt Noire.

La forêt Noire n'est plus aujourd'hui cette forêt d'Hercinie, qui du temps des Romains, comme l'écrit Tacite, n'étoit hérissée que de ronces, remplie que de bêtes

venimeuses et carnacières : c'est aujourd'hui une contrée riche, peuplée de plusieurs petites villes et d'un grand nombre de villages et de hameaux. La filature du coton et de la soie y occupe les femmes et les enfans. C'est de là que la grande manufacture de rubans de Bâle en Suisse tire sa filature. Les princes de Fustemberg y ont leur souveraineté, et ils tiennent leur cour à Doneschingen, capitale de leurs petits états. Le château de leur résidence a peu d'apparence. La route en traverse la cour. Le Danube coule le long du petit jardin que cette cour sépare du château. Le Danube, à Doneschingen, n'est encore qu'un ruisseau qui prend sa source dans les hautes montagnes qui en sont à deux lieues, comme nous l'avons déjà dit. Doneschingen.

Sur la route de Neustadt à Engen, j'entendis ronfler le canon en Suisse : c'étoit le 25 septembre. A la durée de ses coups redoublés, je jugeai qu'il y avoit vers Zurich une action très-vive et très-chaude. Je ne pus le lendemain 26 en savoir des nouvelles en passant à Hochach, où je rencontrai un corps de Cosaques à cheval, allant à Schaffhouse. Ce corps, habillé de bleu avec de grands pantalons, étoit composé de très-beaux hommes. J'appris aussi que le corps de Condé devoit arriver le lendemain à Storhack pour se rendre en Suisse.

Batailles d'Ostrag et de Liptingen.

J'entrai en Souabe, où je vis de loin *Ostrag* et *Liptingen*, lieux renommés par les deux victoires signalées que l'archiduc Charles avoit remportées il y avoit quelques mois sur l'armée de Jourdan, mise en déroute et obligée de repasser le Rhin.

La Souabe.

La Souabe, cercle d'Empire, composé d'un très-grand nombre de petites souverainetés, offre à l'œil du voyageur un pays fertile et abondant en blé; les villes et les villages qu'on rencontre sur la route de poste, offrent l'image de l'aisance et de la richesse. Les chemins, malgré le *chaussée-geld* que l'on exige à Mengen ou à Moschirch, sont très-mal entretenus, les postes mal servies, les maîtres de poste malhonnêtes. Celui de Moschirch, jeune homme hardi et insolent, affublé d'un bonnet rouge, se faisant gloire d'être jacobin, me fit attendre près de deux heures pour me donner deux chevaux qui étoient dans son écurie. Comme la police y est très-mal administrée, que ces postes de Souabe, quoique sous la direction du prince de la Tour et Taxis, sont également de la dépendance de plusieurs petits princes et comtes d'Empire, il faut dévorer son impatience. On est mal couché et mal nourri dans les auberges; je n'en ai trouvé qu'une où l'on soit bien; *au Brochet*, à Ehingen.

Ehingen.

Cette petite ville est le siége des états de

Souabe qui sont sous la domination autrichienne. Cette auberge est sur la grande place que décorent le palais des Etats et la Chancellerie.

D'Ehingen je passai à Ulm, ville impériale et protestante, assez mal propre, mal pavée, mal bâtie. Le maître de poste alloit se mettre à table, ce qui me parut de mauvais augure pour être promptement servi. Quoique sa maison ne soit pas une hôtellerie, il m'offrit très-poliment de partager son dîner; je le remerciai; et lui ayant dit que j'étois pressé, il suspendit son dîner pour hâter lui-même mon départ. A Ulm, le Danube commence à porter bateau; on s'y embarque pour Ingolstadt, Ratisbonne, Passau, Lintz, Vienne et la Hongrie. Comme cette ville, dans les guerres de l'Empire et de l'Autriche contre les Français, sert de magasin, les Etats germaniques se sont décidés à en augmenter les fortifications : on y travailloit lors de mon passage. D'Ulm j'arrivai à Güntzbourg, le 27 septembre. Le grand-bailli de Pfürdt y arriva le 28. Nous étions bien logés à la *Couronne*, mais mal et chèrement nourris. Ulm.

Güntzbourg, actuellement capitale du Burgaw, pays de la domination autrichienne, est divisée en ville basse et ville haute. La basse ressemble à un village; la Güntzbourg.

haute est assez bien bâtie; il y a un château, des casernes de recrues et des magasins qui ont de l'apparence : on y bat monnoie. La régence des pays de l'Autriche antérieure, qui siégeoit à Fribourg en Brisgaw et ensuite à Constance, y avoit été transportée avec ses archives pendant la guerre actuelle. Le Danube coule à peu de distance de la ville : il y a un petit port de débarquement et d'embarquement.

Abbaye de Westhausen.

Le grand-bailli de Pfürdt avoit à Güntzbourg la baronne de Ferrette, née baronne d'Eptingen, sa belle-sœur, pour qui on avoit beaucoup d'égards : elle les méritoit par la bonté de son caractère, à laquelle se joignoit une figure charmante. Le dimanche 29, nous fûmes invités, avec les premiers personnages de Güntzbourg et la noblesse du voisinage, à l'abbaye de Westhausen, distante de deux lieues, près de la petite ville de Burgaw, ancienne capitale du pays. Les religieux qui habitent cette abbaye sont des chanoines réguliers habillés de noir avec des surplis blancs. L'abbé est prélat d'Empire : ils étoient trente religieux, tous musiciens. La maison est vaste, bâtie à l'antique, sans goût, sans distribution commode, et mal meublée. Nous n'eûmes à table, pour en faire les honneurs, que trois religieux avec l'abbé, et nous étions quarante convives.

Le dîner fut somptueusement mais longuement servi ; beaucoup de gibier et de volailles, mauvais ragoûts, mauvaise cuisine : le vin s'y versoit à flots. Cette orgie vraiment bachique égayoit les convives ; pour moi, qui ne buvois que de l'eau, j'aurois eu le temps de m'ennuyer si je ne m'étois trouvé à côté de deux chanoinesses qui parloient très-bien français, et qui, avec de l'esprit et de l'instruction, aimoient mieux converser que d'imiter le plus grand nombre des convives. Quatre mortelles heures se passèrent à manger et à boire. Après le dîner, nous eûmes la musique du couvent: quinze à vingt moines, munis de différens instrumens, nous amusèrent pendant une heure ; ils exécutèrent les pièces des plus célèbres symphonistes de l'Europe. Leur exécution nous fit oublier la longueur et l'ennui du dîner. De jeunes demoiselles et de jeunes cavaliers désirèrent de danser ; l'abbé-prélat le permit gracieusement. On s'étoit mis à table à onze heures ; la nuit arrivant, nous retournâmes à Güntzbourg, d'où nous partîmes le lendemain 30 septembre.

Nous arrivâmes à Augsbourg le même jour de très-bonne heure. On nous avoit indiqué les *Trois Maures*, auberge sur la plus belle rue de la ville : nous y fûmes bien logés, bonne table d'hôte, le tout à Augsbourg.

un prix raisonnable. Nous séjournâmes le 1er octobre; on prit des arrangemens avec l'agent de l'ordre de Malte pour les lettres de change nécessaires.

Augsbourg est une ville impériale, commerçante, grande et assez bien bâtie : son évêque, dont le palais est d'une architecture imposante, n'y a que la juridiction spirituelle. On m'assura que la population et le commerce, autrefois très-florissant, étoient considérablement diminués.

Les jésuites, quoique détruits par le pape Ganganelli, ont conservé leur collége : leur église, richement décorée, mérite d'être vue. Lors de leur destruction, la magistrature, quoique mi-partie pour la religion, après de longues discussions et de mûres délibérations, a trouvé le secret de conserver ce collége et l'administration de ses revenus aux jésuites supprimés : elle a seulement exigé que ces religieux prissent le costume des prêtres séculiers : ils sont au nombre de trente; ils y opèrent le plus grand bien par leur zèle, leurs instructions, leur enseignement et leur exemple. Pour se renouveler, ils envoient quelques jeunes gens au noviciat des jésuites conservés dans la Russie Blanche : ils en reviennent imbus et pénétrés de l'esprit du saint fondateur de cette célèbre société, et perpétuent ainsi dans le

collége d'Augsbourg les avantages que l'Eglise catholique a toujours retirés des enfans d'Ignace de Loyola.

Il faut voir à Augsbourg l'hôtel-de-ville, la machine hydraulique et la maison du baron de Lieber. On a grand soin de parler de cette maison aux étrangers comme d'une chose curieuse, sans doute à cause de sa singularité. Le baron de Lieber, surchargé de richesses amassées par de grandes et lucratives entreprises, vouloit devenir un personnage. Son argent et son or lui procurèrent un diplôme de baron d'Empire. Pour attirer sur lui les regards de ses concitoyens et des étrangers, il imagina de bâtir une maison grande, spacieuse, d'une belle apparence, et d'en distribuer l'intérieur d'une manière tout à fait originale. L'escalier est assez bien. Après avoir traversé deux antichambres et un salon qui n'annoncent rien d'extraordinaire, on trouve sur le flanc du salon une enfilade sans fin de chambres à coucher, dont chacune a son antichambre, proprement meublées; dans le double on a pratiqué les garde-robes et les chambres des valets et femmes de chambre. Ce double et cette enfilade sont terminés par une salle très-grande et très-vaste, où l'on a prodigué sans goût, l'or, les glaces, les ornemens. Le plafond est peint, les corniches sont

ciselées et dorées, les meubles y sont de la plus grande richesse; les fenêtres, qui y sont multipliées et dont les ferremens sont de bronze doré, n'ont ni la hauteur ni la largeur qui donnent de la grâce aux croisées d'un grand appartement. Ce bizarre assemblage fut meublé et achevé pour y recevoir à son passage la dauphine Marie-Antoinette d'Autriche. Je n'y ai remarqué que le vain étalage d'un Crésus avide de célébrité qui ne sait pas faire un digne usage de sa richesse. On m'assura que cette maison, qui n'a ni l'aspect ni l'entrée d'un hôtel, avoit coûté plus de quatre cent mille florins, ou un million de notre monnoie.

La machine hydraulique est placée à une extrémité de la ville, dans deux tours d'un large diamètre et d'une très-haute élévation sur un bras du Leck : c'est un chef-d'œuvre de mécanique par la simplicité de ses rouages. Au moyen de pompes foulantes et aspirantes, on élève l'eau du Leck jusqu'à un vaste réservoir pratiqué au haut des tours, d'où elle descend par des tuyaux de plomb pour être distribuée dans les fontaines qui sont construites dans tous les quartiers de la ville. Le *cicerone* de cette machine, très-curieuse par ses détails, vous conduit ensuite dans un petit jardin au rez-de-chaussée, pour vous montrer le jeu de différens jets d'eau.

Tandis que vous en louez l'ordonnance, il sort de terre une quantité de petits jets d'eau qui vous inondent; il faut s'en sauver à toutes jambes, et finir par rire de cette pluie facétieuse.

L'hôtel-de-ville a une superbe salle digne de la curiosité des étrangers : on admire sa grandeur, sa hauteur, son architecture pleine de goût, ses belles proportions, et la manière simple et noble dont elle est décorée. Des fenêtres et du balcon de cette salle qui donnent sur la campagne, on a pour perspective la ville de Friedberg, bâtie sur une élévation au pied de laquelle coule le Leck. Cette ville et le bois qui tapisse le coteau, forment en amphithéâtre un point de vue vraiment pittoresque. Je renvoie le lecteur à la notice que j'ai déjà faite sur Augsbourg.

C'étoit à Friedberg qu'étoit le quartier-général de l'archiduc Charles, lorsque Jourdan, après avoir passé le Rhin et traversé la forêt Noire, fit son invasion en Souabe. Le prince Charles partit, comme on sait, de Friedberg sans attendre le gros de son armée, alla au-devant de l'ennemi qui étoit alors supérieur en forces, le battit à Ostrag le 22 mars, et le 25 à Liptingen en Souabe. La victoire fut quelque temps incertaine; les Français, gagnant du terrain, se flattoient déjà du succès : le prince

Victoires de l'archiduc Charles sur l'armée de Jourdan.

Charles vit d'un coup d'œil le danger et le salut. Une manœuvre hardie et une charge de cavalerie dirigée par lui, décidèrent la déroute de Jourdan : il se hâta de repasser le Rhin avec les débris de son armée. L'armée autrichienne vint se cantonner dans les environs de Stochach, et s'empara de Schaffhouse, dont le pont de bois sur le Rhin, renommé par sa hardie structure, fut brûlé par les Français. Les Autrichiens furent un mois dans leurs cantonnemens sans rien entreprendre. D'habiles tacticiens, connus par de très-savantes manœuvres et par des succès militaires, ont prétendu que si l'archiduc, immédiatement après la déroute de Jourdan, avoit porté rapidement un corps de quinze à vingt mille hommes sur Rhinfeld et le petit Bâle, il pouvoit s'emparer de Bâle en deux fois vingt-quatre heures; par là couper l'armée de Massena, ses communications avec l'Alsace, et forcer ce général à évacuer la Suisse sans coup férir. Le fameux Dumourier m'a dit à Saint-Pétersbourg, que, plein d'admiration pour le vainqueur d'Ostrag et de Liptingen, il lui avoit écrit en prenant la liberté de lui donner ce conseil.

Progrès de l'archiduc en Suisse.

L'archiduc, après un mois de repos, passa le Rhin entre Schaffhouse et Constance, reprit cette dernière ville, chassa

les Français de la Turgovie et du pays des Grisons, battit Massena à Zurich, s'empara de cette ville, et repoussa les Français jusqu'au mont Albis : la gauche de son armée s'étendoit jusqu'à Ensiedlen, et sa droite jusqu'à Zurzac, le centre près de Zurich. Les succès et les proclamations de ce prince avoient fait espérer la prompte délivrance de la Suisse. Cette position lui donnoit une communication avec l'armée coalisée d'Italie à travers les petits cantons et le mont Saint-Gothard.

Une grande inaction succéda à ces premiers progrès; on ne savoit à quoi l'attribuer. On donnoit au général Massena le temps de se fortifier, et de réparer ses pertes par de nouvelles troupes qui lui arrivoient d'Alsace et de la Franche-Comté. Les zélés partisans de la gloire de l'archiduc étoient désolés d'une stagnation aussi nuisible à la bonne cause. On a su depuis que ce prince avoit reçu des ordres pour garder sa position, et ne rien entreprendre avant l'arrivée des Russes, qui étoient en pleine marche avec le corps de Condé pour se rendre en Suisse. Les cabinets des cours coalisées étoient convenus de réunir tous les Russes en une seule armée, sous le commandement du célèbre Suwarow dont le nom valoit une armée; de la faire agir en Suisse comme armée du centre; de

Stagnation fâcheuse.

laisser le général Mélas, avec l'armée de la gauche, achever la conquête de l'Italie, tandis que le prince Charles, avec l'armée de la droite, agiroit offensivement sur le Rhin. Par ce plan combiné, on espéroit une plus prompte évacuation de l'Italie, de la Suisse et de la rive droite du Rhin, ainsi qu'une force plus imposante et plus efficace pour pénétrer en France par le Dauphiné, la Franche-Comté et l'électorat de Trèves. Ce plan avoit été imaginé à Londres; le cabinet de Saint-James, qui en espéroit le plus grand succès, l'avoit fait adopter à Vienne et à Saint-Pétersbourg.

Les Russes, au nombre de trente-cinq mille hommes, commandés par le prince Korschacoff(1), homme de cour, sans expérience militaire, arrivèrent en Suisse avec le corps de Condé. Les Russes prirent les positions du centre et de la droite de l'armée autrichienne : la gauche resta sous le commandement du général autrichien Hotzée. Le prince Charles n'attendoit que

(1) L'auteur se trompe sur le compte de Korschacoff: le portrait qu'il en trace convient à celui du même nom qui avoit été un des amans de Catherine, mais nullement à son frère, qui, à cette époque, commandoit les Russes en Suisse, et qui étoit un homme d'esprit et de talent; il s'étoit fait connoître et estimer dans la campagne de Flandre, qu'il avoit faite comme volontaire sous le prince Cobourg. (*Note de l'Editeur.*)

leur arrivée pour repasser le Rhin, et agir d'après le nouveau plan. Avant de se séparer, il proposa au général russe d'attaquer de concert les Français dans leurs retranchemens du mont Albis. Le prince Korschacoff refusa son concours, disant qu'il avoit défense de recevoir d'autres ordres que du généralissime, prince Suwarow. Ce généralissime avoit retardé son départ d'Italie. L'archiduc ne pouvoit plus différer le sien; il étoit pressant d'arrêter une colonne de quinze à vingt mille Français qui se portoient par Hailbron sur les magasins d'Ulm, où étoit la subsistance des armées coalisées. D'ailleurs le comte de Dietriceffein, général-major, lui étoit venu apporter un ordre si précis de Vienne, qu'il ne lui fut pas même permis de délibérer. La colonne française fut jointe, attaquée, battue; Manheim, où on la fit rétrograder, fut prise d'assaut, et les Français obligés de repasser le Rhin. Après ce brillant succès, le prince Charles se préparoit à poursuivre les Français au delà du Rhin, lorsqu'il apprit le fâcheux événement arrivé près de Zurich, le 25 et le 26 septembre. Il se hâta de se rapprocher de la Suisse pour faciliter et protéger la retraite de l'armée russe, complètement battue.

L'archiduc quitte la Suisse.

Ses succès à Manheim.

Défaite des Russes près de Zurich.

C'est en quittant Augsbourg, le 2 octobre, que nous apprîmes par un Anglais arrivant

du champ de bataille, cette désolante catastrophe et le dénouement de la canonnade que j'avois cru entendre en me rendant de Fribourg à Stochach. Après le départ de l'archiduc, et l'arrivée des Russes en Suisse, Massena, considérablement renforcé, fit ses dispositions pour chasser les Russes et le corps d'Autrichiens sous le commandement de Hotzée, des positions avantageuses qu'ils occupoient depuis les défilés d'Ensiedlen jusqu'à Zurzac. Ce général français porta la plus grande partie de ses forces sur sa droite, pour renverser la division autrichienne et tourner Zurich. Le général Hotzée, apprenant qu'il alloit être attaqué avec des forces supérieures, demanda au général russe un renfort de six mille hommes : il fut d'abord refusé; ils ne se mirent en marche que quand il n'étoit plus temps. Le prince Korschacoff, voulant avoir la gloire de battre seul les Français, et sachant qu'ils avoient dégarni le mont Albis, les y attaqua avec beaucoup d'audace et d'impétuosité. Il eut d'abord un avantage qu'il crut décisif; mais une attaque générale de Massena sur toute la ligne de son ennemi, eut un plein succès. Les Russes, malgré leur extrême bravoure et leur persévérante opiniâtreté, perdirent beaucoup de monde; ils furent obligé d'abandonner Zurich et de se retirer sur

Schaffhouse. La colonne autrichienne de la gauche, commandée par le général Hotzée, tué dans une reconnoissance, fut repliée avec perte sur Usnach et le canton de Glaris. La victoire fut complète pour les Français. Ce grand avantage alloit remettre la Suisse sous le joug du Directoire français, et il étoit bien à craindre que Massena ne se portât à la rencontre de Suwarow, qui se rendoit d'Italie en Suisse; qu'il ne l'enveloppât, et que ce second succès n'entraînât la perte de toutes les brillantes conquêtes faites dans cette campagne par les armées coalisées.

Le lecteur me pardonnera cette longue digression. J'ai dû raconter les événemens qui se passoient lors de ma traversée de Fribourg à Augsbourg.

Nous arrivâmes à Munich le jour de notre départ d'Augsbourg : nous logeâmes à l'*Aigle Noire*, assez bonne auberge, mais excessivement chère, surtout quand on veut manger dans sa chambre.

Munich, capitale de l'électorat de Bavière, est la résidence de l'électeur. C'est une grande et belle ville; sa population est de trente à quarante mille âmes; le peuple y paroît dans l'aisance. Le palais de l'électeur est vaste; son extérieur n'a rien d'imposant ni de remarquable, mais l'intérieur est richement meublé, et décoré avec goût Munich.

et magnificence. Il règne près du palais électoral une immense galerie, formant une équerre, qui donne sur un grand jardin ouvert au public. Cette galerie renferme de grandes richesses en estampes et en tableaux. L'électeur Charles-Théodore y a fait transporter ce qu'il avoit de plus rare à Manheim. Dessous cette galerie, au rez-de-chaussée, est une galerie ouverte, à grandes arcades, où le public peut aller se promener à l'ombre et en temps de pluie. On peut aussi voir le jardin anglais qui est à la suite de la galerie, et la brasserie royale qui forme une des fortes branches du revenu de l'électeur. On boit très-peu de vin en Bavière, parce qu'il n'y a point de vignes et que le vin y est très-cher; mais il s'y fait une très-grande consommation de bière. Un modique droit sur cette consommation produit des millions. L'église des Théatins, et surtout celle qui appartenoit ci-devant aux jésuites, méritent d'être vues : celle-ci avoit d'abord été donnée à l'ordre de Malte, mais on y a substitué depuis celle des Théatins.

Lors de la destruction des jésuites par le pape Ganganelli (1), l'électeur Charles-

(1) Lors de la destruction des jésuites, Charles-Théodore n'étoit point électeur de Bavière; il n'a réuni cet électorat à l'électorat palatin de Manheim qu'à la fin de 1777. (*Note de l'Editeur.*)

Théodore donna les biens de ces religieux à l'ordre de Malte, et créa des commanderies qui firent la langue anglo-bavaroise. A l'avènement du prince Maximilien de Deux-Ponts à l'électorat, les commanderies furent supprimées. Ce prince, a-t-on dit, vouloit en réunir le fonds à son domaine, et assigner un revenu annuel pour l'enseignement gratuit de la jeunesse. Mais Paul Ier, empereur de Russie, interposa son autorité contre cette suppression : il venoit de fonder deux grands prieurés et près de cent commanderies dans ses états, en les attachant à la langue anglo-bavaroise qu'on appeloit à cette époque anglo-bava-russe; elle remplaçoit la langue anglaise abolie en Angleterre, lors de l'établissement de la suprématie du monarque anglais sur le spirituel.

Le mécontentement de l'empereur de Russie alloit être suivi d'hostilités par les troupes russes, qui devoient traverser la Bavière pour se rendre en Suisse. Le même ministre en crédit, qui avoit conseillé la destruction des commanderies bavaroises, se hâta d'en conseiller la restauration : la négociation fut prompte. Paul Ier, après la prise de Malte, avoit été proclamé protecteur de l'ordre, et ensuite grand-maître. Les conditions du rétablissement furent bientôt convenues à Saint-Pétersbourg.

C'est ainsi que l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ressuscita en Bavière. Paul Ier promit à l'électeur amitié et bienveillance, nomma le second de ses fils grand-prieur de Bavière, et on arrêta le mariage du fils aîné de l'électeur avec une fille de l'empereur de Russie.

Le prince Maximilien, électeur de Bavière.

Le prince Maximilien, aujourd'hui électeur, a peu de connoissances, et est d'un esprit peu étendu; mais il est bon, franc et loyal; son cœur est excellent, mais sa tête est foible : il sera toujours ce que sera le ministre principal auquel il aura donné sa confiance. Ce ministre, lors de mon passage, étoit le comte de Montgelas; il avoit été chassé de Bavière par l'électeur Charles-Théodore, comme chef d'une loge d'illuminés. Il se retira près du prince Maximilien, et devint secrétaire de l'abbé de Salabert, ministre de ce prince, devenu duc de Deux-Ponts par la mort de son frère. Pendant la détention de cet abbé chez les Autrichiens qui l'accusoient d'avoir favorisé la prise de Manheim par Pichegru, le comte de Montgelas communiqua plus directement avec le prince Maximilien; il plut à ce prince par son esprit, ses connoissances et la facilité de son travail. Lors de l'avènement du duc de Deux-Ponts à l'électorat, le comte de Montgelas fut fait ministre des affaires étrangères, et l'abbé de Sala-

Le comte de Montgelas.

bert demanda sa retraite. Je l'ai vu vivant comme particulier à Munich. M. de Montgelas ne tarda pas à s'emparer de toute la confiance et de toute l'autorité de son maître; il règne sous son nom. On m'assura que ce ministre ramenoit l'illuminisme que Charles-Théodore avoit presque extirpé, en rendant publics les horribles principes et les infernales manœuvres de cette secte désorganisatrice. Il est certain que, depuis son ministère, on remet en place des personnes qu'on avoit destituées pour leurs liaisons avec les illuminés. Je ne veux ni accuser, ni juger le comte de Montgelas; les faits parleront, et les opérations de son ministère dévoileront tôt ou tard ses principes.

L'abbé Baruel, dans son Histoire de l'Illuminisme, place nommément ce comte comme un chef d'illuminés.

La dynastie bavaroise actuelle a pris pour base de sa politique une grande défiance, bien raisonnée, des vues usurpatrices de la cour de Vienne. La paix de Teschen, qui a détaché de l'électorat Braunau et ses dépendances à la droite de l'Inn, pour les réunir à l'Autriche, est une grande leçon pour le cabinet de Munich. Sans le roi de Prusse Frédéric II, toute la Bavière devenait province autrichienne; on donnoit en échange les Pays-Bas et le Luxembourg,

qui, réunis avec le palatinat du Rhin, auroient formé le royaume d'Austrasie : l'appât de la royauté avoit séduit Charles-Théodore, dont les affections pour la maison d'Autriche n'étoient pas équivoques. Le duc de Deux-Ponts, frère aîné de l'électeur actuel, révéla au roi de Prusse ce traité secret, qui auroit donné à la cour de Vienne une trop grande puissance en Allemagne : Frédéric II déploya toutes ses forces pour s'y opposer; la guerre déclarée à cet effet se termina par la paix de Teschen. La maison de Deux-Ponts actuellement régnante, a cru devoir s'étayer de la Prusse, ensuite de la Russie, pour conserver l'intégrité de ses domaines et de sa souveraineté.

Pont de l'Iser Munich. Anecdotes.

L'Iser, qui sépare la ville de Munich du faubourg qui est sur la route de Vienne, a un pont de pierre qui excita ma curiosité. Il a été le *nec plus ultrà* de l'armée victorieuse de Moreau, poursuivant les Autrichiens en pleine retraite depuis le Rhin, lors de sa première invasion en Allemagne. Ce pont fera époque dans l'histoire militaire de cette fameuse campagne. Le Directoire français avait conçu l'audacieux projet de réunir sous les murs de Vienne les armées de Buonaparte, de Moreau et de Jourdan, après avoir envahi l'Italie et l'Allemagne. Le premier était déjà en Styrie; le second étoit arrivé à Munich; et le troi-

sième se portoit sur la Bohème, en traversant la Franconie. L'archiduc Charles, qui avoit ses vues en rétrogradant, fit faire halte à ses troupes à la rive droite de l'Iser; il confia la garde du pont de Munich au corps de Condé, alla battre Jourdan en Franconie, le mit en déroute, et le poursuivit jusqu'au delà de la Lune : pendant ce temps, Moreau, qui n'avoit pu forcer le pont vaillamment défendu par les émigrés du corps de Condé, se vit obligé de précipiter sa retraite vers le Rhin, toujours suivi et harcelé par la gauche de l'armée autrichienne, sous le commandement du général de la Tour. En visitant ce pont, je vis de part et d'autre les maisons encore criblées de balles et endommagées par le canon. La retraite de Moreau se fit sans désordre, et même avec des succès à Riberack, où il battit le général de la Tour (1).

Le château de Nymphenbourg, où la cour passe ordinairement l'été et l'automne, n'est qu'à une petite lieue de Münich : ce bâtiment n'a rien de remarquable, mais les jardins méritent d'être parcourus.

Je trouvai à Munich beaucoup d'émigrés

---

(1) Dire que la retraite de Moreau se fit sans désordre et même avec des succès, ce n'est pas lui rendre justice. Cette retraite admirable sera toujours comptée parmi les plus savantes opérations militaires. (*Note de l'Editeur.*)

qui s'y étoient réfugiés de la Suisse. Le ministre Montgelas avoit demandé et obtenu leur renvoi, fort peu de temps avant mon passage; mais l'électeur, touché des représentations qui lui furent faites par la princesse héréditaire de Baden, qui se trouvoit alors à sa cour, révoqua son ordre, et les maintint dans l'asile que sa compatissante protection leur avoit accordé.

Nous sortîmes de Munich le samedi matin 5 octobre, après y avoir séjourné trois jours, et nous arrivâmes pour coucher à Altœttingen. Cette petite ville est renommée en Bavière comme Ensiedlen en Suisse. Il y a dans une église desservie par des Franciscains, une image miraculeuse de la sainte Vierge qui y attire journellement une foule de pélerins : nous allâmes le lendemain dimanche, entendre la messe, à quatre heures du matin, dans la chapelle miraculeuse. La foule y étoit déjà si pressée que nous eûmes bien de la peine à y trouver place; il fallut rester debout, manquant d'espace pour s'agenouiller. Un des soi-disans pélerins, filou de son métier, trouva le moyen d'escamoter au commandeur de Baden une tabatière d'or.

Altœttingen.

Comme les jours étoient très-courts, et que le temps n'étoit pas favorable, nous ne faisions tous les jours que six postes ou vingt-quatre lieues : il fallut nous arrêter

pour souper à Unterhaug, dans une très-mauvaise auberge qu'on nous dit être la meilleure du village, d'où nous partîmes après souper. Nous avions traversé l'Inn avant midi, au pied de la ville de Braunau, bâtie sur un terrain élevé. Braunau, qui apppartenoit ci-devant à la Bavière, ainsi que tout le pays qui se prolonge au delà d'Unterhaug, a été cédé à la maison d'Autriche par le traité de Teschen : ce fait historique dont nous avons déjà dit un mot, mérite plus de détails. Braunau.

Paix de Teschen.

L'empereur Joseph II convoitoit la Bavière, comme un pays riche et abondant, qui, par sa position et sa contiguité avec ses pays héréditaires, devenoit pour lui, en cas de guerre, une forte barrière, et qui, dans tous les temps, lui donneroit la plus grande influence en Allemagne. Pour se procurer la Bavière sans effusion de sang, ses archivistes lui découvrirent de vieux titres à demi-rongés, par lesquels il prétendoit, à dater d'Albert d'Autriche, avoir des droits sur la haute Bavière et sur plusieurs domaines de la basse. Charles-Théodore, voué par affection à la maison d'Autriche, se prêta sans peine à une négociation très-secrète qui eut le succès désiré par les deux parties contractantes. Il en résulta une convention entre Charles-Théodore et la cour de Vienne, par laquelle la Bavière haute

et basse devenoit province autrichienne en échange des Pays-Bas, qui, comme nous l'avons déjà dit, réunis au palatinat, formeroient le royaume d'Austrasie. Le titre de cette royauté, que l'empereur ressuscitoit pour un échange si avantageux à sa maison, avoit entraîné la volonté et le consentement de l'électeur. Pour consommer cet échange, il falloit aussi l'acquiescement du duc de Deux-Ponts, héritier présomptif de la Bavière : il s'y refusa; on voulut le forcer; il eut recours au roi de Prusse Frédéric II. Ce monarque, qui sentit combien cette nouvelle acquisition donneroit de prépondérance en Empire à la maison d'Autriche, fit déclarer à la cour de Vienne qu'il n'y consentiroit jamais, et que toute sa puissance se déploieroit pour l'empêcher. Marie-Thérèse, qui vieillissoit, et qui craignoit une nouvelle guerre avec le monarque prussien, auroit désiré qu'on arrangeât cette affaire sans coup férir. Mais Joseph II, qui brûloit du désir de se mesurer avec le grand Frédéric, détermina sa mère à soutenir, les armes à la main, la convention faite avec l'électeur Charles-Théodore. La guerre eut lieu : de deux fortes armées autrichiennes, l'une sur les frontières de Silésie, commandée par l'empereur en personne, étoit opposée au roi de Prusse; l'autre, commandée par le maré-

chal de Lawdon, sur les frontières de la Saxe, devoit agir contre le prince Henri de Prusse. Cette campagne peut être appelée le chef-d'œuvre des plus grands généraux par les savantes manœuvres qui y furent développées (1). Les grandes armées ne purent en venir aux mains : il n'y eut que des chocs et des combats de troupes légères et d'avant-postes, dans lesquels le général de Wurmser se distingua.

Marie-Thérèse, qui craignoit l'issue d'une grande bataille contre un prince accoutumé à vaincre (2), écrivit de sa main à Frédéric, à l'insu de son fils, qui, voulant se faire un nom, étoit trop impatient et trop désireux d'en venir aux mains avec le plus grand capitaine de son siècle. Cette correspondance secrète, et la médiation offerte et acceptée des cours de Versailles et de Saint-Pétersbourg, amenèrent la paix de Teschen, où Frédéric consentit au démembrement de la haute Bavière, à la rive droite de l'Inn, depuis Braunau jusqu'au delà

(1) Savantes manœuvres qui se bornèrent à s'observer mutuellement pendant trois à quatre mois. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Ce n'étoit pas sans raison que le craignoit Marie-Thérèse. Joseph II n'étoit pas général, et Lascy, qui commandoit sous lui, n'étoit pas fait pour lutter avec avantage contre Frédéric, ayant avec lui ses généraux qui l'avoient si bien secondé dans la guerre de sept ans. (*Idem*).

d'Unterhaug : pour le payer de cette complaisance, la cour de Vienne consentit à ce que les margraviats d'Anspach et de Bareuth fussent réunis à la couronne prussienne, ce à quoi elle s'étoit opiniâtrément opposée. Le reste de la Bavière fut garanti à Charles-Théodore et à ses successeurs par les parties contractantes et les cours médiatrices.

Depuis ce traité de Teschen, Braunau est ville frontière de l'Autriche : on a réparé les anciennes fortifications et on en a ajouté de nouvelles. Tous les voyageurs qui arrivent à Braunau du côté de la Bavière, doivent se présenter à la douane avec leurs voitures, pour y faire viser leurs passeports et y être visités. Les directeurs et les commis se montrèrent honnêtes et obligeans : nos passeports furent visés lestement, et nos voitures ne furent pas visitées d'après la déclaration que nous n'avions rien de prohibé ou payant des droits. Nous crûmes, en montant en voiture, devoir reconnoître l'obligeance des commis, qui parurent fort contens de notre procédé.

De Braunau et d'Unterhaug, où nous nous arrêtâmes pour faire un mauvais souper à dix heures du soir, nous traversâmes les petites villes de Lambach, de Wels et
Enns. d'Ebersberg, pour arriver à Enns. Nous
Lintz. laissâmes la ville de Lintz à notre gauche,

en prenant la route à droite par Klein-münchen, où se trouve la poste; nous gagnâmes par là deux bonnes lieues ou un meilen. Avant d'arriver à la petite ville d'Ebersberg, appartenant à l'évêque de Passau, nous passâmes la Traun sur un pont de bois qui ne finit pas, quoique cette rivière, qui va se jeter dans le Danube à Lintz, ne soit pas bien large; mais cette longueur devient nécessaire contre les débordemens de la Traun, surtout lors de la fonte des neiges. Kleinmünchen. Ebersberg.

Tout le pays depuis Enns jusqu'au delà de Saint-Polten, est une belle plaine, semée de villes et de villages, où l'on voit régner une grande aisance. Les routes ne sont pas grandes, mais très-bien entretenues, et la poste y est très-bien servie. On remarque, en passant à Mœlk, petite ville, un superbe couvent de Bénédictins; il est vaste et bien bâti. La maison et les écuries du maître de la poste aux chevaux sont d'une architecture bizarre, mais singulière par une construction où l'on a prodigué les statues et les médaillons de stuc marbré, avec des portes et des fenêtres à ferremens dorés: la maison de poste de Buchersdorff, dernière station pour arriver à Vienne, appartenant au même baron dont j'ai oublié le nom, est dans le même genre, et présente une façade plus recherchée et plus ri- Mœlk.

chement ornée. Nous couchâmes à Saint-Polten, dans la plus apparente et la meilleure auberge de cette petite ville, érigée en évêché, ainsi que Lintz, sous Joseph II. Nous fûmes logés et servis aussi bien qu'on pourroit l'être dans la capitale.

Saint-Polten.

Buchersdorff.

Nous vîmes en passant à Buchersdoff la pyramide érigée par Joseph II, en mémoire de son entrevue avec le pape Pie VI, au-devant duquel cet empereur étoit allé jusqu'à Buchersdorff. La cause de ce voyage si extraôrdinaire de sa Sainteté mérite d'être exposée.

Voyage du pape Pie VI à Vienne.

Joseph II ne se vit pas plutôt maître de la monarchie autrichienne, après la mort de sa mère Marie-Thérèse, qu'il développa ses idées réformatrices. Il crut devoir commencer par l'Eglise; il supprima, sans consulter Rome, une quantité de maisons religieuses de l'un et l'autre sexe, s'empara de leurs biens, les vendit pour en faire une *caisse de religion*, où l'on devoit puiser pour l'entretien des nouvelles cures érigées par son ordre, et pour les dépenses assignées à l'enseignement public des écoles normales, ainsi qu'au soulagement des invalides, des orphelins et des pauvres vieillards (1); il défendit aux évêques, au clergé

(1) Le produit des biens vendus, versé à la caisse de religion, a servi en effet et principalement à améliorer le

séculier et régulier, le recours au Pape pour les cas jusque-là réservés au siége de Rome, disant que par institution divine, ils avoient toute la juridiction nécessaire pour le gouvernement de leurs églises. Il ordonna aux religieux et aux religieuses supprimés de ne s'adresser qu'à leurs évêques, pour demander et obtenir la dispense de leurs vœux et leur sécularisation; il fit des réglemens pour l'exercice du culte dans les églises, fixa le nombre des messes qu'on y pouvoit célébrer (1), défendit aux prédicateurs la controverse en chaire, leur ordonnant de se borner à la morale; il fit des réglemens pour diminuer les empêchemens dirimans dans les mariages, et obligea les parties contractantes de s'adresser aux tribunaux séculiers pour obtenir les dispenses de mariages. Tant d'atteintes données à l'ancienne discipline de l'Eglise et à la suprématie du souverain pontife, étoient un vrai

---

sort des curés, qui jusque-là étoit misérable, tandis que le haut clergé étoit immensément riche. Joseph II fit-il mal en défendant que désormais un évêque possédât deux évêchés, comme, par exemple, le cardinal Mégazi, qui étoit archevêque de Vienne et évêque de Vaitzen en Hongrie? (*Note de l'Editeur.*)

(1) Jamais Joseph n'a fixé le nombre de messes à dire chaque jour dans une église; seulement il défendit que l'on en dît plus d'une à la fois. Falloit-il pour cela le concours de la cour de Rome? (*Note de l'Editeur.*)

scandale pour les fidèles, et un triomphe pour le schisme et l'hérésie : ce prince, par sa conduite et par ses lois, annonçoit assez hautement que, d'après son opinion, tous les cultes sont indifférens, et que Dieu s'en tient également honoré. Les remontrances et les réclamations si paternelles, si pathétiques du souverain pontife n'ayant produit aucun effet, Pie VI, contre l'avis du sacré collége, voyant la plaie qu'un empereur catholique faisoit à l'unité et à la sainteté de la doctrine, se détermina à aller à Vienne, espérant que cette démarche et ses entretiens particuliers ramèneroient dans la bonne voie le prince égaré. Dès que Joseph II le sut près d'entrer dans ses états, il donna les ordres les plus absolus pour que partout on lui rendît les honneurs dus au chef suprême de l'Eglise, et il se rendit lui-même, accompagné de son frère le grand-duc de Toscane (1), et des grands de sa cour, jusqu'à Buchersdorff, pour le recevoir et l'accompagner à son entrée à

(1) C'étoit l'électeur Maximilien; le grand-duc de Toscane n'est venu, pendant le règne de Joseph, qu'une seule fois à Vienne; c'étoit pendant l'été de 1784.

Joseph arriva à Buchersdorff en même temps que le pape; cela étoit arrangé ainsi. A l'approche des deux voitures, l'empereur et le pape descendirent tous deux et s'embrassèrent, après quoi l'empereur monta dans celle du pape. (*Note de l'Editeur.*)

Vienne. Il précéda le pape à Buchersdorff; dès qu'il aperçut sa voiture, il alla au-devant de lui, et l'aborda avec le plus profond respect : le pape, en descendant, se précipita à son cou, et en le tenant étroitement embrassé, il lui marqua son attendrissement. Il fut reçu à Vienne avec les plus grands honneurs; son carrosse étoit escorté par la garde hongroise à cheval; les troupes de la garnison formoient la haie sur son passage; les acclamations du peuple accouru en foule l'accompagnèrent jusqu'au palais impérial, où on lui avoit préparé un appartement. Pendant son séjour, Joseph II lui prodigua toutes les démonstrations de respect et de vénération qui étoient dues à sa personne et à sa dignité : c'est tout ce que le saint Père put retirer de sa démarche; ni ses représentations, ni ses prières, ni ses larmes même ne purent arracher un désaveu ni un pas rétrograde à l'empereur, qui, en protestant de son attachement au saint siége comme au centre de l'unité catholique, persista dans l'exécution de ses réformes et de ses ordonnances. Pie VI, en le quittant, lui dit : «Je pourrois, je devrois peut-être user du pouvoir des clefs contre vos coupables entreprises; mais Dieu vengera lui-même son Eglise, il vous arrêtera au milieu de votre carrière; une mort prématurée vous attend. Je vais supplier la

bonté divine de vous ouvrir les yeux, et de ne vous punir qu'en sauvant votre âme. » L'événement a justifié cette prophétie. Je tiens tous ces faits d'une source pure; et les archives secrètes du Vatican pourront un jour les révéler.

Nous arrivâmes à Vienne de bonne heure, le mercredi 9 octobre. Les auberges qui nous avoient été indiquées étoient toutes remplies; nous circulâmes pendant plus d'une heure avant de trouver un gîte. Enfin nous fûmes reçus au *Bœuf blanc*, près de la douane. Nous y fûmes bien logés au premier, à 5 florins de Vienne par jour, pour quatre chambres de maître et une cinquième pour les domestiques. On y dîne et l'on y soupe bien à un florin 12 kreutzers de Vienne par repas, sans le vin et le café. On est proprement et promptement servi. Le maître du logis fournit un carrosse de remise, à 3 florins de Vienne par jour et une pièce de 20 kreutzers au cocher.

Vienne. La ville de Vienne est trop connue pour m'étendre beaucoup sur ce qui la concerne : elle est depuis plusieurs siècles la résidence du chef de la domination autrichienne. Le palais ressemble plus à un couvent de moines qu'à une résidence impériale; il n'a rien de remarquable ni dans son extérieur, ni dans son intérieur : les grandes salles à vieilles tapisse-

ries du premier étage, sont pour les jours de gala et de représentation : leurs majestés et leurs familles habitent le second : le rempart touche le palais, et un bastion qui est vis-à-vis, sert de jardin. Les hôtels des ministres, qui bordent et avoisinent la première cour du palais, ont plus d'apparence; le bâtiment de la bibliothèque est d'une architecture moderne et d'assez bon goût; quoique Vienne ait quelques belles rues, comme le Gruben, le Kolmarck, la rue des Seigneurs, et un grand nombre d'hôtels et de maisons d'une assez belle architecture, on ne peut pas dire que ce soit une belle ville : les rues y sont trop étroites et les maisons trop élevées : ce rétrécissement des rues et cette élévation des maisons qui ont cinq, six, sept et huit étages, sont occasionnés par les remparts qui circonscrivent le terrain et qui ne permettent pas de s'étendre; on s'est élevé vers le ciel, a-t-on dit, ne pouvant se traîner sur la terre. Les invasions des Turcs, qui ont plus d'une fois traversé la Hongrie et pénétré jusqu'à Vienne, avoient obligé les chefs de la maison d'Autriche à fortifier leur résidence : toutes les forces ottomanes sont venues deux fois échouer au pied de ces mêmes remparts, qui subsistent encore aujourd'hui.

Les faubourgs qui environnent cette ca-

pitale, forment chacun une ville. Les rues y sont belles, larges, droites, bien percées, les maisons bien bâties : il s'y trouve de très-beaux hôtels entre cour et jardin, où les seigneurs et dames du haut parage passent l'été et l'automne. On y remarque de superbes édifices publics, comme l'hôtel des invalides, celui de l'artillerie, les écuries impériales, les hôpitaux militaires, le collége Thérésien, la rotonde de Saint-Charles, le monastère des religieuses de la Visitation, etc. Ces faubourgs, très-étendus, forment avec la ville un ensemble qui, en arrivant par Buchersdorff, présente un aspect noble et imposant.

Le Belvéder. Le palais du Belvéder, dans le faubourg du Renneveg, mérite d'être vu et visité par les étrangers; il est bâti en partie sur une éminence d'où l'on découvre Vienne, ses environs et le cours du Danube; c'est ce qu'on appelle le haut Belvéder; le bas est un palais au niveau de la rue du Renneveg, près du monastère des Visitandines ou Salésiennes, comme on les nomme à Vienne; il est entre cour et jardin; et n'a qu'un entresol sur un rez-de-chaussée assez élevé. Ce palais a été bâti par le célèbre prince Eugène, qui en a donné la propriété au chef de la maison d'Autriche. Joseph II y a rassemblé de très-beaux tableaux de l'école italienne et de l'école flamande; entre

les palais du haut et du bas Belvéder, est un grand jardin dessiné à la française. C'est dans les allées de charmilles de ce jardin, qu'en 1772, 73, 74 et 75, j'ai souvent eu l'honneur de causer tête-à-tête avec l'empereur Joseph II : la princesse de Kinski, qui m'honoroit de ses bontés, avoit alors un appartement au haut Belvéder, où elle passoit une grande partie de la belle saison : il se rassembloit chez elle tous les jeudis une société charmante, peu nombreuse, mais choisie en hommes et en femmes : Joseph II y étoit très-assidu; il vouloit qu'on y oubliât son rang suprême, et qu'on ne le considérât que comme particulier; il répandoit de l'intérêt et de l'agrément dans la conversation. Les princesses de cette société étoient aimables et spirituelles : le maréchal de Lascy, quelquefois le prince de Kaunitz, en augmentoient le cercle : on n'y admettoit point d'étrangers ; trois furent exceptés : le duc de Bragance de Portugal, le prince Louis de Rohan et moi. C'est là que j'ai appris à connoître le caractère de Joseph II, et c'est de là que je consignois dans des dépêches adressées à la cour de France, ce que feroit ce prince quand il seroit sur le trône.

Le Danube coule près des murs de Vienne; au dedans du faubourg de Léopolstadt, il se divise en plusieurs bras qui forment des

îles couvertes de bois, où l'on a pratiqué des chemins et des sentiers; cette belle promenade est un des grands agrémens de la ville de Vienne. Ce bois, où les allées prennent toutes sortes de formes, les unes directes, d'autres tournoyantes

Le Prater.

et à sinuosités, se nomme *le Prater*. C'est le rendez-vous des grands et du peuple : le spectacle des voitures, des personnes à cheval et à pied, offre un tableau mouvant et sans cesse renouvelé qui amuse et charme les curieux et les étrangers : le Prater a des maisons et des guinguettes, où l'on donne à manger, où l'on peut prendre du café et des rafraîchissemens. Près du Prater, l'empereur Joseph II a fait construire un très-beau jardin à l'anglaise, nommé *Laugarten*, qu'il a rendu public. En été, le gouvernement fait arroser tous les jours l'avenue qui conduit de Léopoldstadt au Prater : sans cette précaution on seroit couvert et inondé de poussière; ces tourbillons poudreux sont une des grandes incommodités des environs de Vienne : il y règne toute l'année, et particulièrement en été, un vent violent, dont Tacite parle dans ses mœurs des Germains. Les médecins assurent que ce vent journalier est un bienfait de la providence; il purifie l'air, et, sans lui, des maladies contagieuses feroient de grands ravages.

La cour de Vienne.

La cour impériale de Vienne est de toutes les cours de l'Europe celle où il règne le plus de simplicité. Les souverains y vivent sans pompe et sans éclat; on n'y connoît la magnificence que les jours de gala et de grande cérémonie. Alors LL. MM. II., les princes et princesses du sang impérial, les seigneurs et les dames de la cour, s'y montrent avec un étalage éblouissant; l'on voit briller sur les habits et les robes, les diamans, l'or, l'argent, les broderies et les dentelles : c'est le coup d'œil le plus imposant. J'ai vu Joseph II en grand uniforme brodé en or, ayant sur son habit, ses cordons et son chapeau pour dix-huit cent mille livres de diamans : les boutons, les boutonnières, les épaulettes, la ganse et le bouton du chapeau étoient de très-beaux diamans; le cordon de Marie-Thérèse, rouge et blanc, celui de Saint-Etienne de Hongrie, la Toison d'or, étoient partout liserés de diamans. Ces jours-là, les domestiques de la cour et des seigneurs ont une livrée toute resplendissante d'or, d'argent et de soie. L'empereur d'Allemagne est sans contredit le souverain de l'Europe le plus accessible : le dernier de ses sujets, à certains jours et à certaines heures, peut l'aborder et lui parler : la bonté et l'affabilité ont presque toujours été l'apanage des princes de la maison d'Autriche, surtout depuis

l'immortelle Marie-Thérèse et son fils Joseph II, qui, pour se rendre plus accessibles, avoient supprimé l'étiquette espagnole en usage depuis Charles-Quint. François II, aujourd'hui régnant, est la bonté même; il n'a d'autre volonté que celle de rendre tous ses sujets heureux; la défiance qu'il a de son expérience et de ses lumières, l'engage à laisser flotter les rênes du gouvernement entre les mains de son principal ministre et de sa seconde femme : plus de confiance en lui-même et plus de fermeté dans le caractère, auroient probablement empêché les succès de ses ennemis (1). Quand il s'est montré à la tête de ses armées, il y a donné des preuves de courage et d'intelligence; si sa foible santé lui avoit permis de les commander, ses troupes auroient été mieux conduites, et n'auroient pas eu les revers qui feront une époque humiliante dans les annales autrichiennes.

L'empereur François II.

Nous avions cru que notre séjour à Vienne ne seroit que de six à huit jours; mais il fallut y attendre, pendant trois semaines,

---

(1) C'est moins des souverains de la maison d'Autriche que des princes de la maison de Lorraine dont ils descendent, que les empereurs Joseph et François ont hérité de cette bonté et de cette affabilité qui a toujours fait chérir leurs ancêtres du peuple soumis à leur domination. (*Note de l'Editeur.*)

le passeport de Pétersbourg. L'ambassadeur de Russie, comte Razomonski, avoit défense d'en donner, sans un ordre exprès de Paul Ier. Il nous fit part de ces nouveaux ordres, lorsque nous nous présentâmes chez lui. Ce contre-temps ne me déplut pas : j'avois à Vienne des connoissances, qui, depuis vingt-cinq à trente ans, ne m'avoient pas oublié ; j'en fus accueilli avec bonté et amitié : je dois surtout l'hommage de ma reconnoissance à la princesse de Lorraine et à la princesse Charles Liecktenstein.

La princesse de Lorraine, comtesse de Brionne.

La première, connue autrefois à Paris et à Versailles sous le nom de comtesse de Brionne, étoit sans contredit la plus belle femme de la cour et de la capitale : une belle taille, un port majestueux, une âme grande et remplie d'énergie, un grand caractère, une conversation pleine de grâces et d'intérêt, une physionomie rayonnante d'esprit et de bonté, et qui inspire le respect et la confiance : voilà les principaux traits qui peuvent donner une idée de cette femme rare, à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de la connoître. Elle est née princesse de Rohan, du sang des anciens souverains de Bretagne ; elle avoit épousé le comte de Brionne, prince de la maison de Lorraine : elle est mère des princes Joseph et Charles de Lorraine, connus en France sous les noms de prince de Lambesc et prince de

Vaudemont. Elle avoit deux filles qui sont mortes, toutes deux dignes de leur mère par l'assemblage des plus rares qualités de l'esprit et du cœur; l'aînée avoit épousé le prince de Carignan, en Piémont; la seconde étoit abbesse de Remiremont : enlevée à la fleur de son âge, elle faisoit l'admiration de la cour et de Paris par sa beauté et les charmes de son esprit cultivé. La révolution française ayant obligé la princesse de Lorraine de chercher un asile, après avoir passé quelque temps à Bruxelles, elle s'est retirée à Vienne, où l'empereur son parent lui a fait une pension de douze mille florins. Elle y vit sans éclat, au milieu d'une société de personnes choisies, qui regardent comme un bonheur l'avantage de la voir et de l'entendre souvent : sa philosophie courageuse et douce lui fait supporter avec résignation la perte de ses grandeurs et de son opulence. J'aime à me glorifier de l'accueil que cette princesse m'a fait à mon passage : les heures où j'ai vu sa belle âme s'épancher devant moi, ne s'effaceront jamais de ma mémoire : quel intérêt elle sut donner au tableau de sa situation présente, mis en contraste avec celui de sa brillante prospérité ! celle-ci ne l'avoit pas enivrée, et sa position actuelle ne l'a pas abattue : des âmes de cette trempe peuvent être atteintes par les coups du sort, mais

immobiles, comme dit Horace, au sein de l'orage, elles fixent d'un œil tranquille les ruines qui les entourent. Le ciseau du célèbre Le Moine nous a donné en marbre, il y a plus de trente ans, le buste de cette princesse : c'est un chef-d'œuvre admiré de tous les connoisseurs. On cherchoit une épigraphe ; j'indiquai alors ces expressions d'Horace : *Cui mens divinior*, qui furent gravées au bas en lettres d'or : ce qui veut dire : Son âme est encore plus céleste que sa figure.

La princesse Charles Liechtenstein, née princesse d'OEttingœn, aujourd'hui douairière, avoit, lors de mon séjour à Vienne en 1772 et années suivantes, une physionomie céleste ; les qualités de son esprit cultivé, et les vertus de son âme, se peignoient sur son visage ; elle étoit universellement aimée et respectée ; son affabilité lui gagnoit tous les cœurs. On briguoit et on ambitionnoit le bonheur d'être admis dans sa société ; elle faisoit les délices du Belvéder. Ses lettres, dont j'ai été honoré plusieurs fois lors de mon retour en France, sont pleines d'esprit et de sentiment ; c'est la noble effusion de l'intérêt et de la bienveillance, exprimée avec toutes les grâces du style épistolaire. Lors de mon passage, je l'ai trouvée mère et grand-mère, sagement occupée des devoirs d'une veuve

La princesse Charles Liechtenstein.

qui veille au bien-être spirituel et temporel de ses enfans et petits-enfans. Sa conversation, toujours intéressante, n'a rien perdu de ce charme qui fait oublier les heures. Solidement vertueuse dès son enfance, elle vit aujourd'hui plus retirée. La piété, qui a toujours nourri son âme sensible, est celle que saint François de Sales recommande aux personnes du grand monde, pour rendre la vertu aimable. Le bonheur de lui faire ma cour, et d'être assuré qu'elle me conservoit sa bienveillance, a été une des plus douces jouissances de mon voyage.

Les religieuses de la Visitation, ou Salesiennes.

Pendant les trois semaines que nous avons été à Vienne, j'ai vu souvent les religieuses de la Visitation ou Salesiennes de mon ancienne connoissance. Ces dames jouissent à juste titre de la plus grande considération. La cour leur a confié l'éducation des jeunes demoiselles de la plus haute noblesse. Joseph, qui a détruit tous les couvens, a conservé celui-ci, et l'a favorisé d'une protection spéciale, comme la pépinière des vertus chrétiennes et civiles. Il y a attiré des religieuses françaises du plus grand mérite. Une dame, Isabelle de Fosières, née avec un vrai talent pour le gouvernement d'une maison de religieuses, étoit honorée de sa confiance : elle a été douze ans supérieure. Ce prince venoit souvent la voir; il prenoit plaisir à l'entrete-

nir, et même il la consultoit. Cette digne fille de saint François de Sales n'en étoit que plus humble, et plus occupée de ses devoirs. Elle ne profitoit de cette bienveillance impériale que pour le bien de sa maison, et le plus grand avantage de l'éducation qui lui étoit confiée. Lors de mon passage, cette respectable maison étoit gouvernée par madame de Trautmansdorff, d'une des premières maisons d'Autriche. Soixante religieuses, dont elle étoit la mère spirituelle, s'applaudissoient tous les jours du choix qui l'avoit placée à leur tête. Le pensionnat, composé de deux cents demoiselles, avoit pour première maîtresse madame Louise-Françoise de Plettenberg : sa famille chapitrable marchoit de pair avec ce qu'il y avoit de plus grand dans la noblesse allemande. Son caractère se ressent de sa naissance; il a de l'élévation sans que l'humilité religieuse en souffre : elle est faite, par ses vertus et ses talens, pour présider à l'éducation de jeunes demoiselles qui, par le rang distingué qu'elles occuperont dans le monde, peuvent contribuer au règne des bons principes et des vertus chrétiennes. J'allois m'édifier dans cette sainte maison, qui a bien voulu m'associer à ses prières et à ses bonnes œuvres.

J'avois très à cœur de ne pas quitter

Le baron de Thugut. 1799.

Vienne sans connoître le baron de Thugut, ministre principal de l'empereur François II. Il est aujourd'hui le pivot sur lequel roule la politique autrichienne. Je ne veux pas me permettre ici de juger les opérations de ce cabinet : l'Europe en est témoin ; et quand le burin de l'histoire tracera les négociations de Léoben et de Campo-Formio, quand il présentera tout ce qui s'est passé dans les dernières campagnes, en Italie, en Suisse, en Souabe et sur le Rhin, son impartialité apprendra à la postérité ce que la plume d'un contemporain ne doit pas encore révéler. Quoi qu'il en soit, le baron de Thugut m'a reçu très-gracieusement ; je l'ai vu deux fois tête-à-tête, et pendant plusieurs heures. J'aurois été un téméraire indiscret, si je m'étois avisé de vouloir sonder les secrets dont il est le dépositaire : nous avons parlé des événemens du moment actuel, avec les observations que dicte la saine raison et qu'inspire le désir du bien général. J'ai à me louer de son accueil ; mais deux conversations ne suffisent pas pour pouvoir apprécier un homme qui tient les rênes du gouvernement d'un grand empire. Les faits parlent, et quand le temps aura levé le voile qui nous dérobe encore, non la morale bien connue, mais les vues secrètes de ce ministère, le baron de Thugut,

pesé dans la balance de l'impartialité, sera jugé comme il mérite de l'être. Il est parvenu au faîte du pouvoir, en passant par tous les degrés. De sous-commis dans les bureaux du prince de Kaunitz, un des plus grands ministres de son siècle, il a été fait internonce à Constantinople, ensuite ministre en Pologne. Son unique ambition étoit d'aller vivre à Paris, pour y jouir de sa liberté; le comte de Mercy, ambassadeur impérial, le demanda pour adjoint avec le titre de ministre plénipotentiaire. Cette destination le combla de joie. Son économie lui avoit procuré des sommes assez considérables. Etabli à Paris, il y plaça ses fonds. Il espéroit y finir ses jours; la vieillesse du prince de Kaunitz, le besoin d'un homme au fait des affaires politiques, le firent rappeler à Vienne, où il fut fait directeur des affaires étrangères. A la mort de ce premier ministre, il fut fait ministre dirigeant les bureaux du prince défunt. Sans doute que son travail, son expérience et ses talens ont su lui mériter l'entière confiance de son souverain, car en lui résident aujourd'hui la volonté et le pouvoir suprême de François II. Les ennemis de son ministère prétendent que sa politique tortueuse a placé la gloire de son maître à augmenter ses domaines par des envahissemens, que la justice ne pourra

jamais approuver; ils disent aussi que, si les opérations de son cabinet n'avoient pas entravé la marche d'abord victorieuse des armées coalisées, l'Europe, toujours dans la crise, jouiroit aujourd'hui de la tranquillité que la coalition vouloit lui procurer. Ce n'est pas à un observateur isolé, et sans mission, à juger un si grand différend. *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Après trois semaines de séjour à Vienne, l'ambassadeur de Russie nous fit dire qu'il étoit autorisé à nous donner des passeports: nous nous disposâmes pour nous remettre en route le dimanche 28 octobre. Il nous restoit encore plus de six cents lieues à faire, dans la plus mauvaise saison et les plus courts jours de l'année. MM. les députés, pour pouvoir voyager plus commodément, s'étoient procuré à Vienne des voitures solides et bien roulantes, et faites pour être à l'abri des frimas dans les contrées septentrionales où nous allions.
Schœnbrunn. La cour étoit à Schœnbrunn, maison impériale à une lieue de Vienne; le chemin est tracé la nuit par des lanternes placées de distance en distance. Schœnbrunn est un château d'une médiocre étendue, adossé à une chaîne de monticules qui en bornent la vue : la galerie et les appartemens de représentations sont dignes d'un souverain.

ROUTE

De Vienne à Cracovie, par la Moravie et la haute Silésie.

Tout étant prêt pour notre départ, nous quittâmes Vienne le dimanche 27 octobre, l'après-dîner. Malgré notre désir de racheter, par la rapidité de notre course, le temps de notre retard à Vienne, nous fûmes si mal servis par les postes d'Autriche, de Moravie et de haute Silésie, qu'en ne couchant qu'à Brunn, aux trois Princes (où l'on est bien), et à Olmutz, au Cigne (où l'on est fort mal), nous ne pûmes arriver à Cracovie que le vendredi matin 1er. novembre. C'est une traversée de vingt-neuf postes ou de cent seize lieues.

Les chemins d'Autriche et de Moravie que nous parcourûmes sont bons et bien entretenus; mais nous étions retardés aux postes, et les postillons, quoique bien payés, menoient mal; les chemins montueux de la haute Silésie ne permettoient pas d'aller vite : les chevaux de poste que nous trouvâmes, en entrant dans la Pologne ou dans la Gallicie, étoient si foibles et si usés, que depuis Bielitz jusqu'à Cracovie, ils avoient peine à fournir leur station. D'ailleurs nos voitures neuves exigèrent souvent des réparations. Les villages fréquens, que nous traversâmes en Autriche

et en Moravie, nous offrirent le tableau de beaucoup d'aisance et d'une grande population : les maisons n'ont que le rez-de-chaussée, mais elles sont solidement bâties en pierre et ont de l'apparence; le paysan est bien habillé, surtout les jours de fêtes.

Nicolsbourg. Nous fûmes arrêtés deux heures à Nicolsbourg, petite ville de Moravie, avant de pouvoir avoir des chevaux. Cette ville appartient au prince de Dietriecstein, grand-écuyer. Le château seigneurial que l'on voit de loin est sur une colline élevée, au bas de laquelle se trouve la ville avec ses faubourgs. Il y a à Nicolsbourg un chapitre noble de six chanoines, à la nomination du prince propriétaire de cette seigneurie. Une grande partie des domaines et des terres de la Moravie appartiennent aux maisons des princes Lichtenstein et Dietricstein.

Brünn. Brünn, seconde ville de Moravie, est grande et bien peuplée; elle a de bons remparts, mais elle ne soutiendroit pas un long siége; elle peut seulement arrêter l'ennemi. La noblesse de Moravie, qui ne sert pas, et d'anciens militaires retirés, y ont fixé leur résidence. Les chemins qui y aboutissent sont bordés de grands arbres, qui forment de très-belles avenues. Nous y arrivâmes tard, et nous en repartîmes le lendemain avant le jour. J'aurois bien

désiré y aller voir l'abbé de Vermont, qui s'y est retiré après la mort de la reine Marie-Antoinette, dont il avoit toute la confiance. Il jouissoit dans les jours de sa faveur de quatre-vingt mille livres de rentes, avec un logement à la cour; il étoit alors le dépositaire des pensées de sa souveraine, et souvent le guide de ses démarches : on prétend qu'il l'a souvent égarée. J'étois lié avec lui : le fameux procès du cardinal de Rohan, sans altérer les sentimens que nous nous étions voués mutuellement, fit cesser nos liaisons : son caractère opiniâtre, absolu et impétueux cadroit trop bien avec celui du baron de Breteuil, pour ne pas s'acharner l'un et l'autre contre l'illustre accusé. La révolution française l'ayant dépouillé de ses places et de ses revenus, l'empereur François II lui a généreusement donné un asile et une pension.

A deux lieues de Brünn, sur la droite en allant à Olmutz, est Austerlitz, grande Austerlitz.
et riche terre, avec un beau château où le prince de Kaunitz, premier ministre de Marie-Thérèse, passoit deux mois de la belle saison. Il y invitoit les ministres étrangers, et leur procuroit tous les amusemens de la campagne; il en faisoit les honneurs avec cette noble aisance, et ce ton de grandeur mêlé d'affabilité qui caractérisoit tous ses procédés. J'y ai passé

quinze jours. Comme il m'honoroit de ses bontés, j'ai été à portée, dans les épanchemens de son amitié et de sa confiance, de juger que son cœur étoit aussi excellent que son génie politique avoit de ressources. J'ai conservé les lettres pleines d'intérêt que ce prince m'a écrites, après mon retour en France, et dans lesquelles il me donnoit le titre flatteur de son *bon ami*.

Olmutz. Olmutz, capitale de la Moravie, archevêché avec un chapitre noble, m'a paru une ville très-grande et très-forte : ses fortifications sont fort étendues et sa garnison nombreuse; le grand Frédéric, en personne, après un mois de tranchée ouverte, pendant la guerre de sept ans, fut obligé d'en lever le siége avec précipitation, en abandonnant une partie de ses bagages et de sa grosse artillerie. Le célèbre Laudon avoit intercepté le riche et nombreux convoi d'où dépendoit l'approvisionnement de l'armée assiégeante : une escorte de quinze mille hommes avoit été complètement battue. Cet événement sauva la Moravie et l'Autriche; si Olmutz, prêt à succomber, avoit été pris, le roi de Prusse marchoit à Vienne, où la cour faisoit déjà ses dispositions pour se retirer en Hongrie.

Teschen. A Teschen, capitale de la haute Silésie, où nous arrivâmes de très-grand matin, ayant couru toute la nuit, la poste nous

fit attendre deux bonnes heures. Cette ville n'est pas considérable. On y voit une très-grande place, bordée de maisons assez bien bâties. C'est à Teschen que s'est conclu la paix qui a donné à la maison d'Autriche une portion de la Bavière, depuis Braunau jusqu'à Lembach en Autriche. La cour de Vienne, lors de la cession forcée de la Silésie au roi de Prusse qui l'avoit conquise, s'étoit réservé le duché de Teschen, pays montagneux; et Frédéric II y avoit consenti.

A Bielitz, ville frontière de la haute Silésie et de la Pologne ou Gallicie, nous ne trouvâmes point de chevaux; il fallut s'arranger avec les postillons de la poste suivante qui devoient s'en retourner. La ville de Bielitz est encore de la haute Silésie; mais son faubourg, au delà du pont sur le chemin de Cracovie, est, ou étoit, territoire de Pologne. Ce faubourg, très-long, n'est peuplé que de familles juives.

De Bielitz à la station suivante, qu'on nomme Keuty, il y a quatre lieues : à l'entree du premier village que nous rencontrâmes, nos postillons quittèrent tout à coup la chaussée, et nous menèrent, par la gauche, dans un chemin de traverse très-dangereux; quand nous en demandâmes la raison, on nous répondit que par-là on abrégeoit d'une bonne lieue : cette abré-

viation nous déplut beaucoup, par les risques que nous courûmes dans des chemins creux, pleins d'ornières, au milieu d'un bois qui ne finissoit pas, et où la nuit nous surprit. Nous recommandons aux voyageurs de ne point se laisser conduire par ce maudit chemin de traverse. Nous soupâmes dans un mauvais cabaret, à Keuty, à huit heures du soir : nous en repartîmes à onze heures, par un beau clair de lune. De Keuty à Waidovitz, petite ville où est la poste, il y a six lieues : dans ce trajet de nuit, où l'on nous menoit ventre à terre, on coupa les courroies qui serroient, sur le derrière de la voiture, un gros porte-manteau, où étoient renfermés un matelas, des oreillers, des draps, des couvertures achetés à Vienne par le grand-bailli de Pfürdt, pour la traversée de Pologne, où, même dans les villes, on ne trouve que de la paille pour se coucher : nous ne nous aperçûmes de ce vol qu'à Waidart. Nous voyagions de nuit, afin de pouvoir arriver à Cracovie le jour de la Toussaint, le 1er. novembre. Le pays, depuis Bielitz jusqu'à Cracovie, nous parut misérable, peu d'habitations, de mauvaises maisons de bois couvertes de chaume, des paysans à moustaches mal vêtus. A huit heures du matin, le 1er. novembre, nous entrâmes à Cracovie. Nous logeâmes à l'hôtel de la

Providence, sur la grande place, chez un Français nommé Parisot, que j'avois autrefois connu cuisinier à Vienne chez l'ambassadeur d'Espagne comte de Mahoni. La table d'hôte y est nombreuse et bien servie, à un florin par tête, sans vin ni café. Les chambres sont de grands galetas avec de mauvais lits, parce que les voyageurs ont ordinairement leurs lits avec eux : le lit, quand on en demande, se paye à part de la chambre. Cracovie est une grande ville, où l'on voit quelques belles églises et quelques beaux hôtels; mais les rues en sont malpropres : elle fourmille de Juifs, qui ont un costume particulier : nous en fûmes assaillis en arrivant; ils nous procurèrent tout ce qui nous étoit nécessaire dans la longue et pénible traversée qui nous restoit à faire. C'est là que nous fûmes bien convaincus d'une vérité que nous n'avions par voulu croire à Vienne; c'est, qu'excepté dans quelques villes, nous ne trouverions plus ni chambres, ni lits, ni pain, ni vin, ni viande, ni linge de table, ni cuillers, ni fourchettes, ni assiettes, ni même de quoi faire soi-même la cuisine. Nous apprîmes en outre qu'il n'y avoit plus, jusqu'en Courlande, dans toute la Pologne, la Lithuanie et la Samogitie, ni chaussées ni chemins entretenus. Nous n'avions avec

Cracovie.

Avis aux voyageurs.

nous que des couverts d'argent; nous nous pourvûmes à Cracovie de tous les ustensiles nécessaires pour nos repas : notre vaisselle et nos tasses à café étoient de fer-blanc. Nous fîmes provision de tablettes de bouillon, de café, de sucre, de riz, de pain, de vin, de veau et de volailles rôtis. On nous assura que, dans tous les mauvais cabarets où nous allions être forcés de nous arrêter, nous trouverions du feu, des poules, des œufs, du lait; mais personne pour faire notre cuisine : qu'il faudroit coucher pêle-mêle par terre, sur de la paille, dans le même poële, avec tous les passagers. Les seigneurs polonais ou russes, qui voyagent dans ces contrées, ont avec eux leurs lits, leurs provisions, et leurs cuisiniers. L'expérience nous a démontré qu'on ne nous disoit que trop vrai. J'avois heureusement avec moi un drap de peau de renne, qui m'a servi de matelas sur la paille; et une couverture de flanelle qui, avec une grande redingote et mes habits, m'ont servi de draps et de plumon : mon manchon, enveloppé dans une serviette, étoit mon oreiller. MM. les députés étoient munis de draps, de peaux et de couvertures : les coussins de leur voiture leurs servoient d'oreillers.

Karschmatts. Ces maudits cabarets de Pologne, ou

karschmatts, comme on les appelle dans le pays, sont tenus presque partout par les Juifs. La maison appartient au seigneur de la contrée, qui la loue 50, 60, 80 et 100 ducats par an : moyennant cette redevance, la famille juive acquiert le droit de loger les voyageurs, leurs chevaux et leurs voitures; de vendre de la bière et de l'eau-de-vie, dont il se fait une grande consommation. Ces karschmatts sont très multipliés; le seigneur en retire un grand profit; on en rencontre de deux en deux lieues, quelquefois isolés, quelquefois faisant partie du hameau ou village. Ce sont de grandes maisons de bois, dont les écuries sont longues, spacieuses, et élevées jusqu'aux toits : en s'en sert pour les voitures, les chevaux des voyageurs, ainsi que pour le bétail du cabaretier. A l'extrémité de ce grand hangar, est le poële commun à la famille juive et aux voyageurs; il est séparé de l'écurie par une cloison de poutres mises les unes sur les autres : c'est dans des taudis aussi dégoûtans que nous avons été obligés de souper et de coucher, pendant plus de quatre semaines.

A Lublin, à Biala, à Brzesk et à Wilna, nous avons trouvé des traiteurs pour renouveler nos provisions de bouche, et nous fournir de vin : dans ces mêmes

villes, nous avons eu des chambres particulières, mais sans lit : je conseille encore aux voyageurs de se munir de flambeaux et de bougies ; car dans les *karschmatts* on ne vous donne que de vilaines chandelles grosses comme le petit doigt, qu'on fait payer bien cher, et qui ne durent pas une demi-heure : on ne vous donne pour flambeaux que de petits blocs de bois, sales et couverts de suif, au milieu desquels est un trou pour la chandelle. Dans ce trajet, notre manière de vivre étoit toujours la même. Avant de partir, nous déjeûnions avec du café au lait que nous faisions nous-mêmes ; nous avions dans nos voitures du pain, du vin, et de la viande froide : nous ne nous arrêtions que pour souper et coucher : un de nos domestiques faisoit le souper ; une poule tuée de la veille faisoit, avec nos tablettes de bouillon et du riz, notre potage ; de la volaille froide et du veau froid composoient le reste du repas, que nous terminions avec du fromage. La gaieté assaisonnoit le tout. C'est ainsi que nous avons fait 4 à 500 lieues, en dévorant sans impatience et sans humeur toutes les déplaisances que faisaient naître chaque jour ces mauvais gîtes, et le brisement de nos voitures, au milieu des chemins marécageux et presque impraticables que nous avons parcourus.

Nous séjournâmes le 1er et le 2 novembre à Cracovie ; je profitai de ces deux jours pour satisfaire ma curiosité, non en parcourant la ville, qui n'en mérite pas la peine, mais en allant visiter le château. Ce château, placé à l'une des extrémités de la ville, sur une élévation qui la domine, ainsi que la campagne, peut être regardé comme une citadelle : Cracovie n'est pas fortifiée ; le château a un mur fort élevé, qui l'entoure de tous côtés, et au delà de ces murs, sont des remparts de gazon, et un fossé du côté de la campagne : le mur renferme dans son enceinte, le château ou donjon, l'église cathédrale, des rues et des maisons de particuliers : on peut y placer 15 à 1800 hommes de garnison. Le donjon est un bâtiment antique fort élevé : la plus grande façade est tournée du côté de la ville ; elle a un grand nombre de fenêtres ; en avant règne un rempart peu élevé avec des embrasures de canon ; en dedans, on a construit un rez-de-chaussée, et aux deux étages, des galeries qui ont vue sur la ville, pour y placer des tireurs, et empêcher l'ennemi, maître de la ville, d'approcher de l'enceinte du château. La cathédrale est un vieil édifice d'une architecture gothique : elle est remarquable par les riches décorations qu'on a prodiguées dans l'intérieur et à

Château de Cracovie.



l'extérieur; plusieurs des chapelles, placées en cercle autour du chœur, offrent de beaux et riches mausolées des évêques de Cracovie, et de quelques seigneurs polonais : ces chapelles ont chacune leur dôme peint en dedans, et couvert au dehors de lames de cuivre dorées avec l'or de ducat. L'herbe croît aujourd'hui dans les rues et dans les cours du donjon : plusieurs maisons ne m'ont pas paru habitées : il y avoit, quand je l'ai visité, une garnison ou piquet de cinquante soldats autrichiens.

Ce château pris d'assaut par les confédérés.

Tout m'intéressoit dans la visite de ce château : j'étois secrétaire d'ambassade à Vienne, lorsque ce château fut pris d'assaut par les troupes de la confédération Polonaise, commandée par des officiers français, dont le chef correspondoit avec l'ambassade de France à Vienne. Cet événement exige quelques détails préliminaires.

Domination de Catherine II en Pologne.

Catherine II, qui avoit placé son amant Stanislas Poniatowski sur le trône de Pologne, étendoit son despotisme sur ce royaume, qu'elle sembloit vouloir gouverner au gré de ses vues usurpatrices : le comte Stachelberg, ministre de Catherine à Varsovie, étoit plus roi que le roi lui-même. Stanislas, qui devoit son sceptre à cette princesse, lui laissoit prendre dans le

gouvernement un ascendant qui révoltoit les magnats polonais, peu accoutumés à se laisser ainsi maîtriser par une puissance étrangère, puissance dont le voisinage avoit porté un coup fatal à leur antique forme de gouvernement. Des représentations n'ayant produit aucun effet sur l'esprit du roi, qui ne vouloit point lutter contre sa bienfaitrice, il se forma une confédération Polonaise, composée des premiers magnats, pour s'opposer aux progrès effrayans de la domination russe, et pour étayer la foiblesse de Stanislas, si ce monarque vouloit affranchir son royaume des chaînes que la Russie lui préparoit. Le roi, mal conseillé, ou par complaisance pour Catherine, s'opposa à cette confédération ; sous prétexte de le soutenir, l'impératrice de Russie envoya des troupes en Pologne, et, par-là, elle se mit en mesure de démembrer un jour ce royaume. Pour arriver à ce but, elle se concerta avec Frédéric II qui venoit déjà d'envoyer près d'elle, pour sonder ses dispositions, son frère le prince Henri. Marie-Thérèse, qui avoit pressenti les vues de Catherine et de Frédéric, vouloit d'abord sincèrement s'y opposer : elle communiqua ses appréhensions à son allié Louis XV : le duc de Choiseuil, ministre alors prépondérant, envoya, de concert avec la cour

de Vienne, à la demande des magnats polonais qui dirigeoient la confédération, le colonel Dumourier, homme plein de feu, d'activité et de talens, avec des officiers et de bas-officiers français, pour organiser et discipliner les troupes de la confédération Polonaise. Le duc de Choiseuil fut disgracié; Dumourier, mécontent des chefs de la confédération, et ne voyant aucun espoir de succès, demanda sa démission et l'obtint. Le duc d'Aiguillon, successeur du duc de Choiseuil dans le ministère des affaires étrangères, voulant continuer la protection et les secours de la France aux Polonais confédérés, envoya le baron de Viomenil, maréchal-de-camp, avec vingt-cinq officiers à son choix, et plusieurs bas-officiers. A cette époque, M. Durand, ministre plénipotentiaire de France à Vienne, étant chargé de faire passer au baron de Viomenil les secours pécuniaires convenus, écrivit alors au ministère de Versailles, que l'impératrice-reine étoit décidée à protéger la confédération, à s'opposer aux progrès des Russes, et aux vues du roi de Prusse, qui commençoient à se manifester : c'est dans ces circonstances que le prince Louis de Rohan arriva à Vienne, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le 6 janvier 1772. Il lui étoit ordonné, par ses instructions, de

Dumourier.

favoriser les opérations de la confédération, de seconder le baron de Viomenil, de lui faire passer les fonds convenus, surtout de déterminer le secours de la cour de Vienne, quand on le jugeroit nécessaire pour libérer la Pologne des Russes qui, sous prétexte de maintenir l'autorité du roi, et de protéger les dissidens, s'emparoient successivement des palatinats de ce royaume. Mais à cette même époque du mois de janvier 1772, la cour de Vienne trompoit la France son alliée : le partage de la Pologne étoit déjà résolu : une mission secrète du prince Henri de Prusse à St.-Pétersboug, et les conférences de Joseph II et de Frédéric II à Neustadt, avoient déterminé le plan de ce partage, entre les trois cours de Vienne, de St.-Pétersbourg et de Berlin. Joseph II avoit enfin, et avec beaucoup de peine, entraîné ou plutôt arraché le consentement de sa mère : il fut spécialement convenu de dérober à la cour de Versailles la connoissance de ce plan jusqu'à son exécution, et, pour mieux tromper la surveillance des ambassadeurs de France à Vienne et à Berlin, il fut arrêté que le traité de partage seroit rédigé à St.-Pétersbourg, où le ministère français n'avoit qu'un chargé d'affaires dont on ne redoutoit pas la pénétration.

Convention secrète pour le partage de la Pologne.

Tel étoit l'état des choses, vers la fin

de janvier 1772, lorsque le baron de Viomenil conçut le projet de s'emparer du château de Cracovie. Quoique ce château ne fût pas régulièrement fortifié, les troupes des confédérés étoient trop peu nombreuses pour oser l'attaquer en plein jour : il y avoit une garnison de 600 Russes, et près de 6000 occupoient la ville. Le baron de Viomenil, persuadé que la cour de Vienne viendroit enfin, d'après ses promesses réitérées, au secours de la confédération, regardoit ce poste comme important, et vouloit en faire une place d'armes. L'exécution de cette périlleuse entreprise fut confiée à M. de Choisy, brigadier des armées du roi de France : on lui donna 1200 hommes, dont 400 de cavalerie. M. de Choisy, qui avoit été lui-même reconnoître les localités, fit ses dispositions; il partit de Tinieck, pour arriver la nuit au pied des murs du château : il n'avoit avec lui que deux pièces de canon de campagne : il partagea son infanterie en quatre divisions : deux s'égarèrent, et n'arrivèrent point au rendez-vous, à l'heure indiquée; la troisième, ne se voyant pas soutenue, n'osa rien entreprendre; la quatrième, qui étoit la moins nombreuse, persuadée que les trois autres étoient à leurs postes, ayant découvert une poterne où un homme pouvoit passer, s'y glissa, entra dans l'intérieur du

M. de Choisy.

château, tua la première sentinelle, s'empara du corps-de-garde : la troisième division, instruite de ces succès, grimpa par des embrasures de canon, en se joignant à la quatrième; alors arrivèrent la première et la deuxième : on fit la garnison prisonnière. M. de Choisy, qui avoit cru le coup manqué, instruit de l'événement, arriva avec la cavalerie : ce coup hardi arriva le 2 février 1772. Il fit transporter les prisonniers à Tinieck et Landscrovn, escortés par la cavalerie et par 200 hommes d'infanterie qu'il renvoya, ne gardant avec lui que 600 hommes et 25 officiers français, bien résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le baron de Viomenil annonça, par un courrier, cette prise à l'ambassade de France à Vienne, où il étoit alors : les démarches qui furent faites en conséquence auprès du ministère autrichien, pour le décider à se déclarer en faveur des confédérés, commencèrent à se faire soupçonner d'être d'intelligence avec les cabinets de Berlin et de St.-Pétersbourg. On en prévint le duc d'Aiguillon par un courrier dépêché le 2 mars. Le prince Louis de Rohan y donnoit l'éveil sur la connivence de la cour de Vienne pour le partage; on ne voulut pas croire à ses conjonctures.

M. de Choisy trouva dans ce château des provisions de bouche, de la poudre, des

balles, quatre canons de fer et des boulets. Il fit sur-le-champ sortir les bouches inutiles; il fit placer des sacs de terre pour former parapet et retranchement, du côté du faubourg et de la campagne, sur un petit rempart de terre qui régnoit au delà du mur d'enceinte : sa défense pendant six semaines contre une armée de dix-huit mille Russes commandés par Suwarow. Là, couvert de gloire, n'ayant reçu aucun secours, et n'ayant plus de poudre ni de provisions de bouche, il fut forcé de se rendre, par capitulation, prisonnier de guerre avec sa garnison. Curieux de voir le théâtre où de braves officiers français de ma connoissance avoient signalé leur courage, je m'arrêtois avec complaisance aux endroits qui me rappeloient leurs héroïques manœuvres; j'examinois les murs du château du côté de la ville qui étoient criblés de balles; les Russes y tiroient avec des carabines, à couvert des maisons de la ville. Un bas-officier de la garde autrichienne du château s'étant sans doute aperçu de l'attention avec laquelle je parcourois ces remparts, vint à moi et me dit de rentrer dans la ville.

Capitulation du château de Cracovie.

Cracovie étoit autrefois capitale de la Pologne; Varsovie l'est devenue depuis que les rois de Pologne y avoient fixé leur résidence. C'est le siége d'un évêché très-riche

et d'un chapitre noble décoré. Cette ville n'est tombée sous la domination autrichienne que dans le dernier partage, lorsque les trois cours ont forcé le roi Stanislas Poniatowski d'abdiquer. Lors du premier partage, la maison d'Autriche avoit eu dans son lot les palatinats qui avoisinoient la Haute-Hongrie, et qu'elle prétendit alors lui appartenir comme domaines autrefois usurpés par les Polonais sur les rois de Hongrie. Cette portion envahie reçut alors le nom de Gallicie. A cette époque, le mode de s'emparer du bien d'autrui exigeoit encore un voile pour en couvrir l'injustice. Il parut, de la part des trois cours, des manifestes où chacune faisoit valoir ses droits sur les palatinats démembrés. Lors du dernier partage, le langage a été plus tranchant..... Nous prenons parce que nous sommes les plus forts. C'est ainsi que ce malheureux royaume, qui tenoit un rang distingué parmi les Etats de l'Europe, a été la proie de ses voisins. La noblesse, qui se regardoit comme corrégente avec le souverain, cette noblesse la plus riche, la plus puissante et la plus ancienne de notre continent, a été obligée de renoncer à ses augustes prérogatives, et a subi le joug. On peut voir sur la carte comment le dernier démembrement a augmenté le territoire des puissances copartageantes. D'a-

Dernier partage de la Pologne.

près cette dernière démarcation, la cour de Vienne, en abolissant les anciennes dénominations des provinces polonaises démembrées, a formé deux grands départemens sous le nom de Gallicie-Orientale et Gallicie-Occidentale, ou Lodomerie. Lemberg ou Léopold est la capitale de la première; Cracovie l'est de la seconde : il y a dans chacune un commandant militaire, un gouverneur pour le civil, avec des tribunaux. La population s'y est augmentée sensiblement depuis le changement de domination; mais je me suis aperçu que les Polonais ne portoient qu'impatiemment le joug.

Juifs. Cracovie a un très-grand nombre de familles juives qui font le commerce et l'usure : les Juifs sont distingués des Polonais par leur costume et leur barbe. Leur costume est une espèce de simarre noire, à large taille et à longues manches. Les Polonais ont des moustaches, un habit à la polonaise et un bonnet différent de celui des Juifs.

J'ai vu à Cracovie les églises fort fréquentées : les Polonais, hommes et femmes, y prient à haute voix; ils s'y prosternent et baisent sans cesse la terre. D'après mes informations, j'ai appris que cette grande dévotion extérieure n'influoit ni sur les mœurs ni sur la bonne foi dans le commerce.

Le gouvernement autrichien a cru devoir composer ses nouveaux tribunaux, moitié d'Autrichiens, moitié de Polonais. Cet amalgame n'a réuni ni les esprits ni les volontés. Les Polonais plient sous la force, mais ils ne forment point société avec les Autrichiens. A l'hôtel de la Providence, où nous étions logés à Cracovie, je vis deux grandes tables d'hôtes dans la même salle : l'une n'étoit composée que d'Autrichiens, et l'autre que de Polonais. J'en demandai la raison à notre hôte, qui étoit Français : il me dit que le prétexte étoit la différence du langage ; mais que la vraie cause étoit l'insurmontable antipathie des naturels du pays contre le peuple conquérant. On m'assura que le même esprit régnoit dans les contrées réunies à la Russie et à la Prusse, d'où on peut conclure l'effet que produiroit une levée en masse soutenue par quelques grandes puissances pour le recouvrement de la liberté et de l'indépendance.

ROUTE

De Cracovie à Brzesk, frontière de la Russie Polonaise.

Nous quittâmes Cracovie le 3 septembre, à huit heures du matin, munis de provisions de bouche jusqu'à Lublin. Nous étions Traversée de Cracovie à Lublin.

venus jusque-là avec quatre chevaux à chaque voiture : il en fallut prendre six à cause des chemins de sable et de la petitesse des chevaux polonais. Nous ne pûmes faire ce jour-là que dix lieues : il étoit nuit quand nous arrivâmes à Kolizé, troisième station. Nous voulions encore pousser jusqu'à la poste suivante. Le maître de poste, qui n'étoit pas aubergiste, nous fit observer que nous aurions six lieues de très-mauvais chemins, et deux petites rivières à passer sur des bacs; qu'il étoit prêt à nous donner des chevaux si ses observations ne nous arrêtoient pas. Nous nous déterminâmes à ne pas passer outre. Alors il nous offrit sa maison et à souper. Il n'avoit ni chambres, ni lits à nous donner. Son épouse nous fit un bon souper, et nous couchâmes dans son poële sur la paille. Le lendemain nous demandâmes en vain notre état de dépense : on ne vouloit rien. Ce procédé nous étonna de la part de personnes dont nous n'étions pas connus. Le mari et la femme parloient très-bien allemand. Enfin, en partant, nous laissâmes sur la table plus qu'on auroit demandé, et nous nous remîmes en route.

La station suivante de six lieues, à travers des sables et des chemins creux, et le passage de deux petites rivières, nous coûtèrent sept heures. Arrivés à Novomiarte,

assez gros bourg, le maître de poste nous obligea à prendre sept chevaux à chaque voiture, en nous faisant observer que la station à parcourir étant de six meilen, ou douze lieues, à travers des sables et des chemins marécageux, il avoit le droit d'augmenter le nombre des chevaux. Nous ne contestâmes pas, mais nous exigeâmes un billet signé de lui, qui déclaroit que nous étions arrivés avec six chevaux : ce billet nous servit pour les postes suivantes. Cette station de douze lieues se fit, sans s'arrêter, par de fort mauvais chemins. Nous arrivions au jour tombant à Affaschoff, petite ville où est la poste. Nous voulions aller jusqu'à la station suivante. La voiture du commandeur de Baden, qui nous avoit précédé, étoit déjà attelée, et nos chevaux étoient déjà prêts, lorsqu'à vingt pas de la maison de poste, dans un moment où nous allions très-vite, une des roues de derrière se brisa. La voiture se renverse de mon côté; M. le bailli de Pfürdt tombe sur moi; son poids n'étoit pas léger; la chute pouvoit être funeste si ma tête avoit touché la glace qui étoit levée : heureusement qu'elle ne donna que contre le panneau de la voiture qui étoit matelassée : je ne fus qu'étourdi; le grand-bailli eut une égratignure à la tête, occasionnée par un crochet de l'impériale : il n'y eut de

mal que la roue brisée. Nous nous rendîmes dans un karschmatt juif, où nous soupâmes avec nos provisions, et où nous couchâmes à terre sur de la paille. La roue neuve ne put être finie que le lendemain à deux heures après-midi. Ces sortes de réparations sont toujours très - coûteuses. Comme l'ouvrier voit qu'elles sont urgentes et nécessaires, il hausse son prix et il faut y acquiescer. Un grand inconvénient, c'est la langue : souvent dans l'intérieur du pays, et surtout dans les villages, on ne peut être compris, ni se faire comprendre si on ne sait pas le polonais : on a recours aux Juifs, qui, sachant tous l'allemand, vous servent d'interprètes. Dans les villes, les ouvriers, ou sont Allemands, ou ils en savent la langue. De Stachost nous avions six lieues ou trois meilen à faire pour arriver à Ivanisko, gros village et station de poste : nous trouvâmes les chemins si affreux et si dangereux au milieu d'obscurs bois de pins, que nous eûmes à nous féliciter de notre accident au milieu d'une ville où il y avoit des ressources que nous n'aurions certainement pas trouvées la nuit, si nous nous étions mis en route dans ce trajet le plus affreux de notre long voyage. La nature du chemin suivant, et une nuit très-noire, nous décidèrent à coucher à Ivanisko. Nous pas-

sâmes le lendemain par la petite ville d'Opatow, station de poste, de là à Tomyn; de Tomyn à Raschost il y a trois meilen. Le trajet de Tomyn jusqu'à la Vistule, qu'il faut passer en bateau, n'est qu'un marais d'où les chevaux ont peine à se tirer, et où les voitures sont dans le cas de verser à chaque tour de roue : il seroit téméraire d'y passer de nuit. Nous couchâmes à Urzedow, dans un très-mauvais cabaret juif. Le lendemain nous arrivâmes à Lublin, à douze lieues de notre dernier gîte, vers les quatre heures du soir. Il fallut nous y arrêter jusqu'au lendemain à onze heures du matin, pour faire réparer nos voitures et renouveler nos provisions. Nous logeâmes au faubourg par où nous entrâmes, dans une auberge des meilleures de Lublin, à ce qu'on nous dit. On ne donnoit point à manger et on n'avoit point de lits; mais un traiteur logeoit vis-à-vis, et on loua des matelas qu'on mit par terre pour nous coucher. Les deux chambres où l'on nous plaça étoient d'ailleurs propres et bien meublées. Le maréchal ferrant n'eut pas honte de demander cinq ducats pour un fer long d'un pied et large de deux pouces, terminé par un anneau pour suspendre la soupente du ressort de derrière : il fallut disputer pour lui en faire accepter trois. Je fus visiter dans ce faubourg, chez

les Visitandines, un prêtre émigré français qui y étoit venu avec sept religieuses françaises admises dans ce couvent.

Lublin. La ville et les fauboürgs de Lublin que je parcourus, offrent le triste tableau de débris d'églises et d'assez belles maisons ruinées : c'est l'aspect d'une ville dévastée et incendiée. Les rues non pavées sont si boueuses qu'on ne sait où placer le pied. Le faubourg au bas de la ville, que nous traversâmes en sortant, n'est habité que par des Juifs; il n'est remarquable que par sa grande malpropreté, et le danger de briser ses voitures, vu la quantité de grosses pierres jetées çà et là sur le chemin pour faciliter le passage des gens de pied qui traversent la rue.

Traversée de Lublin à Brzesk. La briéveté des jours et les mauvais chemins exerçoient notre patience; nous n'avancions que très-lentement. De Lublin à Biala, nous remarquâmes de fort beaux châteaux; ces châteaux étoient autrefois habités par des princes polonais; ils y vivoient en souverains. Il ne leur reste plus aujourd'hui que le souvenir de leur grandeur passée. On s'aperçoit, par des dégradations successives, que les maîtres n'y font plus leur résidence. Le château du prince Sangusco, à Lewardau, à deux postes de Lublin, ou huit lieues; le bourg, celui de Kozk, apartenant au prince Jablonouski, à qua-

torze lieues de Lublin, remarquable par les bâtimens réguliers et à colonnes qui environnent la cour seigneuriale, sont habités par un maître de poste et des Juifs. Le château du comte Potoki, à Radzina, bourg immense, chef d'une grande administration; celui du prince Czatorinski, à Menschezeritz, annoncent encore la puissance des propriétaires de ces belles terres. Menschezeritz nous frappa par le contraste de sa propreté avec les autres villes et villages de Pologne. Ce bourg, qui est fort long, est pavé en belles pierres carrées, et on a soin d'en balayer la boue.

Biala, où nous arrivâmes deux jours après notre sortie de Lublin, est une petite ville boueuse comme toutes les villes de Pologne, mais assez bien bâtie : elle appartient à la maison des princes de Radziwill. Les Franciscains y ont une grande maison et une assez belle église. Nous y trouvâmes, sur la grande place, une bonne auberge, où nous eûmes des lits et un souper passables. L'hôte et l'hôtesse, qui ne savoient ni français ni allemand, firent souper avec nous un des préposés de la chambre d'administration autrichienne qui savoit le français, l'allemand et le polonais; il nous servit d'interprète, et nous eûmes à nous louer de son obligeance. Nous nous pourvûmes à cette auberge de vin et de

provisions; et le lendemain, dimanche, nous partîmes après avoir ouï la messe aux Franciscains. Cette journée, en quittant Biala, a été une des plus désastreuses de notre voyage. La première station de Biala à Jalésie, trois meilen ou six lieues, se fit en quatre heures, sans accident; à Jalésie, poste isolée, on nous fit attendre près de deux heures; on étoit allé chercher des chevaux dans le village voisin. On nous amena enfin douze chevaux, et des paysans pour postillons. Les chevaux étoient si chétifs, qu'ils ne purent tirer nos voitures hors de la cour : on en ajouta encore quelques autres. Ce nombreux attelage nous traîna assez mal pendant près de trois lieues, et nous en avions encore autant à faire avant d'arriver à la station. Le commandeur de Baden, qui avoit de meilleurs chevaux et un assez bon postillon, nous précéda. Les nôtres nous laissèrent, sans pouvoir avancer, au milieu des boues d'un village : nous y fûmes arrêtés une heure; c'étoit un dimanche, personne ne venoit à notre aide. Enfin deux passans nous arrachèrent de ce cloaque avec des leviers. Nous n'avions pas fait une lieue, que nous nous trouvâmes enfoncés dans des sables. Alors les chevaux, rendus et haletans, refusèrent service : il fallut envoyer au village le plus proche chercher des chevaux; on eut peine

à en trouver. Enfin, au jour tombant, après plus d'une heure d'attente, il en arriva qui nous tirèrent de ce mauvais pas.

Nous nous aperçûmes, dans nos embarras, que nos postillons ne prenoient pas beaucoup d'intérêt à tous ces inconvéniens; et qu'il n'y avoit, de leur part, ni zèle, ni bonne volonté, pour nous en tirer. Ils étoient mécontens, parce que la maîtresse de poste de Jalésie, en nous faisant payer la poste d'avance, comme il est d'usage en Pologne et en Russie, avoit aussi exigé le payement des guides, des postillons, disant que les guides se payoient toujours dans sa maison, et qu'elle se chargeoit d'en tenir compte aux postillons. Comme elle parloit allemand, elle nous engagea d'ajouter à la taxe ordinaire, parce que les chemins étoient pénibles et qu'elle auroit soin que nous fussions bien menés. Nous apprîmes seulement à notre gîte que cette femme ne leur donnoit que la taxe, qu'elle gardoit le surplus pour elle : alors les postillons, n'ayant plus rien à attendre de nous, se mettoient fort peu en peine de nous rendre service. Les plus mécontens menoient la voiture où j'étois avec le grand-bailli de Pfürdt. Pendant que nous étions arrêtés dans les sables, en attendant des chevaux d'aide, ils s'étoient gorgés d'eau-de-vie : comme il étoit nuit, nous ne nous

Accident de Jalésie à Thérespol.

en aperçumes pas. Il survint un vent violent et une pluie froide : il nous restoit encore une grande lieue à faire sur une mauvaise chaussée étroite, pleine de cavités dangereuses entre deux marais pleins d'eau. Heureusement la lune, malgré la pluie, empêchoit que la nuit ne fût noire. Le pis étoit que nous ne pouvions nous faire entendre de nos postillons polonais. Nous rencontrâmes heureusement un Juif, qui nous servit d'interprète. Nous fîmes recommander à nos conducteurs d'aller le pas, et d'éviter les bords de cette dangereuse chaussée. Malgré ces précautions, après avoir failli deux ou trois fois d'être renversés dans le marais, le maître postillon, quoique prévenu du danger qu'avoit évité la voiture de M. de Baden, jeta les roues de notre voiture dans un trou si profond qu'il ne put les retirer avec ses chevaux. Le commandeur de Baden, ignorant notre accident, étoit déjà loin de nous. Les postillons, ivres, se couchèrent sous la voiture, et ils dormirent. Le temps étoit affreux ; le grand-bailli se détermina à faire à pied, dans la boue, la demi-lieue qui restoit jusqu'à Thérespol, afin de nous envoyer des chevaux : il nous en arriva quatorze, qui, joints aux nôtres, faisoient vingt : leurs efforts furent inutiles ; ils ne purent arracher la voiture de la fosse pro-

fonde où les roues de devant étoient enfoncées : alors les chevaux s'en retournèrent, et nos postillons les suivirent avec les leurs. Me trouvant seul avec le domestique de M. de Pfürdt, et ne voulant pas passer la nuit sur le grand chemin, je quittai la voiture à mon tour, et j'arrivai à Thérespol, bien crotté, bien mouillé, dans un misérable taudis de Juif : on envoya un second domestique pour garder la voiture. A la pointe du jour, le temps étoit si mauvais, que l'argent à la main nous ne pouvions déterminer personne à aller travailler à dégager notre voiture. Nous eûmes recours au magistrat, qui étoit Autrichien. Il commanda huit paysans, qu'il fallut payer bien cher, et qui, munis de pioches, parvinrent à dégager la voiture : elle nous arriva enfin à neuf heures du matin, avec des chevaux de Juifs que nous avions pris à Thérespol. Cette nuit fut très-inquiétante. Laisser sur un grand chemin, pendant la nuit, une voiture qui renfermoit notre argent et nos effets, étoit bien fait pour causer des alarmes. Heureusement, la voiture arriva saine et sauve. Bonne leçon pour ne pas payer les postillons avant d'être arrivés à leur station; et pour ne plus voyager de nuit dans un pays où les chemins sont dé-

testables, et où les paysans esclaves ne sont ni hospitaliers, ni complaisans.

Coup d'œil sur la Pologne.

De Cracovie à Thérespol, le pays est plat : on ne découvre ni montagne, ni monticule; ce sont des plaines spacieuses, entrecoupées de forêts de pins, de vastes champs à blé, de peu de prairies, de quelques étangs pour les moulins ; et, à la Vistule près, nous n'avons rencontré que deux petites rivières, de Kolitzi à Novimioslo, dans toute cette étendue de pays. Il n'y a pas une seule fontaine; on n'y boit que de l'eau de puits, qui n'est ni limpide, ni saine. La richesse de ce pays, quoique le terrain soit sablonneux, consiste en blé : c'est le grenier des pays du nord. De Dantzick, où on le transporte par eau sur la Vistule, ce blé se distribue en Russie, en Suède, en Danemarck et jusqu'en Hollande. Les troupeaux de moutons y sont nombreux. Le paysan n'est vêtu que de leur peau sans apprêt : c'est le vêtement commun des hommes et des femmes. On n'y voit point de chapeau. La coiffure ordinaire des deux sexes est un bonnet de couleur, avec un retroussis de peau à pelisse. Les bottes sont la chaussure commune aux hommes et aux femmes; ce qui devient nécessaire à cause de la quantité de boues qui inondent les villes, les villages et les

chemins. En Pologne, les villages et les hameaux sont très-multipliés, et occupent un grand espace : qui en a vu un les a tous vus. Les maisons sont toutes de bois et couvertes de chaume; elles n'ont que le rez-de-chaussée. Les murs de ces maisons sont de longues poutres de bois de pin placées les unes sur les autres, entre lesquelles est posé un lit de mousse; les joints sont enduits de terre glaise. Les fenêtres sont des trous d'un ou de deux pieds carrés pratiqués dans les poutres. Les carreaux de ces espèces de fenêtres sont petits, irréguliers, d'un verre plus brun que blanc, qui sont réunis par de petites bandes d'un bois flexible.

L'habitation du paysan n'est séparée en dedans de celle de ses bestiaux, que par une claie ou de mauvaises planches; dans quelques-unes, tout est pêle-mêle. Les villages et hameaux sont peuplés d'une très-grande quantité de porcs, qui y rôdent en liberté, ou qui se vautrent dans la boue au milieu de laquelle se trouvent ces huttes polonaises. Ces nombreux hameaux, sans église, dépendent pour le spirituel du curé du village voisin, où se trouvent la paroisse, le presbytère, et le château du seigneur. Ce château est pour l'ordinaire bâti en briques. On ne rencontre point de carrière en Pologne, où tout est sable.

Quand la Pologne étoit encore un royaume, et en même temps une république confédérée; que le roi étoit élu par le haut clergé et la noblesse; que les *pacta conventa* étoient en vigueur; que le *liberum veto* étoit l'apanage des nobles, il n'y avoit de propriétaires que les seigneurs : le paysan étoit esclave, et se trouvoit dans l'absolue dépendence de son seigneur, sans l'autorisation duquel il ne pouvoit, ni se marier, ni s'absenter, ni prendre service ailleurs. Le revenu du seigneur s'y calculoit, et s'y calcule encore, par le nombre de paysans : on dit encore, comme en Russie, une terre de cent, de mille, de dix mille paysans. Le paysan paye tant par tête. Sa redevance annuelle, pour l'agriculture, est à proportion de la quantité de terre que lui laisse le seigneur. Dans la plupart des seigneuries, le paysan étoit astreint à trois, quatre, cinq et même six jours de corvée par semaine, pour le seigneur qui faisoit valoir ses terres par lui-même. Dans ces corvées, on fournissoit une ou deux charrues, ou tant de chevaux et tant d'hommes ou de femmes, pour les travaux du seigneur. Depuis le démembrement de la Pologne, les paysans se trouvant assujettis à une taxe pour le souverain qu'ils ne payoient point auparavant, les seigneurs ont été obligés de diminuer les jours de corvées :

plusieurs ont distribué aux paysans une certaine quantité de terre, dont ils les ont rendus propriétaires moyennant une redevance annuelle et quelques corvées. En même temps, comme les souverains actuels exigent des hommes pour les troupes et le service militaire, ces paysans ne sont plus serfs. Le prince Alexandre Lubomiski donna le premier l'exemple de cet acte d'humanité et de bienfaisance, dans sa belle terre d'Opole, à douze lieues de Lublin : il préféra le bonheur de ses sujets à de plus grandes richesses.

Une des branches du revenu des seigneurs sont les cabarets ou karschmatts, qui sont loués assez chèrement partout à des Juifs, comme nous l'avons déjà remarqué. Si de loin en loin on rencontre quelques cabarets polonais, quelquefois dans les villages, quelquefois isolés, c'est que ce Polonais est noble, qu'il est propriétaire du terrain, et qu'au lieu de louer le cabaret il le fait valoir par lui-même. Dans les villes, les auberges sont tenues, ou par des Polonais libres, ou par des étrangers qui, en payant, ont obtenu le droit de bourgeoisie.

La Pologne, ainsi que la Lithuanie et la Samogitie que nous avons traversées, sont pleines de Juifs ; c'est une graine pullulente qui affiche partout où elle est la malpro-

preté la plus dégoûtante; ils ne vivent que d'un commerce usuraire; ils sont marchands, cabaretiers, commissionnaires, courtiers, et changeurs d'argent. Quand un étranger de marque arrive dans une ville de Pologne, il en est assiégé : souvent ils lui sont plus utiles que les Polonais, qui ne sont ni prévenans, ni obligeans, ni hospitaliers. On paye leur peine; mais nous avons remarqué qu'ils se font payer moins que les Polonais.

Le trajet de Cracovie à Thérespol est de vingt-neuf meilen, ou cinquante-huit lieues; les mauvais chemins, les accidens, les réparations de voiture, nous avoient fait employer huit jours pour y arriver.

Thérespol, frontière autrichienne.

Thérespol est un gros bourg, où le gouvernement autrichien a une douane et un bureau d'administration : c'est la frontière de la Gallicie-Occidentale. Une barrière la sépare du territoire de Brzesk, première ville de la domination russe.

Nous prîmes des chevaux chez les Juifs, pour nous conduire à Brzesk, où est la poste. Arrivés à la barrière autrichienne, il fallut montrer nos passeports. Quand nous eûmes dépassé cette barrière, nous nous trouvâmes à la rive gauche d'un des bras du Bug, qui sépare la Pologne de la Lithuanie, ou, pour parler le langage adopté, depuis le démembrement, qui sépare la

Gallicie-Occidentale de la Lithuanie russe. Arrivés à la barrière russe, gardée par deux Cosaques armés de longues piques, on baissa cette barrière, et on nous arrêta pour nous demander nos passeports : on les porta à l'officier qui étoit au corps-de-garde. Après un quart-d'heure, on nous laissa passer avec un soldat, pour nous conduire à la douane de la ville de Brzesk, qui est à deux portées de fusil de la barrière. Ce soldat portoit notre passeport. Après avoir passé sur des ponts de bois tous les bras et le cours principal du Bug, nous entrâmes à Brzesk, vers les onze heures du matin, le lundi 11 octobre.

Brzesk en Lithuanie, frontière russe.

On nous avoit annoncé que la douane russe étoit de la plus grande sévérité : pour l'ordinaire, la visite des malles et des voitures s'y fait avec la plus rigide exactitude. Les lettres cachetées, surtout, y sont très-positivement prohibées. Les commis, à qui on avoit remis nos passeports, voyant que nous étions députés vers l'empereur, nous abordèrent avec politesse; nous rendirent nos passeports visés; et nous dirent que, par égard pour la mission dont nous étions chargés, ils alloient se rendre à la poste pour la visite d'usage. Ils y arrivèrent un quart-d'heure après nous; ils nous demandèrent si nous avions des lettres cachetées et des marchandises payant des droits :

Service de la douane.

nous leur répondîmes que nous n'avions des lettres cachetées que pour l'empereur et ses ministres; que nos malles ne contenoient que notre linge et nos habits. On leur glissa un double ducat : ils nous crurent sur parole, et se retirèrent. Les peines pécuniaires et quelquefois afflictives, contre ceux sur qui on découvre des lettres cachetées, sont très-fortes. Les commis qui les saisissent sont bien récompensés : de là la rigidité de leurs visites et de leurs persécutions. Deux motifs ont fait porter cette loi pénale. Les revenus des postes appartiennent à l'empereur; et ils sont considérables, parce que les ports de lettres sont exorbitamment chers : la plus simple lettre, arrivant de l'étranger, coûte six francs. Le second motif regarde tout ce qui peut intéresser la politique du gouvernement, soit en entrant, soit en sortant. L'inquisition sur cet objet est portée à l'excès. On vous rend vos lettres recachetées avec le cachet du bureau de poste. On ne veut pas que vous ignoriez que votre lettre a été lue. L'entrée des livres, des brochures, et même de la musique, est soumise à un examen rigoureux. Les autocrates russes croient que trop de connoissances et de lumières pourroient nuire à l'obéissance passive d'une nation qu'on veut maintenir dans les chaînes de l'esclavage. Malgré ces

mesures excessives et des lois sans cesse renouvelées, j'ai été à portée de voir que l'or savoit surmonter tous les obstacles et franchir toutes les barrières.

Le maître de poste de Brzesk donnant à loger sans donner à manger, nous eûmes chez lui deux chambres sans lits. Nous envoyâmes chercher un traiteur, qui nous fit un bon dîner à deux roubles par tête, sans vin ni café, et un rouble et demi par domestique. Le vin, qu'il faut se procurer chez des Juifs qui en font commerce, coûtoit quatre, cinq, six et huit florins polonais la bouteille; le florin polonais est de quinze kreutzers de Vienne. On ne trouve en Pologne que des vins blancs de Hongrie ou de Franconie, que l'on frelate; mais l'eau et la bière sont si détestables, qu'on se trouve forcé de se contenter de ce mauvais vin.

Le maître de poste, chez qui nous étions logés, étoit un riche Juif; mais sa richesse n'avoit pas fait disparoître la malpropreté de sa maison. Il nous annonça qu'à raison de mauvais chemins, il ne pouvoit nous conduire qu'avec huit chevaux à chaque voiture. Le café que nous prîmes chez lui coûtoit deux florins polonais, ou trente kreutzers, par tasse.

Rencontre des députés du grand-prieuré de Bohême.

Nous comptions nous mettre en route l'après-dîner; mais on nous annonça l'arrivée du comte de Kollowath et du comte

de Saint-Julien, députés du grand-prieuré de Bohème, qui revenoient de Saint-Pétersbourg. Messieurs les députés du grand-prieuré d'Allemagne n'hésitèrent pas à remettre leur départ au lendemain ; il leur étoit important d'entretenir les deux députés de Bohème sur leur séjour à la cour du grand-maître et sur l'issue de leur députation. MM. de Kollowath et de Saint-Julien répondirent très-obligeamment à toutes les questions qui leur furent faites ; ils donnèrent des renseignemens très-utiles sur le caractère des personnes avec qui on auroit à traiter, et sur la manière de se conduire pour ne pas déplaire : car ils ne se dissimulèrent pas qu'il falloit pour cela extrêmement mesurer ses paroles et ses démarches ; qu'un rien souvent suffisoit pour tomber du faîte de la faveur dans la disgrâce. Ils nous annoncèrent que les chemins de Lithuanie et de Samogitie, que nous avions à parcourir avant d'entrer en Courlande et en Livonie, étoient encore plus mauvais que ceux que nous venions de faire ; que nous allions traverser d'interminables forêts marécageuses, et de dangereux marais où il est facile de briser les voitures, et qu'en cas d'accidens on se trouve souvent éloigné des secours nécessaires. Ils ajoutoient que nous serions obligés de prendre dix à douze chevaux

à chaque voiture, pour ne pas rester embourbés; que la petitesse et la foiblesse des chevaux de poste exigeoient ce surcroît de dépense; que tous ces inconvéniens les avoient déterminés à prendre des chevaux de Juifs à Wilna; qu'ils en avoient été contens, et qu'ils nous conseilloient de faire comme eux. Nous prîmes dès lors le parti de nous arranger avec les mêmes voituriers juifs qui devoient s'en retourner à Wilna. Ils avoient quatorze forts chevaux; ils s'engagèrent à nous rendre à Wilna pour cinquante ducats, et deux ducats pour boire si nous étions contens d'eux. Le maître de poste voulut s'opposer à cet arrangement. Les Juifs de Wilna l'adoucirent en lui payant la poste de la station qu'il devoit parcourir avec ses chevaux.

Le comte de Kollowath, chef de la députation du grand-prieuré de Bohême, est lieutenant-général des armées autrichiennes. Il a été fait grand-croix par l'empereur grand-maître, qui l'a en même temps nommé ministre de l'ordre près la cour de Vienne, avec mille ducats de traitement. M. le comte de Saint-Julien est général-major, et s'est distingué dans les campagnes d'Italie. Fait prisonnier dans la dernière campagne, et conduit à Paris, il avoit sans doute une autorisation quel-

conque de sa cour pour traiter des préliminaires de la paix avec le ministère français. Les articles signés par lui ont été désavoués, et les hostilités ont recommencé sur les bords de l'Inn et en Italie.

La ville de Brzesk est grande et peuplée; nous ne fûmes pas tentés de la parcourir; les rues étoient inondées de boue. Il y a garnison, et un général russe commandant militaire. Les Juifs y abondent, comme dans toutes les villes de Pologne. C'est à quelques lieues de Brzesk que Paul Ier a placé dans les abbayes les pères de la Trappe, chassés de la Valsainte en Suisse, et qui n'avoient pu trouver d'asile en Allemagne. Ce prince, quoique de la religion grecque, les a recueillis avec bonté, a traité le père abbé avec distinction, lui a accordé des maisons et du terrain pour deux établissemens, l'un d'hommes et l'autre de religieuses. Madame la princesse Louise de Condé étoit religieuse dans cette colonie. Mais le dépit que cette concession avoit causé à l'archevêque Mohiloff et à l'évêque de Wilna, faisoit craindre que tôt ou tard ils ne parvinssent à indisposer l'empereur contre cette pieuse et sainte colonie, et à la faire expulser de ses Etats.

ROUTE

De Brzesk à Riga en Livonie, par Wilna en Lithuanie, et Mittau en Courlande.

Traversée de Brzesk à Wilna.

Nous quittâmes Brzesk le 12 novembre, à deux heures après-midi. Nous ne fîmes ce jour-là que quatre meilen. Les jours suivans, nos conducteurs juifs faisoient sept meilen par jour, quand nous n'étions pas arrêtés pour des réparations de voiture. Nous nous étions pourvus à Brzesk de vin et de provisions de bouche. Nos juifs, sans nous en prévenir, quittèrent, en sortant de Brzesk, la route de poste, pour éviter les contestations avec les maîtres de poste. Quand nous nous en aperçûmes, ils nous assurèrent que la route qu'ils suivoient étoit plus courte, et que les chemins étoient moins mauvais : il fallut les croire, et nous abandonner à leur conduite. Cependant nous trouvâmes dans ce trajet des landes désertes, et de très-mauvais passages, des marais et d'obscures forêts, de hauts et de vieux pins. Nous avions à toute minute l'inquiétude de verser et de briser; mais nos juifs avoient de bons chevaux et nous menoient sagement.

Nous ne remarquâmes, dans cette pénible traversée, que ce que nous avions vu depuis notre entrée en Pologne, des villages et

des hameaux boueux, à maisons de bois couvertes de chaume, de dégoûtans *karsch-matts*.

Sichewitz.

La petite ville de Sichewitz, appartenant au comte de ce nom, nous frappa par sa singularité. Le château du seigneur est à un quart de lieue de la ville, avec une avenue d'arbres. Toutes les maisons sont de bois, mais proprement et même élégamment travaillées; elles sont toutes uniformes; une rue grande, large et droite, aboutit à une place très-spacieuse et gazonnée, dont le contour est bordé par des maisons à un étage, peintes et bien bâties. Chacune, sans être auberge, est désignée par un animal peint de grandeur naturelle. Il y avoit, quand nous y passâmes, un régiment de hussards rouges; les hommes et les chevaux étoient de la plus grand beauté. Un général de cavalerie russe y avoit son quartier.

Le général, comte de Dietriestein.

Nous rejoignîmes la route de poste à deux stations en avant de Wilna : nous y rencontrâmes le comte de Dietriestein, général-major autrichien, qui revenoit de Saint-Pétersbourg avec son épouse et les personnes de sa suite. La voiture où il étoit avec madame la comtesse, et deux domestiques sur le devant, étoit attelée de dix chevaux; sa voiture de suite, où il y avoit huit personnes, en avoit seize, et

les chevaux avoient peine à se tirer des sables et des boues. Il étoit allé à Saint-Pétersbourg pour le mariage de l'archiduc palatin avec la grande-duchesse Alexandrine Paulowna : il y avoit encouru la disgrâce de Paul Ier, qui, sans user des nuances que la circonstance du mariage sembloit recommander, lui fit donner l'ordre de quitter incessamment Saint-Pétersbourg et l'empire de Russie. J'arrêtai un moment sa voiture, pour lui remettre les lettres dont je m'étois chargé à Vienne pour lui.

Enfin, après huit jours de marche pour faire cent sept lieues, nous arrivâmes à Wilna le 19 novembre, à trois heures après-midi. Nous espérions que, dans une ville capitale du grand-duché de Lithuanie, nous trouverions une bonne auberge pour nous dédommager de nos sales *karschmatts*. Nous parcourûmes cette grande ville, pleine de boue, pendant plus d'une heure, avant de pouvoir trouver un gîte. Enfin, des juifs, qui obsédoient nos voitures, et qui demandoient la préférence pour être nos commissionnaires, nous trouvèrent une belle maison en apparence, où le concierge voulut bien nous recevoir. Le comte de Dietriestein, que nous venions de rencontrer, y avoit logé. Ce n'étoit pas une auberge; on l'appeloit l'hôtel de Wit-

Wilna, capitale de la Lithuanie.

tikoff, seigneur polonais, qui y avoit un concierge autorisé à louer les appartemens aux passans. Nous trouvâmes un grand appartement, composé d'une antichambre, d'un sallon, d'une chambre à coucher, et d'une arrière-chambre pour les domestiques. Les chambres étoient belles, ainsi que le sallon. Il y avoit chaises, canapés, tables et glaces, mais point de lit. Le concierge nous annonça qu'il ne pouvoit nous donner ni matelas, ni couvertures, ni draps, ni linge de chambres, ni à manger, ni aucune des choses qu'on doit s'attendre à trouver dans une auberge. Nos commissionnaires juifs nous procurèrent de la chandelle et du bois. Le valet de la maison voulut bien, moyennant rétribution, allumer nos fourneaux. Un traiteur vint nous offrir ses services. Il nous fit à manger et nous servit dans notre appartement, à un rouble et demi par tête, sans vin, ni café, ni dessert. Les juifs nous procurèrent du vin blanc potable, à quatre florins polonais la bouteille : la tasse de café revenoit à trente kreutzers. Les canapés nous servirent de lits. Nous séjournâmes le lendemain de notre arrivée, pour réparer nos voitures, nous munir de provisions, et prendre des arrangemens pour des chevaux. La poste exigeoit huit chevaux par voiture ; nous avions encore, pour nous rendre à

Mittau, où nous devions nous arrêter pour faire notre cour à Louis XVIII, quarante-cinq meilen, ou quatre-vingt-dix lieues, et on nous prévint que jusqu'en Courlande les chemins étoient encore plus mauvais et plus dangereux que ceux que nous venions de faire. On nous conseilla de prendre des voituriers juifs ou russes jusqu'à Mittau ou Riga, en nous assurant que les chevaux de poste ne nous tireroient que difficilement des mauvais chemins qui se trouvoient sur notre route. Nos conducteurs juifs s'offrirent à nous mener à Mittau pour quatre-vingts ducats : nous leur en offrîmes soixante. Leur refus nous détermina à nous adresser à des voituriers russes. Ceux-ci vouloient aller jusqu'à Saint-Pétersbourg. Nous transigeâmes avec eux pour cent ducats. L'avantage d'avoir treize forts chevaux et quatre conducteurs intéressés à nous conduire aussi vite que possible, ainsi qu'à veiller sur nos voitures, fut ce qui nous décida à les préférer à la poste pour le reste de notre course.

Conducteurs russes préférés à la poste.

Nous eûmes à nous féliciter de cet arrangement; nous ne faisions, il est vrai, que six ou sept meilen, ou douze à quatorze lieues, par jour; la poste, à moins de courir la nuit, n'auroit pu nous mener mieux, tant les chemins étoient affreux et dégradés. D'ailleurs, ce qui nous déter-

mina encore plus, c'est qu'arrivés à Riga, nous nous serions trouvés forcés de prendre des voituriers russes; car on nous prévint que le retour de l'archiduc palatin à Vienne, ramenant son épouse, absorboit tous les chevaux de poste et ceux des paysans; il falloit cent soixante chevaux à chaque relais.

La ville de Wilna, capitale du grand-duché de Lithuanie et siége d'un évêque, m'a paru considérable et très-peuplée : elle n'est bien remarquable que par la boue qui couvre les rues, et par seize mille Juifs qui y sont établis. La ville fourmille de cette race hébraïque : ils sont utiles, parce que sachant tous l'allemand et plusieurs le français, ils servent d'interprètes; ils y fatiguent les étrangers pour le change des ducats. Les voyageurs, qui doivent rester quelque temps en Russie, feront très-bien de changer leurs ducats à Wilna contre du papier : on y gagne beaucoup. Dans toute la Russie, et à Saint-Pétersbourg, le papier-monnoie a un tel cours, que les maîtres de poste, les aubergistes, les marchands, le préfèrent aux ducats. Les seuls ducats de Hollande ont cours dans les pays qui sont sous la domination russe; et l'empereur en fait frapper dans son empire. On préfère le papier, parce qu'il a une valeur fixe et invariable, au lieu que la

Papier-monnoie russe.

valeur des ducats hausse et baisse. Nous nous repentîmes en route, et surtout à Saint-Pétersbourg, de n'avoir point changé les ducats à Wilna : à Riga, où le change a lieu, il est moins avantageux, et nous nous sommes aperçus que le ducat perdoit de sa faveur à mesure qu'on s'approchoit de la capitale. A Wilna, le ducat valoit en papier cinq roubles, et de dix à treize copeiks ; à Riga, on n'en donnoit que quatre roubles et quatre-vingts copeiks; à Narva, on ne le prenoit que pour quatre roubles, et cinquante, et tout au plus soixante copeiks : il faut cent copeiks pour un rouble.

Nous avons couché deux nuits à Wilna : le concierge, qui n'avoit fourni ni bois, ni chandelles, ni lits, ni linges, nous demanda six ducats. Le bois est à Wilna d'un prix excessif; une petite charrette de bois coûte un ducat, et cependant Wilna est environnée d'immenses forêts. Nous avons vu le sol jonché de superbes arbres de pins, qui pourrissent sur la terre : il nous en coûtoit deux roubles par jour pour chauffer un seul poêle, et nous en avions trois.

J'avais des commissions pour les Visitandines de Wilna. Le trajet que je fis dans la boue, pour m'y rendre, me dégoûta de la fantaisie de visiter la ville. J'y ai décou-

vert quelques belles rues et des maisons bien bâties. L'évêque de Rennes en Bretagne s'y est retiré; et il y vit avec une pension de cinq cents ducats que lui donne Paul Ier, pour le dédommager de la pension que lui faisoit feu le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski.

Traversée de Wilna à Mittau.

Nous ne pûmes quitter Wilna que le troisième jour après le dîner : nos conducteurs russes avoient employé toute la matinée, jusqu'à deux heures, pour arranger l'attelage de leurs chevaux. Ils placent quatre chevaux de front au timon, conduits par un cocher sur le siége; ensuite deux chevaux en avant, menés par un postillon qui monte le cheval placé à droite. Nous ne fîmes ce jour-là que trois meilen ou six lieues, encore fallut-il allumer un fallot pour arriver à huit heures du soir à un karschmatt juif. La route que nous venions de parcourir étoit aussi affreuse que toutes celles que nous avions vues.

Le trajet, depuis Deboletzki, seconde station après Wilna, jusqu'à la petite ville de Zymor, est inquiétant et dangereux. Au sortir de Zymor, où étoit un régiment de grenadiers, nous tombâmes dans une route marécageuse, où on rencontre à tout instant des fosses d'eaux stagnantes et les débris de voitures brisées : on nous prévint des risques que nous avions à courir

pendant plus de deux lieues. Pour éviter un chemin aussi effrayant, on nous conseilla de prendre un guide qui, en nous faisant faire un détour d'une lieue, nous feroit éviter tous les dangers. Ce guide nous conduisit à travers des prés, des champs, et un bois taillis, où il n'y avoit pas vestige de chemin ; enfin, après avoir bien circulé, non sans inquiétude sur la fidélité de notre guide, qui disparoissoit souvent pour chercher des issues, nous nous retrouvâmes à la nuit sur la grande route : il nous restoit encore une grande lieue pour arriver à un karschmatt juif, isolé au milieu d'une forêt. Nous y fûmes comme on est par toutes ces contrées. Le lendemain, nous arrivâmes avant midi à Kouwno, ville frontière sur la Memel, qui Kouwno.
la sépare de la Pologne Prussienne. Nous y dînâmes assez mal, et fort chèrement, dans une auberge polonaise. La ville de Kouwno a une garnison. Les rues nous parurent plus propres qu'à Wilna. Il fallut donner en entrant nos passeports à l'officier de garde, qui les fit porter chez le commandant. Partout dans les pays de la domination russe où il y a des troupes, fût-ce dans un village, on exige votre passeport en entrant et en sortant. En entrant, l'officier de garde l'envoie au commandant qui l'examine, le vise, et vous le renvoie par un

soldat à qui il faut donner la pièce. En sortant, il faut encore le faire voir à l'officier de garde, qui examine s'il est visé par le commandant. Ces formalités, si souvent répétées, occasionnent beaucoup d'ennui et de retard. On peut juger par-là des précautions excessives que prend le gouvernement russe pour l'entrée et la sortie des étrangers.

En sortant de Kouwno, nous passâmes, sur un pont de bois, la Wilia, qui se jette dans le Memel au-dessous de la ville; il y eut là un altercat assez vif entre nos conducteurs et le juif qui avoit la ferme du passage. Nos voituriers prétendoient qu'étant Russes, et ne menant point de marchandises, ils n'étoient point assujettis au payement. Comme la dispute se prolongeoit, nous aimâmes mieux payer que d'attendre une décision qui nous auroit fait perdre une heure.

A peu de distance de Kouwno, le fer à anneau qui soutenoit et suspendoit une des soupentes de derrière de notre voiture, se cassa. Nos conducteurs y suppléèrent d'une manière assez solide avec un câble; ils avoient espéré que ce câble pourroit nous conduire jusqu'à Mittau. Mais une très-forte secousse qu'éprouva la voiture, en tombant dans une fosse et en ressortant, le brisa en deux. Heureusement encore

que cet accident survint au moment où nous arrivions au faubourg de la petite ville de Kaydany, à deux stations de Kouwno. Le faubourg est séparé de la ville par la rivière Niwiezza, qu'on passe sur un bac. Pour parvenir à ce bac, il faut descendre à pic l'encaissement très-rapide de cette rivière. On enraya les quatre roues, on dételа les chevaux; il fallut encore retenir la voiture avec des cordes; et pour remonter l'autre rive au sortir du bac, on attela nos douze chevaux successivement à chaque voiture. Les réparations des deux voitures nous retinrent quatre heures dans un mauvais karschmatt juif. Nous allâmes chez un charron qui avoit un magasin de voitures de toute espèce. Ce coup d'œil nous frappa; les prix sont sur chaque voiture; il y en avoit depuis cent jusqu'à douze cent et quinze cent roubles. Ce charron parloit allemand; il nous dit qu'il faisoit commerce de voitures, et que ce commerce alloit bien. Plusieurs étoient voitures de ville et de parade; d'autres, et c'étoit le plus grand nombre, étoient voitures de voyage. Nous ne pûmes ce jour-là aller coucher qu'à trois meilen.

Kaydany, passage de rivière dangereux.

Le lendemain, vers les deux heures après-midi, au moment de rentrer en voiture après avoir dîné, nos conducteurs, toujours attentifs et vigilans, s'aperçurent

qu'un brancard de notre voiture étoit cassé.
Piesagola. C'étoit à Piesagola, village, station de poste. Le maréchal du lieu, imité par le maître de poste, mécontent de ce que nous avions des conducteurs, refusa ses services. Nos Russes, intelligens, trouvèrent le moyen, avec du bois, de la ficelle et des cordes, de remédier au mal; ils mirent la voiture en état d'aller à la première station. Pour ne pas la surcharger et la briser au milieu de ces mauvais chemins, nous nous déterminâmes, M. de Pfürdt et moi, à prendre une cariole de poste jusqu'à la première station. Le maître de poste nous envoya une misérable charrette avec de la paille pour nous asseoir; deux personnes ne pouvoient s'y placer sans gêne. Nous étions sur le point de partir, lorsque nous nous aperçûmes que les roues de cette charrette n'étoient pas entières, et que sûrement elles ne pourroient nous traîner fort loin. Nous en demandâmes une autre; on nous la refusa. Nos conducteurs nous engagèrent à monter dans notre voiture, en nous assurant qu'elle étoit en état d'aller sans inconvénient, et qu'ils en répondoient. Leur confiance décida la nôtre, et nous arrivâmes
Schadoff. à Schadoff, sans aucun accident. Schadoff est un bourg considérable, où nous trouvâmes une assez bonne auberge polonaise, mais sans autre chambre que le poêle com-

mun, où on faisoit aussi la cuisine. La servante, cuisinière allemande, nous fit à souper avec nos provisions. On nous donna pour coucher des couchettes avec de la paille, mais sans draps ni couvertures, ni même de lits de plume. Tandis qu'on préparoit notre souper, le curé du lieu, homme de bonne mine et infiniment honnête, arriva; il savoit le français; il nous pressa avec beaucoup d'obligeance de nous rendre chez lui, disant qu'il seroit flatté et honoré, si nous voulions bien y accepter à souper et à coucher; il ajouta qu'il étoit commodément logé, et que son bénéfice le mettoit en état d'offrir l'hospitalité; qu'il avoit eu l'honneur de loger Joseph II allant à Saint-Pétersbourg, et ensuite le généralissime prince Schwacoff.

Le curé de Schadoff.

Nous lui exprimâmes notre reconnoissance, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire agréer nos excuses. Enfin, pour répondre à ses instances et ne pas le désobliger, nous acceptâmes ce qu'il nous offrit de très-bonne grâce pour nous coucher. Il nous envoya des matelas, des oreillers, des couvertures et des draps. Ce bienfaisant ecclésiastique avoit voyagé en France; il s'appeloit Poniatowky : il nous dit qu'il ne savoit pas s'il étoit de la même famille que le dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowky; que ce monarque, sans les

reconnoître authentiquement, ne les avoit pas méconnus; qu'il avait pris pour secrétaire un frère à lui, curé; et qu'il avait mis par ses bienfaits leur famille dans l'aisance. En arrivant, nous avions fait visiter notre brancard; il se trouva en état de continuer la route. Le curé nous avoua que le maréchal et le serrurier du lieu nuiroient plus qu'ils ne seroient utiles, si on leur confioit ce brancard à raccommoder.

Le jour suivant, en partant avec des fallots, à six heures du matin, nous ne pûmes faire que cinq meilen et demi, ou onze lieues, pour parvernir jusqu'à Schawel : c'est une des principales villes de la Samogitie, et le chef-lieu d'une terre considérable qui appartenoit ci-devant à la couronne de Pologne, et qui formoit un domaine royal. Catherine II, lors du dernier partage, ou de sa dernière violente usurpation, avoit donné ce domaine à son amant, le prince Suboff, homme de belle taille et à larges épaules, qu'elle avoit tiré du rang de bas-officier de ses gardes pour en faire son amant en titre. Ce prince a bâti à Schawel un château, qui est un palais. Cette terre lui rapportoit, tous frais faits, quinze mille ducats, et son receveur avait un traitement de dix mille roubles.

Schawel.

Le prince de Suboff.

Le prince Suboff étoit devenu le plus

riche, le plus puissant et le plus absolu des amans de l'impératrice. Il était le quatorzième connu, sans compter ceux qu'on appelait les suppléans. Catherine lui prodiguoit tout ce qu'il pouvoit désirer, et il devenoit tous les jours plus insatiable. Il convoitoit depuis long-temps une des plus belles terres de Pologne, qui, par son étendue, son revenu et ses priviléges, formoit une très-belle province vers les confins de l'Ukraine, sur les frontières de la Moldavie : elle appartenoit au prince Alexandre Lubomirsky. Ce superbe domaine étoit tombé, lors du dernier démembrement, dans le lot de la Russie. Suboff fit proposer au prince Lubomirsky de la lui vendre. Sur son refus, on la mit en séquestre. Alors l'impératrice en fit l'acquisition, en son nom, pour cinq millions de roubles d'argent. La terre n'étoit pas payée ce qu'elle valoit; mais il fallut plier sous la volonté du favori, qui avoit lui-même fixé ce prix. Il alloit en devenir propriétaire, à titre de don impérial, lorsque Catherine mourut. Paul Ier a gardé cette acquisition. Le prince Suboff est exilé dans un village d'une terre de son frère, où il n'a pour habitation qu'une maison de paysan. Toute tentative pour lui procurer un meilleur gîte a été infructueuse. Paul Ier croit devoir lui faire expier, par de grandes et de

sensibles privations, des jouissances qui étoient le scandale de l'Europe. On a remarqué que Catherine mesuroit sur son âge et sa vieillesse les dons qu'elle prodiguoit à ses amans. Absorbée par l'amour de la gloire et de la volupté, elle cherchoit à dédommager ses favoris de sa jeunesse éclipsée et de la perte de ses attraits.

Schawel, quand nous y passâmes, étoit le quartier d'un général en chef, et d'un lieutenant-général d'infanterie : il y avoit deux régimens d'infanterie, avec de la cavalerie et des hussards. Le général en chef avoit sous ses ordres, le long de la frontière de la Samogitie, du côté de la Pologne prussienne, une division de vingt mille hommes, faisant partie de l'armée d'observation de soixante mille, dont le quartier-général étoit à Grodno. Cette division de vingt mille hommes avoit d'abord été confiée au général en chef, comte de Vioménil, pour qui j'avois des lettres de Vienne. J'appris, en arrivant, que ce général venoit de partir pour aller prendre en Suisse le commandement de l'armée russe, qui étoit en pleine retraite depuis les malheureuses journées du 25 et du 26 septembre; et qu'il étoit remplacé à Schawel par le général en chef, marquis d'Autichamp, sous les ordres duquel le comte de Langeron, lieutenant-général,

Le général, marquis d'Autichamp

Le général, comte de Langeron.

commandoit l'infanterie de la division. Comme j'avois l'honneur d'être connu de ces deux généraux français, je fus les voir. Le marquis d'Autichamp logeoit au château. Ils m'accueillirent avec bienveillance : je passai la soirée avec eux. Ils voulurent bien me parler avec confiance sur leur position, et ils me rendirent un service essentiel, en me donnant l'un et l'autre des notions exactes et détaillées sur le caractère de Paul Ier, et sur celui des personnes en crédit. L'empereur, à qui ils envoyoient leurs rapports, leur répondoit souvent de sa main avec des témoignages d'estime. Je les félicitai sur cette haute faveur. Ils ne me dissimulèrent pas qu'un rien pouvoit causer leur disgrâce, et qu'ils marchoient sur un sable mouvant.

Je quittai ces messieurs à regret, et je revins très-tard me coucher dans le plus mauvais gîte de notre route. L'auberge avoit de l'apparence, et nous ne pûmes cependant y avoir d'autre chambre que celle où l'aubergiste juif couchoit avec sa dégoûtante famille. Une botte de paille sur un mauvais châlit me servit de lit. MM. les députés n'étoient pas mieux couchés.

La voiture dont le brancard étoit cassé, avoit été menée la veille chez un maréchal qui avoit promis qu'elle seroit réparée pour huit heures du matin : nous ne pûmes

partir qu'à deux heures après-dîner. Son travail consistoit en deux barres de fer de trois pieds de long, tenues avec huit anneaux de fer. Il fallut attendre, se contenter de sa mauvaise besogne, et la payer très-cher.

Nous ne pûmes faire ce jour-là que trois meilen, par des chemins affreux. Le lendemain, nous quittâmes la Samogitie et le territoire de l'ancienne Pologne pour entrer en Courlande par Calvi, première station courlandaise : c'étoit le 1er décembre. A Calvi, on ne trouve plus de karschmatts juifs; ils sont concentrés en Pologne. Les Courlandais, qui suivent la religion de Luther, sont très-laborieux; ils souffrent très-peu les Juifs. Nous ne devions plus rencontrer ces derniers jusqu'à Saint-Pétersbourg. A partir de Calvi, la chaussée est tracée et entretenue; elle est marquée, de werste en werste, par des poteaux de douze à quatorze pieds de haut, peints par bandes, en rouge et blanc. Des chiffres imprimés sur ces poteaux, indiquent les werstes parcourus et à parcourir de tel à tel endroit qui est désigné. De Calvi à Mittau, il y a trente-deux werstes; il faut sept werstes pour un meilen ou deux lieues.

Entrée en Courlande.

Les chemins, quoique bordés de fossés pour l'écoulement des eaux, étoient encore

marécageux. Le pays nous parut abondant en blé. Les villages et les hameaux ne sont pas misérables comme en Pologne : un grand nombre de maisons sont bâties en brique et couvertes de tuiles. Comme nous ne voulions point arriver de nuit à Mittau, nous couchâmes à un bon meilen, ou huit werstes de cette ville, dans une hôtellerie bien bâtie. Là nous trouvâmes une chambre propre, de bons lits et un bon souper. L'hôte et l'hôtesse parloient allemand. Nous eûmes, le lendemain matin, avant notre départ, pour notre déjeuner, du café à la crême et du pain au lait : on nous demanda quatre ducats. Hôtellerie, à 2 lieues de Mittau.

Nous entrâmes à Mittau à neuf heures du matin, le 2 décembre. La veille on nous avoit indiqué l'*Aigle noire*, près du château, où l'on étoit bien, et où l'on payoit moins cher qu'à l'hôtel de Saint-Pétersbourg, sur la place.

Le jour de notre arrivée à Mittau, les rues étoient encore couvertes de boue. La nuit suivante, la première gelée de l'hiver s'annonça, et elle fut si forte, que les rues étoient sèches et les chemins affermis.

Mittau, capitale des duchés de Courlande et de Sémigalle, est une ville de médiocre grandeur, assez bien bâtie; beaucoup de maisons en bois, mais proprement Mittau.

construites, et plusieurs en briques. Le magistrat est luthérien; les catholiques y ont une église. Le château, qui étoit ci-devant la résidence des ducs de Courlande, est placé à l'extrémité de la ville, sur la route de Riga, le long de la rive gauche d'une rivière qu'on appelle *Grosbach*, grand ruisseau. Ce château, environné d'un fossé plein d'eau, est un carré long à quatre faces, avec une cour au milieu : il est construit à la moderne, et a de l'apparence : on en reconstruit une partie qui a été incendiée. Il paroît que la cour de Saint-Pétersbourg, qui, en vertu de la loi du plus fort, a réuni les deux duchés de Courlande et de Sémigalle à son empire, destine ce château à servir de caserne. Les appartemens intérieurs sont grands, vastes et dignes d'un souverain : c'est dans ce moment l'asile accordé généreusement par Paul Ier à Louis XVIII, qui y est réfugié avec ce qui compose actuellement sa cour. Ce château possédoit, lors de notre passage, la reine, le duc et la duchesse d'Angoulême. Le roi avoit près de lui le cardinal de Montmorency, son grand-aumônier; les ducs d'Aumont et de Fleury, premiers gentilshommes de la chambre; le prince de Pienne, fils du duc d'Aumont; le duc de Guiche et le comte d'Avaray, capitaines

Château des anciens souverains.

Louis XVIII à Mittau.

Cour de Louis XVIII.

des gardes-du-corps; le comte de Cossé-Brissac, capitaine des cent-suisses; le marquis de Jaucourt, le marquis de La Chapelle et le comte de Saint-Priest, avec des valets de chambre et des valets de pied. Paul Ier a voulu que cent gardes-du-corps, tirés de l'armée de Condé, fussent en résidence à Mittau pour la garde du roi : ils ne sont en fonctions que dans l'intérieur des appartemens : le régiment russe, en garnison à Mittau, est chargé de la garde extérieure.

La reine avoit pour dame d'honneur la comtesse de la Tour d'Auvergne avec sa fille, et le marquis de Nesle pour chevalier d'honneur : le duc et la duchesse d'Angoulême avoient le duc et la duchesse de Seran avec leur fille, et la comtesse Henriette de Choisy. Le roi et la reine dînoient à quatre heures avec les seigneurs et les dames de la cour.

La roi a de l'empereur de Russie, outre le logement et le bois, deux cent mille roubles en papier par an, ce qu'on peut évaluer à six cent mille livres de France. Il a en outre quatre-vingt-quatre mille livres de la cour d'Espagne. La reine a de la même cour dix mille livres par mois; elle verse ce traitement dans la dépense commune; elle ne s'est réservé que cent louis par mois. Les seigneurs et dames de

la cour, nourris, éclairés et chauffés, reçoivent en outre cent louis par an.

Telle étoit à cette époque la situation d'une cour qui, avant la révolution, jouoit le premier rôle en Europe pour la magnificence.

Le jour même de notre arrivée à Mittau, je me rendis seul au château pour y remettre les lettres et paquets dont je m'étois chargé à Vienne, et, en même temps, pour m'aboucher avec les personnes qui pouvoient procurer à la députation l'honneur d'être présenté au roi, à la reine, au duc et à la duchesse d'Angoulême. Le comte d'Avaray, que j'avois l'honneur de connoître, fit, avec l'obligeance qui lui est naturelle, toutes les démarches nécessaires. On me donna, pour le lendemain, les heures indiquées pour cette présentation. MM. les députés que j'accompagnois, se rendirent le matin au chateau, en grand costume de leur ordre, pour faire aux premiers gentilshommes et aux dames d'honneur les visites préliminaires.

Audience du roi de France.

Le roi, après la messe, reçut la députation dans la salle d'audience : il avoit autour de lui les grands de sa cour; sa physionomie annonçoit le calme de son âme; sa conversation fut intéressante, par les choses pleines de bonté et d'amabilité qu'il dit aux deux députés sur leur famille et leur

mission. Louis XVIII a beaucoup d'esprit et de connoissances : le malheur, qui est une grande leçon, surtout pour les souverains, lui avoit ôté le vernis de pédantisme qu'on lui reprochoit à Versailles. Il étoit vêtu simplement, habit bleu de roi et collet rouge, uniforme modeste et réglé pour toute sa cour, afin d'éviter la dépense. Sa majesté eut l'extrême bonté de se souvenir de m'avoir vu à Versailles ; elle m'autorisa par ses questions à lui parler de moi, et de son altesse madame la comtesse de Marsan, gouvernante des enfans de France, qui m'avoit spécialement chargé d'offrir ses hommages à sa majesté, et de lui dire combien elle soupiroit après le moment d'une réunion qui lui feroit oublier les calamités de la révolution, et qui combleroit les vœux des bons Français.

Comtesse de Marsan.

La comtesse de Marsan, née princesse de Rohan, sœur du prince de Soubise, étoit depuis long-temps douairière du comte de Marsan, prince de la maison de Lorraine établie en France. Cette princesse a développpé, dans sa place de gouvernante des enfans de France, de grandes vertus, de grandes qualités et un grand caractère. Elle avoit particulièrement affectionné le comte de Provence, aujourd'hui Louis XVIII. Ce monarque a conservé pour elle des sentimens de tendresse,

d'estime et de reconnoissance qui font l'éloge de son cœur : il m'en parla assez long-temps, avec l'effusion d'une âme qui prend plaisir à épancher ce qu'elle sent vivement. La comtesse de Marsan, qui m'avoit toujours honoré de ses bontés et de sa confiance, dès qu'elle sut mon départ pour Saint-Pétersbourg, m'écrivit à Vienne par une voie sûre, pour me donner ses commissions pour Mittau et Paul Ier. Sa lettre, que je conserve, exprime ses affections pour le roi, et l'hommage de sa reconnoissance pour Paul Ier. Cette princesse, toujours égale à elle-même, toujours grande au sein du malheur, me confia qu'elle ne vit plus à Ratisbonne, où elle s'est réfugiée, que des bienfaits de l'empereur de Russie. Elle, à qui j'ai connu plus de trois cent mille livres de revenus; elle, qui en répandoit une grande partie dans le sein des pauvres; elle, que j'ai vu aller, déguisée, chez des pauvres honteux, pour les arracher à la misère et pourvoir à leurs besoins. Le seul curé de Saint-Roch, sa paroisse à Paris, recevoit d'elle mille à quinze cents louis tous les ans pour les indigens de sa paroisse.

Elle avoit quitté la France en 1789, en y laissant trois belles terres, un mobilier considérable, et un hôtel superbe, à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin, qui lui avoit

coûté cent mille écus. Elle s'étoit retirée en Flandre, où elle étoit dame et propriétaire d'un comté et de deux marquisats qui lui rapportoient deux cent mille livres de rente. Elle avoit retiré chez elle, à Bruxelles, des évêques et des personnes du plus haut rang, avec qui elle partageoit ses revenus. Chassée de Flandre, forcée d'errer en Hollande et en Westphalie, et dans les états du duc de Brunswick, elle s'est enfin réfugiée à Ratisbonne, à l'âge de soixante-dix-huit ans, toujours incertaine de son dernier asile tant que la guerre continuera. C'est dans cette dernière ville, que, privée de tout ce qu'elle possédoit, elle n'a plus pour vivre que les dons que l'empereur de Russie s'est empressé de lui faire. C'est là qu'elle vit dans la retraite avec économie, donnant à la piété le temps qu'elle n'emploie pas à faire tout le bien que lui permet sa situation : c'est le portrait vivant de la femme forte que nous a tracé l'Ecriture sainte.

Audience de la reine, du duc et de la duchesse d'Angoulême.

Après l'audience du roi, nous nous rendîmes aux heures indiquées à celle de la reine : elle nous accueillit avec bonté, parla avec intérêt à MM. les députés de leur voyage, leur raconta les accidens qui lui étoient arrivés à elle-même, en traversant les marais de la Lithuanie. Elle s'adressa ensuite à moi pour me demander

des nouvelles de madame la comtesse de Marsan et du cardinal de Rohan. Après avoir quitté l'appartement de sa majesté, nous fûmes conduits chez le duc et la duchesse d'Angoulême. Ils reçurent MM. les députés avec une noble affabilité. La physionomie de la duchesse d'Angoulême nous parut pleine de majesté et de grâces : mon cœur, en la voyant, fut saisi d'une émotion respectueuse; je me rappelai ses malheurs, les dangers qu'elle avoit courus, livrée à la merci des régicides, et les moyens dont la Providence s'étoit servi pour conserver cet auguste rejeton du meilleur et du plus infortuné des monarques. Mais je dois ici avouer que quand le duc de Seran me nomma à cette auguste princesse, je m'aperçus d'une émotion qui altéra sensiblement son visage. J'en fus frappé; la présentation fut abrégée : en y réfléchissant, je pensai que ma présence lui rappeloit un procès où j'avois été acteur, et dont l'heureuse issue pour l'illustre accusé avoit si fort affecté la reine sa mère, qui, s'étant crue lésée, avoit engagé le roi à se rendre accusateur. Si j'avois pu le prévoir, je me serois abstenu, par respect, de paroître à la présentation.

Dans l'intervalle de notre présentation à la famille royale, je fis des visites dans le château aux personnes de ma connoissance;

je vis M. le comte de Saint-Priest, qui étoit ambassadeur à Constantinople lorsque j'étois chargé des affaires de France à la cour de Vienne, et avec qui j'avois correspondu. Sa conversation me fut très-utile. Ce ministre, versé dans la connoissance des cabinets de l'Europe, me mit au fait de celle du cabinet de Saint-Pétersbourg. Je dois à ses lumières et à ses renseignemens d'en avoir plus tôt et mieux saisi l'esprit. M. de Saint-Priest m'annonça que je devois dîner avec MM. les députés à la table du roi. J'appris à mon retour que le duc d'Aumont, en les invitant, n'avoit pas parlé de moi. En même temps je reçus un billet du comte de Saint-Priest, qui me disoit qu'il s'étoit trompé, et une invitation du comte d'Avaray qui me prioit de dîner avec lui dans son appartement. Il étoit, me disoit-il, un peu incommodé, et il désiroit causer en liberté avec moi. Ce tête-à-tête, où le comte d'Avaray, ami intime du roi, me confia les choses les plus intéressantes, étoit bien fait pour donner une nouvelle activité à mon dévouement pour mon souverain.

Le comte de Saint-Priest.

Nous profitâmes de notre séjour à Mittau pour faire réparer les voitures. Nous fûmes assez contens de notre auberge : nous y avions passé deux nuits et deux jours. La dépense de trois maîtres et de trois domes-

tiques, monta pour tout, en comprenant la voiture pour se rendre au château, dix ducats.

MM. les députés, enchantés du bon accueil qu'on leur avoit fait à la cour de Mittau, quittèrent cette capitale le 4 décembre, à huit heures du matin. La gelée étoit devenue si forte, qu'on fit rompre le pont qui étoit sur le Grosbach; il fallut passer sur un bac, à travers les glaces que cette rivière charioit en grande quantité.

Nous trouvâmes un chemin assez roulant jusqu'à Riga. Ce trajet est de six meilen et demi, ou treize lieues. Quoique depuis l'entrée en Courlande la route soit tracée par des poteaux qui indiquent les werstes, cependant la poste se paye encore par meilen jusqu'à Riga.

Faubourg de Riga.

Il étoit quatre heures du soir quand nous entrâmes dans le faubourg de Riga, en-deçà de la Dwuina, qui le sépare de la ville. Il faisoit encore jour. La Dwuina a, dans ce passage, un grand quart de lieue de largeur; nous espérions pouvoir nous rendre à l'autre bord; mais nous trouvâmes le pont de bois rompu par les glaçons. Il nous fallait un bateau, et aucun batelier ne voulut, à quelque prix que ce fût, se charger de passer nos voitures, parce que la nuit s'approchoit, et que les nombreux glaçons et le danger du vent

contraire forceroient d'employer, à la traversée, plus de trois heures, en louvoyant. Il fallut se résoudre à coucher dans le faubourg. Les bateliers s'engagèrent avec nous pour le lendemain, entre huit et neuf heures. Nous trouvâmes une bonne auberge, de bons lits et un bon souper. Le lendemain 5, nous étions, à huit heures du matin, sur les bords de la Dwuina; une foule de passagers et de voitures y attendoient comme nous. Les bateliers consentirent à passer nos voitures; mais ils refusèrent de passer les chevaux, en nous disant que nous trouverions des chevaux de poste à l'autre bord. Nos conducteurs, qui devoient nous rendre à Saint-Pétersbourg, trouvèrent le moyen de gagner les bateliers en leur promettant un ducat pour boire. Nous vîmes embarquer nos voitures, et deux chevaux pour chacune, sur un grand bateau à voile et à rames : les huit autres chevaux furent placés sur un autre bateau. Ce périlleux embarquement dura près d'une heure : on nous prévint que la traversée dureroit plus de trois heures. Nous laissâmes nos trois domestiques avec les voitures et les conducteurs russes, et nous nous fîmes conduire par de petites barques légères qui s'introduisoient plus facilement, et passoient plus lestement entre les glaçons. Ce trajet nous coûta un

Passage de la Dwuina, à travers les glaçons.

rouble. En une bonne demi-heure on nous transporta à l'autre rive. Nous nous rendîmes de suite à l'hôtel de Londres qu'on nous avoit indiqué. Après avoir jeté un coup d'œil sur notre logement, et ordonné notre dîner, nous revînmes à la Dwuina. Nous vîmes les bateaux à pleines voiles, luttant avec peine contre le vent et les glaçons, et obligés de louvoyer, en faisant très-peu de chemin. Le quai où on débarquoit étoit rempli d'une foule de monde qui vendoit ou achetoit toutes sortes de comestibles, chargeoit ou déchargeoit des bateaux. C'est sur ce quai que sont les comptoirs publics des changeurs d'argent. Ces comptoirs sont curieux pour un étranger. Sous une galerie de bois, ou plutôt un hangar, on voit des tables où sont en pile des tas de ducats, de thalers, de roubles d'argent, de la monnoie de cuivre de cinq et de deux copeiks, et du papier-monnoie : on y change de l'or, de l'argent contre de la monnoie de cuivre ou du papier-monnoie. Ces papiers sont de cinq, de dix, de vingt-cinq, de cinquante, de cent, de deux cents roubles, et variés par la couleur. On change aussi du papier contre de l'or et de l'argent, ou du cuivre : ces comptoirs sont en grand nombre; la plupart des changeurs sont Russes; on y trouve quelques Juifs. Il faut que le commerce soit

Riga.

Le quai où l'on débarque.

Les comptoirs pour le change de l'argent.

lucratif, car on trouve aussi plusieurs de ces maisons de change dans la ville. On m'assura que ces changeurs ne savoient ni lire, ni écrire, ni chiffrer : ils n'en sont pas moins de très-habiles et de très-prompts calculateurs : ils ont une petite tablette encadrée, sur laquelle se trouvent des fils d'archal où on a enfilé de très-petites boules; le premier fil d'archal désigne les unités, le second, les dizaines ; le troisième, les centaines ; le quatrième, les mille ; ainsi des autres. Dans un clin d'œil, par le moyen de ces boules, ils ont fait le calcul le plus compliqué. Les marchands russes n'ont pas d'autre méthode pour tous leurs calculs.

Riga, capitale de la Livonie, a été, de tous temps, une ville très-commerçante : sa situation, presque à l'embouchure de la Dwuina, à trois lieues de la mer Baltique, lui donne de grandes facilités pour ses communications avec la Russie, la Suède, le Danemarck, l'Allemagne et l'Océan. Après la bataille de Pultawa, Riga, ainsi que la Livonie, l'Estonie et l'Ingrie, passa de la domination suédoise sous celle de la Russie. Cette ville a conservé ses priviléges et son ancienne administration municipale. La langue allemande y est encore la langue dominante, ainsi que la religion

luthérienne de la confession d'Augsbourg. D'ailleurs, tous les cultes, même le catholique, y sont permis, et chacun a son église et ses ministres.

Riga m'a paru peuplée : les rues, quoique étroites, sont bien percées; les maisons, pour la plupart, sont bien bâties. La façade de l'hôtel-de-ville a de l'apparence, mais l'intérieur n'est qu'un amas de chambres qui forment les bureaux de l'administration municipale et de la police. La salle où le magistrat tient ses séances, est belle et bien décorée. M. Schwartzs, bourguemestre-régent, que nous y rencontrâmes, nous accueillit avec grâce et politesse; il s'exprimoit également bien en français et en allemand; nous eûmes à nous louer de ses honnêtetés et de ses offres obligeantes. L'église de Saint-Pierre, principale église luthérienne, mérite d'être vue. L'orgue, surtout, passe pour un chef-d'œuvre. Riga a des remparts, une forte garnison et un gouverneur militaire. La magistrature a une garde particulière, soudoyée par la ville; elle porte aussi le costume militaire. Le faubourg de Riga, du côté de la Russie, est considérable. Ses rues, multipliées, sont alignées : les maisons sont de bois, mais travaillées avec art, et presque toutes peintes. Si ce fau-

bourg ne touchoit pas Riga, on le prendroit pour une jolie petite ville.

Le commerce principal de Riga est en chanvre, pour les câbles et les cordages des vaisseaux : on en voit des magasins considérables. On embarque aussi des bois de construction et des planches pour les bâtimens de mer.

On montre encore à Riga le lieu où l'infortuné prince Ivan fut enfermé avec son père et sa mère, lorsque, encore enfant, et sous la régence établie par feu l'impératrice Anne, il fut détrôné par Elisabeth, à qui cette révolution donna la couronne. Ivan, fils de la princesse Anne, nièce de l'impératrice Anne et du prince Ulric, duc de Brunswick, avoit été proclamé empereur en octobre 1740, d'après le testament de la défunte impératrice. Ce jeune empereur fut d'abord enfermé dans la citadelle de Riga, puis dans le fort de Dunamunde, ensuite à Ovanienbourg, et enfin à Sellusselbourg, où il a été inhumainement massacré dans les commencemens du règne de Catherine II. Ce règne, qui a mérité à Catherine le nom de *Semiramis du Nord*, a débuté par l'assassinat de Pierre III, son mari; et, pour mieux étayer ce trône teint de sang, elle a fait massacrer le prince Ivan, pour qui les Le prince Ivan.

seigneurs russes, mécontens, pouvoient opérer une révolution (1).

Nos voitures n'eurent passé la Dwuina qu'à trois heures après-midi : nous fûmes obligés de séjourner pour faire réparer les brancards de la voiture du commandeur de Baden. Nous fûmes contens de l'hôtel de Londres, où nous logions; il nous en coûta vingt-cinq roubles pour deux nuits, un dîner, un souper et un déjeuner dînatoire. Nous y fîmes emplette de vin, de provisions de bouche; car, n'étant point en poste, on nous prévint que dans les auberges russes où nous nous arrêterions pour dîner et coucher, nous ne trouverions pas plus de ressources que dans les karschmatts juifs de Pologne. Si nous avions été en poste, nous aurions pu manger et loger chez les maîtres de poste, où en général on est bien; mais ils ne reçoivent que les personnes qui se servent de chevaux de poste.

---

(1) Quoique Catherine ait profité de ces deux crimes, on ne peut pas assurer qu'elle y ait participé d'une manière active, ni qu'elle les ait commandés. Mais tout en restant indécise, l'équitable histoire l'accusera du moins d'avoir comblé de faveurs les auteurs de ces assassinats; et, dans ce cas même, les bienfaits dont elle a enrichi le vaste empire soumis à sa domination, suffisent à peine pour la défendre. (*Note de l'Editeur.*)

Depuis Riga jusqu'à Saint-Pétersbourg, les stations de poste se comptent par werstes : les poteaux les indiquent de werste en werste. Il y a des stations de onze, de quatorze, de dix-huit, de vingt, de vingt-deux, de vingt-quatre et vingt-cinq werstes; sept werstes font un meilen d'Allemagne, ou deux lieues de France. On paye au maître de poste deux copeiks pour un cheval, par werste, et un copeik au bureau des passeports, pour l'impôt impérial; ainsi chaque cheval de poste coûte trois copeiks par werste.

ROUTE

De Riga à Saint-Pétersbourg.

On compte, de Riga à Saint-Pétersbourg, cinq cent soixante-six werstes, ou quatre-vingt-un meilen, ou cent soixante-deux lieues. La route est marquée par des poteaux, et elle est entretenue par les villages circonvoisins. De petits poteaux, placés à l'opposite des grands, qui marquent les werstes, indiquent ces villages, et le nombre de werstes à leur charge.

Traversée de Riga à Saint-Pétersbourg.

Après deux jours de séjour à Riga, nous en sortîmes le 6 décembre, à onze heures du matin. La gelée avoit endurci le sable des chemins; en été, ces chemins doivent

être très-pénibles : ces contrées ne sont qu'une mer de sable. Nous ne fîmes, ce jour-là, que vingt werstes. Nous étions très-contens de nos conducteurs; mais il falloit tous les jours, vers midi, s'arrêter deux bonnes heures pour laisser reposer et repaître leurs chevaux : c'étoit les plus belles heures du jour; il faisoit nuit à quatre heures du soir, et le jour ne se montroit qu'à huit heures du matin. Cette manière de voyager est nécessairement plus lente que la poste, et elle a l'inconvénient de multiplier la dépense dans de très-mauvais gîtes. Notre premier gîte, depuis Riga, fut dans un karschmatt isolé : l'hôte, qui étoit Livonien, avoit servi en Prusse; il parloit allemand. Les karschmatts russes sont moins sales et moins dégoûtans que ceux de Pologne; mais les ressources qu'on y trouve sont à peu près les mêmes.

Passage d'une rivière à demi-glacée.

Le lendemain, nous étions, à la pointe du jour, sur les bords d'une rivière qui charioit de gros glaçons, et qu'il falloit passer sur un bac : nous y trouvâmes beaucoup de chariots et de passagers qui attendoient les bateliers établis à l'autre bord. On les héla inutilement pendant plus d'une heure : il n'étoit pas agréable de s'impatienter à pure perte. Enfin ces bateliers parurent; ils employèrent plus

d'une demi-heure à démarrer le bac du milieu de la glace. Nos voitures passèrent l'une après l'autre. Il faisoit un froid rigoureux.

Rencontre de l'archiduc palatin avec la grande-duchesse son épouse.

Au sortir du bac, nous trouvâmes les premières voitures de bagages de l'archiduc palatin. Nous le rencontrâmes lui-même avec son épouse, entre les stations de Roppa et de Legerdorff, à soixante-dix-huit werstes de Riga. Sa suite nous parut très-nombreuse : il y avoit deux cents chevaux à chaque relais; les voitures étoient attelées de dix à douze chevaux. L'archiduc étoit seul, avec la grande-duchesse son épouse, dans sa voiture; ils étoient précédés et suivis par des dames et des seigneurs autrichiens et russes : les Russes, jusqu'à la frontière, et les Autrichiens jusqu'à Vienne. Nous nous arrêtâmes par respect. Les deux augustes époux nous saluèrent avec bonté. L'archiduchesse nous parut d'une physionomie gracieuse et intéressante.

Nos conducteurs, malgré la brièveté des jours, faisoient trente-six à quarante werstes par jour. En traversant la Livonie, nous avons observé que les villages et les hameaux y sont en grand nombre. Les maisons sont de bois, et n'ont, comme en Pologne, que le rez-de-chaussée; on les couvre en chaume. Nous y avons succes-

sivement remarqué des champs fertiles, des marécages, des forêts de pins et de bouleaux.

Wolmery. A cent quatre werstes de Riga, on passe par la petite ville de Wolmery. Les maisons, quoique construites en bois, ont un étage, de belles croisées, et sont même assez élégantes. Nous y aurions trouvé de bons lits et un bon souper; mais il n'étoit que quatre heures du soir; il faisoit encore jour; nous devions avoir un clair de lune. Nous hésitâmes quelques minutes; mais, de concert avec nos voituriers, nous passâmes douze werstes plus loin, où nous trouvâmes un karschmatt russe, maison isolée, où nous fûmes moins mal que dans nos gîtes précédens.

Walque. Le lendemain, nous fûmes obligés de nous arrêter [illegible] une heure, dans une petite ville nommée Walque, entre la station de poste de Gulpen et de Teiglits, à dix werstes de cette dernière : les ressorts de la voiture du commandeur de Baden étoient cassés. Nous trouvâmes heureusement, à l'entrée de la ville, une très-bonne auberge où l'on parloit allemand; nous y eûmes un bon souper et de bons lits. Le maréchal, logé à peu de distance de cette auberge, étoit allemand et bon ouvrier : il travailla toute la nuit, et tout fut fini pour huit heures du matin.

Nous arrivâmes le 11 octobre à Dorpat, jolie petite ville, à deux cent trente werstes de Riga : ses rues sont larges, et les maisons agréablement bâties, quoique la plupart construites en bois, et quelques-unes en brique. Nous logeâmes vis-à-vis l'hôtel du bourguemestre, chez un nommé Baumgarlen, où on parloit allemand. Nous fûmes bien logés, bien couchés, bien nourris : il n'en coûta que trois ducats. Nous nous pourvûmes de comestibles et de vin jusqu'à Narva. Dorpat.

A notre réveil, nous vîmes la terre couverte de neige; c'étoit la première de cet hiver : chose extraordinaire de se trouver sans neige dans le nord, le 11 décembre.

Avant d'arriver à Narva, nous longeâmes pendant quelque temps le grand lac *Piebus*. Il y a près de ce lac, où le poisson abonde, un village russe très-peuplé, et d'une étendue démesurée : on y compte trois à quatre mille âmes : tous les habitans sont pêcheurs. Nous y couchâmes dans un karschmatt, où une foule de pêcheurs russes se succédèrent toute la nuit, pour se gorger d'eau-de-vie et de bière. Notre sommeil, sur la paille, y fut souvent interrompu par leurs chansons et leurs cris d'ivresse. Lac Piebus.

Quand on est à Schaudley, village à trente-sept werstes de Narva, on découvre, à gauche de la route, le golfe de Finlande, et on côtoye ses bords pendant cinq à six Golfe de Finlande.

werstes. Cet immense horizon, ces flots qui battoient le rivage, ou qui s'enfuyoient en grondant presque jusqu'en pleine mer, formoient un tableau imposant. Nous ne découvrîmes aucun vaisseau ; la saison n'étoit pas propre à la navigation.

A notre coucher, avant Narva, nous ne trouvâmes dans un karschmatt isolé, qu'une très petite chambre pour nous gîter sur de la paille. Un colonel russe, avec sa femme et ses domestiques, occupoient les deux chambres qui sont destinées pour les étrangers. Dès qu'il sut qui nous étions, il vint très-honnêtement nous offrir une de ses chambres : il parloit le français et l'allemand, et alloit à Saint-Petersbourg; il venoit de l'armée de Suwarow; nous étions à souper, et nous avions déjà fait nos arrangemens pour la nuit. Le colonel russe accepta un verre de vin, et nous le remerciâmes de sa politesse et de son obligeance. Notre hôtesse, que l'on voulut payer en ducats, nous pria de lui donner de préférence de la monnoie de cuivre, ou du papier.

Narva. Le samedi 14 décembre, nous entrâmes à Narva au jour tombant : nos conducteurs n'ayant pu trouver l'auberge qu'on nous avoit indiquée, nous tombâmes par hasard dans une qui a été la meilleure de notre route. On nous introduisit dans une grande

salle bien chauffée et bien meublée. Notre hôte, nommé *Georgens Kaufman*, et sa femme parloient allemand ; on nous servit un très-bon souper. Nous nous y régalâmes d'un excellent poisson qu'on appelle *nadel* ou aiguille ; il a la tête effilée, et n'a que six pouces de long et un pouce de large ; il est très-délicat. Nous eûmes du vin du Rhin et du vin de France, que MM. les députés trouvèrent bon ; nos lits étoient divins. Après le déjeûner du lendemain, notre dépense se monta à quatre ducats.

Nous repartîmes le 15, à huit heures du matin. La gelée et la neige avoient rendu les chemins très-glissans : pour sortir de Narva, il falloit passer, avec les voitures, par une descente très-rapide. Notre hôte nous conseilla de ne monter en voiture que hors de la porte de la ville ; il s'offrit de nous conduire par un sentier où il y avoit beaucoup d'escaliers, tant la pente étoit roide. Nous attendîmes nos voitures pendant un grand quart d'heure ; il fallut, pour la descente escarpée, les enrayer des quatre roues, et les faire retenir par derrière avec des câbles.

La Narousky ou la Pluza.

Hors la porte de la ville, où nous attendions nos voitures, coule la Narousky ou la Pluza, rivière bien connue dans la vie de Charles XII, roi de Suède. Elle sépare

Narva d'une forteresse qu'on appelle *Ivangorod* ou ville d'Ivan.

Narva, capitale de l'Estonie, est une ville fortifiée, avec remparts, fossés pleins d'eau, demi-lunes, ouvrages à cornes et à couronne. Sa garnison, lors de notre passage, étoit composée de deux bataillons de grenadiers. A deux werstes de Narva, en remontant la rivière, est une cascade qu'on dit mériter la curiosité des étrangers; notre hôte vouloit nous y mener, mais nous aimâmes mieux continuer notre route.

Victoire mémorable de Charles XII, roi de Suède, à Narva.

Le site de Narva devient très-intéressant pour ceux qui ont lu l'histoire de Charles XII; c'est à Narva que ce monarque si extraordinaire attaqua, avec huit mille Suédois, l'armée moscovite, forte de soixante mille hommes.

Ivangorod.

La forteresse d'Ivangorod, qui est séparé de Narva par la rivière et un pont de bois, appartenoit aux Moscovites lors de la bataille de Narva. Les Moscovites avoient obtenu ce petit espace sur la frontière de l'Ingrie; ils y avoient bâti un fort avec quatre tours, sur un terrain plus élevé que Narva, pour y observer les mouvemens de la garnison suédoise, et défendre le passage du pont en cas d'hostilités. Les Russes ont conservé ce fort même depuis que Narva

est sous leur domination ; un piquet de la garnison, qui se renouvelle tous les jours, en a la garde.

Au sortir de Narva, nous trouvâmes des chemins marécageux traversés, pour ne pas s'embourber, par des rondins de pins de trois à quatre et cinq pouces d'épaisseur, placés si près les uns des autres, que le cahotement des voitures n'est pas fort sensible. A notre passage, la neige avoit rempli les intervalles, et la gelée rendoit ce chemin moins pénible. Cette contrée n'est, pendant quinze à vingt werstes, qu'un marécage ; peu d'habitations, peu de culture, des forêts de bouleaux et de pins. On nous avoit prévenus à Narva que nous pourrions bien être arrêtés par la rivière qui coule près de la ville d'Iambourg, à vingt-deux werstes de Narva, si la glace ne permettoit pas encore de la passer en voiture. Effectivement, arrivés sur les bords de cette rivière, nous vîmes l'impossibilité de la passer vis-à-vis Iambourg sur la glace; elle ne charioit plus; mais les glaçons arrêtés et liés ensemble d'une manière informe, et laissant de fortes lacunes, ne permettoient pas encore aux voitures de s'y hasarder. La Luga, (c'est le nom de cette petite rivière qui sépare un grand village, très-peuplé, avec une belle église grecque et d'élégantes maisons de bois à fenêtres à grands carreaux); la Luga,

Passage dangereux de la Luga.

hautement encaissée, étoit d'un accès difficile : les gens de pied, les chevaux la traversoient sur la glace; mais on n'avoit pas encore frayé le passage des voitures, en abattant les hautes et fortes aspérités que formoient d'énormes glaçons de deux pieds d'épaisseur. Une foule de paysans du village que nous venions de traverser, et de la ville d'Iambourg, étoient sur les deux rives; ils s'offroient à l'envi d'aplanir les glaçons et de passer les voitures à bras. Les uns demandoient vingt roubles par voiture, d'autres pour quinze. Des Allemands qui se trouvoient dans la foule, nous dirent que le passage dans cet endroit étoit trop dangereux et trop coûteux. Eux et des paysans qui sembloient être à leurs ordres, nous proposèrent de passer les voitures pour dix roubles, si nous voulions consentir à les envoyer à un autre passage, deux à trois werstes plus bas. Pour nous déterminer, ils nous ajoutèrent que le chemin étoit frayé, que le comte de Cossé-Brissac, allant de Mittau à Saint-Pétersbourg, y avoit passé la veille. Nos conducteurs russes furent aussi de cet avis. On accepta l'arrangement : les voitures, escortées par nos trois domestiques, se rendirent à ce nouveau passage. MM. les députés et moi nous allâmes à Iambourg, en traversant la rivière glacée à l'endroit où étoit le bac. Cette traversée

Iambourg.

fut l'affaire de huit à dix minutes ; il étoit nuit. On nous conduisit chez un traiteur allemand, établi à Iambourg depuis long-temps. Nous fûmes d'abord refusés, parce que l'hôte et l'hôtesse étoient absens : la mère, qui étoit allemande aussi, survint, et nous fit un meilleur accueil ; elle nous offrit à coucher et à souper comme elle pouvoit. Elle envoya chercher son gendre, né Lyonnais, qui savoit le français, l'allemand et le russe ; il étoit, à Iambourg, à la tête d'une manufacture de flanelle et de couvertures, moitié coton et moitié laine. Nous eûmes trois petites chambres, de mauvais lits, et un souper tel quel. Nos voitures, que nous avions quittées à quatre heures, n'étant point encore arrivées à neuf heures du soir, nous causèrent de vives inquiétudes ; enfin, elles arrivèrent à neuf heures et demie. Elles avoient couru le plus grand danger : pour parvenir au bord de la rivière, il falloit descendre à pic une montagne très-escarpée ; on détela les chevaux ; cent paysans, avec de grosses cordes, retenoient par derrière chaque voiture, dont les quatre roues étoient enrayées. Les paysans, qui retenoient celle du grand-bailli de Pfürdt, se sentant entraînés, lâchèrent prise ; la voiture, abandonnée à elle-même, descendit, avec une vitesse effrayante, à travers des pierres ; son extrême

vitesse l'empêcha de se briser, et elle arriva seule au delà du milieu de la rivière glacée. Le passage coûta trois ducats, parce qu'il fallut donner pour boire aux paysans qui aidèrent les chevaux à remonter les deux voitures à l'autre rive. La mère de notre hôte chercha à nous amuser; elle jasoit facilement, et savoit de plaisantes anecdotes : le gendre se multiplioit pour nous être utile; ils étalèrent devant nous des échantillons de leur manufacture : MM. les députés firent emplette de flanelle et de couvertures pour sept à huit ducats. Notre dépense, en y comprenant le vin de Bourgogne que le gendre nous procura, monta à cinq ducats.

Iambourg est une petite ville où l'on voit une belle église grecque; il y a trois maisons publiques en brique pour la magistrature et les écoles : elles sont bien bâties; la place est régulièrement construite, bordée de maisons en brique uniformes, à boutiques, sous lesquelles règnent des arcades. Tous ces bâtimens, élevés sous le règne de Catherine II, sont négligés : on ne les répare pas; ils finiront par tomber en ruine. Le culte catholique est permis à Iambourg; il y a une église dans une maison particulière, et un curé pour la ville et les environs; il ne vit que de son casuel. Il y a près d'Iambourg une colonie

d'Allemands attirée par Catherine II, qui leur a donné en propriété des terrains à défricher, avec franchise de vingt ans.

Nos conducteurs, fatigués, comme nous, de la longueur du voyage, nous promirent de nous rendre, le mardi 17, à Saint-Pétersbourg. Nous sortîmes d'Iambourg le lundi 16, à trois heures du matin; il faisoit un beau clair de lune : il nous restoit encore cent vingt-cinq werstes; nous en fîmes quatre-vingts ce jour-là.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes, à dix heures du matin, à Sarkoéselo, à vingt werstes de Saint-Pétersbourg. La neige tomboit à gros flocons; mais comme cette route est très-fréquentée, nous trouvâmes ensuite le chemin frayé. Nos conducteurs, depuis notre coucher, avoient quitté la route de poste pour celle où nous étions, plus courte de quatre à cinq werstes. Sarkoéselo est un bourg dont les maisons de bois sont agréablement construites; on y voit une église grecque, dont le dôme est en partie doré, et couvert de tuiles vertes. Nous descendîmes pour déjeuner, tandis que les chevaux se reposoient dans une auberge qui avoit de l'apparence. La chambre où nous fûmes reçus, au premier étage, étoit très-propre, et tapissée en papier. Il y avoit, devant une image de la Vierge, une lampe allumée. Tandis que Sarkoéselo.

nous déjeunions, les popes vinrent réciter des prières près du lit de la femme, qui étoit accouchée. Nous crûmes entendre des Juifs dans leur synagogue; nous restâmes là deux heures : on nous demanda quatre roubles; deux pour le manger, et deux pour le loyer de la chambre. C'étoit payer bien cher un mauvais déjeuner et un loyer de deux heures; mais les Russes se plaisent, dit-on, à écorcher les étrangers. Contester avec eux, seroit superflu et dangereux : il faut payer et se taire. Il y a, à Sarkoéselo, une maison impériale bâtie en bois, par l'impératrice Elisabeth; on l'appeloit la petite maison de Catherine II : c'étoit sa retraite favorite, quand, débarrassée du cérémonial de la cour, elle vouloit passer quelques jours avec les seules personnes de son intime société.

Chaussée impériale.

Nous quittâmes Sarkoéselo à midi : la route, de là à Saint-Pétersbourg, est vraiment une chaussée impériale; elle est large et bien bombée. La neige, qui la couvroit, nous empêcha de voir qu'elle est très-bien affermie sur un terrain de sables : des pyramides de marbre indiquent les werstes. A notre droite, cette chaussée étoit bordée par une suite de maisons de campagne, qui, par leur architecture variée, nous parurent comme une maison impériale avec ses dépendances champêtres. Nous ap-

prîmes ensuite que toutes ces maisons appartiennent à de grands seigneurs russes, qui, dans un terrain où il ne peut croître que des pins, du bouleau et de l'aulne, ont créé de très-beaux jardins et de charmantes habitations; par le luxe qui y règne, elles peuvent être comparées à des maisons royales : c'est une digne avenue d'une ville impériale.

Arrivée à Saint-Pétersbourg.

Nous nous trouvâmes à deux heures à la porte de Saint-Pétersbourg. Cette porte isolée ressemble à un arc de triomphe ; de là à la ville, il y a encore une distance de trois à quatre cents toises : près de cette porte, est un corps-de-garde où tout arrivant et tout sortant doit entrer et se montrer pour donner son nom, et dire d'où il vient et où il va : les limites de la ville, tracées par un mur peu élevé et un fossé plein d'eau, se réunissent à cette porte comme à toutes celles de la ville. On nous invita à descendre de voiture pour aller montrer nos passeports, dire notre signalement, et indiquer le lieu où nous devions loger : l'officier, commandant le poste, ne savoit ni français ni allemand ; mais un jeune officier, qui siégeoit au bureau, et qui tenoit la plume, sachant le français, nous servit d'interprète : on nous fit un très-grand nombre de questions sur le but de notre voyage ; enfin, après un pourparler qui dura une

demi-heure, on nous laissa partir, en nous annonçant que, le lendemain matin, il faudroit nous présenter chez le commandant militaire, à qui on alloit envoyer nos passeports.

Les hôtels garnis les plus renommés à St.-Pétersbourg, sont chez Demuth, sur le canal de la Moïka, l'hôtel de Londres, qui lui appartient; sur la place et vis-à-vis de l'Amirauté, l'hôtel de Grodno; et chez le traiteur français nommé Huguet, dans la Moskoi. Nous descendîmes à l'hôtel de Londres, comme étant près du palais impérial et sur une très-belle rue. Nos conducteurs, qui ignoroient les rues, nous firent circuler assez long-temps; enfin nous fûmes logés à huit heures du soir. En entrant dans la ville, à trois à quatre cents toises de la porte par où nous arrivâmes, nous passâmes sur un beau pont de granit sur le canal appelé la Fontanka. De ce pont, on voit à gauche le golfe de Cronstadt, et sur ses bords, de vastes chantiers, où se trouvent de grands amas de bois de construction pour les vaisseaux.

Hôtel de Londres. L'hôtel de Londres a un concierge placé par Demuth, propriétaire : il loue les chambres qui sont bien meublées, fournit des lits et le linge de chambre, et se charge de faire chauffer les poêles; mais il ne donne pas à manger. Un traiteur français

loge dans le même hôtel, au rez-de-chaussée : on fait prix avec lui pour la table.

Visite du matin au commandant.

Le soir de notre arrivée, le concierge, après avoir pris nos noms et ceux des domestiques, ainsi que nos qualités, nous annonça que, le lendemain matin, il falloit nous présenter à sept heures, avant la parade, qui est à huit heures, chez le commandant militaire. Ce commandant loge au palais impérial : l'heure nous parut très-indue pour une pareille présentation ; mais il nous assura que cette visite à cette heure étoit de rigueur, et qu'il seroit puni, si, faute d'avoir été prévenu par lui, nous n'y paroissions pas ; que le commandant était déjà instruit de notre arrivée par l'officier du corps-de-garde de la porte par où nous étions entrés, et que lui-même avoit déjà envoyé nos noms. Il nous parut dur, arrivant si tard et fatigués de notre longue route, d'être obligés de nous lever, avant six heures, le lendemain pour être rendus avant le jour chez M. le commandant ; mais il fallut se plier à cet usage très-extraordinaire. Nous nous rendîmes au palais en carrosse de remise : nous étions dans l'antichambre de M. le commandant à sept heures ; le soldat de garde à qui notre domestique de louage parla, répondit que le général n'étoit pas visible. Nous insistâmes, en disant les ordres

qu'on nous avoit intimés la veille : les domestiques dormoient sur des chaises, et un adjudant dormoit, tout habillé, sur un canapé. Une lampe éclairoit cette antichambre; au bruit du colloque, l'adjudant se réveilla, se secoua et vint à nous; il parloit français; nous lui dîmes qui nous étions et l'ordre que nous avions reçu : il se rendit incontinent dans la chambre du commandant, qui dormoit, nous dit-on, d'un profond sommeil : après une demi-heure, l'adjudant nous introduisit. Le général étoit en robe de chambre; il nous reçut avec infiniment de grâce et d'honnêtetés, nous fit mille excuses, en ajoutant que l'ordre de se rendre si promptement chez lui ne regardoit que les officiers russes; qu'un ordre aussi sévère et aussi extraordinaire, s'il n'étoit pas limité, donneroit aux étrangers une bien mauvaise idée de la politesse russe; qu'il étoit très-peiné de ce mal entendu : il nous prévint avec intérêt sur les maladies qui régnoient à St.-Pétersbourg, nous indiqua les précautions à prendre pour s'en garantir, et les remèdes dont on se servoit avec succès quand on en étoit atteint. Son accueil et sa conversation nous dédommagèrent de notre réveil trop matinal ; M. le lieutenant-général, comte de Schwetzin (c'est le nom du commandant), nous rendit visite à notre hôtel le jour

même. Quand, à notre retour, nous rendîmes au concierge ce qui nous avoit été dit, il nous assura qu'il auroit été sévèrement puni, s'il ne nous avoit pas donné communication de l'ukase impérial signifié à tous les hôtels garnis de Saint-Pétersbourg.

Le soir de notre arrivée, comme il étoit tard et qu'il faisoit très-froid, on nous monta trois lits dans une chambre chauffée. Mais le lendemain, à l'issue de notre visite, nous fîmes nos arrangemens avec le concierge pour nos appartemens, et avec le traiteur pour la nourriture. Un grand et Notre appartement. bel appartement de trois pièces et un cabinet meublés pour les maîtres, une chambre pour les domestiques, et une pour salle à manger, pour les six pièces et six lits, cent trente roubles par mois ; tout est fixé : on ne marchande pas. On paye à part la chandelle et les feux : le feu coûte trente copeicks par jour pour chaque fourneau, et soixante, si on fait deux fois du feu par jour ; ce qui est nécessaire dans les grands froids. Il faut cent copeicks pour un rouble ; le rouble, en papier ou en cuivre, est évalué à un florin, six à huit kreutzers de Vienne ou trois francs de France : pour un ducat, on a quelquefois cinq roubles en papier ou en cuivre, quelquefois moins ; le rouble d'ar-

gent vaut près de quatre francs de France : on n'en donne que trois pour un ducat.

Le traiteur.

Le traiteur apporta sa feuille où sont marqués les différens prix pour un repas. A dîner, la soupe, le bouilli, une entrée, le rôti et un entremets, un rouble et demi par tête, sans vin, ni dessert, ni café : il fournit le linge de table et les couverts en argent; la portion de café au lait avec un petit pain pour déjeûner, soixante copeicks; celle de chocolat, quatre-vingts copeicks; celle de thé, cinquante copeicks; une tasse de café sans lait, après le dîner, vingt-cinq copeicks. Le traiteur a des vins de différens prix, ou on s'en procure chez des marchands de vin : le vin le plus commun coûte quatre-vingts copeicks la bouteille, qui ne contient que quatre bons verres. Quand on veut avoir du bon vin ordinaire, il faut le payer un rouble et demi et deux roubles. Le vin de Bourgogne coûte quatre roubles, le vin de Bordeaux trois roubles, celui de Champagne cinq roubles, celui du Rhin cinq roubles; le tout en papier ou en cuivre. Quand on soupe, on paye à proportion des plats qu'on demande. Le seul commandeur de Baden soupoit à un rouble par repas. On donna l'argent à dépenser aux domestiques : un rouble et demi par tête, et autant par jour au domestique de louage.

MM. les députés prirent une voiture de remise à quatre chevaux. Prix fait, cent cinquante roubles par mois, cent roubles pour deux chevaux et la voiture, deux cents roubles pour six chevaux. Les voitures à six et à quatre chevaux ont un cocher et un postillon; celles à deux n'ont qu'un cocher. A la fin du mois, on donne, pour boire, deux à trois roubles à chacun de ces conducteurs.

Carrosse de remise à 4 chevaux.

A Saint-Pétersbourg, un usage ancien marque, par le nombre des chevaux, les titres et les dignités; les princes, les ambassadeurs, les maréchaux, les grandes charges de la cour, ont le droit de faire atteler six chevaux à leur carrosse, soit pour aller à la cour, soit pour leurs visites, soit pour la promenade : les lieutenans-généraux, les généraux-majors, ont droit à quatre chevaux. Les personnes non titrées ne peuvent aller en voiture qu'avec deux chevaux. On mettoit autrefois beaucoup d'importance en Russie à pouvoir aller à quatre ou six chevaux. On faisoit peu de cas des personnes qui ne pouvoient paroître qu'à deux chevaux; on ne les regardoient que comme des gens d'une classe subalterne : en Russie, tout le monde est classé; on compte huit classes. Il faut être des quatre ou cinq premières pour être admis dans les bonnes sociétés.

La manie des quatre et des six chevaux est un peu passée de mode : les grands et les ambassadeurs commencent à habituer les yeux à ne les voir actuellemeut dans les rues qu'avec deux chevaux : le luxe des six chevaux est réservé pour les jours de gala et de promenades publiques. Cependant les femmes titrées tiennent encore beaucoup à leur ancien usage. L'empereur, l'impératrice, les grands-ducs et les grandes-duchesses sont pour l'ordinaire à six chevaux, rarement à huit; on les distingue par la livrée impériale, qui est verte, rouge et or, et par les personnes à cheval qui précèdent et accompagnent la voiture.

On crut devoir nous apprendre toutes ces particularités dans le moment de notre arrivée : MM. les députés, étant l'un grand-croix et l'autre commandeur, avoient le rang l'un de lieutenant-général, et l'autre de général-major, avec le droit de carrosse à quatre chevaux, et celui de porter la plume blanche au chapeau ; prérogative réservée à Saint-Pétersbourg aux seuls hommes titrés : les colonels et tous les grades qui sont au-dessous n'en ont pas le droit.

Séjour à Saint-Pétersbourg.

Mon séjour dans cette résidence impériale a été de près de six mois : je me suis

trouvé à portée d'en bien examiner le physique, et d'en étudier le moral. J'ai cru devoir jeter sur le papier mes observations, et entrer dans quelques détails sur la mission de MM. les députés auxquels j'avois l'honneur d'être associé. Les détails pourront intéresser les lecteurs qui ne connaissent pas Saint-Pétersbourg, et les personnes qui seroient dans le cas d'y aller par curiosité ou pour affaires. Pour embellir ces détails, mon imagination ne se permettra ni écarts, ni fictions, ni narrations mensongères. Je serai simple et vrai ; je dirai ce que j'ai vu et comme je l'ai vu : mon but principal est d'éclairer ceux qui, placés à une grande distance, veulent avoir des notions exactes sur une ville devenue l'une des premières de l'Europe, et sur une cour dont l'influence dans les affaires du continent est aujourd'hui si prépondérante. MM. les députés du grand-prieuré d'Allemagne ne furent pas plutôt convenus de leur arrangement à l'hôtel de Londres, qu'ils s'empressèrent d'annoncer leur arrivée, et de demander à l'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne et au lieutenant de l'empereur grand-maître, le jour et l'heure pour leurs premières visites : ils furent admis le jour Visites.
même chez S. E. M. le comte de Cobentzl, ambassadeur de la cour de Vienne, et le lendemain, chez S. E. M. le maréchal comte de

Soltikoff, lieutenant du grand-maître : j'avois l'honneur de les accompagner.

A l'ambassadeur impérial, comte de Cobentzel.

Le comte de Cobentzl reçut la députation avec toutes les démonstrations de l'intérêt et de l'obligeance ; on lui remit une lettre du prince grand-prieur d'Allemagne. Il promit ses bons offices partout où son ministère pourroit être utile, et nous invita à dîner pour le lendemain. Cet ambassadeur avoit connu le grand-bailli de Pfürdt au congrès de Rastadt, et il voulut bien se ressouvenir de m'avoir souvent vu à Vienne, lorsque, très-jeune encore, il y faisoit, sous le prince de Kaunitz, ami de son père, son noviciat de diplomatie. M. de Cobentzl avoit sur la place impériale un superbe hôtel, dont les magnifiques appartemens auroient pu être habités par un souverain : il y tenoit avec dignité un grand état. C'étoit chez lui qu'avoit logé l'archiduc palatin, qui venoit de se marier.

Au maréchal, comte de Soltikoff, lieutenant du grand-maître.

M. le maréchal comte de Soltikoff fit à MM. les députés, l'accueil le plus gracieux : on lui remit les lettres que le prince grand-prieur et le chapitre lui envoyoient avec la copie des lettres de créance pour l'empereur grand-maître : c'est par son canal qu'on devoit apprendre les ordres de sa majesté impériale pour le jour et l'heure de l'audience publique. M. le maréchal avoit fait trouver chez lui, au moment où il nous

reçut, le commandeur de la Houssaye, vice-chancelier de Londres, sur qui rouloit tout le travail de la chancellerie maltaise. Ce chevalier français avoit toute la confiance de l'empereur grand-maître, de son lieutenant, du sacré conseil, et du principal ministre comte de Rostopchin : c'est à lui qu'on adressoit tous les mémoires, et c'est sur son rapport et son avis qu'on décidoit toutes les affaires de l'ordre. M. le maréchal nous apprit que la cour étoit encore à Gatschina, maison impériale; qu'il alloit faire annoncer à sa majesté l'empereur, l'arrivée de la députation, et qu'il s'empresseroit de nous faire connoître sa volonté. Gatschina est à quarante werstes de Saint-Pétersbourg. Cette maison avoit été donnée à Paul par sa mère, lorsqu'il n'étoit encore que grand-duc : il l'avoit embellie, surtout les jardins; c'étoit celle de ses maisons de plaisance qu'il affectionnoit le plus : il y passoit une partie de l'été et de l'automne.

Le commandeur de la Houssaye.

Gatschina.

Le maréchal comte de Soltikoff, âgé de soixante ans, a trouvé le secret de se maintenir en faveur; son crédit, dans une cour où les chutes sont si fréquentes, a su garder un juste équilibre. Extrêmement réservé dans ses démarches, il a évité avec soin tout ce qui pouvoit lui attirer la jalousie des ministres ou des courtisans privilégiés.

Le maréchal de Soltikoff.

L'empereur, dont il a été le gouverneur, a conservé pour lui estime et bienveillance : il l'a décoré des premiers ordres de l'empire, et lui a permis de communiquer avec lui pour tout ce qui lui seroit personnel ou relatif à sa place. Il faut supposer que, comme général, il a des talens, et qu'il a obtenu des succès, puisqu'il est parvenu au premier grade militaire. Il jouit d'un grand revenu, et vit avec magnificence dans le bel hôtel qu'il a sur le quai de la Neva.

Le bailli de Litta, ex-lieutenant du grand-maître.

Quand Paul Ier. fonda un très-grand nombre de commanderies de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem pour ses sujets russes, qu'il eut rétabli le grand-prieuré catholique de Russie, et que, lors de la prise de Malte, il se fut déclaré protecteur de l'ordre, le bailli de Litta, Italien, avoit été envoyé à Saint-Pétersbourg, comme ambassadeur extraordinaire, pour remercier l'empereur, et accepter, comme délégué du grand-maître, l'établissement des nouvelles commanderies, et le rétablissement du prieuré catholique de la Russie polonaise. Dans le même temps, le frère du bailli de Litta fut envoyé, par le pape Pie VI, comme nonce près de Paul Ier. Le bailli de Litta, homme d'esprit, d'une taille avantageuse et d'une belle figure, plut à Paul Ier. Ce fut lui qui engagea le prince à se déclarer protecteur de l'ordre; et

quand le grand-maître d'Hompesch se retira à Triest, après la honteuse reddition de Malte à Buonaparte, le bailli détermina le grand-prieuré de Russie à offrir la grande-maîtrise à Paul Ier., puisque d'Hompesch avoit déshonoré son nom et sa place. L'empereur, qui dans tous les temps avoit marqué de la prédilection pour cet ordre, daigna accepter cette dignité, et s'en fit gloire. Le bailli de Litta, promoteur de ce nouvel ordre de choses, devenoit un homme nécessaire pour organiser le conseil et la chancellerie du nouveau grand-maître, et établir le siége de la grande-maîtrise à Saint-Pétersbourg. En conséquence, il lui fut facile d'insinuer à Paul Ier de le nommer son lieutenant pour tout ce qui avoit rapport à l'ordre. Ce poste éminent donnoit à M. de Litta de grandes prérogatives; il devenoit par là le premier ministre du grand-maître, et travailloit seul avec sa majesté impériale, qui voulut être appelée majesté impériale éminentissime.

Formation du sacré conseil de l'ordre à Saint-Pétersbourg.

Les huit langues de l'ordre avoient chacune un de leurs profès qui, sous le titre de *pilier*, étoit membre du sacré conseil; les langues de Provence, d'Auvergne et de France étant supprimées par la révolution française, et les autres étant empêchées, le bailli de Litta fit nommer par l'empereur,

l'héritier du trône et les plus grands seigneurs de l'empire pour remplacer au sacré conseil les piliers absens : il attira à Saint-Pétersbourg quelques chevaliers français, pour diriger sous lui la chancellerie et le trésor. Le chevalier de la Houssaye fut mis à la tête de la chancellerie, et le chevalier de Vitri eut la direction du commun trésor; M. de Litta se fit donner une commanderie de dix mille roubles dans le prieuré de Russie, fit nommer son frère le nonce grand-aumônier de Londres avec dix mille roubles de traitement; les chevaliers de la Houssaye et de Vitri eurent chacun une commanderie de mille roubles. Le bailli de Litta obtint encore du pape dispense de ses vœux pour se marier avec une princesse russe, veuve très-riche, et occupant une des premières places chez l'impératrice.

Cette nouvelle organisation, faite avec intelligence et rapidité, plut beaucoup à Paul Ier. Son lieutenant monta au plus haut degré de faveur. Les ministres, et les seigneurs russes qui occupoient les premières places à la cour, voyoient d'un œil jaloux cette élévation subite et ce grand crédit d'un étranger. Le comte de Rostopchin, qui de simple chambellan avoit été fait, à trente-quatre ans, ministre des affaires étrangères et grand-chancelier de l'ordre

de Saint-Jean de Jérusalem, entreprit de renverser le bailli de Litta, qu'il regardoit comme un concurrent dangereux : le seul titre d'étranger du bailli suffisoit pour que M. de Rostopchin se vît secondé de tous les grands de l'empire. Des insinuations répétées eurent le succès désiré; le bailli de Litta fut disgracié, et exilé dans les terres de sa femme ; la place de lieutenant fut donnée au maréchal comte de Soltikoff; le commandeur de la Houssaye, secrétaire du lieutenant disgracié, fut fait vice-chancelier de l'ordre, avec cinq mille roubles de traitemant; et le comte de Rostopchin, grand-chancelier de l'ordre, de concert avec le nouveau lieutenant, eut la direction de toutes les affaires de l'ordre ; le comte de Soltikoff, qui n'aimoit ni le travail ni les embarras du détail, ne se réserva que les honneurs de la place, et celui de communiquer avec le grand-maître, afin d'en obtenir des grâces pour les commandeurs et les chevaliers qu'il voudroit favoriser.

La disgrâce du bailli de Litta entraîna celle de son frère le nonce; il fut renvoyé des Etats de l'empereur, et la grande-aumônerie fut conférée à l'archevêque de Mohiloff, métropolitain des églises catholiques sous la domination russe.

Tel étoit l'état des choses pour les affaires de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem,

lorsque nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg.

Audience publique de la députation du grand-prieuré d'Allemagne.

L'empereur et toute la cour revinrent de Gatschina, fort peu de jours après notre arrivée. Le maréchal de Soltikoff fit savoir aux députés du grand-prieuré d'Allemagne que l'empereur avoit fixé l'audience pubique de la députation au dimanche matin, 29 décembre : elle eut lieu avec toute la pompe d'une cérémonie d'éclat. Le commandeur de Maisonneuve, maître des cérémonies de l'ordre, vint prendre MM. les députés à leur hôtel, dans un superbe carrosse de la cour, attelé de six chevaux richement enharnachés, accompagné d'un écuyer à cheval, de deux heiduques aux portières, de quatre coureurs à pied en avant; tous en grande livrée, précédés par deux hussards de la garde, et suivis par des valets de pied.

A la descente du carrosse, au pied du grand escalier du palais, MM. les députés trouvèrent les gardes impériales en haie jusqu'à la salle d'audience. Cette salle étoit magnifiquement décorée. L'empereur, la couronne en tête, revêtu du costume et de tous les attributs de grand-maître, étoit sur son trône, resplendissant d'or et de pierres précieuses. A sa droite étoient le grand-duc Alexandre, le sacré conseil et les grands-croix; à sa gauche, les com-

mandeurs, tous en grand costume : les chevaliers bordoient les autres parties de la salle.

Le grand-bailli de Pfürdt, premier député, conduit par le grand-maître des cérémonies, et suivi du commandeur de Baden, s'approcha du trône, en s'inclinant profondément à trois reprises. Son discours, qui avoit été communiqué et agréé, dura quatre à cinq minutes; il le prononça à haute et intelligible voix; ce discours eut du succès : il présenta ensuite les lettres de créances dans un bassin d'or, que portoit le commandeur baron de Baden. Paul Ier, après leur avoir donné sa main à baiser, remit les lettres de créances au grand-chancelier de l'ordre, comte de Rostopchin, qui répondit au discours, au nom du grand-maître.

La cérémonie finie, la députation fut reconduite à son hôtel avec la même pompe qu'elle étoit venue. On donna, selon l'usage, deux cents roubles pour les gens de livrée de la cour, et on fit présent d'une montre en or à l'écuyer.

Après cette audience, MM. les députés firent leurs visites aux ministres de l'empereur, aux grands de la cour, aux ambassadeurs et ministres étrangers.

A cette époque, le comte de Cobentzl, chevalier de la Toison d'or, grand-croix Ministres étrangers à Saint-Pétersbourg.

de l'ordre de Saint-Etienne de Hongrie, et grand-croix de celui de Saint-Jean de Jérusalem, étoit ambassadeur extraordinaire de l'empereur d'Allemagne.

Le baron de Steding, chevalier des ordres de Suède, étoit ambassadeur du roi de Suède.

Le chevalier de Wilwort étoit envoyé extraordinaire d'Angleterre.

Le baron de Blomme étoit ministre plénipotentiaire du Danemarck.

Je ne me souviens pas du nom du ministre de Portugal.

Le duc de Serra Capriola étoit ministre plénipotentiaire du roi de Naples.

Les autres cours de l'Europe n'avoient alors à Saint-Pétersbourg que des chargés d'affaires; celle de Madrid étoit en état de guerre avec la Russie.

Tous ces ambassadeurs et ministres étrangers invitèrent souvent à dîner la députation, et leurs maisons leur étoient ouvertes pour y aller en société. On a eu constamment à se louer des honnêtetés et des prévenances de tous; mais plus particulièrement du comte de Cobentzl, du baron de Steding et du duc de Serra Capriola. La maison de ce dernier étoit le rendez-vous journalier de tous les ministres et étrangers présentés : on y étoit reçu tous les soirs, et y soupoit qui vouloit. Ma-

Le duc de Serra Capriola, ministre de Naples.

dame la duchesse, qui est Russe, y attiroit une société agréable qu'enchantoient son esprit et son affabilité. On jouoit, on faisoit la conversation. L'hôtel de M. le duc, distribué avec goût, avoit, en appartemens décorés et en meubles riches, tout ce qui est nécessaire pour une grande réprésentation. M. le duc, par son aimable vivacité et par sa loyale politesse, étoit le plus grand agrément de sa maison.

Le baron de Steding, ambasadeur de Suède.

Le baron de Steding, homme essentiel et bien digne de la faveur et de la confiance de son souverain, tenoit un grand état; sa table étoit bien servie; il se distinguoit par une politesse franche et pleine de cordialité. Sa physionomie annonçoit la beauté et la bonté de son âme. Son esprit prenoit toutes les formes qu'il savoit convenir aux personnes avec lesquelles il conversoit : il m'honoroit d'une amitié particulière, et son souvenir restera toujours cher à mon cœur.

Manière d'être des ministres russes.

Les ministres de l'empereur sont peut-être les seuls en Europe qui ne tiennent point table pour les ministres étrangers, et pour les personnes de marque qui font un voyage à Saint-Pétersbourg. Est-ce économie? est-ce insouciance ou dédain? est-ce parce qu'ils croient, qu'en se rendant rares et souvent invisibles, ils donneront d'eux une plus grande idée? Le comte de Ros-

topchin, ministre des affaires étrangères, est pour ainsi dire inabordable ; on ne traite les affaires avec lui que par écrit, ou par l'intermédiaire du vice-chancelier de l'empire. La députation s'est présentée plusieurs fois, inutilement, à sa porte. On croit recevoir une faveur de lui quand il veut bien répondre aux lettres qu'on lui écrit. Il n'a à sa table que quelques personnes qu'il affectionne, ou dont il veut sonder la façon de penser; car c'est surtout là son talent.

Le seul maréchal de Soltikoff a donné deux fois à dîner à la députation, pendant un séjour de six mois. Ces dîners d'apparat sont servis avec un luxe et une magnificence incroyables. Après quatre services, on sort de table pour aller dans une autre salle où le dessert, servi en vermeil, avec les vins les plus recherchés, les liqueurs les plus exquises, les fruits les plus rares, s'offre sur une table richement décorée, et surchargée de tout ce qui peut flatter le goût et réjouir les yeux.

Vie qu'on mène à Saint-Pétersbourg.

Les visites du soir, à Saint-Pétersbourg, ne commencent qu'à huit heures, après le spectacle; elles ont lieu jusqu'à onze heures et minuit : on ne soupe qu'à ces mêmes heures. On a, à son choix, comédie française, allemande et russe.

Députation du grand-prieuré de Bavière.

La députation du grand-prieuré de Bavière, qui nous avoit précédé d'un mois,

étoit encore à Saint-Pétersbourg : elle étoit composée du bailli de Flaschlande, du comte d'Arco et du comte de Preysings, commandeur; le chevalier de Bray, qui avoit été envoyé pour être ministre de Bavière, et qui n'avoit pas été agréé par l'empereur, servoit de secrétaire à cette députation. Le chevalier de Bray étoit français : ayant été utile à l'ordre, par ses talens, le grand-maître de Malte l'avoit décoré de la croix : il s'étoit insinué dans les bonnes grâces du comte de Montgelas, qui l'avoit fait nommer ministre à Saint-Pétersbourg. Pour le dédommager du refus essuyé, il a été nommé ministre à Londres. Le chevalier de Bray á des connoissances, de la facilité pour le travail, et il est d'un caractère à se faire estimer et aimer dans tous les pays du monde.

Le chevalier de Bray.

Le bailli de Flaschlande, d'une des premières maisons d'Alsace, homme d'esprit et très-aimable courtisan, avoit été général des galères à Malte. Honoré de la confiance du grand-maître, il avoit développé des talens diplomatiques en plusieurs occasions; il étoit membre des deux grands-prieurés d'Allemagne et de Bavière, et il possédoit des commanderies. C'est lui qui avoit rétabli l'ordre de Malte, supprimé en Bavière, et qui avoit ménagé un rapprochement, et même des liaisons d'intérêt

Le bailli de Flaschlande.

Sa haute faveur

et d'amitié entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Munich. A son arrivée à la cour de Paul Ier, il y jouit de la plus haute et de la plus intime faveur. L'empereur le traitoit avec distinction, et paroissoit se plaire à converser familièrement avec lui : il avoit l'honneur de dîner et de souper tous les jours, à Gatschina, avec l'empereur et l'impératrice. Paul Ier l'avoit comblé d'honneurs et de bienfaits; il lui avoit fait présent d'une superbe pelisse de deux mille roubles, l'avoit décoré de l'ordre impérial de Saint-Alexandre-Neuski, et pourvu de deux commanderies de grâce, l'une dans le prieuré de Bavière, et l'autre dans celui d'Allemagne. Lorsque nous arrivâmes, cette haute faveur n'existoit plus;

Sa disgrâce. la disgrâce la plus marquante l'avoit suivi. La cause de cette disgrâce fait honneur à la loyauté du bailli de Flaschlande. Il avoit assisté, comme lieutenant du turcopolier, à une séance du sacré conseil, présidé par l'empereur. Ce prince lui demanda ce qu'il en pensoit. Le bailli, sans rien improuver, se permit quelques légères observations. L'empereur lui dit de les mettre par écrit. J'ai lu cet écrit; il est respectueux, mais il dit la vérité; on n'y blâme point les formes adoptées, mais on fait entrevoir qu'un jour il sera possible de les mieux rapprocher des statuts de l'ordre. Ces

franches observations ont été empoisonnées, et présentées sous un aspect défavorable par les ennemis du bailli. Le commandeur de la Houssaye, qui avoit fait adopter les formes actuelles depuis le renvoi du bailli de Litta, se crut compromis par les observations du bailli de Flaschlande; il lui fut facile de persuader au maréchal de Soltikoff, et au comte de Rostopchin, que M. de Flaschlande ambitionnoit la place de lieutenant, et vouloit s'attirer toute la confiance de l'empereur pour les affaires de l'ordre.

Ce triumvirat dressa si bien ses batteries, qu'il parvint à perdre le bailli dans l'esprit de Paul Ier, et que, dès ce moment, ce prince ne voulut plus ni le voir, ni lui parler. La disgrâce a été telle, qu'il n'a pu voir sa majesté impériale lors de son audience de congé; et qu'ayant été mis par Louis XVIII sur la liste de ceux qu'il proposoit à l'empereur pour être chevaliers de Saint-Lazare, Paul Ier le raya de sa main. Cette défaveur a influé sur les compagnons de sa députation; ils ont été congédiés sans voir l'empereur grand-maître. Le comte d'Arco avoit été fait auparavant ministre de l'empereur grand-maître, et receveur-général dans le grand-prieuré de Bavière.

Nous avons dit ci-devant comment le

bailli de Litta, et, après sa disgrâce, le commandeur de la Houssaye, avoient organisé à Saint-Pétersbourg la représentation de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem; comment Paul Ier, après s'être déclaré protecteur de l'ordre, avoit accepté la dignité de grand-maître. Le titre de protecteur étoit sans doute plus digne de la majesté impériale; mais la grande âme de Paul Ier ne vit sans doute dans cette nouvelle dignité qu'une occasion plus prochaine et plus efficace de relever un ordre qu'il affectionnoit, et dont les fondemens crouloient de toutes parts. L'empereur de Russie, séparé de la communion romaine par le schisme de Photius, devenant grand-maître d'un ordre religieux et militaire, ayant le pape pour premier supérieur, parut un phénomène aux yeux de l'Europe étonnée. La politique pouvoit avoir contribué à déterminer Paul Ier. Si on reprenoit Malte, comme on en avait l'espérance, cette île, par sa position au milieu de la Méditerranée, donnoit à un empereur de Russie grand-maître, de puissans moyens pour imposer à la cour ottomane; l'avantage d'être à la tête de toute la noblesse de l'Europe, augmentoit considérablement le poids que les empereurs de Russie ont toujours vivement ambitionné dans la balance des affaires politiques du continent.

Paul Ier, grand-maître de Malte.

Il étoit de la plus grande importance, pour le succès de la mission de la députation à laquelle j'avois l'honneur d'être attaché, de se rendre favorable le commandeur de la Houssaye, vice-chancelier de l'ordre : il étoit l'homme de confiance du maréchal de Soltikoff et du comte de Rostopchin. Ces deux grands personnages, ignorant les statuts de l'ordre, étoient obligés de s'en rapporter au vice-chancelier, qui avoit par-là la plus grande influence, vu le grand intérêt que l'empereur prenoit à tout ce qui avoit rapport à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La députation de Bohême n'avoit pas eu à s'en plaindre; celle de Bavière n'avoit pas à s'en louer; celle d'Allemagne ne doit pas oublier ses prévenances et les services essentiels qu'il lui a rendus. Sur ce que j'avois appris de son caractère et de son crédit, je conseillai à MM. les députés de lui marquer la plus grande confiance, et de l'assurer qu'on ne vouloit se conduire que par ses conseils. Cette confiance le flatta : il nous traça la marche que nous avions à suivre, pour le travail qu'exigeoit la mission de MM. les députés. Nous fîmes, en conséquence, les notes et les mémoires à présenter au nom du grand-prieuré d'Allemagne. D'après les instructions données par le prince grand-prieur et le chapitre, ce travail, assez

Le commandeur de la Houssaye : son influence.

Travail de la députation.

étendu et très-important, fut minuté et transcrit dans l'espace de dix jours, et remis, selon l'usage, au vice-chancelier.

Son succès.

Nous eûmes, peu de temps après, la certitude que sur son rapport toutes les demandes avoient été gracieusement accordées par l'empereur, et que les objets majeurs qui exigeoient la sanction du sacré conseil, ne tarderoient pas à lui être rapportés, et promptement ainsi que favorablement expédiés. En effet, les marques de la bienveillance impériale ne tardèrent pas à se manifester. MM. les députés ne s'étoient permis aucune demande, ni aucune démarche pour obtenir des grâces personnelles. Mais Paul Ier, voulant marquer sa satisfaction par des grâces signalées, fit appeler le grand-bailli de Pfürdt dans son cabinet, et là, en présence du grand-chancelier de l'ordre, il le décora du grand cordon rouge et de la plaque de l'ordre de Saint-Alexandre-Neuski; et, après lui avoir donné l'accolade, sa majesté lui dit : « Je vous nomme mon ministre pour les affaires de l'ordre, près des princes de l'empire Germanique, où sont enclavées les commanderies du grand-prieuré d'Allemagne, avec un traitement de mille ducats. » En même temps l'empereur fit remettre au grand-bailli la décoration de l'ordre de Saint-Alexandre-Neuski, avec

Grâces accordées à la députation.

la patente impériale, pour le prince grand-prieur. M. le commandeur de Baden fut fait grand-croix, et obtint la croix de grâce pour son neveu Charles, baron de Baden, qui étoit marié. Les bulles de ces deux grâces furent expédiées gratis. Sa majesté impériale m'honora en même temps d'une bulle magistrale qui m'agrégeoit à l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, m'autorisoit à en porter la croix, et y ajoutoit sur le trésor une pension de cent ducats, payable par le receveur-général du grand-prieuré d'Allemagne. Les motifs de cette grâce, que je n'avois point sollicitée, sont très-flatteurs et très-honorables.

Le sacré conseil qui eut lieu le 25 janvier, et auquel assista M. le grand-bailli, comme pilier de la langue allemande, ratifia ces grâces, et confirma par sa sanction tout ce qui avoit été accordé au grand-prieuré d'Allemagne, sur les notes et mémoires présentés par MM. les députés.

Six semaines étoient à peine écoulées depuis notre arrivée, et le succès de la mission étoit complet. MM. les députés espéroient pouvoir aller annoncer eux-mêmes ce succès au chapitre de leur grand-prieuré, et ils croyoient que leur départ aurait lieu en même temps que celui de la députation de Bavière, qui avoit ses ordres pour prendre congé : ils se proposoient de

solliciter leur audience de congé, lorsqu'ils furent prévenus par le comte de Rostopchin, qui leur annonçoit de la part de l'empereur, que l'intention de sa majesté impériale étoit que la députation d'Allemagne prît congé en même temps que celle de Bavière. Cet ordre leur fit plaisir.

Formalités pour prendre congé.

Ils se mirent en devoir de remplir les formalités exigées par les usages de la cour, quand, après avoir été présenté, on est autorisé à prendre congé; il faut se faire inscrire, pour prendre congé, chez le grand-maréchal de la cour, et se présenter ensuite au palais impérial les jours où l'on est invité pour faire sa cour. Ce jour-là, l'empereur, en allant à la messe avec l'impératrice, traverse la salle où sont rassemblés les seigneurs russes, les ambassadeurs et les ministres étrangers, les députés, etc. : si, à son retour, l'empereur ne repasse pas par cette même salle pour le baisement de main, où qu'il ne fasse point appeler dans son cabinet les personnes qui prennent congé, on est obligé de se présenter, et de se faire inscrire de la même manière jusqu'à trois fois; si, à cette troisième fois, l'empereur n'a pas reparu au retour de la messe, le congé est censé pris, et on peut partir : c'est ce qui arriva aux députés du grand-prieuré de Bavière. Une autre formalité à remplir,

rigoureusement ordonnée par les lois de l'empire, et qui regarde quiconque, sujet ou étranger, quitte Saint-Pétersboug pour aller s'établir ailleurs ou pour sortir des états russes, c'est, avant de partir, de faire annoncer son départ trois fois consécutives dans la gazette de Saint-Pétersbourg : précaution prise pour que personne ne parte sans payer ce qu'il doit. On n'expédie de passeport à personne, et on ne peut avoir de chevaux de poste, qu'en représentant les trois gazettes qui ont annoncé votre départ. Personne n'est exempt de cette formalité, à moins d'une autorisation spéciale de l'empereur, ou d'un répondant domicilié et solvable qui se constitue votre garant au bureau de la police.

Le départ de la députation suspendu.

Quand MM. les députés furent sur le point de partir, le vice-chancelier de la Houssaye les prévint, par ordre supérieur, de ne point faire annoncer leur départ dans la gazette, que ce départ étoit différé, et qu'il falloit attendre de nouveaux ordres ; il leur fut en même temps annoncé que, par une faveur spéciale, leur absence de congé auroit lieu, quand il en seroit temps, dans le cabinet de S. M. l'empereur, où le grand-bailli prêteroit serment entre ses mains comme ministre et receveur-général, et où le commandeur de Baden recevroit la grande croix et le plastron doré

à croix de Malte, qui est la marque distinctive des baillis et des grands-croix.

Nous crûmes alors que ce retard étoit causé pour une réception de chevaliers commandeurs de Saint-Lazare, dans laquelle devoit être compris le grand-bailli, baron de Pfürdt, comme membre du sacré conseil.

Louis XVIII, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Paul Ier, chevalier de Saint-Lazare.

Paul Ier, à cette époque, sembloit vouloir multiplier les liens qui l'attachoient à l'infortuné Louis XVIII; il lui avoit envoyé la grande croix de Malte, et lui avoit en échange demandé le cordon de Saint-Lazare. Le monarque français s'étoit empressé d'envoyer à Paul Ier les marques de cet ordre par le comte de Cossé-Brissac, commandeur de Saint-Lazare; l'empereur les montra avec complaisance à une personne honorée de sa confiance et de son intimité, en disant: *C'est pour moi le souvenir constant d'un ami malheureux*... Expressions qui honorent l'âme sensible de Paul Ier. Ce prince nomma le comte de Cossé-Brissac commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, avec cinq cents ducats de pension, jusqu'à ce qu'il pût être pourvu dans le prieuré catholique de Russie, d'une commanderie équivalente.

Nomination des princes français, grands-croix de Malte, et de plusieurs seigneurs, commandeurs.

Peu de temps après, l'empereur envoya au roi Louis XVIII, quatre grandes croix pour les princes de sa maison, et onze croix de commandeurs honoraires pour onze

seigneurs français au choix du roi. Les quatre grandes croix sont : Monsieur, comte d'Artois, frère du roi; le duc d'Angoulême ; le duc de Bourbon et le duc d'Enghien ; le prince de Condé l'étoit déjà, en sa qualité de grand-prieur du grand-prieuré catholique de Russie. Les onze commandeurs sont : le duc d'Aumont, le comte d'Avaray, le duc d'Harcourt, le duc de Coigny, le duc de Guiche, le vicomte d'Agoult, le comte de la Châtre, le vicomte de Clermont-Tonnerre, le baron de la Rochefoucault, le marquis de Jaucourt, le comte d'Escars.

Nomination nombreuse de chevaliers de Saint-Lazare, au choix de Paul Ier.

Louis XVIII, pour répondre à ces témoignages d'amitié, a envoyé à Paul Ier la décoration de l'ordre de Saint-Lazare pour ses deux fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, et pour vingt personnes que sa majesté impériale désigneroit. L'empereur fit une liste qu'il envoya au roi; cette liste étoit composée des membres du sacré conseil, des grands-officiers de la couronne et de quatre ministres. On croyoit que le bailli de Flaschlande, qui avoit été du conseil comme lieutenant du turcopolier, seroit de cette promotion. Le roi le lui avoit fait dire par le comte de Cossé; mais l'empereur l'excepta formellement, pour les raisons que nous avons dites ci-devant. Le prince voulut lui-même revêtir avec céré-

monie ses deux fils de l'ordre de Saint-Lazare, en présence du comte de Cossé-Brissac. Les décorations et les lettres patentes, envoyées par Louis XVIII, furent remises aux vingt chevaliers commandeurs désignés par l'empereur, avec une lettre à chacun signée de sa main, où il disoit qu'il envoyoit avec plaisir cette décoration au nom du roi de France.

Nous espérions que notre départ suivroit de près cette promotion. MM. les députés firent près du lieutenant, du grand maître et du grand-chancelier de l'ordre, des démarches plusieurs fois renouvelées. Les réponses constantes et uniformes ont été qu'il falloit attendre le moment qu'il plairoit à sa majesté impériale de déterminer, et que de nouvelles instances pourroient lui déplaire. Nous révélerons ce secret, qui a été confié peu de jours avant notre départ.

J'ai cru devoir profiter de la prolongation de notre séjour, après la mission et le travail de la députation, pour connoître Saint-Pétersbourg, en étudier le moral, me procurer des renseignemens sur le gouvernement et la politique de ce vaste empire, ainsi que sur le caractère des grands personnages qui sont avec l'empereur au timon des affaires.

Situation de St.-Pétersbourg.

La ville de Saint-Pétersbourg est située

au soixantième degré, presqu'à l'embouchure de la Newa, dans le golfe de Cronstadt, qui communique à celui de Finlande, et par lui à la mer Baltique et à l'Océan. Voulant être vrai et exact, je ne consulterai que l'impression que m'ont fait éprouver les beautés et les défauts de cette imposante capitale. Elle porte, dans son ensemble, l'empreinte morale et physique, si je puis parler ainsi, du caractère de Pierre le Grand.

Pierre Ier, seul maître de l'empire moscovite depuis la mort de son frère, voyagea pour se mettre en état de civiliser son peuple, encore sauvage. Les strelitz, milice féroce et indisciplinée, étoient habitués à détrôner les czars et à les maîtriser. Pierre Ier, entouré de soldats dévoués qu'il avoit formés, assembla les strelitz, les désarma, et les fit tous périr sous le tranchant de la hache : il abattit lui-même plusieurs têtes ; une grande poutre servoit de billot ; chaque strelitz venoit y apporter sa tête, qui étoit tranchée sur-le-champ par le bras vigoureux du czar. On raconte que le strelitz Orloff, venant pour placer sa tête sous le fer, auprès des têtes coupées et rangées sur cette poutre, se mit à les écarter ; que fais-tu là ? lui dit le czar. Je prépare ma place, répondit-il avec sang-froid. Cette réponse le sauva. C'est de lui

Sa fondation et son origine.

Pierre Ier.

Punition des strelitz.

Le strelitz Orloff.

que descendaient Grégoire et Alexis Orloff. Le premier, amant privilégié de Catherine II, et le second, assassin de Pierre III.

Les strelitz détruits, Pierre Ier se vit maître absolu ; il régnoit sur de vastes contrées ; mais l'âme politique qui vivifie les états, manquoit à la Moscovie. Pierre le Grand, dont le génie découvroit dans l'avenir les grandes destinées de la Russie, s'occupa, dès qu'il fut affermi sur son trône, de poser les bases de cette gloire future. Devenu maître de la Livonie, de l'Estonie et de Lingrie, par ses conquêtes sur les Suédois, il conçut le projet de créer une marine qui pût se montrer sur l'Océan par la Baltique, et sur la Méditerranée par la mer Noire. Il n'avoit alors ni vaisseaux, ni matelots, ni constructeurs.

Golfe de Cronstadt.

Le golfe de Cronstadt lui parut propre à l'exécution de ce projet ; le beau fleuve de la Newa qui s'y jette lui offrit des facilités.

La Newa étoit large et profonde à son embouchure ; il conçut le plan d'un chantier pour la construction des vaisseaux de guerre et des bâtimens marchands. Afin de protéger l'exécution de ce projet, et être maître du cours de la Newa, il fit bâtir,

Forteresse.

vers 1763, une forteresse sur la rive droite de ce fleuve, dans une île formée par deux grands bras de la Newa ; les murs de cette

forteresse sont aujourd'hui de granit; il y fit commencer l'église, qui est devenue la cathédrale, sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul. On va encore voir, comme une curiosité, la petite maison de bois que Pierre Ier avoit fait construire à la droite de la Newa; il s'y retiroit pour diriger de là les travaux de la forteresse: cette baraque, c'est le nom qu'elle mérite à cause de sa petitesse et de sa mesquine construction, suffisoit au créateur du plus vaste empire de l'Europe. Pour conserver une habitation devenue célèbre en Russie, on l'a enchâssée dans un cadre de maçonnerie, surmonté d'un toit pour la préserver des injures de l'air, et en perpétuer, autant que possible, la singulière existence. C'est un monument de la sublime simplicité de ce monarque conquérant et législateur. Avant lui, les czars de Moscovie ne faisoient aucune sensation en Europe; à peine y étoient-ils connus sous le règne de Louis XIV. Nous lisons même dans les annales de ce temps-là, que les rois de Pologne les tenoient quelquefois sous le joug, et leur prescrivoient des lois. Notre siècle a vu le revers de cette médaille.

L'église cathédrale.

Petite maison de bois de Pierre Ier.

La forteresse achevée, Pierre Ier fit construire l'Amirauté à la rive gauche de la grande Newa; c'est un assemblage de bâtimens d'une très-grande étendue, au mi-

L'Amirauté.

lieu desquels s'élève une tour carrée, surmontée d'un clocher que termine une seule flèche en aiguille, toute dorée en or de ducats; à la pointe est une girouette qui représente un vaisseau.

L'Amirauté est baignée sur son flanc septentrional par la Newa, et entourée de tous les autres côtés par un rempart muré, flanqué de bastions à batterie, environné de fossés pleins d'eau, de palissades et de glacis pour protéger les chantiers qui y sont établis : on peut y construire à la fois six vaisseaux de guerre, et les lancer dans la Newa, qui les porte jusqu'à Cronstadt par le golfe de ce nom. J'y ai vu construire et lancer à l'eau un vaisseau de cent trente canons et deux de soixante.

Premier palais de Pierre Ier.

Ces deux établissemens finis, le czar fit élever, en 1711, le palais en bois, à la rive gauche de la Newa, sur le terrain qu'on appelle aujourd'hui le Jardin d'été : il l'a habité jusqu'à sa mort. Ce palais subsiste encore. On croyoit que le fondateur de la marine russe ne vouloit d'abord que faire un établissement et des chantiers pour de gros vaisseaux. Mais au retour de ses voyages, il se détermina à bâtir une ville sur le modèle d'Amsterdam. Il la fit tracer dans une île appelée Wasiliostroff formée

Wasiliostroff.

par la grande et la petite Newa. Il en fit dessiner les rues et creuser les canaux.

On y bâtit des maisons de bois. Deux grands canaux, croisés par plusieurs petits, furent aussitôt navigables. Le terrain sur lequel s'éleva la nouvelle ville, n'étoit qu'un marécage couvert de bouleaux et d'aulnes; on le dessécha, autant que possible, par des saignées et des canaux souterrains qui aboutissoient à la Newa. Pierre Ier, s'apercevant que son premier plan d'une nouvelle Amsterdam ne pourroit s'exécuter selon ses vues, fit combler les canaux, qui sont devenus des rues. Successivement sous les règnes suivans, on y a construit en brique de très-beaux hôtels, et Wasiliostroff est devenu un des beaux quartiers de Saint-Pétersbourg.

Bâtisses à la rive gauche de la Newa.

Ce projet, ainsi échoué, auroit rebuté un homme ordinaire; mais les obstacles mêmes doublent les forces du vrai génie. Ce fut alors que le czar conçut le plan d'une grande et belle ville, traversée par la Newa. Les deux rives de ce fleuve majestueux n'étoient bordées, à une grande distance, que par un terrain marécageux.

Difficultés vaincues.

C'est sur ce sol mobile que Pierre Ier entreprit de bâtir une ville qui pût, par sa grandeur et sa beauté, le disputer aux plus renommées de l'Europe. Il fit donc dessécher et défricher les marais qui étoient à la gauche de la Newa, au delà de l'Ami-

rauté. Pour rendre le sol propre à y élever des palais et des édifices solides, il fit creuser et voûter une foule de canaux souterrains, qui devoient recevoir les eaux de pluie et de neige au temps du dégel, et déverser, dans la Newa, les eaux stagnantes des marais desséchés. On traça, par ses ordres, de grandes et larges rues alignées au cordeau, et il força les seigneurs russes à y bâtir. Il invita les étrangers, et surtout les ouvriers, à venir s'y établir; fit creuser quatre grands canaux, propres à distribuer l'eau de la Newa dans tous les quartiers de la nouvelle ville, et en recula les limites, tracées par un large fossé plein d'eau, à une très-grande distance, prévoyant que cet espace considérable devoit un jour être couvert de maisons, soit par ses sujets, soit par les étrangers. Pour attirer ces derniers, il établit, comme l'une des bases de son gouvernement, la tolérance de tous les cultes, et de grandes franchises; et afin que Saint-Pétersbourg eût un jour une population proportionnée à son étendue, il se détermina à en faire la résidence des souverains. On conserve encore, par respect, le palais de bois qu'il a habité jusqu'à sa mort. C'étoit lui faire sa cour que de bâtir des maisons à Saint-Pétersbourg; c'étoit pour lui une jouissance de voir habiter les rues qu'il

avoit fait tracer. Telle est l'origine de la ville de Saint-Pétersbourg ; telles sont les causes qui en ont déterminé l'emplacement. Pierre Ier y a vu de grands avantages pour la marine russe, et ne s'est point trompé dans ses calculs (1).

---

(1) Quoi qu'en dise l'auteur, nous ne sommes pas de son avis, et nous partageons celui du savant Robert que nous ne pouvons mieux faire que de citer. Voici comment il s'exprime sur le même sujet : « En général on ne peut trop s'étonner que ce soit dans un climat aussi âpre, sur un terrain marécageux, sans consistance, dans une contrée déserte, stérile, peu salubre, couverte de sables et d'immenses forêts, que le czar Pierre ait songé à élever Saint-Pétersbourg, position qui met ses habitans dans la nécessité de s'approvisionner à grands frais dans les provinces éloignées. Ajoutons à cela que la Newa, sur laquelle Saint-Pétersbourg est construite, reste communément gelée six mois consécutifs; que dès lors les vaisseaux ne peuvent en sortir que fort tard, et sont obligés à rentrer bientôt; que lors même que les glaces sont fondues, ils ne peuvent en sortir que par un vent d'est; et que, dans ces parages, durant l'été, il ne règne souvent que des vents d'ouest; que les eaux douces de la Newa pourrissent les vaisseaux en peu d'années. Si on considère en outre que le local de Saint-Pétersbourg est sujet à des inondations qui y causent quelquefois de grands ravages; que la rigueur du froid y faisant donner la préférence aux constructions en bois, elle est exposée à des incendies fréquens et très-redoutables; si on observe enfin que le czar, en approchant de la mer sa capitale, pour y favoriser le commerce, l'a éloignée du centre de son empire où il étoit si essentiel qu'elle se trouvât, à

Saint-Pétersbourg sous Elisabeth et sous Catherine II.

Saint-Pétersbourg s'est successivement embelli sous les successeurs de Pierre le Grand, surtout sous Elisabeth et Catherine II. Les maisons de bois ont disparu en très-grande partie : de belles maisons, construites en brique, et posées sur un soc de granit, étalent toutes les richesses de l'architecture ancienne et moderne ; de magnifiques palais et de superbes hôtels se sont élevés de toutes parts. Les quais de la Newa, ceux des canaux de la Moïka, de Catherine, de Saint-Nicolas et de la Fontanka, tous revêtus en granit, avec des trottoirs pour les gens de pied, forment un ensemble dont le tableau doit faire passer Saint-Pétersbourg pour une des plus belles villes de l'univers. Son diamètre est de près de trois lieues ; son circuit, en y comprenant la Newa, ses bras et ses canaux, est de sept à huit lieues. Il y a des quar-

---

cause de son immense étendue ; si on considère enfin que par cette position maritime il n'a rien gagné pour le commerce, puisqu'en le fixant à Saint-Pétersbourg, il l'a ruiné à Archangel, on doit conclure que, sous les rapports les plus importans et les plus essentiels, l'assiette de Saint-Pétersbourg n'est nullement heureuse. Mais Pierre Ier avoit la tête pleine des prodiges qu'il avoit vus s'opérer en Hollande par le commerce maritime : son génie ardent lui avoit aisément persuadé qu'il réaliseroit au fond du golfe de Finlande le spectacle que lui avoit offert le Zuyderzée, etc. (*Note de l'Editeur.*)

tiers où on ne trouve encore que des maisons de bois, ou de vastes terrains vides : des lacunes se remarquent même dans les rues et les quartiers les plus peuplés et les mieux bâtis ; mais tous les jours les lacunes disparoissent dans les quartiers les plus reculés. On bâtit actuellement de très-belles casernes, qui, par leur architecture singulière, forment comme une espèce de décoration.

Il faudroit un volume entier pour détailler les édifices remarquables, palais, hôtels, etc., que renferme Saint-Pétersbourg. Cette nomenclature n'instruiroit point assez ceux qui n'ont pas vu cette ville, et elle devient inutile pour ceux qui l'ont habitée. Je me bornerai à ce qu'il y a de plus frappant et de plus rare.

Le palais impérial d'hiver.

Le palais impérial d'hiver est placé sur le bord de la Newa, à la rive gauche, près de l'Amirauté, et sur le même alignement : c'est une masse majestueuse et imposante. L'emplacement appartenoit à la famille Apraxin, qui y avoit bâti un palais. Un comte Apraxin le donna à la couronne : en 1754, l'impératrice Elisabeth le fit démolir, et fit construire le palais actuel, qui ne fut achevé qu'en 1662, après sa mort. Ce pompeux édifice est un carré long, donnant, d'un côté, sur la Newa, et, de l'autre, vers l'Amirauté et la place de la

cour. Sa longueur est de quatre cent cinquante pieds sur trois cent cinquante de largeur; sa hauteur est de soixante-dix pieds; le rez de-chaussée est vaste; au-dessus est l'étage où demeurent l'empereur, l'impératrice et la famille impériale. Cet étage est surmonté d'un second beaucoup moins élevé. Les deux extrémités et le milieu ont des saillies à colonnades : les colonnes y sont trop multipliées et comme entassées, surtout du côté du fleuve. Une galerie à l'italienne règne le long de l'entablement, avec des statues et des vases. Dans l'intérieur, les appartemens de représentation sont très-richement meublés. Pour agrandir ce palais, on a bâti sur le même alignement trois autres petits palais qui communiquent, avec le premier étage du palais impérial, par des galeries couvertes, soutenues par de grandes arcades pour faciliter le passage des voitures et des gens de pied. L'un de ces petits palais, celui qu'on nomme l'Ermitage, renferme une riche collection de livres, de tableaux et d'estampes, ainsi que le théâtre de la cour. On y voit les bibliothèques de Voltaire et de Diderot, ainsi que les superbes tableaux que Catherine II a fait acheter dans les cabinets les plus renommés de Paris, surtout dans celui du palais d'Orléans.

L'Ermitage.

Les grands seigneurs ont fait bâtir, sur la même ligne, le long du quai, de superbes hôtels, variés par leur architecture. Catherine II a élevé, à la suite de ces hôtels, un monument qui porte l'empreinte de sa magnificence ; c'est ce qu'on appelle le palais de Marbre. C'est un carré oblong composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Ce palais, posé sur un soc de granit bien poli, présente sur le quai une longue façade à grandes croisées et à pilastres de marbre gris. Il n'y a dans cet édifice ni pierre ordinaire, ni bois ; tous les liens intérieurs sont de fer ; les plafonds sont des voûtes plates ; le toit est une couverture de lames de cuivre posées sur voûte ; toutes les fenêtres sont des glaces montées sur cuivre doré ; tous les ferremens et serrures sont de bronze doré : l'ameublement et les décorations intérieures répondent à la richesse du dehors. Catherine l'habitoit quand elle vouloit vivre plus isolée dans l'intimité de ses favoris : on y loge aujourd'hui les princes étrangers.

Le palais de Marbre.

Le palais Taurique, qui est sur le quai de la Newa, a été bâti par Catherine II, pour son favori le prince Potemkin. On y a prodigué tout le luxe d'un palais asiatique. On peut en lire la description à la fin du second volume des Mémoires secrets sur la Russie : c'est un tableau peint de

main de maître. Le récit de la fête brillante que Potemkin y donna à sa souveraine avant d'aller mourir sur les grands chemins de la Bessarabie, donne une idée de la scandaleuse opulence de ce prince devenu le souverain de sa souveraine. Catherine II, après la mort de Potemkin, en fit son palais d'automne.

Tous les hôtels qui bordent le quai de la Newa méritent le coup d'œil des observateurs; mais la grille qui borde le Jardin d'été, du côté de la Newa, et qui se trouve à la suite de ces palais, est vraiment digne d'admiration : elle est d'une structure simple, mais majestueuse et même sublime; en fer, couverte d'ornemens dorés, posée sur un soc de granit poli, elle est soutenue de distance en distance par des pilastres de granit poli, surmontés de beaux vases de la même matière, artistement et délicatement travaillés.

C'est dans ce Jardin d'été que l'on voit encore, du côté du canal de la Moïka, le palais de bois de Pierre le Grand, construit en 1711, renouvelé et augmenté par Elisabeth sur des fondemens de pierre. Ce palais impérial n'a ni splendeur, ni élégance; il n'est curieux que par le souvenir de son fondateur.

Le nouveau palais Michel.

Motifs qui ont déterminé Paul Ier à le bâtir, avec la chapelle dédiée à Saint-Michel.

Dans ce même Jardin d'été, Paul Ier fait aujourd'hui bâtir un palais d'une structure

singulière : quand nous avons quitté Saint-Pétersbourg, il n'y manquoit plus que le grand escalier ; on travailloit aux ornemens intérieurs. Ce palais, à l'extérieur, est un carré parfait ; ses fondemens sont sur pilotis ; le soc, qui sert de base, est un assemblage d'énormes masses de granit. Ce soc, haut de cinq à six pieds, renferme des souterrains voûtés, à soupiraux ; le rez de-chaussée est aussi voûté : le premier étage est assez élevé ; le second ressemble à un entresol à petites croisées larges et surbaissées ; le toit, couvert de lames de cuivre, est à l'italienne ; il règne au-dessous une corniche sculptée , où l'on voit le chiffre de Paul Ier en caractères russes, sous cette forme $\overline{III}$; cette corniche est surmontée par une balustrade en marbre, sur laquelle on a placé des statues et des trophées militaires.

La cour est petite ; elle forme un octogone régulier ; on ne peut y entrer ni en voiture, ni à cheval ; on arrive à la grande porte, qui est trop chargée d'ornemens, par trois ponts-levis ; on monte quelques degrés de marbre pour arriver à un grand vestibule, pavé en marbre de différentes couleurs ; dans ce vestibule est un grand et magnifique escalier de marbre gris, à double rampe , dont les marches, d'un seul morceau, ont douze pieds de long. Cet escalier est soutenu par des colonnes

et des pilastres de granit bien poli d'une seule pierre, ayant chacune un diamètre de deux pieds et demi, et de quinze à dix-huit pieds de haut. La cour octogone n'a d'autre entrée, ni d'autre issue visible, que la grande porte qui aboutit au vestibule; mais de l'intérieur on pourra descendre sur les terrasses qui environnent le palais, par plusieurs portes; celle du milieu, plus élevée et plus décorée que les autres, est au milieu de la façade qui regarde le canal de la Fontanka.

Ce château est entouré d'eau; les fossés sont revêtus de grosses masses de granit. Les colonnes de marbre qui forment saillie à l'extérieur, au milieu des faces, sont trop grèles pour leur hauteur; les fenêtres du principal étage sont trop étroites, et pas assez élevées; elles n'ont ni grâce, ni proportion, et on n'aperçoit point dans l'ensemble extérieur de ce palais, la majesté d'une habitation impériale : six mille ouvriers y étoient journellement occupés ; on travailloit aux appartemens. Les fenêtres sont de belles glaces montées sur cuivre doré; il y a des cheminées de porphyre, des tables de lapislazuli ; les ferremens et les serrures des portes sont de bronze doré. Les connoisseurs en architecture seront étonnés sans être émerveillés; ils regretteront qu'une dépense aussi considérable n'ait pas été employée à la construction

d'un palais plus digne d'admiration. Un Italien l'a appelé un phénomène; c'est le mot propre pour peindre une chose étrange; il est rare de trouver un pareil assemblage de luxe et de mauvais goût. A l'extérieur, on ne peut mieux comparer ce palais qu'à une bastille.

En avant des ponts-levis, par où l'on entre, à cinquante toises de distance, sont deux pavillons à colonnades qui bordent, de part et d'autre, la grande avenue; ils sont destinés pour les dames et demoiselles d'honneur de la cour. Les grands-officiers occuperont le rez-de-chaussée du château. La flèche de la chapelle impériale est fort élevée et toute dorée en or de ducats, comme celle de l'Amirauté. Cette chapelle, richement décorée, est dédiée à saint Michel : le palais s'appelle *Palais Michel*. Ce qu'on raconte sérieusement à Saint-Pétersbourg de la cause qui a fait élever ce palais, paroîtra une fable aux personnes sensées. Voici le fait que l'on assure être vrai : Un soldat étoit en faction la nuit, au vieux palais d'été, maison de bois qu'habitoit Elisabeth; il jure que saint Michel lui a apparu, et lui a ordonné d'annoncer à Paul Ier qu'il devoit bâtir en ce lieu une église sous son invocation. Admis devant ce prince, le soldat repète ce qu'il assure lui avoir été ordonné par le saint archange. Paul répond : *Saint Michel sera obéi;* et

sur-le-champ dix à douze mille ouvriers sont employés à cette construction...... Les Russes sont crédules et superstitieux ; mais peut-on se persuader qu'un prince éclairé et instruit, ait agi par conviction d'après le récit de ce soldat visionnaire ? Horace disoit : *Credat judæus apella, non ego.*

Le jardin de ce palais renferme un vaste terrain entouré de murs de sept à huit pieds. On y a construit de grands et vastes bâtimens pour des serres, des orangeries et des jardins d'hiver. Paul Ier pressoit le travail de ce palais et de toutes ses dépendances pour y faire sa résidence. Le superbe et spacieux palais de ses prédécesseurs, sur la Newa, lui déplait : on ne doute pas que son successeur n'y ramène la cour.

Les palais de Scheremetoff, sur la Fontanka, de Rasomousky et de Czernicheff, sur la Moïka, sont des monumens où l'architecture a déployé ses richesses avec goût. Ce dernier, acheté par Paul Ier, avoit été donné au prince de Condé. L'empereur avoit fait mettre sur la porte d'entrée, en lettres d'or : *Hôtel de Condé.* Le prince Grégoire Orloff, le prince Potemkin et le prince Zouboff, trois favoris ou amans titrés de Catherine II, ont signalé leur faveur par des palais de la plus grande magnificence ; ils appartiennent aujourd'hui à la cour.

Hôtel de Stroganoff.

Je ne dois pas oublier le grand et bel

Le prince de Stroganoff.

hôtel du comte de Stroganoff. Ce seigneur, plein d'esprit, d'amabilité et de goût, ayant voyagé avec fruit, et jouissant d'une très-grande fortune, s'est procuré des morceaux rares et curieux en tableaux, en estampes, en sculpture, en histoire naturelle, en livres, et a fait de sa superbe galerie un des plus beaux monumens de Saint-Pétersbourg. J'avois eu l'honneur de le connoître à Paris : il m'a comblé de bonté et d'amitié. Sa table est sans contredit une des meilleures de Saint-Pétersbourg. Paul Ier, qui l'honore de sa bienveillance, et qui l'admet dans son intimité, l'a nommé président de l'académie impériale des arts : ce choix a eu l'approbation de tous les artistes et connoisseurs.

Le prince Beloselky.

C'est chez M. le comte Stroganoff que j'ai eu l'avantage d'inspirer de l'amitié au prince Beloselky. Ses connoissances, l'amabilité de son caractère, rendent sa société très-intéressante. Son cabinet de tableaux et d'estampes m'a paru d'un grand prix. Sa maison et sa table sont renommées ; il est fait pour avoir des amis. Il a été ministre de Catherine II, à Turin. Elle l'a rappelé et disgracié parce qu'il y avoit trop d'esprit dans ses dépêches, et qu'il faisoit des vers français. « Homme de mérite et de goût, » qui emploie une grande fortune à pro-» téger les arts, et beaucoup d'esprit à les

» cultiver lui-même. » Ainsi en parle le satyrique auteur des Mémoires secrets sur la Russie, qui nous a donné les portraits des grands de la cour.

Au moment de mon départ, ce prince m'a envoyé une bague épiscopale : c'est une belle, grande et profonde pierre précieuse, violette, entourée de brillans, montée en or. Le billet qui l'accompagnoit étoit conçu en ces termes :

« J'ai besoin, M. l'abbé, que vous vous
» rappeliez quelquefois de l'estime sentie
» que vous m'avez inspirée ; et je vous prie,
» en conséquence, d'agréer un anneau d'é-
» vêque que je vous offre de bien bon
» cœur.

» Signé le prince BELOSELKY. »

Il existe à Saint-Pétersbourg, dans le quartier Wasiliostroff, sur les bords de la Newa, à la droite de ce fleuve, deux maisons impériales dignes d'attention.

Le palais de l'Académie impériale des arts. Ses 200 élèves.

La première est le palais de l'Académie impériale des arts : son étendue et sa noble architecture offrent un très-beau coup d'œil du quai de la Newa, qu'on appelle le quai des Anglais. De vastes salles, dans l'intérieur, renferment des ateliers pour la peinture, la gravure, la sculpture, le dessin, l'architecture, la mécanique, avec des modèles pour ces différens arts. On y

entretient deux cents élèves tirés de toutes les provinces de l'empire : ils sont logés, habillés, nourris, instruits gratuitement depuis l'âge de neuf ans jusqu'à dix-huit et vingt : il y a des maîtres pour tous les arts. Chaque élève est placé dans l'atelier qui a pour lui plus d'attrait. Quand ces élèves ont fini leurs cours, ils vont reporter leurs talens dans leurs provinces, ou le gouvernement donne des places à ceux qui se sont le plus distingués. J'ai assisté au dîner de ces deux cents élèves : ils étoient tous dans une vaste salle, par table de vingt, où présidoit un inspecteur, avec deux domestiques pour le service. Ils sont séparés en deux classes, de cent chacune ; la première, des plus avancés ; la seconde, de ceux qui le sont moins. Le silence, le bon ordre, la décence et la propreté règnent à toutes ces tables. Les élèves ont, à dîner, une bonne soupe, trois plats, un de légume, un de viande et un de pâte ; à souper, la soupe, un plat de légume avec de la viande ; à déjeuner, un morceau de pain : leur pain est beau et bon. Les classes sont distinguées par la couleur des habits. Chaque atelier a des prix à distribuer. Catherine II, qui avoit considérablement augmenté la dotation de cet utile établissement, l'honoroit souvent de sa présence, pour exciter l'émulation. Paul Ier, plus occupé du mi-

litaire, paroît y donner moins d'attention. Quand je suis arrivé à Saint-Pétersbourg, cette académie avoit pour président le comte de Choiseuil-Gouffier, ci-devant ambassadeur de France à Constantinople, homme d'esprit et de goût, fait, par son instruction et ses talens, pour diriger les travaux de cette utile académie. Pendant son ambassade à la cour ottomane, il avoit rendu des services à la Russie. Catherine II, lors de la révolution française, l'avoit appelé près d'elle, lui avoit donné des terres en Ukraine et dans la Lithuanie; elle l'avoit décoré du cordon bleu de Saint-André, premier ordre de l'empire, et l'avoit placé à la tête de l'académie des arts. Paul Ier, pendant mon séjour, l'a exilé dans ses terres, et lui a ôté sa place pour avoir fait une visite à l'ambassadeur de Vienne, comte de Cobentzl, son ami, mais qui étoit dans la disgrâce de l'empereur. Il a été remplacé par le comte de Stroganoff, dont j'ai déjà parlé. M. Glauber, d'Augsbourg, célèbre graveur, employé avec distinction dans cette académie, étoit notre conducteur et notre *Cicerone*.

Le comte de Choiseuil-Gouffier.

M. Glauber.

La seconde maison impériale, dans le même quartier, est le palais de l'Académie des sciences; il est placé vis-à-vis l'Amirauté; il est bien bâti; mais ni son architecture, ni son ensemble, n'ont le coup d'œil

Le palais de l'Académie des sciences.

Ses curiosités.

imposant du palais des Arts ; ses salles et ses cabinets offrent des curiosités et des raretés en fœtus, en animaux de toute espèce, depuis la martre zibeline jusqu'à l'éléphant, et en habillemens des différentes nations de l'Asie et de l'Amérique. On y voit dans une chambre particulière Pierre Ier, revêtu des mêmes habits qu'il avoit le jour de son mariage avec Catherine Ire. Il est de grandeur naturelle, assis dans un fauteuil; son visage et ses mains sont en cire; sa ressemblance, dit-on, est parfaite : il a l'air vivant. On voit dans le même cabinet le portrait de ses ancêtres et celui de son épouse Catherine, fille d'un tambour, Catherine dont le caractère et les rares qualités ont été si utiles à Pierre le Grand. Dans un cabinet à côté, on montre avec vénération les instrumens dont se servoit Pierre Ier pour le dessin, la sculpture et la gravure. Ce grand homme avoit pour la mécanique des talens supérieurs qui auroient peut-être fait sa réputation et sa fortune, s'il avoit été simple particulier. Avant de sortir, l'académicien qui nous montroit tous ces objets, ouvrit avec beaucoup de précautions une petite armoire creusée dans le mur. Il en sortit une boîte d'or massif renfermant un manuscrit *in-folio*. Ce sont des observations avec des ratures, toutes de la main de Catherine II. Il nous parut que ce manus-

Pierre Ier modelé en cire, habillé avec son habit de noces.

crit étoit regardé comme un objet de vénération.

Le palais des douze colléges.

Pour satisfaire sa curiosité, on peut, au sortir de ce palais, aller voir celui des douze colléges, dont le rez-de-chaussée est une galerie à arcades qui sert de promenade, et plus loin, sur la petite Newa, la Douane, où l'on a le spectacle de voir charger et décharger les vaisseaux marchands qui abondent à Saint-Pétersbourg.

Pont sur la Newa.

Cette île, ou ce quartier de Wasiliostroff, communique au superbe quai qui s'étend le long de la gauche de la Newa, depuis l'Amirauté, par un pont posé sur vingt bateaux grands et larges, placés à deux toises de distance les uns des autres; ce pont est solide et commode; deux et trois voitures y peuvent passer de front, indépendamment d'une petite galerie, séparée par une barricade, pour les gens de pied; il se replie lors des glaces et se replace après la débacle.

Statue équestre, en bronze, de Pierre le Grand.

A l'extrémité de ce pont, à la rive gauche du fleuve, sur un grand emplacement, entre l'Amirauté et le palais du sénat, se présente la fameuse statue équestre, en bronze, de Pierre le Grand, élevée à la mémoire de ce prince par Catherine II. Le cheval, son attitude, la statue majestueuse, l'idée poétique que rappelle cet ensemble, honore les talens de M. Falconet, artiste français qui l'a imaginé et

exécuté. Cette statue équestre est posée sur un rocher de granit d'un seul morceau. Le cheval est à toute course, dressé sur ses pieds de derrière, franchissant les obstacles qui pourroient l'arrêter; il a l'air de s'élancer dans la Newa. Pierre Ier, habillé à la russe, regarde le cours de ce fleuve, et étend le bras droit vers lui. Le cheval, au galop, n'a de point d'appui que par sa longue queue, posée sur le rocher de granit. Cette hardiesse est très-ingénieuse. Aux pieds du cheval, circule un long serpent, symbole de l'immortalité (1). L'inscription placée, en lettres d'or, sur les deux flancs du rocher, est simple et sublime. *Petro primo Catherina seconda*. Ce beau monument est entouré d'une grille de fer, très-bien travaillée, et dont les ornemens supérieurs sont dorés. On montre, dans une des salles de l'Académie des sciences, le modèle en petit du mécanisme si ingénieusement inventé pour pouvoir rouler, avec des travaux infinis, jusqu'à Saint-

(1) M. l'abbé Georgel se trompe; il est impossible qu'un cheval, représenté au galop, ait sa queue pour point d'appui; cela ne se conçoit pas. Voici comment Falconet a déguisé l'appui du cheval, et a réussi à ne le faire poser que sur les deux jambes de derrière. Tandis que le cheval s'élance, un énorme serpent (symbole de l'envie et non de l'immortalité), se dresse et s'attache à ses flancs. (*Note de l'Editeur.*)

Pétersbourg, depuis la Finlande, la masse énorme et brute de granit sur laquelle on devoit poser la statue équestre (1).

Ce rocher, du poids de trente mille quintaux, étoit haut de vingt-deux pieds, long de quarante-deux, large de trente-quatre, et recouvert d'une mousse antique de plusieurs pouces d'épaisseur.

C'est ainsi qu'il falloit le poser pour conserver l'idée poétique des obstacles franchis et des difficultés vaincues. L'admiration universelle qu'excita la vue de ce rocher, sembloit avoir diminué celle que méritoit si justement la statue. Falconet, jaloux de cette sensation, et voulant attirer et fixer l'attention sur son chef-d'œuvre, persuada à l'impératrice qu'il falloit diminuer ce rocher. Il lui ôta ses formes brutes et naturelles pour lui en donner de régulières. On le tailla, on le polit, on le réduisit sans mousse, au moins de la moitié de sa grandeur. A présent, dit l'auteur des Mémoires secrets, c'est un petit rocher écrasé sous un grand cheval.

Cette opération de l'amour-propre est un tort irréparable : le rocher, ainsi travaillé, n'a plus rien d'imposant; le goût gémit en voyant qu'on a, pour ainsi dire,

---

(1) Ce roc fut amené sur des boulets de canon, roulant dans des coulisses de cuivre. (*Note de l'Editeur.*)

dégradé la majesté de ce superbe monument; car tout connoisseur, en le contemplant, ne peut s'empêcher de mêler quelques critiques à son admiration. Un autre sujet de critique, c'est que, pour rehausser et embellir le terrain où se trouve cette statue, on n'y ait pas construit une place régulière, comme on le pourroit facilement, et qu'on ne l'ait pas environnée d'édifices dignes de la beauté de ce chef-d'œuvre. Excepté le palais, bâtiment à colonnades, où le sénat tient ses séances, l'emplacement ne présente qu'un très grand espace qui sert de voie publique, pour aller sur le quai des Anglais et au quartier de Wasiliostroff. Palais du Sénat.

Du milieu de ce vaste emplacement, en tournant le dos à la statue, on voit au delà du pont qui est sur le canal de l'Amirauté, l'église grecque d'Isaac, appelé l'Eglise de Marbre. Sa coupole est couverte de cuivre doré : Catherine II en a posé les fondemens il y a trente ans; elle n'est point encore achevée. Murs, pilastres, colonnes, tout est marbre, tant à l'extérieur que dans l'intérieur. A la mort de l'impératrice, elle étoit presque aux deux tiers; c'est le temple le plus vaste de Saint-Pétersbourg. Paul Ier la fait achever lentement. Les grandes et belles masses de marbre qu'on avoit amenées pour achever cette église, d'après le plan, L'église d'Isaac, ou de Marbre.

ont été prises par le prince pour servir aux colonnes du nouveau palais qu'il fait bâtir dans le Jardin d'été. On continue la bâtisse de l'église en brique, qu'on revêtira de stuc pour l'assimiler au marbre.

Les Boutiques russes.

Un bâtiment véritablement curieux et remarquable, est ce qu'on appelle les *Boutiques russes* : c'est un grand *trapèze*, dont les côtés sont inégaux et parallèles : les deux côtés les plus longs ont plus de quatre cents toises chacun. Ce bâtiment singulier, entrepris par une compagnie russe qui en est propriétaire, présente une continuité d'arcades au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur. Ce bâtiment est double, avec double galerie en arcades : il a ses jours et ses boutiques dans l'intérieur, sur une vaste cour; et à l'extérieur, sur quatre belles et grandes rues. C'est là que sont réunis tous les marchands russes : aucun marchand étranger n'y habite. Tout y est boutiques, en gros et en détail. Ces boutiques sont un assemblage de tout ce qu'on peut désirer en étoffes d'or, d'argent, de soie, en draps, en toiles de tous les pays, en quincaillerie, orfévrerie, bijouterie, tableaux, estampes, livres, porcelaines, faïence, verrerie, friperies, épiceries, plantes aromatiques, thé, chocolat, rhubarbe, drogues, comestibles, ameublemens et meubles de toute espèce. C'est un spec-

tacle curieux pour un étranger que la multitude et la variété de ces boutiques. Les arcades inférieures et supérieures forment, dans un des plus beaux quartiers de Saint-Pétersbourg, une promenade très-agréable, à l'abri des injures du temps. Tout ce bâtiment est en brique, avec un mastic et un crépissement qui le fait paroître de pierre de taille; il est voûté jusque sous le toit, qui est de tôle peinte, et vernis en rouge; il n'y entre ni bois, ni charpente; on n'y souffre ni poêle, ni cheminée, ni feu. Ces marchands ont leur demeure et leur cuisine hors de cette enceinte. Les boutiques se ferment au jour tombant, afin de n'y pas introduire de lumière. Les bonnets et bottes fourrés, les pelisses, de gros vases d'étain pleins d'eau bouillante et bien fermés, voilà de quoi y braver les rigueurs du climat. La quantité de personnes qui s'y promènent sous les arcades, celles qui entrent dans les boutiques et en sortent, entretiennent une température moins glaciale que celle des rues.

Un autre objet de curiosité, ce sont de grands réservoirs à poissons, dans de grands bateaux établis à poste fixe dans les canaux qui traversent la ville, et surtout dans celui de la Moïka. Ces bateaux sont amarrés. Le fond est comme une longue cuve Réservoirs à poissons.

trouée qui reçoit l'eau, et où l'on entretient le poisson qu'on a pêché. On peut toujours avoir du poisson frais, même au plus fort de l'hiver. Ces canaux sont profonds comme la Newa, qui les alimente; on y enlève des quartiers de glaces de quatre pieds d'épaisseur. Pour avoir de l'eau, on creuse des puits dans la glace des canaux, ainsi que dans celle de la Newa. Saint-Pétersbourg n'ayant ni puits, ni fontaine, les hommes et le bétail n'ont que l'eau de ce fleuve et des canaux.

Poissons gelés. La consommation du poisson gelé qui arrive du golfe de Cronstadt, du lac de Ladoga, de la Baltique, d'Archangel et du Volga, est très-considérable; on ne s'aperçoit pas sur table si le poisson a été gelé; on a une manière de le faire dégeler et de l'apprêter, qui lui donne l'apparence et le goût d'un poisson sortant de l'eau.

Outre les Boutiques russes, on trouve dans les quartiers les plus fréquentés, de grands et riches magasins anglais, hollandais, italiens et français. Les marchandises qui y sont étalées avec luxe, sont plus chères que dans les Boutiques russes; mais il est reconnu qu'elles valent mieux. Les Français sont pour les modes et pour les livres, objets très-lucratifs : des libraires français s'y enrichissent : les livres y sont d'un prix exorbitant; il est peu de seigneurs,

même parmi ceux qui sont dénués d'esprit et de connoissances, qui n'aient dans leur palais une bibliothèque dont les livres sont richement reliés, une galerie de tableaux, et un cabinet d'histoire naturelle. La vanité fait prodiguer au grand seigneur ses revenus, et souvent multiplier ses dettes, pour l'environner de cet éclat extérieur. Cet aliment de la vanité est devenu à Saint-Pétersbourg un objet de luxe; on auroit honte de s'en priver : en général, on peut dire avec vérité que les grands de Russie ne le cèdent à personne en Europe pour le luxe, les objets de goût, la recherche de la table et des ameublemens. Leurs immenses revenus et leur penchant pour accumuler leurs dettes, les mettent en état de se satisfaire.

Palais de la Banque impériale.

Dans le voisinage des Boutiques russes, on voit un palais d'une superbe et élégante architecture; c'est celui de la Banque impériale : le goût a présidé à son ensemble et à tous ses détails.

Palais de Malte.

Le palais de Malte, ou de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui est situé vis-à-vis le plus grand côté des Boutiques russes, mérite aussi le coup d'œil des observateurs. Sa cour d'entrée, bordée sur la rue par une belle grille de fer, est très-vaste : ses dépendances forment une enceinte considérable. L'église catholique

Sa chapelle.

qu'on vient d'y ériger est, à l'intérieur, d'une structure si peu commune, si inattendue, mais si belle, si pittoresque, si richement simple, qu'elle frappe d'admiration : elle n'est pas grande, mais les proportions sont si bien ménagées, qu'elle s'agrandit à la vue. Le dais impérial, pour le siége du grand-maître, y est d'un goût exquis : sa broderie d'or, en relief et de diverses couleurs, est de la plus grande magnificence. Le dessin et l'exécution de ce dais ont été dirigés par un seigneur languedocien, émigré qui, de militaire et chevalier de Saint-Louis, est devenu dessinateur et brodeur, pour n'être à charge à personne. La chancellerie et le trésor de l'ordre sont dans ce palais, et on y a préparé des appartemens pour les piliers des langues qui résideront à Saint-Pétersbourg.

Les Quais, les Canaux et les Rues.

Nous ne connoissons point de ville en Europe qui puisse se comparer à Saint-Pétersbourg pour la beauté et la magnificence de ses quais. Le grand quai, à la gauche de la Newa, commence à la pointe du port des Galères, et se prolonge en droite ligne, pendant cinq quarts de lieue, jusqu'au couvent où on élève deux cents

demoiselles nobles : il n'est interrompu que par l'Amirauté, depuis la statue équestre de Pierre le Grand jusqu'au palais d'hiver.

Ce quai, depuis le fond de la Newa jusqu'à hauteur d'appui, est revêtu de superbes pierres de granit : il y a pour les piétons un trottoir d'élévation d'un pied et de six pieds de large. La rue, entre le trottoir et les hôtels qui ornent ce quartier, est assez large pour trois et quatre carrosses de front. Le superbe quai de la Newa.

Ce quai offre à la vue le majestueux cours de la Newa, qui promène paisiblement ses eaux profondes au milieu de Saint-Pétersbourg. Les barques décorées, le chant russe des bateliers, les bâtimens qui partent et qui arrivent, font en été un spectacle très-amusant. En hiver, la quantité de traîneaux et de gens de pied qui traversent ce fleuve, glacé à quatre et cinq pieds de profondeur, forme un autre tableau non moins curieux. A la rive opposée, on a pour perspective le quartier de Wasiliostroff, la citadelle, le quartier de Wibourg, avec l'aspect de belles maisons de campagne qui s'y trouvent en grand nombre.

Le quai de la Newa a, de distance en distance, des saillies où on a pratiqué de doubles rampes très-douces pour aller

puiser de l'eau, pour s'embarquer, ou pour passer, en hiver, à pied et en traîneaux. L'entre-deux de ces rampes a des bancs de granit pour les promeneurs.

La Newa forme et alimente quatre canaux qui environnent et qui croisent à sa gauche les quartiers les mieux bâtis et les plus remarquables de cette grande ville.

Le quai et le canal de la Fontanka.

Le plus considérable de ces canaux est celui de la Fontanka, qui, par sa courbure régulière, embrasse les trois quartiers de l'Amirauté, les plus beaux de Saint-Pétersbourg : il sort de la Newa, et va se jeter dans le golfe de Cronstadt : il faut deux bonnes heures pour parcourir à pied le quai de la Fontanka. Le canal est, comme celui de la Newa, revêtu de granit, surmonté, à hauteur d'appui, d'une grille de fer bien travaillée : il a un trottoir pour les gens de pied, des rampes pour y descendre : il est bordé de superbes hôtels et d'édifices publics, comme casernes, hôpitaux, tous remarquables par une belle architecture. Les ponts, sur ce canal, sont de granit poli, ornés de quatre tourelles de granit en carré, sur lesquelles s'élève une voûte surmontée d'une boule dorée.

Le quai et le canal de Catherine.

Le second canal est celui de Catherine, qui entoure une partie moins grande que le précédent; il est revêtu de granit, avec une grille de fer à hauteur d'appui, et un

trottoir : il tire ses eaux de la Fontanka, et environne les deux premiers quartiers de l'Amirauté.

Le quai et le canal de la Moïka.

Le troisième canal est celui de la Moïka, alimenté par le canal de Catherine et par la Newa : il environne le premier quartier de l'Amirauté; il n'est encore revêtu que de madriers et de balustrades de bois, avec un quai sans trottoir; mais Paul Ier va l'assimiler aux deux autres; on y travaille avec activité; le revêtement en granit est déjà fait dans un assez grand espace. Les ponts, sur le canal, sont de bois peint de différentes couleurs. Les couleurs forment des bandes noires, blanches, vertes, rouges et bleues. Les trois ponts principaux sont désignés par ces trois dernières couleurs : pont Vert, pont Rouge, pont Bleu.

Le quai et le canal Nicolas.

Le quatrième canal s'appelle le canal Nicolas; c'est le moindre des quatre; il part de la Newa ; il a un pont sur le quai anglais de la Newa, et traverse les canaux de la Moïka et de Catherine, jusqu'à son embouchure, dans celui de la Fontanka. Il est revêtu de granit, et orné d'une balustrade et d'un trottoir. Vers le milieu de son cours, il se détourne pour former, en circulant, une île où l'on a bâti de beaux et vastes magasins de bois de construction, ainsi que des chantiers. Cette île s'appelle la petite Hollande.

Distribution de l'eau dans Saint-Pétersbourg.

Ces quatre canaux distribuent l'eau de la Newa dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg, qui sont à la gauche du fleuve, et qui sont les plus considérables et les plus peuplés : l'eau puisée dans la Newa est très-limpide et très-saine ; elle auroit ces deux qualités dans tous les temps, si l'on avoit dans les maisons, comme à Paris, des fontaines sablées et filtrantes. Elle donne presque toujours la diarrhée aux étrangers ; mais cette incommodité ne dure pas long-temps. L'eau que l'on puise dans les canaux, surtout dans celui de la Moïka, est, pour l'ordinaire, trouble, un peu boueuse, malsaine et de mauvais goût, à cause des immondices qu'y versent les maisons qui bordent ce canal ; les Russes la corrigent, en la faisant bouillir et en y infusant du vinaigre.

La Newa.

La Newa et ses canaux sont gelés pendant six à huit mois de l'année ; on la traverse à pied et en traîneau. Ce fleuve majestueux sort du lac Ladoga, l'un des plus grands de l'Europe, à vingt lieues de Saint-Pétersbourg (1). Quoique son cours ne soit que de vingt lieues, c'est, sans contredit, un des plus beaux fleuves de l'Europe. En arrivant à Saint-Pétersbourg, il se sépare

---

(1) Dans l'Ingrie ; le lac Ladoga a quarante lieues de long sur vingt-six de large. (*Note de l'Editeur.*)

en trois parties ; la première, à droite, s'appelle la Neuka ; la seconde se nomme la petite Newa, et la troisième la grande Newa. La Neuka sépare le quartier de Wibourg du quartier nommé Saint-Pétersbourg, où sont la forteresse et la cathédrale dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul. La petite Newa sépare ce dernier quartier de celui de Wasiliostroff. La grande Newa coule entre ces trois quartiers et le reste de la ville, où se trouvent l'Amirauté, les palais impériaux, et les sept autres quartiers les plus peuplés et les plus considérables de cette résidence impériale, divisée en dix quartiers.

La grande Newa est un large et majestueux canal qui, par la profondeur de ses eaux, peut recevoir de très-gros vaisseaux : les vaisseaux marchands y arrivent de la Baltique et de l'Océan. Ces vaisseaux vont s'amarrer, pour la plupart, dans la petite Newa, qui, flanquée à gauche, par l'île Wasiliostroff, et, à droite, par le quartier ou île de Saint-Pétersbourg ou de la citadelle, forme un port spacieux et assuré. Le coup d'œil de ce port, vu du quai de la Newa, est curieux et intéressant.

Divertissemens d'hiver sur la Newa.

C'est sur la partie de la Newa, qui est à l'extrémité du grand quai, vis-à-vis le monastère des demoiselles nobles, lorsque ce fleuve est gelé à quatre pieds de profon-

deur, que les habitans établissent le théâtre de leurs jeux et de leurs divertissemens, à l'entrée du carême; la semaine avant le carême est appelée en allemand *buttervoch*, semaine de beurre, parce qu'après cette semaine, le beurre, ainsi que la viande et les œufs, sont strictement défendus jusqu'à Pâques. Cette semaine est le carnaval des Russes; tous les jours y sont consacrés au plaisir; les boutiques sont fermées; les ouvriers cessent leur travail; le peuple est endimanché. De tous les quartiers de la ville on se porte en foule au lieu où les spectacles publics sont multipliés. Le peuple s'y rend à pied et en traîneaux; les riches et les grands, la cour elle-même y paroissent dans leurs plus brillans équipages : on y voit des baladins jouant des farces sur des tréteaux, des danseurs de corde, des marchands de toute sorte de comestibles, des tentes sous lesquelles on donne à boire et à manger; mais ce qui fait le principal amusement et attire les grands et le peuple, ce sont des montagnes de glaces, du haut desquelles on voit se succéder des couples qui s'élancent sur une pente rapide, assis sur des glissoires élégantes; l'impulsion donnée par la pente est si forte, qu'au bas de cette pente, la glissoire et ceux qui y sont assis, se promènent pendant un bon quart d'heure

Montagnes de glaces, où l'on glisse.

dans une arène glacée, tracée en rond, autour de laquelle sont des barrières, des bancs pour les spectateurs, et cinq ou six rangs de carrosses qui vont au pas, avec un ordre qu'ont soin de maintenir les soldats à pied et à cheval; la glissoire est ramenée, par son impulsion, au pied d'un escalier de bois très-élevé qu'on remonte, en y portant la glissoire. Quand on est arrivé à la plate-forme, on s'élance de nouveau pour glisser de même. Les jeunes garçons et les jeunes filles qui se réunissent deux à deux, pour ce singulier divertissement, sont vêtus à la russe, dans un costume riche et élégant. Les manchons, les pelisses, les bottes fourrées, et surtout le plaisir que procure aux Russes ce divertissement, font oublier le froid, ordinairement excessif. L'empereur, l'impératrice, les princes et princesses de la maison impériale, vont, une ou deux fois, en grand cortége, honorer le spectacle de leur présence.

On sera peut-être curieux de connoître la construction de ces montagnes de glaces; c'est ainsi qu'on les appelle à Saint-Pétersbour. Sur six plateaux de quarante à cinquante pieds de hauteur, on fait une plate-forme avec des madriers; cette plate-forme est entourée d'une balustrade; sur un des côtés les plus longs, on établit, d'un côté, un escalier pour monter, et à l'op-

posite, on construit, avec des madriers bien soutenus par de forts poteaux, une longue pente très-escarpée et large de six à huit pieds, avec des rebords de cinq à six pouces; on couvre cette pente de neige à un demi-pied de haut; on la bat pour l'aplatir; on fait couler ensuite de l'eau dessus; la gelée rend alors cette pente unie comme un miroir. C'est sur ce miroir de glace que les couples s'élancent du haut de la plate-forme.

Dans ces jours de spectacle, la Newa est couverte, comme j'en ai été témoin, d'une foule innombrable; les uns acteurs, les autres spectateurs : cette foule se succède et se renouvelle à tout instant; au haut de la plate-forme, il y a un bureau, où l'on paye cinq copeicks pour chaque descente.

Divertissemens d'été au milieu de la ville.

La semaine de Pâques à Quasimodo, amène une autre sorte de divertissemens : cette semaine, comme celle qui a précédé le carême, est consacrée tout entière à la bonne chère, aux festins et aux plaisirs. Les familles russes, pères, mères, enfans, parés comme aux jours les plus solennels, se transportent sur un vaste et spacieux emplacement qui se trouve au milieu de la ville, à la gauche de la Newa : là, sont des farceurs, des baladins, des boutiques de comestibles et de boissons, des escarpolettes de toutes les formes, les unes en ba-

lançoires, les autres tournant comme des roues de moulins; on est assis, souvent deux à deux, dans des fauteuils qui, en tournant, sont toujours parallèles au terrain sur lequel est l'escarpolette. Tous les jours, les grands, dans leurs équipages les plus brillans, vont circuler, au pas, pendant des heures entières, autour de ces escarpolettes qui attirent toute la ville. J'y ai vu l'impératrice et les grandes-duchesses en carrosses de gala, et l'empereur à cheval, avec l'héritier du trône et une suite nombreuse.

J'ai remarqué, dans ces jours de joie et de plaisirs, que les Russes qui, pris individuellement, ont tous une physionomie gaie, ouverte et pleine d'hilarité, se livrent à ces amusemens sans aucun cri de joie, et sans aucun de ces gestes qui annoncent l'enthousiasme : on peut à peine concevoir ce goût effréné qu'ils ont pour ces sortes de spectacles, avec le sérieux et le silence qui y règnent.

Les rues de Saint-Pétersbourg sont une des grandes beautés de cette ville : elles sont toutes tirées au cordeau, même celles qui sont placées sur la courbure et le contour des canaux de la Fontanka, de Catherine et de la Moïka. Ces canaux séparent et désignent les trois beaux quartiers qu'on appelle de l'Ami- Les rues.

Les trois quartiers de l'Amirauté.

rauté : on les a ainsi nommés premier, second et troisième quartiers de l'Amirauté, parce que les trois rues grandes et spacieuses qui les traversent, aboutissent, comme dans un angle, à la tour ou flèche de l'Amirauté qui leur sert de point de mire. Elles ont une lieue de longueur. La

La Neuskaia, ou la Perspective.

rue dite la Perspective ou la Neuskaia, part de l'Amirauté, et se prolonge en ligne droite jusqu'au fameux couvent de Saint-Alexandre Neuski; elle traverse la Moïka, le canal Catherine et la Fontanka : sa largeur est telle que douze carrosses de front pourroient la parcourir.

La premenade de la Perspective, sa formation rapide, et la plantation des arbres au plus fort de l'hiver.

C'est dans cette superbe Perspective que, pendant mon séjour, Paul I[er], au milieu du plus grand froid de l'hiver, a fait planter deux promenades, de deux rangs d'arbres chacune, pour les personnes à pied; ces promenades s'étendent dans un espace d'une grande demi-lieue, depuis le canal de la Moïka jusqu'à celui de la Fontanka : chacune de ces promenades, environnée de barrières peintes en bandes de différentes couleurs, ont huit pieds de large; l'espace qui est entre elles forme la rue; six carrosses de front peuvent y passer, et de l'autre côté de chaque promenade jusqu'aux maisons, il y a deux rues assez larges pour deux carrosses de front chacune. Les arbres, plantés avec toutes leurs branches, ont quinze

à vingt pieds de haut : on les a arrachés et replantés avec leurs racines et la terre du sol d'où on les a tirés, au sein de la neige et de la plus forte gelée. Les fosses pour les recevoir ont été creusées à une grande profondeur, à coups de hache, pour fendre la terre gelée à quatre et cinq pieds : quand le circuit de la fosse étoit tracé à un ou deux pouces de profondeur, on plaçoit un tas de bois qu'on allumoit pour dégeler la terre. Il falloit toute l'autorité impériale pour ordonner et faire exécuter de pareils travaux : dix mille ouvriers y étoient journellement employés. L'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, étoit chargé de les inspecter, et d'en hâter l'exécution pour le jour précis fixé par l'empereur. Les arbres ont été déracinés, replantés; les promenades ont été sablées et environnées de gazons pris sous la neige ; les barricades et les bancs ont été posés et peints dans l'espace de trente jours, terme assigné par l'empereur : il a été ponctuellement obéi. J'ai été témoin de ce miracle de l'autorité, et j'ai vu sa majesté impériale se promener à cheval, en grand cortége, au milieu de la grande rue que bordent les deux promenades, pour jouir de l'exécution de ses ordres. Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est que, vers la fin du mois de mai, je me suis promené à l'ombre de ces arbres

en feuilles. La végétation est extrêmement prompte dans ces contrées septentrionales; les arbres aujourd'hui couverts de neige, seront demain bourgeonnés, et trois jours après, en feuilles et en fleurs. Une compagnie s'étoit chargée de cette plantation. J'ai su que chaque pied d'arbre, déraciné et replanté, coûtoit quinze roubles ou soixante-dix francs de notre monnoie; mais les entrepreneurs en répondoient pendant trois ans; ils étoient obligés de remplacer ceux qui périroient pendant ce temps, à dater du jour de leur plantation.

Une chose qui étonne les connaisseurs, c'est qu'une ville, où rien n'a été épargné pour la rendre supérieure aux plus célèbres de l'Europe, n'ait aucune place régulière : on n'y voit que de grands emplacemens, de grands terrains entourés de maisons. La statue de Pierre le Grand en méritoit une; le palais impérial d'hiver a devant lui tout l'espace nécessaire, et il seroit très-facile d'en construire une très-remarquable sur le spacieux terrain, où les Russes font leurs divertissemens dans la semaine de Pâques.

Emplacement pour les marchés de la viande gelée.

Il y a à Saint-Pétersbourg un de ces vastes emplacemens qui, dans les derniers jours de décembre et le 15 janvier, est un objet de curiosité : c'est le moment où les habitans de cette grande ville s'approvisionnent de viande, de gibier et de poissons gelés pour

cinq à six mois. Des milliers de traîneaux y amènent des bœufs, des veaux, des moutons, des cochons, du gibier de toute espèce, de la volaille privée et sauvage : ces provisions arrivent de quarante, cinquante et soixante lieues : on fait de chaque espèce des tas élevés et séparés, qui, en s'étendant, figurent des rues; on se promène entre les monticules de ces comestibles gelés; l'on y voit un flux et reflux d'acheteurs qui transportent ces denrées dans des glacières, et s'en nourrissent pendant les six à sept mois d'hiver qui règne dans ces contrées : on dégèle tous les comestibles dans l'eau la plus froide, et on ne s'aperçoit pas au goût qu'ils aient été gelés. Ces sortes de provisions sont consommées par des gens du commun et dans les tavernes russes : du reste, on peut avoir en tout temps, à Saint-Pétersbourg, de la viande et du poisson frais. Cependant, chez les grands seigneurs et sur les meilleures tables, on sert souvent de beau poisson gelé qui arrive d'Archangel, du lac Lagoda, de la Baltique et du Volga : il y a un de ces poissons qui est très-recherché et très-cher, qu'on appelle sterlet; les beaux ont deux pieds de long sur six à sept pouces de large; la tête ressemble à celle d'un très-gros brochet; il est excellent : c'est le poisson qui domine dans les soupes que les

Le sterlet, poisson.

Un ouka, ou soupe russe.

Russes appellent *ouka* : ces soupes sont un luxe de grand seigneur ; les moins coûteuses, quand on est peu de convives, sont de soixante à quatre-vingts roubles ; il y en a de deux cents et trois cents roubles : dans tous les dîners d'apparat on sert un *ouka*. Il est composé du jus de différens poissons qui en forme le bouillon ; de petits et de moyens sterlets y sont coupés par tronçons. J'en ai mangé plusieurs fois; c'est une soupe succulente et délicieuse ; mais on souffre de se régaler d'un mets aussi coûteux. C'étoit contre de telles prodigalités que tonnoit le bouillant Juvénal, quand il décrivoit le luxe des tables des Lucullus de son temps.

La moitié du terrain compris dans les limites de Saint-Pétersbourg, n'est pas encore bâtie ; les rues y sont tracées et alignées; on rencontre dans toutes quelques maisons bâties sur cet alignement. Tous les jours le nombre des habitations augmente : l'empereur actuel peuple les quartiers éloignés du centre, en y bâtissant des

Nouvelles casernes.

casernes pour la garnison toujours très-nombreuse, et des écuries pour la cavalerie; cette garnison est ordinairement de trente mille hommes. L'architecture de ces casernes est très-curieuse ; ce sont des pavillons chinois, dont le milieu en saillie a des colonnes ; ils sont multipliés et pla-

cés symétriquement. L'espace qui les sépare forme un emplacement pour y mettre la troupe en bataille ; ces quartiers s'embellissent tous les jours, et ils seront les plus curieux à voir.

Sous Pierre Ier et ses premiers successeurs, presque toutes les maisons étoient de bois ; sous Elisabeth, Catherine II et Paul Ier, elles se sont presque toutes changées en brique revêtue d'un mastic de pierre, avec des fondemens et des socs de granit. Il n'est plus permis, à ceux qui bâtissent, d'employer dorénavant d'autres matériaux que le granit et la brique : les maisons encore existantes, en bois, ne doivent point être réparées ; il faut les rétablir en brique. Les ateliers, où l'on fabrique et où l'on taille ces deux sortes de matériaux, sont très-multipliés dans les environs de la ville ; la terre glaise, propre à cette fabrication, et le bois pour la cuire, ne sont pas rares. Les carrières de granit sont assez éloignées, mais on a la facilité d'en amener les masses par eau.

Couverture des toits.

Les toits des églises, des palais, des hôtels, et des maisons de riches banquiers ou négocians, sont couverts de lames de cuivre, et un très-grand nombre de maisons particulières, en lames de tôle peinte en rouge ou en verd. Les maisons du peuple et des habitans moins aisés, sont

couvertes en planches peintes à huile, à l'imitation de la tôle.

Le pavé. Le pavé des rues est assez commode pour les gens de pied : la manière de le construire exige des réparations annuelles, à la fonte des neiges : on rassemble des cailloux choisis, peu profondément enfoncés, sur un lit de sable et de terre mêlés ensemble; on remplit les intervalles avec de petits morceaux de briques concassés, et on verse sur cette surface un ciment liquide qui, en se durcissant, lie toutes les parties ensemble. Mais le peu de profondeur de cette surface fait qu'elle est facilement ébranlée par la quantité de voitures qui roulent dessus : il est vrai qu'on ne voit jamais à Saint-Pétersbourg, comme en France et en Allemagne, de ces voitures à quatre roues, surchargées d'un poids énorme, qui dégradent les chaussées les mieux entretenues. Pendant six à huit mois de l'année, le pavé est couvert de deux à trois pieds de neige gelée, sur laquelle alors on ne voit plus que des traîneaux.

Dans les mois de l'année où il n'y a pas de neige, excepté les carrosses à six, à quatre et à deux chevaux, toutes les autres voitures qui amènent des marchandises et Charriots russes. des comestibles, sont de petits charriots légers, à quatre petites roues, traînés chacun par un cheval. On en voit arriver cent

et deux cents à la file les uns des autres. Les fiacres, ou voitures publiques de place, sont infiniment plus multipliés à Saint-Pétersbourg que dans les plus grandes villes de l'Europe; les rues en sont encombrées : tout le monde s'en sert, à cause des distances qu'il faut parcourir : ce sont en hiver des cabriolets ou des kibieks sur traîneaux, à un ou à deux chevaux; en été, ce sont des bancs de cuir élevés sur quatre roues et suspendus comme des voitures de chasse, où l'on se met à califourchon; ces voitures, très-légères et très-roulantes, sont traînées par un cheval dont le conducteur tient les rênes. Le transport n'est pas cher quand on a soin de faire son prix avant, ou par course, ou par heure. Fiacres russes.

J'ai déjà dit que, dans les plus belles rues de Saint-Pétersbourg, comme dans les trois qui aboutissent à l'Amirauté, on voit avec peine de beaux emplacemens vides, et qui sont fermés par une cloison de planches. Mais j'ai appris que ces vides avoient leur destination, et qu'on devoit y bâtir des édifices publics, des théâtres et des palais : il est vrai qu'on y voit déjà de grands amas de matériaux pour la bâtisse.

La Religion.

Schisme en Russie.

Dès le temps du schisme de Photius, patriarche de Constantinople, des missionnaires grecs schismatiques pénétrèrent en Moscovie, et y prêchèrent la religion chrétienne, ainsi que leur scission avec l'Eglise romaine. Les deux principales erreurs de ce schisme sont de refuser au pape la suprématie et la juridiction universelle sur toutes les églises, et ensuite de ne pas reconnoître que le saint Esprit procède du père et du fils, mais seulement du peré par le fils; aussi les grecs schismatiques ne récitent pas le *Gloria Patri*, et ne font pas le signe de la croix de la même manière que les catholiques romains. Les czars qui régnoient alors, abandonnèrent le culte des idoles pour adopter cette doctrine erronée qui s'est propagée, de règne en règne, jusqu'à Paul Ier. Pierre Ier, en montant sur le trône, professa publiquement la religion de ses ancêtres, et crut néanmoins devoir, pour mieux asséoir les fondemens de son empire, adopter la tolérance de tous les cultes : ses successeurs ont suivi son exemple. La religion chrétienne, entée sur le schisme de Photius, est la religion dominante; mais on y tolère l'exercice public de la religion romaine. Les Arméniens,

les luthériens, les calvinistes y ont des temples. Les grecs, unis à l'Eglise latine, célèbrent les saints mystères, selon le rit grec, dans les églises catholiques. Cette différence de croyance et de culte ne produit aucune animosité, et ne trouble point la tranquillité publique. La protection connue de l'empereur, accordée à tous les cultes, obvie aux inconvéniens, et commande à tous la soumission aux lois.

Depuis Pierre Ier, les empereurs de Russie sont les chefs temporels et spirituels de l'Eglise grecque, dans toute l'étendue de leur vaste domination. Pierre Ier a envahi de son autorité privée tous les biens ecclésiastiques pour les réunir à son domaine, et a assigné des pensions aux métropolitains, archevêques, évêques, archimandrites, popes, et aux couvents du rit grec, ce qui met l'Eglise dominante absolument dans la dépendance du souverain.

Eglises remarquables de Saint-Pétersbourg.

Parmi le très-grand nombre d'églises grecques de Saint-Pétersbourg, on en distingue quatre : la cathédrale, Notre-Dame de Casan, Saint-Nicolas des Matelots et Saint-Alexandre Neuski. Nous n'y ajoutons point l'église de Marbre ou d'Isaac, parce qu'elle n'est pas encore achevée, et qu'on n'y travaille que lentement. En général on s'aperçoit que Paul Ier n'affec-

tionne point les monumens dont sa mère aimoit à s'occuper. Il s'est fait, par ordre de Catherine II, de très-beaux plans pour l'embellissement de Saint-Pétersbourg, que son fils néglige absolument.

La cathédrale.

La cathédrale, ou l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, est au milieu de la forteresse; elle n'est remarquable, à l'extérieur, que par sa flèche dorée, et dans l'intérieur, que par les tombeaux de Pierre Ier, et de son épouse Catherine Ière, des impératrices Anne et Elisabeth, de Pierre III et de Catherine II. Paul Ier y a fait transférer le corps de son père. Toute l'Europe connoît la fin tragique de cet empereur, et comment son épouse s'empara du sceptre. Il avoit été enterré sans pompe, après son assassinat, à Saint-Alexandre Neuski. Son fils, à son avènement au trône, l'a fait déterrer, lui a fait rendre, sur un lit de parade, dans son palais, tous les honneurs funèbres dus aux souverains, et l'a ensuite fait placer à côté de Catherine II, dans la cathédrale. Cette église est tapissée, depuis le pavé jusqu'à la voûte, de tous les trophées pris sur les ennemis de l'empire.

Notre-Dame de Casan.

Notre-Dame de Casan, où se trouve une image de la Vierge que l'on croit miraculeuse, est bâtie sur le bord du canal de Catherine, et donne sur la plus belle rue de Saint-Pétersbourg : c'est l'église où la cour

impériale se rend avec pompe quand on célèbre quelques victoires éclatantes : elle n'est ni vaste, ni grande ; sa forme est un carré long ; au-dessus du sanctuaire, s'élève une coupole formant un dôme ; à l'autre extrémité de la nef, il y a une tour avec un clocher, où est une horloge. Dans la plupart des églises grecques, le clocher est, comme en Pologne, séparé de la nef. Cette église, ainsi que presque toutes les paroisses du rit grec schismatique, est bâtie au milieu d'un grand terrain gazonné, environné d'un mur à hauteur d'appui, surmonté d'une grille de bois peint.

Forme des églises.

Les grecs schismatiques n'ont dans leurs églises, ni bancs, ni prie-dieu. L'empereur, dans les chapelles impériales et à Notre-Dame de Casan, a une estrade haute d'un où deux pieds, couverte d'un tapis de velours à galon d'or, avec un dais de même étoffe, mais sans fauteuil et sans appui. Les métropolitains et les évêques, dans leurs cathédrales et dans les églises impériales, ont sous la nef, près du sanctuaire, une grande estrade couverte d'un tapis, où ils se tiennent debout quand ils ne sont pas prosternés. Les Russes, tous debout dans leurs églises, multiplient leurs révérences ; ils se courbent sans cesse jusqu'à terre, par des agenouillemens profonds, faisant sans interruption une foule de

Les Russes dans les églises ; leurs prosternemens, leurs signes de croix devant les images de la Vierge et de saint Nicolas.

signes de croix à la russe; tantôt tournés vers le sanctuaire, tantôt vers une image de la Vierge ou de saint Nicolas. Le culte que les Russes rendent à ce saint est infiniment au-dessus de celui qu'ils rendent à tous les saints de leur calendrier. Après Dieu et la Vierge, c'est leur saint de prédilection : sous sa protection, ils se croient à l'abri des malheurs de ce monde et des peines éternelles dans l'autre. Quand un Russe passe devant une église, ou devant une maison où il y a une image de la Vierge ou de saint Nicolas, il s'arrête, se découvre, se courbe six fois, la face tournée vers le sanctuaire où est l'image, faisant six fois de suite son signe de croix. Cette dévotion extérieure est un spectacle sans cesse renaissant pour un étranger qui traverse les rues de Saint-Pétersbourg. Un Russe ne voyage jamais sans avoir une image de la Vierge et une de saint Nicolas; il les attache dans la chambre où il mange et où il couche : avant de se coucher, et en se levant, avant ses repas et après, il se courbe six fois devant ces images, en faisant des signes de croix. Il croit, comme ses popes le lui assurent, que son salut éternel dépend de sa fidélité à ces pratiques extérieures, et à l'observation des quatre carêmes qu'il a dans l'année : ces carêmes sont très-rigoureux; pendant celui

qui précède la pâque, il ne peut manger que des légumes et du poisson cuit à l'eau, sans beurre, sans huile et sans sel (1). Du reste, il paroît, par la conduite des Russes en général, que les autres préceptes de l'Evangile ne sont pas regardés comme essentiels; aussi tous moyens leur paroissent permis pour s'enrichir et satisfaire les passions qui ne troublent point l'ordre public, et qui ne peuvent leur attirer les châtimens de la police.

Le sanctuaire de l'église de Casan, comme tous ceux du rit grec schismatique, est environné d'une balustrade dorée et de rideaux galonnés et à franges d'or, d'argent ou de soie. C'est en dedans de ces balustrades qu'est placé l'autel, et c'est derrière les rideaux que sont la pierre de la consécration, le tabernacle avec le saint des saints et les prêtres. Le rideau se tire au moment de la consécration, pour montrer le pain consacré aux assistans : c'est le seul instant où le prêtre consécrateur se fasse voir. A ce moment, tous les assistans se prosternent la face contre terre, et ne se relèvent qu'après la communion.

---

(1) Beaucoup de soldats russes ont observé ce jeûne lors de leur invasion en France, ce qui convenoit parfaitement à la plupart de leurs hôtes qui, dans d'autres temps, avoient beaucoup de peine à satisfaire leur voracité. (*Note de l'Editeur.*)

On ne voit point de chaires dans les églises grecques schismatiques : la prédication, les prônes, les catéchismes n'y sont pas en usage; on se contente d'y faire des lectures à haute voix : les instructions se font dans les tribunaux de la pénitence. Jeûner, réciter des litanies, se courber devant les images, faire des signes de croix, voilà toute la religion du Russe : l'ivrognerie, le vol, l'incontinence, etc., ne sont que des foiblesses pardonnables.

Notre-Dame de Casan est très-riche en ornemens : les souverains y ont multiplié des dons de la plus grande valeur. Dans un jour de grande solennité, j'y ai vu plus de mille bougies allumées, outre une grande quantité de lampes ardentes, toutes d'or ou d'argent, qui brûlent devant le sanctuaire. Ce grand nombre de bougies et de cierges est une des magnificences des églises grecques ; c'est une des offrandes ordinaires des familles riches.

Saint-Nicolas des Matelots.

Saint-Nicolas des Matelots est une des églises les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg; elle est double, une au rez-de-chaussée, et l'autre au premier étage : celle-ci est l'église paroissiale de ce quartier. Celle du rez-de-chaussée est voûtée, avec des piliers; il s'y trouve une quantité de petites chapelles, où les images de la Vierge, de saint Nicolas, sont variées;

chacune a ses lampes allumées. Dans les jours de dévotion, surtout aux approches du temps pascal, cette église souterraine est remplie de personnes des deux sexes qui y font leurs prosternemens et leurs signes de croix. Comme elle est vaste, des popes sont distribués çà et là, récitant des litanies et des prières. L'église du premier étage est richement ornée : les tableaux, le sanctuaire, la balustrade, les lampes, tout annonce sa magnificence. On voit, au-dessus du sanctuaire, les cinq dômes qui sont couverts à l'extérieur de lames de cuivre doré. L'enceinte grillée qui entoure cette église, est très-belle. La tour, ou le clocher, est détachée de la nef, et se trouve sur la rive gauche du canal Nicolas.

Saint-Alexandre Neuski et son couvent.

Saint-Alexandre Neuski est un couvent très-considérable, situé à l'extrémité de la grande et superbe rue de la Perspective, qu'on appelle aussi *Neuskaia*. L'enclos de ce couvent renferme cinq églises, et des bâtimens où logent l'archevêque métropolitain, grec schismatique, son haut clergé et soixante religieux. Ce couvent de moines est comme le séminaire des évêques. Le costume des moines est un habit long de drap noir; ils ont sur la tête un bonnet rond, aplati sur le front, d'où pend un voile noir qui tombe sur les épaules; ils portent la barbe et les cheveux longs, épars sur les

épaules, comme tous les popes et prêtres grecs. Le costume des popes, ou curés russes, est un habit long et ample qui descend jusqu'aux talons, à manches larges et pendantes; la couleur à volonté; ceux qui sont à la cour et qui président aux paroisses de la résidence impériale, ont leurs habits en soie, sans ceinture, et dessous, une veste dont la couleur tranche avec l'habit; ce qui les distingue des Russes séculiers qui ont tous un habit long, avec une ceinture et des manches étroites. Le cimetière renfermé dans l'enclos de ce monastère, est destiné pour la sépulture des seigneurs de la cour et des grands de l'empire qui meurent à Saint-Pétersbourg, et pour les gens riches, qui sont en état de faire la dépense que coûte cette sépulture distinguée. Les mausolées de marbre, où la sculpture a prodigué ses ornemens, y sont très-multipliés.

L'église la plus remarquable de cet enclos, est celle où l'on voit le riche et somptueux tombeau de saint Alexandre Neuski; il est d'argent massif relevé en bosse, artistement travaillé, ciselé et orné de diamans et de pierres précieuses. La statue de saint Alexandre Neuski, qui domine le tombeau, est d'argent; la grille qui l'environne est de bronze doré. La tombe, élevée de terre, est revêtue de lames d'ar-

gent ; les tapis qui la couvrent et qui l'environnent, sont de velours rouge, avec des galons et des crépines d'or.

Cette église sert aux cérémonies de l'ordre impérial de Saint-Alexandre Neuski, cordon rouge avec une plaque d'argent où est le portrait du saint : c'est le second ordre de l'empire. L'empereur s'y rend en grand cortége, avec les chevaliers de l'ordre, dans leur riche et magnifique habit de cérémonie. L'estrade et le dais de l'empereur sont de velours cramoisi, entourés de galons et de crépines d'or, ainsi que le tapis qui est étendu sur l'estrade du métropolitain, sur les marches et sur le pavé du sanctuaire. Ce sanctuaire est environné d'une belle et riche balustrade de bronze doré. On admire, dans les collatéraux, des tableaux du plus grand prix. Catherine II y a fait placer son portrait en grand, avec celui de Pierre Ier. Le sanctuaire est sous une coupole où la peinture a prodigué les merveilles de son art.

Les moines russes ont fait du czar Alexandre Neuski, un saint et un héros, et l'histoire nous le peint comme un des plus lâches et des plus vils tyrans qui aient régné sur la Moscovie ; c'est lui qui fit massacrer tous les habitans de Novogorod, ville puissante, commerçante et libre, qui secouoit courageusement le joug des Tartares.

L'église catholique.

L'église catholique, bâtie sur un des flancs de la Perspective, dans le plus beau quartier de la ville, fait l'ornement de ce quartier. Son portail est d'une belle architecture ; son dôme élevé est couvert de lames de tôle peintes en vert, surmonté d'une boule dorée, servant de pied à une croix de bronze doré. Cette église, grande et majestueuse dans son intérieur, possède sur la rue, à droite et à gauche du portail, de belles maisons à arcades, et dans son enclos, des logemens dont le loyer rapporte annuellement dix-huit mille roubles. L'archevêque de Mohiloff, métropolitain de toutes les églises catholiques de Russie, qui préfère le séjour de la cour à celui de sa métropole, loge dans cet enclos.

Six ecclésiastiques, qui ont pour chef un prévôt, desservent cette église où se réunissent les catholiques français, allemands, polonais et italiens qui demeurent à Saint-Pétersbourg : chacune de ses nations a pour curé un ecclésiastique de sa langue. Ces ecclésiastiques sont logés, meublés, chauffés et éclairés, avec cinq cents roubles de traitement, et le prévôt mille, outre leurs masses et le casuel. Le métropolitain de Mohiloff y officie pontificalement aux jours de grandes fêtes. Ce prélat, polonais d'origine, étoit né protestant, et avoit été capitaine de cavalerie : il a été nommé,

par l'empereur, président du collége de justice ecclésiastique ; il est décoré de l'ordre impérial de Saint-André. Ce titre, et le désir de paroître à la cour, sans doute pour le plus grand bien de l'Eglise, l'ont décidé à faire sa résidence à Saint-Pétersbourg. Quoique riche, il vit apostoliquement et sans représentation. J'en ai été accueilli avec bonté, et j'ai eu l'honneur de dîner à sa table un jour où il avoit rassemblé l'archevêque grec-catholique de Kiow, l'archevêque d'Albi, qui est retiré à Saint-Pétersbourg, un évêque polonais, les curés de l'église catholique, et plusieurs seigneurs de marque : il porte, avec la permission du pape, la calotte rouge et l'habit des cardinaux.

On prêche alternativement dans cette église, en français, en allemand, en italien et en polonais. Les catholiques ont le libre exercice public, mais seulement dans leur église et dans son enclos : aucune cérémonie extérieure ne peut se faire au dehors; le seul culte dominant a cette liberté.

Les popes ou prêtres russes; leur influence.

Les popes, ou prêtres russes, sont d'une ignorance crasse et d'une conduite peu exemplaire. Quoiqu'ils s'enivrent et se battent avec leurs paroissiens, ils ont la plus grande influence et le plus grand ascendant sur les opinions et la conduite du

peuple; ils bravent le mépris dont on les accable quand ils ne sont point à leurs fonctions. Ces popes, se trouvant dans l'absolue dépendance de l'empereur, entretiennent parmi leurs ouailles le plus grand respect, et la soumission la plus aveugle aux volontés du souverain. On a vu dans les armées, des popes crapuleux, méprisés de l'officier et du soldat, inspirer aux troupes, dans un jour de bataille, un courage au-dessus des dangers et de la mort. Ces popes parcourent alors les rangs, un crucifix à la main; ils donnent une absolution générale, et promettent, au nom de Dieu, de la Vierge et de saint Nicolas, le paradis à ceux qui périront avec bravoure les armes à la main. Alors, quelle que soit leur conduite ultérieure, on ne voit plus en eux que les envoyés de Dieu, qui ont le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel; de là naît l'intrépidité du soldat russe.

Les popes paroissent très-rarement dans les sociétés : comme ils sont sans considération, ils vivent entre eux; mais quand ils exercent leur ministère, on a pour leur personne une vénération extérieure qui va jusqu'à baiser leurs mains et le bas de leurs vêtemens. Les aspersions, les encensemens qu'ils font dans les maisons, et les litanies qu'ils y récitent, sont pour eux un produit considérable. Le peuple, par

rapport à ces cérémonies, porte la superstion à l'excès. Les grands, ou par conviction populaire, ou par condescendance pour l'opinion publique, lors même qu'ils ne croient pas à l'efficacité de ces momeries religieuses, ont presque tous des popes accrédités et soudoyés pour leur maison.

Quand les métropolitains de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Casan, etc., paroissent à la cour, aux cérémonies des ordres dont ils sont décorés, l'empereur, à qui tous les grands baisent la main, donne l'accolade à ces prélats, pour marquer son respect envers la religion dont ils sont les premiers ministres. Ces évêques, tirés des monastères où ils étoient religieux, continuent à y vivre; on ne les voit que rarement; leurs pensions sont assez foibles. Les évêques, les archimandrites ou chefs des monastères, ne sont pas mariés, mais les popes le sont tous, et si leurs femmes viennent à mourir, ils doivent aller passer le reste de leurs jours dans un monastère. Aussi, pour conserver leurs femmes, ont-ils pour elles les attentions les plus recherchées.

Respect pour les métropolitains.

J'ai ouï dire à un religieux catholique, homme du plus rare mérite, très considéré à la cour impériale, et qui s'est trouvé à portée de les bien connoître, que parmi les métropolitains et évêques

grecs désunis, il y avoit des hommes très-instruits, et qui mènent une vie exemplaire. En conversant avec eux, il a vu qu'ils concourroient volontiers à la réunion de l'Eglise grecque, à la communion romaine, si l'empereur paroissoit le désirer ou le vouloir.

Les Mœurs.

Quid mores sine legibus. Comment trouver des mœurs dans un peuple privé d'instructions et de lois répressives des vices du cœur et de l'âme? La religion russe n'étant qu'un tissu de momeries extérieures, qui laisse un libre essor aux passions les plus dépravées, il ne doit pas être étonnant que la moralité soit si peu respectée. On peut être impunément ivrogne, voleur, libertin, débauché, si on a jeûné les quatre carêmes, si on a fléchi le genou devant les images. Aussi, d'après ce que j'ai vu à Saint-Pétersbourg, on peut dire que l'ivrognerie, le vol et le libertinage sont des vices nationaux. Les femmes ne rougissent pas d'y afficher l'impudeur : pénétrez dans les bains russes, vous y verrez à nu les deux sexes pêle-mêle. C'est le théâtre de la plus indécente lubricité. Sous Catherine II, l'incontenance des femmes étoit une affaire de mode, dont les femmes du plus haut rang se faisoient gloire.

Sous Paul Ier, elles montrent effrontément les enfans qu'elles ont eus de tout autre que de leurs maris.

En revanche, le Russe est hospitalier et valeureux. Un étranger, errant en Russie, est sûr d'être bien accueilli. Dans la hute d'un paysan, on partagera tout avec lui. Quant à la valeur, c'est sans contredit le peuple de l'Europe qui en a le plus (1).

Le Gouvernement.

Gouvernement asiatique.

Le gouvernement russe ne peut être assimilé, ni comparé à aucun gouvernement européen ; il est tout asiatique, c'est-à-dire que la volonté de l'empereur est la loi suprême; aussi prend-il le titre d'autocrate, dont l'étimologie grecque signifie que le souverain est lui-même la puissance. Il n'a pas, comme les autres monarques de l'Europe, un conseil d''état où se traitent, en présence du prince, les grandes et importantes affaires; il n'a pas même, comme l'empereur de la Chine, le plus grand despote de l'Asie, un tribunal où on se permet d'examiner la conduite de l'empereur, et où on ose lui faire des représentations. L'autocrate de toutes les Russies est lui-même son conseil d'état et son tribunal. Une loi quelconque, ou un

(1) Nous avons jugé inutile de faire une note sur ce passage.

ukase émané de sa volonté, est adressé, ou au gouverneur-général de la police de l'empire, pour la faire exécuter, ou au sénat de l'empire, pour la faire connoître dans les provinces de la domination russe; alors les gouverneurs militaires et les chefs civils l'exécutent, sans que personne ose faire des représentations ou des réclamations, à moins que l'empereur, dans la loi même, n'invite à communiquer de respectueuses observations. Cette manière absolue de gouverner est peut-être la seule qui puisse commander l'obéissance à un peuple immense, répandu sur de vastes contrées, de costume, de langue et de religion différentes, qui s'étendent depuis les bords de la Memel en Pologne, jusqu'au Kamtschatka, qui touchent l'Amérique au nord, au levant la mer Glaciale et celle d'Amérique, au couchant l'Europe, au midi la Turquie, la Perse, le Thibet, la grande Tartarie et la Tartarie Chinoise. Il n'existe point de despote, dans l'univers connu, qui règne sur une étendue de territoire aussi considérable (1). Heureuse-

---

(1) La Russie Européenne et la Tartarie Russe, ou Russie Asiatique qui lui est contigue, composent une immense région qui, des côtes de la mer Baltique, se propage sur une étendue de deux mille lieues d'orient en occident, jusqu'à l'Océan oriental, et à l'extrémité de notre continent. (*Note de l'Editeur.*)

ment pour le repos de l'Europe et de l'Asie, ces immenses contrées de la Russie Asiatique ne sont pas peuplées comme celles de l'Europe; car on ne compte, dans tout ce vaste empire, que trente-trois à trente-quatre millions d'âmes. La Russie Européenne est proprement le siége de la puissance et de la plus grande population de l'empire. La Russie Asiatique, si on en excepte les grandes villes commerçantes, comme Tobolsk en Sibérie, Irkutz, Orembourg, Casan, Astrakan, n'offre que quelques rassemblemens, épars çà et là, de huttes de chasseurs, de pêcheurs, de hordes errantes de Cosaques, de Kalmoucks, d'où la Russie tire ses troupes irrégulières. On trouve dans ces contrées des bêtes fauves qui fournissent des pelleteries, des pâturages qui nourrissent une espèce de petits chevaux infatigables, des mines d'or et d'argent dont le rapport est considérable, des mines de cuivre et de fer qui sont très-abondantes; enfin des bois de construction pour les vaisseaux, et des chanvres pour les câbles et les cordages. Sous Catherine II, on a commencé à tracer plusieurs villes sans les achever. Si un empereur trouvoit le secret de créer des villes dans ces contrées, et si la population s'augmentoit graduellement, la Russie don-

Population de la Russie.

La Sibérie.

Mines d'or et d'argent.

neroit un jour des lois à l'Europe et à l'Asie.

Formation du gouvernement.

Les formes du gouvernement, en Russie, sont toujours précaires et absolument soumises à la volonté arbitraire et changeante de l'autocrate. Depuis Pierre Ier, il y avoit un grand-chancelier qui étoit le premier et le principal ministre, ayant l'inspection sur tous les colléges ou départemens. Quand les empereurs ou impératrices craignent qu'une si grande prépondérance, accordée à un seul homme, ne dégénère en abus dangereux pour leur autorité, ils laissent la place vacante, et confient des portions de ce ministère à plusieurs individus. Aujourd'hui, sous Paul Ier, il n'y a pas de grand-chancelier; chaque département, ou collége, a un chef qui travaille directement avec l'empereur.

Le procurateur-général.

Le procureur ou procurateur-général, est proprement le ministre de la justice et de tout ce qui regarde le civil dans l'empire; c'est une place éminente et des plus importantes; c'est à lui qu'est confiée l'exécution des lois et des ukases du souverain, ainsi que des décisions et ordonnances du sénat. Dans l'espace de six mois, cette place a passé sur deux têtes. En général, les élévations subites, ainsi que les chutes et les disgrâces, sont très-fréquentes sous le règne actuel.

Le ministère des affaires étrangères, qui étoit toujours le principal apanage du grand-chancelier, a été donné à un jeune chambellan, d'abord disgracié et ensuite rappelé. Ses connoissances sont bien moins étendues que son esprit n'est fin, délié, pénétrant et rusé. Il est arrivé à ce poste sans rien entendre à la diplomatie; mais sa souplesse plait à Paul Ier, et ce mérite lui tient lieu de connoissances qu'il n'a pas; c'est le comte de Rostopchin. Il a sous lui un vice-chancelier et tout le collége, ou la burocratie des affaires étrangères. Pour concentrer en lui seul toute l'influence de son ministère, et s'environner des ombres d'une politique profonde et mystérieuse, il a fait adopter à Paul Ier une manière très-singulière de traiter la diplomatie. Aucun ambassadeur, aucun ministre étranger ne communique avec l'empereur; ce n'est pas même le ministre des affaires étrangères qui leur donne audience. On lui demanderoit inutilement un rendez-vous pour traiter avec lui; il faut s'adresser au vice-chancelier. Celui-ci fait son rapport au ministre, et le ministre à l'empereur. La réponse du souverain est rendue par le ministre au vice-chancelier qui la transmet à l'ambassadeur. Le vice-chancelier lui-même ne communique pas

Les affaires étrangères.

Le comte Rostopchin.

avec son souverain; il ne travaille qu'avec le ministre.

Le vice-chancelier, comte de Panin.

Le vice-chancelier, pendant notre séjour, étoit le comte de Panin, neveu du comte de Panin, ministre principal et très-accrédité sous Catherine II. C'est un homme droit, franc, loyal et très-zélé pour la gloire de son maître; il a de l'esprit, des connoissances, de la finesse sans astuce, et de la pénétration; il étoit ministre de Russie à Berlin quand il a été appelé pour être vice-chancelier de l'empire. Tous les ambassadeurs et ministres étrangers se louent de son honnêteté et de sa loyauté en affaires : il est souvent d'opinion différente avec son ministre. Dans ce cas, il ne lui est pas même permis, dans les affaires majeures, de faire parvenir directement sa façon de penser à l'empereur; il faut que ce soit par le canal du ministre. Voici une anecdote, ou plutôt un fait qui s'est passé peu de temps avant notre arrivée; il suffira pour donner une idée du caractère du comte de Panin. Je le tiens de source.

Dans un travail du comte de Panin avec le comte de Rostopchin, il y eut une discussion fort vive sur un objet de la plus grande conséquence. Il étoit question de déterminer la volonté de Paul I[er] pour une

démarche d'éclat : le comte de Rostopchin s'y opposoit. Le comte Panin, voyant que ses raisons ne pouvoient entraîner le ministre, le pria de faire connoître son opinion à l'empereur. Le comte de Rostopchin s'y refusa. Du moins, dit le comte Panin, vous ne vous refuserez pas à lui remettre le mémoire que je vous donnerai sur cet objet, puisqu'il y va de la gloire de notre commun maître. Le ministre persista dans son opinion et son refus. Le comte de Panin ne pouvant, étant vice-chancelier, ni parler, ni écrire à l'empereur sans une invitation, ou un ordre de sa part, retourne chez lui, compose son mémoire, l'envoie directement à Paul I[er] avec la démission de sa place, et en prévient le comte de Rostopchin. Par cette démission, il rentroit dans la classe ordinaire des sujets, et avoit le droit accordé à tout Russe, de pouvoir s'adresser directement, par écrit, au souverain. Paul I[er] loua ce stratagème, et, entraîné par les solides raisons du mémoire, il se détermina pour l'opinion du comte de Panin; il lui renvoya sa démission, et lui donna ensuite des marques de sa satisfaction. Depuis ce moment, ces deux ministres vivent ensemble avec réserve et froideur, sans néanmoins que les affaires en souffrent.

Ce fait que j'ai dit tenir de source, m'a été raconté par les ambassadeurs de Vienne et de Stockholm, qui m'honoroient de leur amitié et de leur confiance, et par un ami intime du comte de Panin. Le comte de Cobentzl, qui vouloit me faire bien connoître le caractère d'un ministre avec qui la députation avoit à traiter, m'a assuré qu'il avoit, a plusieurs reprises, sollicité des audiences du comte de Rostopchin, et que jamais il n'avait pu pénétrer dans son cabinet; qu'on le renvoyoit toujours au vice-chancelier; que cette nouvelle méthode, autorisée par le souverain, l'avoit d'autant plus étonné, que le prince Besborodko, son prédécesseur, qui a passé pour un grand ministre, ne se rendoit point ainsi invisible aux ministres étrangers. C'est que ce prince, malgré son immoralité et son amour pour les plaisirs, avoit de grands moyens, avec beaucoup d'esprit et de connoissances. Parfaitement maître de sa physionomie et de lui-même, il ne laissoit jamais pénétrer son secret, et ne disoit que ce qu'il vouloit qu'on sût. Le comte de Rostopchin, qui sait se rendre justice, a senti que, malgré son esprit pénétrant, sa facilité et ses manières engageantes, il n'avoit pas assez de fonds et de connoissances acquises pour discuter avec avantage de grands intérêts avec des hommes

Manière d'être du comte de Rostopchin.

Son invisibilité.

instruits par une longue expérience. Voilà, sans doute, pourquoi il devient invisible, et a fait adopter une méthode qui pare à tous les inconvéniens de son inexpérience en diplomatie.

Je sais néanmoins que quelques ministres étrangers ont obtenu, quoique rarement, des conférences avec lui; mais ce sont ceux des cours avec lesquelles il n'y a pas de grands intérêts à démêler, et avec qui il peut briller par son esprit naturel. Le grand talent de ce ministre, qui est un avantage réel dans sa place, c'est l'art de pomper un homme dont il désire savoir les secrets. Alors rien n'est épargné, caresses, politesses, prévenances, abandon apparent de confiance totale; tout est mis en œuvre pour lire dans l'intérieur; s'il y parvient, l'homme ne l'intéresse plus, il le néglige : le général Dumourier en a fait la déplaisante expérience. Cette anecdote mérite de trouver place ici. Nous y verrons en scène Paul Ier, son ministre principal, et Dumourier. Le rôle de ces trois personnages est fait pour piquer la curiosité de ceux qui désirent connoître leurs caractères.

Son caractère.

Je vais transcrire ici le bulletin que j'écrivis à Saint-Pétersbourg. Dumourier logeoit dans l'hôtel où j'étois. J'avois été lié avec lui lorsque je fus nommé secré-

Sa conduite avec le général Dumourier.

taire d'ambassade à Vienne. Il revenoit alors de Pologne, où il avoit développé des talens militaires à la tête des troupes des confédérés polonais. J'ai eu de lui, à cette époque, des renseignemens et des mémoires qui m'ont donné une grande idée de sa pénétration et de la justesse de ses conjectures. Son ancienne amitié m'avoit rendu son confident à Saint-Pétersbourg, et j'ai été à portée de le bien juger. Dumourier, avec de grands talens militaires, avec une rare facilité pour rendre avec intérêt ses pensées, soit en parlant, soit en écrivant, a un très grand défaut, c'est de confier trop légèrement ce qu'il seroit important de tenir secret. On lui en a fait souvent l'observation, et il en a vu les tristes résultats.

Il convenoit de ses torts avec ingénuité; mais souvent il oublioit les avis de l'amitié, et ne voyoit plus que les obstacles que son indiscrétion mettoit au succès de ses vues : c'étoit en lui bonhomie (1) et besoin de se communiquer. Mais un homme d'état doit

---

(1) Si Dumourier éprouvoit le besoin de se communiquer, c'est qu'il étoit rempli de lui-même; non pourtant qu'il n'eût du mérite et même de grandes qualités militaires, mais il avoit encore plus d'ambition, et rien ne lui coûtoit pour la satisfaire; il l'a trop suffisamment prouvé. (*Note de l'Editeur.*)

avoir assez d'empire sur lui pour savoir sacrifier les épanchemens de la confiance et de l'amour-propre, quand ils peuvent être contraires au but qu'on s'est proposé. Voici le récit de son arrivée, de son séjour et de son départ de Saint-Pétersbourg.

Arrivée de Dumourier à Saint-Pétersbourg.

Les derniers événemens de la campagne de 1799 n'ayant pas été heureux en Suisse, ni sur le Rhin pour les puissances coalisées, le général Dumourier avoit écrit à Paul Ier, avec l'approbation de Louis XVIII, pour lui communiquer un plan d'où il devoit résulter de grands avantages pour la cause commune, et pour la gloire personnelle de l'empereur de Russie : cette lettre l'a fait appeler à Saint-Pétersbourg.

Ses premiers entretiens avec le comte de Rostopchin.

Le comte de Rostopchin, ayant toute la confiance de son maître, a parfaitement accueilli Dumourier ; il l'a souvent invité à dîner; il l'a caressé, et n'a rien épargné pour avoir le secret de son plan. Le général a été un moment la dupe de l'insinuant ministre ; mais mieux instruit par des personnes expérimentées, il a été plus réservé, et au lieu de se livrer comme il avoit fait, il a su rétrograder avec beaucoup de finesse et d'esprit, et au lieu de son plan, il s'est contenté d'en donner un aperçu, sans développement, de manière à exciter la curiosité et à faire désirer l'ensemble; mais on l'avoit deviné.

Bientôt on s'aperçut que le ministre craignoit l'influence de Dumourier et le succès d'une audience. Le comte de Rostopchin avoit adopté un système absolument contraire aux vues de Dumourier; son opinion, étayée par le suffrage et les insinuations des personnes qui étoient dans l'intimité de Paul Ier, faisoit des progrès dans l'esprit de ce prince; il étoit parvenu à l'indisposer contre les cours de Vienne et de Londres, et il espéroit l'en séparer avec éclat pour le rapprocher des Français, que Paul, jusque-là, avoit toujours eu en horreur. Nous verrons un jour ce que produira le germe bien étrange jeté dans l'âme du plus fidèle et du plus zélé des alliés de Louis XVIII. Déjà les troupes russes rentroient sur leurs frontières, et le cabinet de Saint-Pétersbourg s'étoit déterminé à se séparer de la coalition. Le parti qui avoit provoqué cette détermination étoit parvenu à persuader à l'empereur de ne point voir le général Dumourier. Dès qu'ils eurent obtenu le point important pour leur nouveau système, Dumourier fut négligé; on ne l'invita plus à dîner; le ministre ne répondit plus à ses lettres. Enfin, après deux mois de séjour, M. de Rostopchin lui envoya mille ducats en or, avec une lettre où il disoit que le général étant venu par autorisation de l'empereur, sa

Dumourier négligé.

majesté impériale ne vouloit pas permettre que le voyage eût été fait aux frais d'un homme arrivé par ses ordres. Le ton de la lettre, quoique honnête, sembloit annoncer un congé. Dumourier, en répondant, fit sentir au ministre qu'ayant été appelé, il croyoit n'avoir pas mérité de repartir sans avoir eu l'honneur d'être présenté à sa majesté impériale; qu'il ne désiroit que mettre ses hommages aux pieds de l'empereur, sans se permettre de lui parler politique. Cette lettre, extrêmement adroite, et appuyée par les observations du comte de Panin, eut son effet. Le comte de Rostopchin, craignant d'aliéner un homme qui pouvoit un jour peindre son ministère avec des couleurs odieuses, obtint de l'empereur qu'il lui seroit présenté à la parade, où sa majesté a coutume de recevoir les militaires. Ce ministre étoit persuadé que cette présentation, purement militaire, n'auroit point de suite. Le général Dumourier se rendit le lendemain, à huit heures du matin, à la parade; elle se fait tous les jours, en hiver, dans un vaste et spacieux bâtiment que Paul Ier a fait construire près de son palais : aucun étranger ne peut y paroître sans en avoir obtenu la permission de l'empereur, qui la refuse souvent.

Tentative pour son départ.

Présentation de Dumourier à la parade.

Quand Dumourier se présenta à la pa-

rade, l'empereur, l'apercevant, lui envoya un aide-de-camp pour lui dire qu'il lui parleroit dans quelques minutes. Paul Ier vint effectivement, et lui dit : Monsieur le général Dumourier, je suis bien aise de vous voir ici et de faire votre connoissance..... Après il retourna au poste, d'où il dirigeoit les mouvemens de l'exercice. Le général crut que sa présentation se bornoit à cet accueil laconique.

Son premier entretien avec Paul Ier.

Le général comte de Palem, Livonien, gouverneur de Saint-Pétersbourg, vint à lui, et lui dit qu'il pouvoit s'avancer pour mieux voir la manœuvre; que même il pouvoit s'approcher de l'empereur. Enhardi par le conseil d'un homme aussi marquant, il fait quelques pas. Paul Ier l'appelle, lui demande ce qu'il pense de la troupe : la réponse amena d'autres questions. La conversation s'anima, devint intéressante, et se prolongea pendant une heure. L'empereur lui dit : J'ai d'abord eu le plus grand désir de vous connoître; ensuite je m'étois déterminé à ne pas vous voir, mais ce qui vous est personnel n'y étoit pour rien; les affaires politiques du moment en étoient seules la cause. Vous avez développé de grands talens, etc. Dumourier, ainsi provoqué, eut un beau champ pour exciter la curiosité de l'empereur. Ce prince, dans ce premier entretien, goûta si fort le général,

qu'il lui dit de venir tous les jours à la parade; qu'il seroit charmé de continuer à causer avec lui. Ce début fit naître de grandes espérances. La seconde parade eut encore plus de succès. Paul Ier parut lui accorder toute sa confiance; il lui en donna des preuves non équivoques en lui parlant avec détail de son juste mécontentement contre les cours de Vienne et de Londres, qu'il traita d'alliés perfides et machiavélistes. Dumourier, en avouant que ce mécontentement étoit fondé, prit la liberté de faire sentir que le résultat ne devoit pas être l'inaction de la Russie : il exposa le *pour* et le *contre* avec tant d'art, que l'empereur lui demanda de mettre par écrit ce *pour* et ce *contre*, et de le lui envoyer directement. Ce jour-là sa majesté impériale s'exprima avec enthousiasme sur le général Dumourier. Dans la même journée, il lui écrivit de sa propre main un billet où on lisoit cette phrase : *Il faut que vous soyez le Monck de la France*..... En y répondant avec respect et sensibilité, le général disoit : Si votre majesté impériale veut m'en donner les moyens, j'arriverai au même but. J'ai vu et lu cette correspondance. Le lendemain lettre pressante du comte de Rostopchin de la part de Paul Ier, pour avoir le *pour* et le *contre* à la seconde parade. J'ai su depuis que ce ministre,

Seconde parade. Son succès. Second entretien. Confiance de Paul Ier.

Billet de la propre main de Paul Ier à Dumourier.

alarmé de l'enthousiasme de son maître, mettoit alors tout en œuvre pour déjouer le succès de Dumourier; et néanmoins invitation amicale de sa part pour venir dîner; caresses, effusions de confiance perfide; il lui disoit : Qu'avez-vous fait, mon cher général, de la tête de mon empereur? elle est toute Dumourier; votre éloquence l'entraîne. Sa majesté m'a lu les deux premiers paragraphes du *pour* et du *contre* envoyés hier; elle attend le troisième avec impatience; vous avez fait sur lui une impression profonde.

Grande faveur de Dumourier.

Le *pour* et le *contre.*

Ces effusions de confiance de l'empereur, à la troisième parade, parurent décisives en faveur des projets de Dumourier. Sa majesté impériale fit taire les tambours. L'exercice se fit à la muette; il en donna la direction à son fils aîné, le grand-duc Alexandre, et causa pendant plus d'une heure avec Dumourier. Les détails de cet entretien sont à peine croyables. L'âme de Paul Ier, malgré de grandes inégalités était belle; il développa le génie et les vertus qui rendent dignes du trône. Le général Dumourier m'a avoué qu'il en avoit été profondément frappé. Dans cette intéressante conversation, on passa en revue l'état actuel des puissances belligérantes, les incalculables dangers de la révolution française, les fautes de la dernière campagne, les moyens

Troisième parade.

Troisième entretien.

Succès cru décisif pour l'exécution du plan.

d'y remédier. Dans cet entretien, Paul Ier s'exprima ainsi : Vous m'avez inspiré estime et confiance; je vous crois attaché à mes intérêts. Eh bien ! d'après ce que nous venons de combiner, je vous autorise à traiter avec le ministre d'Angleterre pour le subside; envoyez-moi, le plutôt possible, le troisième paragraphe; je vais donner ordre au comte de Rostopchin de vous donner l'autorisation officielle pour traiter. Dumourier revint enthousiasmé de Paul Ier. Le général ne douta plus du succès de sa mission. Quand il me confia les détails de ce qui s'étoit passé, j'admirai, comme lui, les excellentes qualités de l'empereur, ses bonnes intentions, la bonté de son cœur; mais ce grand succès même me donna des inquiétudes. Je savois que le parti ministériel, si on en excepte le comte de Panin, étoit alarmé de la haute faveur de Dumourier; qu'on dressoit de fortes batteries contre lui. Je dis au général : Je vous vois sur des charbons ardens; les ennemis de votre faveur et de votre plan redoublent d'activité pour vous contreminer. Leur tactique a un grand avantage; ils voient tous les jours l'empereur; ils épient un moment favorable; s'ils peuvent le saisir, tout votre projet est manqué; il suffit d'un événement qui donne de l'humeur à l'empereur, pour ramener ce prince

Enthousiasme de Dumourier pour Paul Ier.

à la rupture que lui conseille son ministre. Dumourier, plein de confiance, crut qu'il maintiendroit l'empereur dans sa dernière résolution, tant par ses entretiens à la parade que par la force des motifs développés dans son troisième paragraphe.

Malheureusement la parade n'eut pas lieu trois jours de suite, à cause du froid excessif. Pendant cet intervalle, le général fut appelé chez le comte de Rostopchin. Ce ministre lui dit que d'abord il avoit eu ordre de lui donner une autorisation officielle pour traiter avec le ministre d'Angleterre, mais que des considérations particulières avoient déterminé sa majesté impériale à suspendre cette négociation jusqu'à l'arrivée d'une réponse catégorique de la cour de Vienne, par rapport à l'affaire d'Ancône; que c'étoit un retard de quinze jours, etc., etc. Cette suspension inopinée, après ce qui s'étoit passé à la troisième parade, annonçoit le plein succès des batteries dressées contre Dumourier; il s'en douta : pour moi, j'en fus persuadé, malgré l'empressement de Paul Ier et de son ministre pour avoir le troisième paragraphe. Dumourier l'acheva, et malgré ses inquiétudes, il étoit supérieurement écrit et fait pour entraîner Paul Ier.

Dumourier contreminé.

Troisième paragraphe du *pour* et du *contre*.

Ce paragraphe fut envoyé et reçu le jour où l'empereur apprit la capitulation

du grand-visir avec les Français, en Egypte. Ce prince, persuadé que le traité dont il étoit souverainement mécontent, avoit été préparé par Sydnei Smitt, et favorisé par le ministre anglais à Constantinople, en prit beaucoup d'humeur ; son ministre saisit ce moment pour le décider à se retirer décidément de la coalition anglaise et autrichienne. C'est dans ce quart d'heure de dépit violent, que fut lu le troisième paragraphe. Sa majesté impériale, excitée par son ministre, fit écrire à Dumourier par ce même ministre, qu'elle avoit lu le troisième paragraphe ; qu'elle n'avoit aucune réponse à y faire, et que comme la présence du général pouvoit être nécessaire ailleurs, elle *trouvoit désormais son séjour superflu à Saint-Pétersbourg*..... Tel a été le dénouement des scènes qui ont précédé. Cette lettre n'étoit pas un ordre positif de partir, mais c'étoit une insinuation très-significative. Le général le sentit, et jugeant qu'on ne pouvoit point asseoir de base solide sur un terrain aussi mouvant, il répondit que pour remplir plus promptement les intentions de sa majesté impériale, il prioit le ministre de lui envoyer un passeport. Ce passeport fut promptement expédié, et envoyé avec une lettre honnête. Le comte de Rostopchin écrivit le jour même au comte de Panin,

Négociation de Dumourier manquée.

Insinuation pour son départ.

vice-chancelier, en lui disant : Ce que j'avois prévu est arrivé ; l'empereur, fatigué des pressantes sollicitations du général Dumourier pour le rejeter dans la coalition, m'a ordonné de lui insinuer de partir..... Le comte de Panin ne partageoit point la façon de penser du comte de Rostopchin ; il désiroit le succès des projets de Dumourier ; il n'étoit point aussi fin, aussi insinuant que son ministre, mais il n'avoit pas sa fausseté. Dumourier, qui avoit appris à ses dépens à connoître le ministre, avoit donné toute sa confiance au vice-chancelier. Celui-ci lui conseilla d'écrire au comte de Rostopchin pour lui demander si, avant de partir, il pourroit avoir l'honneur de prendre congé de sa majesté impériale, et s'il étoit nécessaire, d'après la loi, de faire annoncer trois fois son départ dans la Gazette. La réponse du ministre fut une invitation à dîner ; c'étoit un mercredi. Dumourier avoit fait tous ses préparatifs pour partir le jeudi. Le ministre d'Angleterre, avant de connoître la catastrophe, avoit pris jour à mercredi pour donner à dîner au général. L'événement inattendu l'avoit engagé à remercier. Arrivé chez M. de Rostopchin, il en fut reçu avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus cordiale ; ils ne pouvoient plus tromper Dumourier. Comment, mon géné-

Perfides caresses de Rostopchin.

ral, lui dit Rostopchin en l'abordant, avez-vous pris le sens de ma lettre? On dit que vous voulez partir demain; pourquoi cette précipitation? l'empereur mon maître ne vous l'ordonne pas, il vous estime; mais s'étant absolument décidé pour un parti contraire à vos projets, il croit que vous pouvez être nécessaire ailleurs. Je mettrai ce soir sous ses yeux le désir que vous marquez de prendre congé, et je vous ferai savoir sa réponse. Le général lui répondit: Je croyois remplir les intentions de l'empereur et les vôtres, en hâtant mon départ, et, par le même motif, j'ai refusé d'aller dîner aujourd'hui chez le ministre d'Angleterre. Eh bien! repartit M. de Rostopchin, je veux me priver de dîner aujourd'hui avec vous; j'exige que vous alliez chez le chevalier de Wilwort; mais vous m'en dédommagerez vendredi. Le jeudi matin, M. de Rostopchin écrit à Dumourier qu'il a mis sa demande sous les yeux de sa majesté l'empereur; qu'elle a trouvé que l'audience de congé n'étoit pas nécessaire, et que le général étoit dispensé de faire annoncer son départ dans la Gazette. Cette réponse avoit été prévue par les personnes qui connoissent la tactique de Rostopchin. Ce ministre, charmé d'avoir éconduit Dumourier, craignoit encore une entrevue avec l'empereur.

Départ de Dumourier; sa lettre au comte de Strogonoff.

Dumourier se décida à partir le samedi ; il avoit été invité pour le jeudi chez M. le comte de Strogonoff, un des plus aimables seigneurs de Saint-Pétersbourg : nous en avons déjà parlé. Dumourier lui écrivit pour le remercier, vu la proximité de son départ. La lettre renfermoit très-adroitement l'éloge de Paul Ier. Le comte de Strogonoff, qui est de la société intime de l'empereur, lui montra la lettre du général Dumourier. « Il ne part que samedi, lui dit ce prince; je suis fâché que vous n'ayez pas été à portée de l'entendre; vous auriez trouvé tout ce que je vous ai dit de la fécondité et des ressources de son esprit; il m'avoit électrisé; je me sentois entraîné; mais la réflexion m'a ramené au plan qui me convient dans les circonstances actuelles : j'en ai fait assez, et j'aurois fait plus sans la politique machiavélique de mes perfides alliés. » Je tiens cette réponse, du comte de Strogonoff lui-même.

Entretien de Paul Ier sur Dumourier.

Le vendredi, veille de son départ, Dumourier dina chez le comte de Rostopchin. Ce ministre, toujours sous le masque de l'amitié, le caressa beaucoup, l'invita à lui donner de ses nouvelles, et l'assura, partout où il seroit, de la protection de l'empereur. Rostopchin, craignant la plume de Dumourier et son ressentiment, lui prodiguoit ainsi, en s'applaudissant

d'avoir décidé son départ, toutes les démonstrations du plus vif intérêt. Dumourier n'a pas été sa dupe. Si jamais il donne au public sa mission à Saint-Pétersbourg, son style mâle et nerveux nous présentera Rostopchin dans l'attitude et avec les couleurs qui lui conviennent. Si je me suis permis de détailler ici cette anecdote, c'est qu'elle m'a mis à portée de dessiner au naturel les portraits de personnages dont le caractère et les actions ont aujourd'hui une si grande influence sur les événemens qui décident du bonheur ou du malheur de l'Europe.

Plan de Dumourier.

On sera peut-être curieux de connoître le plan de Dumourier. En voici l'esquisse. Les troupes russes, sans se séparer de la coalition, agiront séparément; l'empereur de Russie enverra une armée de cinquante mille hommes pour se porter sur Mayence par la Franconie, tandis que les Autrichiens occuperont les Français en Italie, en Suisse et sur le Rhin. Pendant ce temps, douze mille Russes, réunis aux douze mille qui se trouvoient avec les Anglais, et dix-huit mille Danois, à la solde d'Angleterre, débarqueront inopinément en Normandie, qu'on assure être prête à se prononcer pour Louis XVIII. L'armée débarquée se portera avec rapidité sur Paris, opérera la contre-révolution. Les preuves

de détail, les moyens d'exécution qui accompagnoient ce plan, en faisoient augurer le succès. Les armées coalisées en Italie, en Suisse, sur le haut et bas Rhin, attirant les forces et l'attention des Français, l'armée de débarquement marchoit sans obstacle à Paris. Le général Dumourier, qui connoissoit la Normandie, répondoit du succès : il ne demandoit pas le commandement; son rôle étoit d'être guide et conseil, avec ordre, au général en chef, de ne pas s'écarter du plan, très-détaillé sur une carte, qu'auroit approuvé l'empereur, et de s'en rapporter aux instructions de Dumourier pour les localités et les marches.

Ministère de la guerre.

Le ministère de la guerre n'a proprement de chef que l'empereur, dont la principale occupation est de former et d'organiser dans son empire un corps d'armée nombreux et redoutable. Les détails de ce ministère sont confiés à un collége qu'on appelle le collége de la guerre. Ce collége, auquel préside un feld-maréchal, est distribué en bureaux : c'est de là que partent les ordres qui concernent l'armée. L'hôtel de la guerre, à Saint-Pétersbourg, est un grand et vaste bâtiment sur le quai de la Moïka, où travaillent les employés du collége de la guerre.

L'armée russe.

L'armée russe, sous Paul Ier, est de six cent mille hommes, indépendamment des

troupes irrégulières qui sont en très-grand nombre. Les troupes régulières consistent en infanterie, artillerie, cavalerie, dragons et hussards : les troupes irrégulières sont des Cosaques rouges, des Cosaques bleus qu'on appelle du Don, et des Kalmoucks. L'infanterie, l'artillerie et les dragons, sont en uniforme de drap vert foncé; ils sont distingués par les collets, les paremens et les revers : la cavalerie n'a pas de couleur affectée; il y a des cuirassiers en blanc, distingués par les couleurs du collet, du parement et des revers : les hussards sont rouges, bleus ou blancs.

L'armée russe coûte peu au trésor impérial. On n'enrôle pas en Russie; tout Russe naît soldat. Ce sont les provinces qui doivent recruter et compléter les régimens qui sont à leur charge. Dès qu'un Russe est désigné pour un régiment, il dit adieu à ses parens et à ses foyers; le voilà soldat pour toute sa vie. Quand il se trouve, ou par son âge, ou par ses blessures, hors d'état de servir, on lui donne les invalides, entretenus aux frais des provinces qui ont fourni les soldats.

Sous les règnes précédens, on se procuroit des officiers étrangers qui ont été d'une grande utilité pour la formation et l'organisation de l'armée russe. Paul Ier paroît avoir très à cœur de n'avoir plus

besoin d'officiers étrangers; il espère trouver dans ses nombreuses provinces des sujets assez braves, assez instruits et assez expérimentés pour suppléer à ce qui manquoit autrefois aux armées de son empire. D'ailleurs, quel est aujourdhui le militaire distingué qui voudra consacrer ses talens et sa vie dans un service, où l'on est exposé tous les jours à perdre sa place et à tomber en disgrâce, souvent pour des fautes présumées et non réelles? En voici un exemple; le fait arriva tandis que nous étions à Saint-Pétersbourg. Le marquis d'Autichamp, lieutenant-général, et cordon rouge en France, avoit mérité la réputation d'un habile général de cavalerie. Emigré en Angleterre, où il étoit considéré, il a été appelé en Russie par Paul Ier. J'ai lu la lettre que l'empereur lui a écrite de sa propre main. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il a été reçu et accueilli avec les marques les plus flatteuses d'estime et de confiance; on l'éleva au grade de général en chef; on lui donna le commandement du régiment des gardes à cheval, le plus beau, le plus riche et le plus magnifique régiment de l'empire. L'empereur l'honoroit de son intime familiarité, et le consultoit sans cesse. Le marquis d'Autichamp, voulant, par reconnoissance, donner des preuves de zèle et de désintéressement, conseilla à l'em-

Disgrâce du marquis d'Autichamp.

pereur de réformer le régiment des gardes à cheval, comme un corps très-dispendieux, bon pour une parade, mais inutile à l'armée. Son plan motivé fut adopté. Pour le dédommager, on lui donna un régiment de cuirassiers, et l'inspection des troupes de l'Ukraine, une des plus belles et des plus riches provinces militaires de l'empire. Il ne fut pas plus tôt arrivé en Ukraine, qu'il y aperçut de grands abus et de grandes réformes à faire. Ses premiers rapports furent très-bien accueillis. Paul I[er] se félicitoit de s'être attaché un général dont le caractère, les vues saines et l'expérience devoient concourir à former surtout sa cavalerie. Encouragé par ses premiers succès, le marquis d'Autichamp crut devoir couper dans le vif, et remonter à la source des abus. Les colonels étoient chargés de l'administration et de l'équipement de leurs régimens. La plupart, placés dans un grand éloignement de la cour, faisoient des gains considérables et illicites au détriment du service et de la caisse impériale : c'étoit un mal invétéré qui s'étoit accru par la connivence des commandans-inspecteurs. M. d'Autichamp prévit bien qu'en voulant réformer des abus, il alloit s'attirer des ennemis puissans; mais comptant, sur la justice et la faveur de l'empereur, il dénonça deux colonels comme ayant gra-

vement prévariqué dans l'administration de leurs régimens. Cette haute faveur, qui fondoit sa confiance, lui avoit fait à la cour et dans le collége de la guerre, de nombreux ennemis, qui s'étoient ligués et concertés pour le perdre. Les colonels dénoncés tenoient à des personnes en grand crédit à la cour. Le collége de la guerre voyoit avec jalousie un étranger qui vouloit s'ériger en réformateur : on se concerta pour empoisonner les rapports du général d'Autichamp; on le peignit comme un homme humoriste, dont la sévérité déplacée alloit dégoûter du service un grand nombre d'officiers supérieurs, distingués par leur naissance, leurs talens et leurs services. On saisit un de ces momens où Paul Ier se livre trop facilement à la trop grande impétuosité de son caractère. M. d'Autichamp fut tout à coup disgracié et remercié du service. Il jugea, en recevant cette nouvelle, qu'on ne pouvoit pas impunément remplir, comme il le vouloit, la place qui lui avoit été confiée. Trop fier de son innocence pour chercher à se justifier, il se défit de tout son train de général-inspecteur, et vendit ses chevaux, afin d'avoir de quoi retourner en Angleterre. Il revenoit à Saint-Pétersbourg pour y prendre son épouse et s'embarquer pour Londres, lorsqu'il apprit que le grand duc Alexandre,

héritier du trône, lui avoit dépêché un courrier pour lui annoncer que l'empereur étoit déterminé à lui rendre ses bonnes grâces, et à lui donner le commandement d'une division de son armée d'observation en Samogitie. Il hésita, en réfléchissant à l'instabilité des grandes places sous un gouvernement aussi despotique; son premier mouvement fut de refuser; mais il avoit tant à se louer des bontés de l'impératrice et du grand-duc Alexandre, qu'il crut devoir accepter les offres de l'empereur. Mandé à son arrivée chez ces augustes personnes, ils lui apprirent les intentions de l'empereur, lui conseillèrent de n'avoir aucune explication sur ce qui venoit de se passer, d'aller le lendemain à la parade, où l'empereur le recevroit avec distinction, le nommeroit colonel d'un régiment de cuirassiers, et général en chef de la division de Samogitie que venoit de quitter le baron de Viomenil pour aller prendre le commandement des troupes russes en Suisse, et qu'il auroit ordre de se rendre sur-le-champ à son poste, parce qu'on y croyoit sa présence nécessaire.

M. d'Autichamp parut à la parade; l'empereur lui fit un accueil distingué, le nomma colonel d'un régiment de cuirassiers, et commandant de la division de Samogitie, forte de vingt mille hommes. Il se Sa réintégration.

rendit d'abord à son régiment, cantonné à Sichewrtzn, ensuite à Schauley, quartier-général de son nouveau commandement. Le marquis d'Autichamp, comme je l'ai dit ailleurs, logeoit dans le château du prince Zouboff. Lorsque j'eus l'honneur de le voir à notre passage, il me raconta lui-même ces détails de sa faveur, de sa disgrâce et de sa réintégration. Il m'ajouta que ce retour de faveur seroit peut-être de peu de durée; que dans un gouvernement aussi despotique et aussi mobile, il ne seroit pas surpris d'une nouvelle disgrâce, malgré tout son zèle. Du reste, ajouta-t-il, je

Son renvoi.

m'attends à tout : il étoit prophète. Quatre mois après, il a été déplacé et renvoyé avec éclat, sans égard et sans pension, et cela pour une prétendue faute dont il a prouvé n'être pas coupable. On l'avoit accusé d'avoir enfreint l'ordonnance militaire qui défend aux colonels de prendre pour écrivains des sujets dans un autre régiment. M. d'Autichamp n'en avoit point pris; il en avoit supprimé d'inutiles. Paul Ier n'a pu ignorer son innocence; il a laissé partir ce brave officier et son épouse, sans leur donner la plus légère marque de sa bienveillance. Je l'ai revu à Riga lors de mon retour; il alloit s'embarquer pour Hambourg; il ne s'exhala point en plaintes; il me dit seulement : Si j'avois mieux connu

Paul Ier, je n'aurois jamais quitté l'Angleterre. Cet empereur ne pardonnoit pas l'infraction de ses ordonnances militaires; la disgrâce du généralissime, prince Suvarow, en est une preuve bien frappante.

Suvarow, parvenu au rang suprême de la milice par une continuité de succès qui avoient étonné l'Asie et l'Europe, étoit devenu le héros de son siècle. Je n'adopte point le portrait vraiment hideux qu'a fait de Suvarow l'auteur des Mémoires secrets sur la Russie : il le représente au physique comme un égorgeur, et au moral comme ayant l'âme d'un tigre. Je crois bien que le massacre de Prague, faubourg de Varsovie, est une ombre au tableau de ses glorieux exploits; mais il n'étoit, comme il l'a dit, que l'exécuteur des ordres de Catherine II, sa souveraine. Quoi qu'il en soit, la Russie se glorifioit d'avoir formé un aussi grand général. Ses victoires signalées en Italie, sa miraculeuse traversée en Suisse, malgré la grande supériorité de l'armée française victorieuse à Zurich, avoient décidé Paul Ier à lui décerner des honneurs tels qu'aucun sujet russe n'en avoit encore reçus. Un ukase, ou loi impériale, proclamée dans tout l'empire, avoit annoncé que les hauts faits du généralissime, du prince Italisky Suvarow Rymniski, avoient élevé la gloire

Le généralissime Suvarow.

Sa haute faveur.

des armées russes à un si haut degré de considération, que presque tous les souverains de l'Europe, frappés d'admiration, l'avoient décoré de leurs ordres; que la Russie l'ayant élevé au faîte des honneurs militaires, il ne restoit plus au souverain qu'un moyen de reconnoître des services aussi signalés; c'étoit d'ordonner à tous ses sujets de rendre au généralissime, prince Suvarow, les mêmes honneurs qu'on rend à l'empereur lui-même, et même de les lui rendre en présence de sa majesté impériale. Tel est le précis de l'ukase.

Lorsque Paul Ier, mécontent de la cour de Vienne, eut décidé le retour de ses armées en Russie, un nouvel ukase annonça que sa majesté impériale, voulant marquer sa satisfaction au généralissime Suvarow, avoit ordonné qu'il feroit une entrée triomphale à Saint-Pétersbourg; qu'un corps considérable de cavalerie, de dragons, de hussards et de Cosaques à cheval, iroient à sa rencontre à plusieurs lieues de la résidence impériale; que vingt mille hommes d'infanterie formeroient haie sur son passage; que toutes le rues de Saint-Pétersbourg seroient illuminées; que le héros triomphateur seroit conduit dans un char impérial, avec la plus grande pompe, au palais de sa majesté, pour y occuper l'appartement qui lui avoit été préparé;

et que, pour perpétuer la mémoire d'un si grand homme, il seroit élevé sur la grande place militaire de Saint-Pétersbourg, un monument où le marbre et l'airain, en figurant les traits du héros, rappelleroient ses victoires les plus signalées. Une pareille loi immortalisoit le règne de Paul Ier.

Suvarow, en rentrant en Russie, tomba malade dans une de ses terres en Lithuanie. L'empereur, alarmé, se hâta de lui envoyer son médecin, et de recommander que rien ne fût épargné pour conserver une vie aussi précieuse. Tout se préparoit pour l'entrée du héros russe : l'académie des arts avoit donné le modèle du monument; les plus célèbres artistes avoient mis la main à l'œuvre..... Nous allons voir ce qui résulta de ces brillans préparatifs.

Sa disgrâce.

Nous l'avons dit; Paul Ier tient essentiellement à l'exécution des lois militaires qu'il a fait promulguer; personne ne les transgresse impunément, fût-il le sujet le plus distingué et même l'héritier du trône. L'empereur avoit fait publier, à la tête de l'armée, une loi qui régloit le service militaire; le généralissime devoit nommer à tour de rôle un des généraux de l'armée pour être général du jour, recevoir les ordres du généralissime, et les intimer de sa part. Suvarow avoit négligé cette loi, et l'avoit laissée sans exécution. Le prince

Pankration, le seul général qu'il jugeoit mériter sa confiance, fut constamment le général du jour. Cette préférence, si formellement contraire à la loi, avoit fait des mécontens. Lors des brillans succès du généralissime en Italie, on n'avoit osé se plaindre; mais dès que Suvarow fut rentré, et qu'on eut appris que sa maladie avoit des symptômes mortels, les généraux mécontens se réunirent pour se plaindre, disant qu'on ne les avoit pas mis à portée de donner des preuves qui leur auroient mérité les regards et les bontés de sa majesté impériale. Ce fait parvint à la connoissance de l'empereur; il fut constaté : Paul Ier exhala son courroux en termes énergiques. Comment, s'écria-t-il, ma loi est publiquement transgressée par celui là même qui devoit la faire exécuter! Un pareil mépris de mon autorité exige un châtiment exemplaire. Bientôt un ukase, proclamé à la tête de tous les régimens, annonça que le généralissime, prince Suvarow, avoit mérité le blâme pour avoir lui-même transgressé une loi impériale et militaire, confiée à l'autorité suprême dont il étoit revêtu. Dès ce moment, la disgrâce du généralissime prit successivement un caractère alarmant. L'appartement qui lui avoit été destiné dans le palais, fut donné au prince de Meklenbourg; les préparatifs

pour l'entrée triomphante furent contremandés; le travail du monument fut suspendu. Les officiers de l'état-major de Suvarow, arrivés à Saint-Pétersbourg, avec la persuasion qu'ils seroient bien accueillis et récompensés, eurent ordre de se rendre incontinent à leurs corps respectifs, avec défense de se présenter à la cour.

Le généralissime, en état d'être transporté, s'étoit mis en route; il apprit sa disgrâce à Riga : il en fut profondément affecté. N'ayant pas eu défense de paroître à Saint-Pétersbourg, il y arriva pour ainsi dire *incognito*. Il se rendit sans bruit chez sa nièce, dans un quartier très-éloigné du palais. Comme sa disgrâce étoit publique, personne n'osa lui marquer égard et considération. Le chagrin ayant augmenté les dangers de sa maladie, il se fit administrer par les prêtres de sa communion. L'empereur, apprenant que le mal empiroit, envoya un chambellan demander de ses nouvelles : ses amis furent autorisés à le voir; on n'entendit de sa part ni plaintes, ni murmures ; il vit arriver la mort sans trouble et sans effroi; et, après avoir fait des vœux pour la prospérité de l'empire, il rendit paisiblement le dernier soupir, seize jours après son arrivée à Saint-Pétersbourg. La nouvelle de sa mort parut être une calamité; elle jeta la consternation

Sa mort.

parmi tous les Russes. L'empereur, en l'apprenant, dit dans son intérieur : Voilà un héros qui a payé le tribut à la nature; sa désobéissance m'a fait de la peine, parce qu'elle flétrissoit ses lauriers.

Son lit de parade.

Le corps embaumé fut exposé à visage découvert, pendant quatre jours, sur un lit de parade, autour duquel on voyoit sur des tabourets couverts de draps d'or, l'épée et le bâton de commandant, enrichis de diamans donnés par Catherine II, ainsi que tous les cordons des ordres dont le héros avoit été décoré. La salle, où il étoit exposé, étoit tendue en noir avec une très-grande quantité de cierges et de bougies allumés. Le peuple et les grands s'y sont rendus comme pour une visite solennelle : l'affluence n'a pas discontinué pendant quatre jours. Je l'ai vu; il avoit l'air d'un homme pâle qui sommeille. Quand on demanda à l'empereur ses ordres pour le cérémonial de l'enterrement, il répondit : On rendra les mêmes honneurs qu'au feld-maréchal Romantzoff. Cette réponse fut regardée comme une continuation de disgrâce, car la qualité de généralissime, et la haute réputation de Suwarow, sembloient mériter un cérémonial plus distingué.

Son enterrement.

Le jour de l'enterrement fut un jour de deuil pour tout Saint-Pétersbourg; grands

et petits se portèrent en foule sur le passage du convoi funèbre; les rues et les fenêtres étoient remplies de spectateurs. L'empereur lui-même se montra à cheval, avec peu de suite, au coin d'une rue. Les gardes à pied et à cheval de la police précédoient la marche du convoi; trois bataillons d'infanterie accompagnoient et suivoient le corps, couvert d'un drap d'or, et placé sur un char attelé de six chevaux en deuil; un nombreux clergé grec, en chappes, précédoit le char; les ordres du défunt étoient portés par des officiers; douze pièces de canon suivoient immédiatement le corps avec un détachement d'artillerie; plusieurs ministres et grands de la cour parurent à pied, à la suite, en grands habits de deuil, avec les parens du généralissime. J'ai été témoin de cette pompe funèbre; tous les visages annonçoient la tristesse et la consternation. Telle a été la fin de ce héros fameux! Il est certain que le chagrin que lui a causé sa disgrâce, a abrégé le cours de sa vie.

Suwarow étoit sincèrement attaché à sa religion et à sa patrie : sa piété égaloit sa bravoure. Malgré sa petite taille et sa physionomie insignifiante, le génie de la guerre sembloit l'avoir formé pour la victoire. Son grand talent étoit d'inspirer à ses soldats une confiance vraiment mar- Ses qualités.

tiale ; toujours avancer, ne jamais reculer, étoit son cri de guerre ; jamais pour attaquer il ne calcula le nombre des troupes ennemies ; vaincre ou mourir étoit sa devise et celle de son armée. Il est peut-être le seul général dont les succès continuels aient été sans tache et sans revers. Il avoit une manière d'être vraiment singulière et originale ; il vivoit comme les anciens Scythes ; ses repas, son costume souvent bizarre, et jusqu'à sa piété, tenoient plus des mœurs tartares que des coutumes européennes. Son fils. Il a laissé un fils, héritier de son nom et de sa fortune, mais qui ne le sera jamais de ses talens et de sa renommée. Comme il s'étoit brouillé avec sa femme, il ne vouloit pas l'avouer pour son fils. Catherine II décida sa paternité en nommant ce fils officier aux gardes, et en ordonnant à Suwarow de le traiter en enfant légitime. D'après ces faits vrais, que nous venons de raconter, ne doit-on pas être étrangement surpris de lire dans les Mémoires secrets sur la Russie, que Suwarow *est un monstre qui renferme dans un corps de singe l'âme d'un chien de boucher*. C'est avilir son pinceau que de le tremper dans ces odieuses couleurs.

L'armée russe, en temps de paix, est distribuée dans les villes et villages des différentes provinces de l'empire, sous l'ins-

pection et le commandement d'officiers-généraux assignés pour chaque département militaire. La garnison de la résidence impériale est ordinairement de trente à quarante mille hommes, composée des trois régimens des gardes à pied, du régiment des gardes à cheval, des Cosaques de la garde, et de différens régimens de toute arme. Ces derniers se succèdent tous les ans pour paroître et manœuvrer sous les yeux du souverain. Cette garnison a un officier-général pour commandant, qui a son logement dans le palais de l'empereur pour être plus à portée de recevoir ses ordres. Ce poste est très-ambitionné, parce qu'il donne d'habituelles relations avec l'empereur.

La Marine.

Avant Pierre Ier, la Russie n'avoit pas un vaisseau de guerre, pas une frégate : son génie conçut le plan de donner à la Russie une puissance maritime ; il trouvoit bien dans son empire les matériaux nécessaires pour construire des vaisseaux, mais il n'avoit ni constructeurs, ni ouvriers, ni marins, ni matelots ; il savoit que le Russe, docile, patient et laborieux, avoit bien le talent de l'imitation, mais non pas le génie qui crée. Il sentit qu'il ne suffisoit pas

La marine créée par Pierre.

d'attirer dans ses états des étrangers capables de diriger des travaux de cette importance, et que pour en donner le goût à ses peuples, leur inspirer l'ardeur et la constance nécessaires, il falloit qu'il donnât un grand exemple, en se mettant lui-même en état de mettre la main à l'œuvre et de diriger les constructions. En conséquence, il se détermina, à devenir apprenti constructeur : ce fut là le motif de son voyage et de son séjour en Hollande. Après avoir pourvu, pendant son absence, à l'administation de son empire, il se rendit, avec quelques seigneurs et plusieurs ouvriers russes, à Amsterdam; de là au village de Saardam, où la république batave et l'amirauté hollandaise ont leurs grands chantiers pour la construction des vaisseaux de guerre. Il s'y fixa avec sa suite, et là, oubliant qu'il étoit le souverain d'un grand empire, il endossa la casaque et prit le tablier de charpentier pour se former, avec ses Russes, sous le plus habile constructeur de Saardam. On peut aisément conjecturer quelle dut être l'émulation de ses sujets, en voyant leur souverain manier la hache et l'équerre. On montre encore à Saardam l'habillement de Pierre le Grand, et les instrumens dont il se servoit pour son travail. J'ai eu la satisfaction de les voir et de les toucher avec

Voyage de Pierre Ier en Hollande.

Ses travaux à Saardam.

admiration et respect, dans un voyage que j'ai fait en Hollande en 1766. Lorsque le génie pénétrant de ce grand homme crut avoir saisi tous les élémens de la science nautique, et s'être mis en état de construire les plus grands vaisseaux de guerre, et de former de bons marins et de bons matelots, il s'en retourna dans son pays, avec une forte recrue d'habiles constructeurs et de bons ouvriers, pour commencer son grand ouvrage, et poser les fondemens de sa puissance maritime. C'est alors qu'on vit les bords de la Neva, à son embouchure dans le golfe de Cronstadt, s'embellir par la fondation de Saint-Pétersbourg. C'est alors qu'il fit creuser et construire le port de Cronstadt pour ses vaisseaux de guerre et ses flottes, qui de là, traversant le golfe de Finlande et la Baltique, et entrant dans la haute mer par le détroit du Sund, peuvent se mesurer avec les flottes des grandes puissances maritimes de l'Europe. Ses successeurs, en suivant le plan de ce grand homme, ont donné à la marine russe une considération et une influence qui la placent aujourd'hui au nombre des grandes puissances maritimes. Paul Ier redouble de zèle et de soins pour mettre habituellement sa marine sur un pied respectable; il a des ports, des chantiers, des vaisseaux et des flottes sur la mer Noire,

qui peuvent pénétrer dans la Méditerranée par le détroit de Constantinople, lorsqu'il est en paix avec le Turc, et qui peuvent menacer et inquiéter Constantinople en temps de guerre. Nous avons vu tout récemment ses escadres partir de la Baltique, se montrer d'une manière imposante dans la Manche et sur les côtes de Hollande, tandis que d'autres, partant de la mer Noire, voguoient sur la Méditerranée pour se joindre aux Anglais. Tout récemment encore, quand on a cru que le Danemarck se verroit obligé de déployer ses voiles contre le pavillon anglais, Paul I[er] avoit fait équiper vingt vaisseaux de guerre et plusieurs frégates, pour voler au secours du roi de Danemarck, son fidèle allié. Il a aujourd'hui dans ses chantiers d'habiles constructeurs anglais et français; il en a de Russie qui imitent parfaitement les modèles qu'on leur met sous les yeux. J'ai vu lancer dans la Neva un vaisseau de cent trente canons et un de soixante-quatre, construits dans les chantiers de l'Amirauté de Saint-Pétersbourg, sous la direction d'un constructeur russe.

Vaisseau de 130 canons lancé dans la Neva.

Si la Russie, qui a, sans sortir de chez elle, tout ce qui est nécessaire pour l'équipement de ses flottes, le bois, le chanvre, le cuivre et le fer, parvient à avoir des matelots exercés, des marins expérimentés

et d'habiles constructeurs, sa marine sera un jour une des plus respectables de l'Europe. Son ambition actuelle est d'avoir un port sur la Méditerranée; ses étroites liaisons avec le roi des Deux-Siciles, et la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, sont deux bons moyens pour se procurer cet avantage.

Politique actuelle de Paul Ier.

PAUL Ier voyant l'Europe en proie aux ravages et aux funestes principes de la révolution française, crut que sa gloire étoit intéressée à s'unir avec les puissances qui luttoient depuis plusieurs années contre ce torrent dévastateur : il s'allia avec les cours de Vienne et de Londres, et leur promit le secours de ses troupes. La cour de Vienne, sur les observations de l'Angleterre, sentit que la paix de Campo-Formio ne la mettroit pas à l'abri des nouvelles entreprises que méditoit le directoire français, pour républicaniser l'Allemagne. Il fut alors secrètement convenu entre les trois cours, que la Russie enverroit au secours de la cause commune soixante-dix mille hommes, dont une partie seroit soldée par l'Angleterre. La marche des Russes fut un prétexte pour décider le directoire français à rompre la

paix de Campo-Formio, à dissoudre le congrès de Rastadt, et à envahir de nouveau l'Allemagne et l'Italie. Trente-cinq mille Russes se rendirent à l'armée d'Italie; trente-cinq mille étoient en marche pour entrer en Suisse. Les victoires de l'archiduc Charles en Souabe, celles de Suwarow en Italie, avoient chassé les Français sur leurs frontières. Du côté de l'Allemagne, le théâtre de la guerre étoit concentré en Suisse. En Italie, il ne restoit plus aux Français que les villes de Gênes et d'Ancône. Malheureusement les cabinets de Londres et de Vienne imaginèrent un nouveau plan de campagne dont les suites ont été désastreuses. L'archiduc, avec ses Autrichiens victorieux, évacua la Suisse, où il avoit eu de grands avantages, et dont il connoissoit le terrain. Suwarow, qui étoit sur le point d'entrer en France par le Dauphiné, fut rappelé pour commander en Suisse, et se trouver avec toutes les troupes russes au centre des armées coalisées, tandis que le général Mélas prendroit Gênes et Ancône, et que l'archiduc passeroit le Rhin à Manheim pour se porter sur le revers des Vosges. D'après ce plan, Suwarow devoit faire évacuer la Suisse et entrer en Franche-Comté et en Alsace. Qu'est-il arrivé? Les Russes, avant l'arrivée de Suwarow, ont été complètement battus près de Zurich

par le général français Massena. Le prince Korsakow, qui les commandoit, a été obligé d'évacuer la Suisse avec une perte de dix à douze mille hommes; le général autrichien Hotzée a été tué en faisant une reconnoissance. Suwarow, n'arrivant qu'après cette défaite, eut à lutter contre toutes les forces de l'armée française victorieuse, qui occupoient les défilés dans ce pays de rochers et de montagnes; il n'avoit pas avec lui vingt mille hommes; il fit mettre sa cavalerie et ses Cosaques à pied. La traversée de la Suisse ne fut qu'un combat qu'il fallût renouveler à toute heure. Son courage, la bravoure de ses Russes, excités par son exemple et par celui du grand-duc Constantin, combattant à pied à ses côtés, renversèrent tous les obstacles de la nature et de l'art, et balancèrent la supériorité des Français, fiers de leurs derniers trophées. Suwarow arriva à Lindau, de là à Ausbourg, où il rassembla toutes les troupes russes. Il se plaignit hautement du ministère autrichien, et l'accusa de perfidie et de manque de parole : il ne concevoit pas que l'archiduc eût quitté la Suisse avant son arrivée.

Ces mêmes plaintes furent rendues publiques dans la Gazette de Saint-Pétersbourg, par l'empereur de Russie, mécontent de la cour de Vienne. Il ignoroit alors

que l'archiduc avoit reçu l'ordre absolu de quitter la Suisse pour voler au secours des magasins de l'armée, qu'une colonne de Français, marchant sur Ulm, par Manheim et Heilbronn, pouvoit enlever; il ignoroit surtout que ce prince, avant de partir, avoit offert au prince Korsakow de se concerter pour attaquer les Français, et que ce général russe avoit refusé cette offre. Suwarow lui-même pouvoit être inculpé, parce que, malgré les ordres qu'on lui avoit fait passer, il avoit retardé de dix à douze jours son arrivée en Suisse.

Mécontentement de Paul Ier contre la cour de Vienne.

Quoi qu'il en soit, cette défaite des Russes inspira à Paul Ier une extrême défiance de son allié; il se persuada qu'il étoit joué par la cour de Vienne. L'enthousiasme que lui avoient causé les rapides et brillans succès de Suwarow, augmentoit le chagrin que lui causoit la déroute de son armée en Suisse. Dans son premier mouvement, toujours impétueux, il se détermina à se séparer de son allié, et à rappeler toutes ses troupes d'Allemagne: l'ordre en fut donné. L'ambassadeur de Vienne, comte de Cobentzl, fut vu de mauvais œil; on chercha à lui donner des mortifications sensibles par l'éloignement de personnes avec lesquelles il vivoit dans l'intimité de l'amitié; il paroissoit encore à la cour; mais tous les symptômes d'une

L'ambassadeur comte de Cobentzl vu de mauvais œil.

disgrâce totale et prochaine se développoient chaque jour : nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg dans ces circonstances. Les observations motivées de Suwarow firent suspendre l'exécution des ordres donnés pour le rappel des Russes. Le mariage de l'archiduc palatin avec la grande-duchesse qui avoit dû épouser le roi de Suède, venoit de se conclure. La cour de Vienne espéra, en éclairant son allié, dissiper son mécontentement; mais c'étoit un feu qui couvoit sous la cendre. La correspondance ministérielle des deux cours diminuoit de jour en jour la confiance du cabinet russe, au lieu de l'alimenter. Les réponses du cabinet de Vienne n'étoient ni franches, ni catégoriques. Les progrès des armées autrichiennes en Italie sembloient avoir persuadé au ministère de Vienne que les Russes ne lui étoient plus nécessaires pour consommer son plan d'agrandissement dans cette partie de l'Europe. Gênes et Ancône étoient assiégés; dans l'Adriatique, une escadre russe concouroit au siége de cette dernière place. Ces deux villes réduites, toute l'Italie se trouvoit dans la dépendance de la maison d'Autriche. Paul Ier étoit de bonne foi; ses intentions étoient droites et désintéressées : il ne vouloit rien pour lui; mais il mettoit sa gloire à replacer sur leurs trônes les rois détrônés,

Grands succès des Autrichiens en Italie.

à rendre aux princes dépouillés leurs territoires envahis, et à rétablir la religion et le bon ordre. Les vues de la cour de Vienne, comme on l'a su depuis, étoient de s'agrandir aux dépens du pape et du roi de Sardaigne; on la soupçonna à Saint-Pétersbourg de vouloir s'approprier les trois légations avec la ville d'Ancône, envahies par les Français sur les domaines du pape, et de dépouiller le roi de Sardaigne en conservant les villes d'Alexandrie et de Tortone.

Affaire d'Ancône.

Sur ces entrefaites, la ville d'Ancône capitula. L'amiral russe ne fut ni consulté, ni appelé; il se plaignit de ce procédé. Le général Frolich, autrichien, ne changea rien à sa détermination. On envoya, même à Saint-Pétersbourg, la nouvelle qu'il avoit usé de violence pour faire abattre le pavillon russe placé d'abord sur les bâtimens français pris dans le port, disant que c'étoit au nom seul de son souverain qu'il prenoit possession de la ville et du port.

Défense à l'ambassadeur de Vienne de paroître à la cour.

Cette insulte acheva d'ulcérer Paul Ier; il défendit à l'ambassadeur, comte de Cobentzl, de paroître à sa cour;

Paul Ier demande satisfaction.

il exigea une satisfaction éclatante de la part de la cour de Vienne. Dès ce moment, l'ordre fut donné à Suwarow de faire rentrer son armée en Russie. Paul Ier fit savoir à son allié que si on ne lui donnoit pas satisfaction, il sauroit se la faire rendre.

Alors le ministère autrichien, quoique exalté par les étonnans succès de ses armées en Italie, sentit la nécessité d'adoucir cet empereur pour ne pas avoir sur les bras un ennemi aussi puissant, dont la scission finiroit par entraîner la Prusse, et mettroit par là la domination autrichienne dans le plus grand danger.

Les rapports du général autrichien et de l'amiral russe sur l'affaire d'Ancône, n'étant pas conformes, la cour de Vienne proposa un conseil de guerre composé de généraux et d'officiers des deux cours pour juger ce grand différend, et ordonner la punition des coupables. Paul Ier y consentit, nomma un officier-général, et quelques autres officiers russes, pour assister de sa part au conseil de guerre dont les séances devoient se tenir à Vienne.

Conseil de guerre pour l'affaire d'Ancône.

Ce fut à cette époque que je fus chargé d'un message, qui, s'il eût eu le succès désiré, rétablissoit la bonne harmonie entre les deux cours. On savoit que le comte de Gobentzl, que j'avois connu jadis à Vienne, m'honoroit de son amitié et de sa confiance. Une personne marquante, autorisée par un ministre (le comte de Panin), vint m'engager à voir le comte de Cobentzl. Ce ministre désiroit sincèrement empêcher la scission qui étoit sur le point d'éclater. On m'assura que ma visite ne

Propositions faites au comte de Cobentzl pour le rapprochement des deux cours.

seroit point improuvée, malgré la disgrâce qui isoloit l'ambassadeur autrichien. Il est un moyen infaillible, devois-je dire à cet ambassadeur, d'apaiser Paul Ier, et de le déterminer à employer toutes ses forces pour arriver au but que s'est proposé la coalition. Le passé sera oublié si votre excellence veut, au nom de sa cour, assurer par écrit, 1° que les trois légations de Boulogne, de Ferrare, de Ravennes et la ville d'Ancône seront rendues au pape; 2° que le roi de Sardaigne sera remis en possession de tous ses états envahis par les Français, et reconquis par les Autrichiens. Il semble que ces deux conditions, si conformes à la justice et au droit des gens, ne devoient pas faire balancer la cour de Vienne; elles annonçoient le désintéressement, les bonnes intentions et la loyauté de Paul Ier. Il ne vouloit pas qu'il fût dit que ses troupes eussent concouru à spolier le pape et le roi de Sardaigne, lui qui ne s'étoit déterminé à entrer dans la coalition que pour rétablir la religion profanée et les trônes renversés. Je ne devois pas douter du succès de ma mission. Voici quelle fut la réponse du comte de Cobentzl.

Elles sont refusées.

« Je n'ai aucun pouvoir pour donner, ni verbalement, ni par écrit, la déclaration ministérielle qu'on paroît désirer. D'ailleurs, 1° pourquoi exiger que nous ren-

dions les trois légations ? Elles ont été annexées à la république Cisalpine par le traité de *Tolentino*. Nous avons conquis la Cisalpine; c'est un dédommagement permis pour les frais de la guerre. 2° Je ne doute pas que ma cour ne rende au roi de Sardaigne, Turin et le Piémont; mais les villes d'Alexandrie et de Tortone ayant été détachées autrefois du Milanais par la force des armes, l'empereur mon maître, en étant aujourd'hui en possession par la même voie, a le droit de les faire rentrer sous sa domination........ »

J'avoue que cette réponse inattendue me causa une émotion intérieure que j'eus peine à déguiser. Je crus devoir me permettre avec ménagement quelques observations sur ce qu'avoit d'odieux une telle spoliation, sur cette assimilation d'envahissement avec les Français, dont la conduite exécrée ne devoit pas être un modèle pour une cour juste qui n'avoit pris les armes que pour arrêter les pernicieux excès de la révolution française; j'allai jusqu'à dire que la cour de Vienne auroit un jour à se reprocher les incalculables désagrémens d'une rupture avec la Russie; que ses trophées en Italie, qui sembloient aujourd'hui l'enorgueillir, pouvoient un jour être renversés, puisque les armes étoient journalières, et que les Français redou-

bloient d'activité pour reprendre leurs premiers avantages; qu'alors on se repentiroit, mais trop tard, d'avoir refusé les équitables propositions de la Russie.

Mes observations furent inutiles : l'ambassadeur persista dans son opinion; je rendis compte du mauvais succès de ma négociation; bientôt après éclata le courroux de Paul Ier. Ce prince fit dissoudre le conseil de guerre; il ordonna à ses mandataires de s'en retirer; ses troupes rentrèrent dans ses états. Le comte de Galicheff, son ambassadeur à Vienne, eut ordre de quitter sans éclat, et de prendre le prétexte de sa santé pour aller aux eaux. Peu de temps après, le comte de Cobentzl reçut le même ordre de sa cour.

Le conseil de guerre est dissout. Rupture sans éclat entre les deux cours.

Avant le départ de cet ambassadeur, et après la rupture du conseil de guerre, l'empereur de Russie avoit marqué d'une manière bien extraordinaire son mécontentement envers la cour de Vienne.

Arrivée du jeune prince de Furstenberg à Saint-Pétersbourg.

L'archiduc palatin et la grande-duchesse son épouse, quelques mois après leur arrivée à Vienne, voulurent faire part à Saint-Pétersbourg du bonheur de leur union : ils écrivirent à l'empereur, à l'impératrice, aux grands-ducs et aux grandes-duchesses. L'empereur François II et son épouse joignirent leurs lettres à celles de l'auguste couple : on choisit pour ce message une

Sa mission.

personne marquante, le fils aîné du prince de Furstenberg. Dès qu'il fut arrivé, le comte de Cobentzl fit demander, dans les formes usitées, les ordres de l'empereur pour l'audience du prince de Furstenberg, et la remise de ses lettres : il fut répondu que l'audience n'auroit pas lieu, que le prince envoyé devoit remettre ses dépêches et ses lettres au ministre des affaires étrangères. Cette réponse inattendue détermina le comte de Cobentzl à en instruire sa cour par un courrier extraordinaire. On refusa au courrier les passeports nécessaires : M. de Cobentzl en demanda pour le retour du prince de Furstenberg; ils furent également refusés. Ce jeune prince a passé plus de deux mois à Saint-Pétersbourg sans paroître à la cour, sans pouvoir se montrer dans les sociétés, où d'ailleurs il n'auroit pas été reçu, tant on craignoit de déplaire à l'empereur : il a vécu retiré avec l'ambassadeur jusqu'à son départ.

Il a défense de paroître à la cour.

Le comte de Cobentzl jouoit à Saint-Pétersbourg un rôle qui ne cadroit pas avec sa dignité. Depuis sa disgrâce, il sollicitoit sans cesse son rappel. Les derniers procédés de Paul Ier décidèrent la cour de Vienne à lui envoyer un congé pour aller aux eaux de Carlsbaden en Bohème. En faisant notifier cette autorisation, et demander les passeports nécessaires pour sa

Départ du comte de Cobentzl et de toute sa chancellerie.

personne et ses équipages, il annonça qu'il laissoit un conseiller d'ambassade pour la correspondance : il lui fut répondu que sa majesté impériale avoit décidé que le conseiller et la chancellerie de l'ambassade devoient suivre l'ambassadeur, et que les passeports seroient expédiés en conséquence. Ces passeports se firent attendre pendant huit jours ; pendant ce temps, l'ordre fut envoyé au comte de Galicheff, à Vienne, d'en sortir comme par congé, avec toute sa chancellerie.

De pareils ordres annonçoient une rupture, mais sans éclat et sans déclaration de guerre. Dès ce moment, la correspondance entre les deux cours fut interrompue.

Brouillerie avec la cour de Londres.

Dans le même temps, Paul I[er] eut les mêmes procédés avec la cour de Londres. Le chevalier de Wilwort, ministre d'Angleterre, ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'on le voyoit de mauvais œil à la cour ; il lui fut conseillé, c'est-à-dire ordonné de se retirer, et on lui fit savoir qu'il ne pouvoit même laisser ni secrétaire d'ambassade, ni chargé d'affaires pour correspondre avec sa cour. Dans le même temps, les troupes russes réunies aux troupes anglaises pour l'expédition contre la Hollande, eurent ordre de s'embarquer pour la Russie. Le comte de Woronzoff,

Départ du ministre d'Angleterre.

ministre de Saint-Pétersbourg à Londres, quitta comme par congé de sa cour pour aller aux eaux. Cette forme nouvelle de rupture non hostile n'ôtoit point l'espoir d'un raccommodement; mais on vit sur-le-champ des relations plus fréquentes et plus intimes avec la cour de Berlin. Celle-ci envoya un ambassadeur à Paul I[er], et on nous assura, à notre départ, qu'il existoit entre les deux cours un traité secret d'alliance fait pour inquiéter celle de Vienne, et qu'il se préparoit une coalition qui devoit intriguer le ministère britannique.

Griefs de Paul Ier contre l'Angleterre.

Les griefs de Paul I[er] contre l'Angleterre furent connus avant notre départ. « Je me suis malheureusement embarqué et associé, disoit-il, avec des alliés perfides et machiavélistes; ils sont sans bonne foi; ils m'ont fait sacrifier mes troupes pour leur intérêt personnel. » On avoit persuadé à ce prince que les Russes, lors de l'expédition contre la Hollande, n'avoient pas été secondés; qu'on les avoit sacrifiés, et que l'escadre et les troupes anglaises destinées au blocus et à l'attaque de Malte, conjointement avec les Napolitains et les Russes, retardoient par leurs manœuvres la prise de cette île. Il avoit été convenu, par un traité particulier entre les trois puissances, que si l'on parvenoit à s'en emparer, elle seroit, jusqu'à la paix, gouvernée

par les délégués des trois puissances, conjointement avec un lieutenant de l'empereur grand-maître. Le ministère anglais, craignant que cet arrangement n'aboutît à une cession totale de l'île de Malte à Paul Ier, qui la gouverneroit en souverain absolu sous le titre de grand-maître, crut devoir changer de système : il proposa d'abandonner l'île de Malte, après sa prise, au roi de Naples qui la gouverneroit sous le titre de protecteur, à condition qu'en tout temps les vaisseaux russes et anglais y seroient reçus comme amis et alliés. Cette ouverture déplut à Paul Ier; il la rejeta. A cette époque, on s'attendoit tous les jours à la nouvelle de la prise de Malte. Les Français, manquant de tout, ne pouvoient résister long-temps : les vaisseaux et les troupes russes étoient alors réunis aux Napolitains et aux Anglais. Comme l'escadre anglaise étoit la plus forte, et qu'elle s'étoit chargée d'empêcher les secours d'hommes et de provisions qu'on tenteroit de faire entrer à Malte, on dut imputer à sa trahison ou à sa coupable négligence, l'entrée d'un convoi qui ravitailla les Français, et les mit en état de prolonger leur défense. Il parut hors de doute que l'escadre anglaise avoit eu des ordres pour ne pas s'y opposer. Cette persuasion détermina Paul Ier à séparer des anglais ses vaisseaux et ses

troupes; tous eurent l'ordre d'abandonner les parages de Malte, et de se retirer dans l'île de Corfou. Depuis ce moment, Malte n'a plus été bloquée que par les Anglais et les Napolitains. Ce fut alors que la députation du grand-prieuré d'Allemagne, qu'on retenoit depuis plus de deux mois après sa mission forcée, eut la permission de s'en retourner. Nous apprîmes alors que si Malte eût été pris par les trois puissances, et que la convention faite eût eu lieu, le grand-bailli, baron de Pfürdt, auroit été nommé lieutenant du grand-maître, et seroit allé à Malte : c'étoit là le secret de notre séjour prolongé.

Motifs de Paul Ier pour être grand-maître.

Nous avons déjà donné quelques-uns de ces motifs ; mais ils sont assez intéressans pour que nous y revenions et que nous cherchions à les développer. On a paru étonné en Europe de voir un empereur de Russie ne pas croire qu'il dérogeoit à son rang suprême en adoptant la dignité de grand-maître d'un ordre religieux (1). On pensoit que celui de protecteur de cet ordre célèbre convenoit mieux à sa majesté impériale. Mais Paul Ier a pensé que la grande-

(1) On pouvoit s'étonner, à plus juste raison, de voir un prince schismatique, chef d'un ordre religieux de la communion chrétienne. (*Note de l'Editeur.*)

maîtrise, placée sur le trône impérial, recevroit un caractère auguste qui la rendroit susceptible d'être possédée par une tête couronnée; qu'elle mettroit sous la main de l'empereur de Russie l'élite de la noblesse de l'Europe, et lui donneroit par-là la plus grande influence dans les affaires politiques. Si Malte est un jour rendu à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cette île intéressante livrera à l'empereur grand-maître, au milieu de la Méditerranée, une station militaire et maritime qui le mettra plus en état de faire respecter sa puissance et son pavillon par le Turc et les cours de l'Europe. Cette position lui donnera des relations avec l'Afrique, la seule partie du monde connu avec laquelle la Russie n'ait pas de point de contact. Ces considérations doivent faire présumer que la grande-maîtrise, ou la protection de l'ordre, va dorénavant être invariablement attachée au trône des empereurs de Russie.

Nouvelles alliances de la Russie avec les cours du nord, avec la Prusse, Naples et le Portugal.

Depuis que Paul Ier a rompu ses liaisons politiques avec les cours de Vienne et de Londres, il a cherché à s'unir plus étroitement, par des traités, avec les cours du nord, le Danemarck, la Suède et la Prusse. Il a formé des alliances avec le Portugal et Naples. Ces nouvelles liaisons donnent à la puissance russe, en Europe, une in-

fluence et une prépondérance qui la rendront l'arbitre des différends politiques de notre continent.

Paul Ier avoit marqué une si grande horreur pour la révolution française, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer qu'un jour ce prince s'uniroit avec des régicides, et qu'il banniroit de ses états Louis XVIII, à qui il avoit constamment donné des preuves de la plus sincère amitié et du plus vif intérêt. Lors de notre départ, je fus informé qu'un homme arrivé de Hambourg avec des passeports de l'empereur, avoit eu, pendant huit jours, deux ou trois conférences secrètes avec le ministre comte de Rostopchin, et qu'il étoit reparti. J'ai su à mon passage à Dresde, par une voie sûre, que cet homme étoit un envoyé de Buonaparte. Dès lors, connoissant les principes du comte de Rostopchin, et ses relations avec les chefs des illuminés (1), j'ai présumé que Paul Ier seroit insensiblement entraîné, et qu'après l'avoir vu foudroyant la révolution française, on mettroit un jour sur le revers de cette médaille Paul Ier

Découverte des premières liaisons de Paul Ier avec Buonaparte.

(1) Le comte de Rostopchin, dont on parle si souvent dans le cours de cet ouvrage, est le même qui, en 1812, étoit gouverneur de Moscou lors de l'entrée des Français en Russie. On voit qu'il avoit bien changé de principes.

(*Note de l'Editeur.*)

donnant la main et l'accolade fraternelle à Buonaparte.

Ministère de la Police.

La police.

Le ministère de la police à Saint-Pétersbourg, sous le règne de Paul Ier, est de la plus haute importance. Cette place est attachée au titre de gouverneur de la résidence impériale; elle est confiée ordinairement à un général en chef : son autorité et ses relations s'étendent dans tout l'empire. Tous les commandans des postes militaires, tous les magistrats chargés de la police dans l'intérieur, doivent lui envoyer, tous les huit jours, et plus souvent, s'il y a urgence, le rapport de tout ce qui s'est passé sous leur inspection. La vigilance de cette inspection s'étend particulièrement sur l'entrée, le passage, la conduite et la sortie des étrangers, ainsi que tout ce qui vient du dehors de l'empire. L'inspection et les visites aux barrières des frontières se font avec sévérité. Le résultat de toutes ces relations est recueilli dans les bureaux de la police de Saint-Pétersbourg, et le gouverneur en porte tous les jours le tableau à l'empereur. Ce tableau est casé par département : on y voit d'un coup d'œil tout ce qui s'est passé en tel ou tel endroit. Le rapport des postes militaires est placé vis-

Importance de ce ministère.

à-vis celui des magistrats : par cette comparaison, on peut juger l'exactitude ou la négligence des uns et des autres.

Dans toutes les postes aux chevaux, il y a toujours dix chevaux réservés pour les estafettes, et les courriers qui vont sans cesse des provinces à la résidence impériale, et de cette résidence dans les provinces. Sur les routes où la poste n'est pas établie, les chevaux des paysans font le service.

Moyens que la police emploie.

La police de Saint-Pétersbourg se fait avec une ponctualité et une rigueur sans exemple. Tous les jours à sept heures du matin, le gouverneur se rend dans le cabinet de l'empereur pour lui rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant vingt-quatre heures. Outre les agens nombreux et inconnus que le gouverneur a à ses ordres, et qui, répandus et placés dans tous les quartiers, ne sont occupés qu'à se procurer tous les renseignemens nécessaires sur ce qui s'est dit et ce qui s'est fait, on a encore attaché à la police une troupe à pied et une à cheval, qui, circulant sans cesse nuit et jour, sont chargés de faire exécuter les lois de police et d'arrêter les délinquans.

Tous ceux qui tiennent des hôtels garnis, ou qui donnent à manger; les teneurs de café et d'assemblées permises; les marchands, les domestiques de louage sont

obligés d'envoyer tous les jours à la police ce qu'ils ont entendu ou remarqué.

Lois gênantes.

Les lois de police sont très-multipliées, et elles deviennent extrêmement gênantes pour les étrangers. Dès que ces lois sont remises au gouverneur, il les fait promulguer et afficher dans les carrefours et les maisons publiques. Leur exécution, confiée aux troupes de la police, est de la plus grande sévérité ; ni rang, ni âge, ni sexe n'en sont dispensés. Je vais en rapporter quelques-unes qui étoient en grande activité pendant mon séjour.

L'empereur a gracieusement permis qu'on se promenât à certaines heures du jour dans le jardin impérial d'été ; mais les hommes ne peuvent y paroître que tête nue.

Tout homme qui passe devant la face du palais impérial, où demeure l'empereur, doit, pour marquer son respect, n'y passer que chapeau bas.

Quand l'empereur passe dans les rues de Saint-Pétersbourg, ou à pied, ce qui est rare, ou à cheval, ou en calèche, ce qui arrive tous les jours, on est obligé de s'arrêter, de se découvrir, d'ôter sa pelisse, et de se courber lors de son passage ; si on est en voiture, il faut en descendre, quelque temps qu'il fasse, et se présenter sans pelisse : personne n'est dispensé de ce cérémonial ; l'impératrice elle-même, comme

j'en ai été témoin, descend de sa voiture. L'empereur passoit à cheval, il descendit, donna la main à son épouse et la remit dans sa voiture.

Punitions extraordinaires.

Le fils d'un riche marchand russe étoit en traîneau, conduisant lui-même deux beaux chevaux : l'empereur passa, il ne s'en aperçut pas assez tôt pour se mettre dans l'attitude ordonnée; les soldats de la police vinrent le saisir; son traîneau et ses chevaux furent confisqués; lui, confiné en prison au pain et à l'eau pendant un mois; il n'en est sorti qu'après avoir reçu cinquante coups de knout. De grosses sommes, offertes par son père, n'ont pu le sauver de cette punition.

Une jeune demoiselle, nièce du vice-président de l'académie des arts, alloit dîner chez son oncle qui lui avoit envoyé sa voiture: l'empereur passe, elle n'en est point avertie; son carrosse ne s'arrête point; elle ne descend pas de sa voiture; les soldats de police arrivent lorsqu'elle entroit chez son oncle; ils veulent la saisir pour la traîner à la police; elle tombe évanouie. L'oncle, indigné contre la violence de ces soldats, les chasse de l'appartement, et dit qu'il conduira lui-même sa nièce chez le gouverneur, quand elle sera en état d'y paroître. Les soldats restent dans l'antichambre; un d'eux se détache et va dénoncer le vice-prési-

dent comme s'opposant à l'exécution des ordres de l'empereur. Le gouverneur, ami du vice-président, l'envoie chercher; il arrive avec sa nièce. Le comte de Palem lui exprime son étonnement sur sa résistance, et ses inquiétudes sur ce qui alloit en résulter lorsqu'il en auroit rendu compte à sa majesté, comme il y étoit obligé. Le vice-président lui dit qu'il venoit lui-même dénoncer l'insolence et la brutalité des soldats; qu'il avoit déclaré que sa nièce obéiroit quand elle seroit remise de sa frayeur. Le comte de Palem lui fit signer sa déposition, et rendit, dans le jour même, compte à Paul Ier de cet événement. Les soldats furent punis à cause de leur insolence; le cocher eut des coups de bâton; le carrosse qui devoit être confisqué et le cocher devenir soldat, selon la loi, furent rendus au vice-président; mais sa nièce fut récluse, pendant huit jours, au pain et à l'eau, dans une maison d'arrêt; et sa tante, chez qui elle demeuroit, y fut récluse avec elle; la nièce, pour avoir manqué de respect à sa majesté impériale, et la tante, pour avoir mal élevé sa nièce.

Ces deux exemples sont arrivés pendant mon séjour. Le cérémonial dont nous venons de parler doit s'observer aussi pour l'impératrice, les grands-ducs et les grandes-duchesses, ce qui arrive très-fréquemment,

et met les personnes en voiture dans de perpétuelles inquiétudes. Il est vrai que les cochers et les postillons sont très-intéressés à s'arrêter; car la peine portée les condamne, pour ce délit, à être soldats, pendant toute leur vie. D'ailleurs, deux soldats de la police à cheval vont en avant, ainsi que deux hussards de la garde, pour avertir; mais il arrive quelquefois que l'empereur les suit de si près, qu'on n'a pas le temps de descendre de voiture.

D'autres lois de police défendoient, lorsque j'étois à Saint-Pétersbourg, de porter des habits bourgeois avec des revers et des collets, des souliers avec des cordons, des cheveux coupés à la jacobin, des chapeaux ronds, etc. Les Russes seuls, habillés à la russe, sont autorisés à porter le chapeau rond ou un bonnet à pelisse. Il étoit aussi défendu à tout national ou étranger qui portoit un chapeau de feutre à trois cornes, de placer une des grandes cornes sur le front, mode adopté par les Français jacobins. Le domestique de louage du grand-bailli de Pfürdt étant derrière la voiture, mit son chapeau, la grande corne sur le front, pour se garantir du soleil : les soldats de police, toujours aux aguets, l'ayant aperçu, font arrêter la voiture, et saisissent le domestique pour le mener à la police. Un des premiers employés de la police qui

passoit dans ce moment, et qui connoissoit le grand-bailli, fit relâcher le domestique, en lui enjoignant de se rendre à la police après son service. Le grand-bailli continua sa route; le domestique en a été quitte pour quelques coups de bâton.

Influence du gouverneur de Saint-Pétersbourg.

Le choix du gouverneur de Saint-Pétersbourg n'est pas une chose indifférente pour le repos et le bonheur de tous ceux qui vivent en Russie, et surtout dans la résidence impériale. Le compte qu'il rend tous les jours à l'empereur influe nécessairement sur l'état, en bien ou en mal, de ceux qui en sont l'objet : c'est d'après ses rapports que Paul Ier décide de leur sort; qu'il abaisse, disgracie et punit les uns; qu'il élève et récompense les autres. Comme autocrate, la volonté de l'empereur est la loi suprême; elle est sans appel. J'ai vu des personnages du plus haut rang, occupant les premières places à la cour ou dans l'empire, jouissant aujourd'hui de la plus grande faveur, vivant dans l'intime familiarité de l'empereur, et tout à coup n'être plus rien; se voir obligés de s'éloigner de la cour, d'aller vivre dans leurs terres; et d'autres souvent forcés à quitter l'empire, s'ils sont étrangers.

Le prince Demetri Gallitzin, lieutenant-général, commandant la garde à cheval, apprend, le matin en se levant, que sa place

et son rang lui sont ôtés, et qu'il doit se retirer dans ses terres après avoir rendu compte de l'administration du corps qu'il commandoit. Il avoit soupé la veille avec l'empereur ; mais il s'étoit expliqué avec un peu trop de franchise dans sa société sur la récente disgrâce d'une personne qui l'intéressoit.

Le grand-maître des cérémonies, le sénateur comte de Walueff, homme décoré, faisant habituellement la partie de l'impératrice, et très-souvent admis à la table de l'empereur, est privé de ses places pour avoir oublié d'avertir le corps diplomatique de se trouver un jour de cour à l'heure indiquée. Disgrâces subites.

Nous avons dit que le comte de Choiseuil-Gouffier a perdu sa place et a été exilé dans ses terres pour avoir fait, à dix heures du soir, une visite au comte de Cobentzl, qui étoit en disgrâce.

Le marquis de Lambert, maréchal-de-camp en France, estimé pour ses talens et ses connoissances militaires, avoit obtenu sous Catherine II le grade de général-major, et une terre de six cents paysans dans les environs de Narva. La manie du marquis de Lambert étoit de vouloir être le précepteur de tous ceux qui l'intéressoient. Il étoit malade et gardoit la chambre. N'osant pas écrire au comte de Cobentzl pour lui

donner des avis, parce que cet ambassadeur étoit en disgrâce, il écrivoit tous les jours à la comtesse de Rhomberg, sœur de Cobentzl, afin qu'elle les communiquât à son frère. La police en eut connoissance. L'ambassadeur crut pouvoir aller causer lui-même avec le marquis; il lui fit une visite. Le lendemain matin, le marquis de Lambert eut ordre de sortir de Saint-Pétersbourg dans douze heures, et de se retirer dans sa terre près de Narva. Tous ces faits, arrivés pendant mon séjour, sont le résultat des rapports de la police.

Le comte de Palem, gouverneur.

Le gouverneur comte de Palem, général en chef et militaire distingué, jouit dans cette place si importante de la réputation d'un homme intègre et loyal, plus occupé à diminuer les torts qu'à les aggraver, incapable d'abuser de son crédit pour nuire à qui que ce soit. Ses rapports à l'empereur ne sont que le simple exposé des faits qui lui sont connus; il ne s'y permet des observations que quand elles peuvent atténuer les torts dont il est obligé de rendre compte.

Le duc de Richelieu, lorsque j'étois à Saint-Pétersbourg, avoit été privé de son régiment de cuirassiers, et renvoyé du service, pour n'avoir pas obéi à un ordre qu'il n'avoit pas reçu, et son régiment avoit été donné au fils du comte de Palem. Cet ordre

avoit dû être envoyé par le grand-duc Constantin, qui, croyant en avoir chargé le comte de Palem, l'avoit oublié. Celui-ci prend la faute sur lui, va trouver l'empereur, lui avoue sa négligence, dit qu'il est seul coupable, et supplie sa majesté impériale de rendre le régiment au duc de Richelieu, ajoutant qu'il seroit désespéré de voir son fils profiter d'une disgrâce dont il est seul la cause. Paul Ier, charmé de ce procédé, remit le duc de Richelieu en place, et dédommagea le fils du comte de Palem.

Quand un étranger arrive à Saint-Pétersbourg, un homme de la police déguisé le suit partout; on trouve les moyens de savoir tout ce qu'il dit et ce qu'il fait; il n'est aucune maison fréquentée où la police n'aie des agens soudoyés et inconnus, qui rendent compte tous les jours à un commissaire placé dans les différens quartiers de la ville. Si un de ces agens s'avisoit de rapporter des choses fausses ou imaginées pour nuire, le gouvernement, très-attentif sur cet objet, le puniroit avec la plus grande sévérité.

Le Sénat et le Procurateur-général.

Le sénat à Saint-Pétersbourg est le tribunal suprême auquel ressortissent tous les tribunaux de l'empire. C'est à lui que Le sénat.

sont adressés tous les ukases ou lois qui intéressent l'empire en général, ainsi que l'état et la fortune des particuliers. Les sénateurs, tous nommés par l'empereur, tous amovibles, sont regardés comme le premier corps de l'état : ils sont classés dans les premiers rangs des sujets; ces rangs sont au nombre de huit, depuis les princes, les grands de la cour, les ministres, les militaires, les chevaliers des ordres, les gens de lettres, jusqu'aux bourgeois et artisans; tout ce qui n'est pas classé est esclave. Les rangs sont fixés par les grades militaires. Au premier rang, sont les feld-maréchaux, les grands de la cour, les métropolitains, les évêques et les sénateurs, qui, sans être militaires, ont néanmoins des grades qui les assimilent pour le rang aux feld-maréchaux. Il n'existe aucune place à la cour sans grade militaire; par exemple, tout chambellan est général-major, le maître-d'hôtel est colonel, le cocher de l'empereur est major, les chevaliers des ordres de Saint-André et de Saint-Alexandre Neuski sont lieutenans-généraux; ces rangs sont marqués aux grandes cérémonies de la cour, et surtout au nouvel an. Ce jour-là l'empereur

Repas impérial du nouvel an.

a, dans la vaste salle de marbre de son palais d'hiver, une table de trois à quatre cents couverts, pour les grands-ducs, les

grands de l'empire, les princes, les ministres, les feld-maréchaux, les métropolitains, les évêques, les lieutenans-généraux, les chevaliers des deux premiers ordres, les grands-croix et les commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Cette table est en forme de croissant; au centre, sur une estrade élevée, est la table où l'empereur seul, sous un dais richement orné, paraît avec ses habits impériaux, la couronne en tête. La table est somptueusement servie; tous les gens de service sont en grand costume de gala. Ce repas dure une heure. C'est le seul jour où l'empereur mange en public. Les autres jours il mange avec l'impératrice, la famille impériale, et les grands qu'il fait inviter.

Le procurateur-général.

La charge de procurateur-général est une des plus importantes places de l'empire : son influence est très-étendue; c'est l'homme de l'empereur et du sénat pour le vaste département de la justice et de l'administration civile. Sans être le chef du sénat, il en est l'âme; c'est lui à qui est confiée l'exécution de toutes les lois, les ordonnances et les jugemens. Il travaille avec l'empereur; il est proprement le ministre de l'intérieur. Cette place est ordinairement confiée à des personnages des plus grandes maisons de Russie.

L'amovibilité des grandes places de l'em-

pire et de la cour est si fréquente sous le règne actuel, qu'on cesse d'être étonné à Saint-Pétersbourg des chutes et des élévations. Pendant les six mois de mon séjour, presque toutes les grandes places ont été renouvelées ; il y a eu trois procurateurs-généraux. Cette grande incertitude et les renouvellemens plus qu'annuels mettant toujours en crainte celui qui est en place, il arrive que souvent on néglige les devoirs essentiels pour s'environner de tout ce qui peut éblouir les yeux du souverain. Sur une base aussi mobile, comment élever un édifice durable?

Il y a en Russie de très-anciennes maisons dont l'illustre origine se perd dans la nuit des temps; c'est ce qu'on appelle les *knés*, ou familles princières. Plusieurs sont reconnues pour être alliées à la famille impériale; mais elles n'ont par elles-mêmes aucun rang, aucune prérogative; c'est la place, c'est la faveur, c'est le crédit qui font les distinctions et les prééminences. Paul Ier disoit un jour cet axiome asiatique : « Je ne connois de grands dans mon empire que ceux que j'honore de ma faveur, et pendant le temps que je leur en laisse la jouissance...... » Le titre de prince et de comte, très-commun en Russie, y fait peu de sensation s'il n'est pas joint à de grandes places et à un grand crédit. Quand un grand seigneur est disgracié, s'il n'est pas exilé dans

un lieu déterminé, il quitte la résidence impériale, où il n'auroit plus d'agrémens ni de distinctions, et il va se consoler dans ses terres ou dans Moscou ; c'est surtout dans cette ancienne capitale de la Moscovie que les grands seigneurs disgraciés étalent leur magnificence et leurs richesses. Comme ils y sont très-surveillés, ils y oublient l'intrigue et la politique pour passer tranquillement leurs jours dans le luxe, la bonne chère et les plaisirs.

Moscou, résidence des anciens czars, telle qu'on m'en a fait le tableau, est une ville immense, ou plutôt un composé de trois grandes villes, qui chacune a ses magistrats, qui chacune est séparée par un mur et des portes : elle a la figure d'un grand cercle : elle est très-remarquable par ses contrastes. C'est un assemblage d'églises, de palais, de boutiques de marchands, d'artisans, de maisons de laboureurs, de huttes de paysans, entrecoupées de jardins, de prairies, de petits bois, de terres labourables : souvent, autour d'un magnifique palais, sont éparses çà et là des huttes de villageois : c'est comme le château du seigneur au centre des habitations de ses sujets (1). Moscou.

(1) Cette courte description de Moscou, que l'auteur a faite sur des rapports, est de la plus exacte vérité. (*Note de l'Editeur.*)

Les Sciences, les Arts et l'Education.

Académie des sciences.

Saint-Pétersbourg a une académie des sciences, dont les recherches et les mémoires, écrits en latin, sont estimés des savans. Cette ville a aussi une académie des arts, où on élève de jeunes artistes sous la direction de maîtres habiles. Catherine II, pour donner plus de considération et de célébrité à ces deux établissemens, avoit attiré des savans et des artistes étrangers qui, traités par elle avec distinction, mettoient leur gloire à consacrer leurs veilles et leurs travaux à la propagation des sciences et des arts. Catherine, ambitionnant tous les genres de célébrité, animoit les maîtres et les élèves par sa présence et ses bienfaits. Paul Ier laisse subsister les principes fondamentaux qui alimentent ces académies; mais il ne les augmente pas; il ne paroît pas même occupé de les encourager : toutes ses vues tendent à mettre le militaire et la marine sur un pied redoutable. Catherine avoit fait et augmenté d'augustes établissemens pour l'éducation de la jeunesse des deux sexes, pour les orphelins et les vieillards: Paul Ier les a conservés; mais il paroît s'être persuadé que la gloire de son règne ne dépendoit pas de ces sortes de monumens.

Celle des arts.

Maisons d'éducation.

La littérature russe est peu connue en Europe : cependant elle a des historiens, des orateurs et des poëtes. La langue russe est un dialecte de la langue esclavonne, une des plus répandues; car le russe, le polonais, le hongrois, le bohémien, et le morave en sont dérivés. La littérature européenne a ses grands hommes connus dans tout le monde littéraire; la traduction de leurs bons ouvrages a enrichi toutes les bibliothèques : mais nous ne connoissons presque point de livres classiques russes traduits. Littérature.

Une remarque curieuse que j'ai été à portée de faire, c'est la grande analogie qui règne entre la construction latine et la construction russe : un homme de mérite, qui possédoit les deux langues, m'a traduit mot à mot en latin plusieurs vers d'un poëte russe, qui a de la réputation, et qui a célébré Pierre le Grand dans un poëme épique : cette traduction formoit, en riches expressions, une construction telle que l'auroient pu faire les plus consommés latinistes.

Outre la bibliothèque impériale, placée au palais de l'Hermitage, où se trouvent celles de Voltaire et de Diderot, achetées par Catherine II, il s'en formoit une très-considérable, pendant mon séjour, au palais de feu le prince Potemkin. Cathe- Bibliothèques.

rine II, après la prise de Varsovie, fit enlever et transporter à Saint-Pétersbourg la fameuse bibliothèque Zaluski, renommée dans le monde littéraire. Elle est composée de plus de trois cent mille volumes de toutes les langues connues; elle passoit pour une des plus riches et des plus complètes de l'Europe. La précipitation avec laquelle ce trésor a été enlevé, a fait entasser pêle-mêle tous ces livres, sans distinction de formats et d'idiomes, dans de grandes et longues caisses, de manière qu'il faudra beaucoup de soins, de travaux et d'années pour les remettre en ordre. Cette pénible besogne a été confiée, pour la direction, à un Français du plus rare mérite, le chevalier ***. Ce que j'ai lu de lui en poésie et en histoire me le fait regarder comme un génie fécond : il sait donner de l'intérêt et du charme à tout ce qui sort de sa plume. Le travail dont on vient de le charger amortiroit peut-être ses heureux talens, s'il ne l'ennoblissait pas par le catalogue raisonné, qu'il rédige en véritable amant des sciences et des arts. Les caisses sont disposées dans la vaste salle du palais du prince Potemkin, où ce prince donnoit ses fêtes asiatiques : elles en remplissent toute l'étendue. Le chevalier *** est déjà parvenu, après trois ans d'un travail suivi, d'en rassembler quatre-vingt mille volumes

en ouvrages complets : cette bibliothèque doit être placée dans les superbes appartemens de ce palais, et l'intention de l'empereur est de la rendre publique. Cependant Paul Ier, qui connoît mieux que personne le caractère des peuples soumis à son sceptre, paroît bien déterminé à ne pas trop étendre parmi eux les lumières et les sciences. Des peuples, accoutumés à abaisser leurs fronts sous le joug de l'autocratie, pourroient, en s'éclairant, apprendre à le secouer, pour recouvrer cette liberté primitive que les Français, trop éclairés, voudroient établir chez tous les peuples. Une nation forte et vigoureuse, qui traîne dès le berceau les chaînes de l'esclavage, sauroit bientôt les briser, si elle croyoit pouvoir impunément abuser de sa force. Sans doute, d'après cette vérité, la publicité de cette nouvelle bibliothèque ne sera qu'en faveur des personnes déjà éclairées, et intéressées à maintenir le régime actuel.

Enlèvement de la fameuse bibliothèque de Zaluski à Varsovie.

Anecdote sur les Cosaques.

Je ne dois pas taire ici un fait que je n'aurois jamais cru, si je n'en avois pas été le témoin oculaire : l'enlèvement de la bibliothèque Zaluski, à Varsovie, fut fait par une horde de Cosaques : mille de ces Tartares prenoient les volumes à brassée et alloient les jeter dans de longues caisses, faites à la hâte pour les renfermer; les

grands, les moyens et les petits volumes étoient les uns sur les autres; quand une caisse étoit remplie, ils la clouoient avec des planches. Au moment de fermer une de ces caisses, ils y voulurent encore placer un grand et superbe volume de trois pieds de haut et de près de deux de large, relié en maroquin rouge doré sur tranches, renfermant de magnifiques estampes avec leur explication en très-beaux caractères : ce volume se trouvant sans doute trop long pour la place où on vouloit vite le placer, les Cosaques le coupèrent et en renfermèrent ainsi les deux parties dans la caisse. Quand on voit ces deux morceaux, on se sent frissonner d'indignation contre la barbarie qui a ainsi mutilé un livre précieux, dont on n'a pu, malgré bien des recherches, retrouver le pareil.

Institut de l'abbé Nicole.

L'abbé Nicole, ecclésiastique de Paris, élève du collége Sainte-Barbe, est venu à Saint-Pétersbourg pour échapper à la rage révolutionnaire. Il a d'abord été instituteur dans la maison d'un grand seigneur. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse lui a fait concevoir le plan d'un institut consacré aux jeunes seigneurs de l'empire. Son projet étoit d'abord de se borner à douze élèves; ses succès et sa réputation méritée l'ont engagé à en prendre vingt-quatre, bien déterminé à ne plus dépasser ce nom-

bre. Il a loué dans un quartier aéré, sur le beau canal de la Fontanka, une maison entre cour et jardin. Ses vingt-quatre élèves ont chacun leur chambre surveillée par les instituteurs qui, d'une fenêtre pratiquée dans leurs appartemens, voient toutes les portes des pensionnaires. Il y a des salles communes pour les différens exercices. L'abbé Nicole s'est associé six coopérateurs. On y enseigne le français, le latin, la géographie, l'histoire, les mathématiques, la morale, ou les principes religieux et moraux qui font le bonheur et la stabilité des familles et des empires. On y donne aussi des maîtres de danse, d'armes, d'équitation, de dessin et de musique à ceux qui ont du goût pour ces sortes d'exercices, que l'on paye à part. La pension pour l'année est de deux mille roubles, à quatre livres le rouble. Ce prix, qui peut paroître exorbitant, n'a que la proportion convenable, vu la cherté des denrées, des comestibles et des maisons. Les élèves sont logés, nourris, chauffés, éclairés, blanchis, instruits et servis. La nourriture est saine; les élèves font leur quatre repas; ils ont du vin à dîner et à souper. L'ordre, l'union, la propreté, l'émulation et d'excellentes mœurs se font remarquer dans cet institut. Les élèves ne sont jamais seuls. J'ai suivi un jour le train de cette maison; j'y ai dîné à

la table commune ; j'en suis sorti plein d'estime pour l'estimable auteur d'un si utile établissement et pour ses dignes coopérateurs, parmi lesquels j'ai vu un capitaine de vaisseau et un capitaine de dragons du plus rare mérite. Les succès de cet institut ont mérité la protection et les éloges du gouvernement.

L'abbé Nicole, outre les sollicitudes de l'administration, s'est chargé de l'instruction morale qui se fait deux fois la semaine. Les élèves qui sont de la religion grecque sont conduits, les jours de dimanches et de fêtes, aux églises de leur communion ; les catholiques, enfans de grands seigneurs polonais actuellement sous la domination russe, vont à l'église catholique accompagnés d'un instituteur. La dépense annuelle de cet institut montoit à trente-deux mille roubles ; il faut d'abord compter onze mille roubles pour les honoraires des instituteurs.

La Cour de Saint-Pétersbourg.

Cour de Saint-Pétersbourg sous Catherine II.

Sous Catherine II, comme je l'ai ouï raconter souvent à la belle-fille du comte de Strogonoff, née princesse Gallitzin, femme charmante dont l'éducation morale et littéraire a été merveilleusement soignée, sous Catherine II, la cour de Saint-

Pétersbourg étoit une des plus brillantes de l'Europe : la magnificence et les plaisirs y marchoient de pair avec l'ambition, l'intrigue et la politique. Paul Ier en a banni le luxe et les grâces, et n'y fait régner que la silencieuse terreur du despotisme, ou entendre que le fracas importun des armes. Une sombre tristesse semble avoir couvert d'un crêpe les vastes et superbes appartemens du palais impérial. Sous Paul Ier.

L'impératrice, princesse intéressante par ses vertus et sa beauté, mère adorée de ses enfans et de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, n'y jouit d'aucun agrément ni d'aucun crédit. L'empereur a pour elle tous les égards extérieurs dus à son rang ; mais ses jours s'écoulent dans la gêne et la privation de tout ce qui devroit être l'apanage journalier de l'épouse d'un puissant monarque. L'impératrice.

Paul Ier tient sa famille et ses enfans dans la plus grande dépendance : l'impératrice ne peut rassembler chez elle ni ses deux fils mariés, ni ses belles-filles sans y être autorisée par l'empereur ; le grand-duc Alexandre ne peut même se rendre chez sa mère sans en avoir prévenu son père. Le prince, comme l'a dit l'auteur des Mémoires secrets sur la Russie, a de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance ; aussi est-il adoré à Saint- Sa contrainte. Le grand-duc Alexandre.

Pétersbourg ; mais de sages réflexions l'ont décidé à ne point se communiquer. Il vit dans son intérieur avec son épouse, qu'il chérit avec tendresse, princesse faite pour inspirer un attachement durable par les grâces de sa figure, la solidité de son esprit et les qualités de son âme. Catherine II vouloit le faire son successeur. Si elle eût encore vécu un ou deux mois, jamais Paul Ier ne seroit monté sur le trône de Russie. Cette désignation connue a long-temps inspiré à l'empereur de l'éloignement pour son fils ; mais la soumission du grand-duc, sa conduite pleine d'égards, de prévenance et de respect, ont diminué ce sentiment d'aversion. Alexandre n'est entouré et servi que par des personnes dévouées aux volontés de son père. Pour ne pas lui donner d'ombrage, il ne reçoit aucune présentation, ne parle à aucun ministre étranger, à aucune personne marquante qu'en présence de l'empereur ; il n'a aucnue communication avec les ministres des différens départemens.

Sa conduite.

Le grand-duc Constantin.

Le grand-duc Constantin forme avec son frère aîné un contraste frappant ; il n'a point, dit l'auteur déjà cité, l'extérieur aimable et prévenant de son frère ; il est connu par son dégoût pour les sciences, par ses bizarreries, ses emportemens, sa dureté, sa turbulence et sa brutalité. Il a une femme aimable, spirituelle,

jeune et jolie, qu'il ne rend point heureuse; il est même détesté du soldat.

Pendant six mois que j'ai demeuré à Saint-Pétersbourg, il n'y a eu à la cour ni bal, ni fêtes, ni gala, ni assemblée publique; cependant peu de cours offrent, comme celle de Russie, une société faite pour les plaisirs et les agrémens de la vie. Outre l'empereur et l'impératrice, les grands-ducs Alexandre et Constantin ont pour épouses des princesses intéressantes, d'une figure charmante et d'une amabilité au-dessus de toute expression; deux autres grands-ducs et deux grandes-duchesses entrent dans l'adolescence, âge où l'on semble ne respirer que pour les plaisirs. Les seuls divertissemens que prennent ces augustes personnes, sont la comédie et la promenade. Dans certains jours de la semaine, on va faire, à six heures du soir, la partie de l'impératrice; l'empereur nomme ceux qui doivent avoir cet honneur, et il y est présent. Ce prince n'aimant ni les bals ni les plaisirs bruyans, les seigneurs et les particuliers ne s'en permettent que très-rarement dans leurs maisons. Pendant le carnaval, un particulier, Français de nation, croyant se procurer quelques sommes dont il avoit grand besoin, fit afficher qu'il étoit autorisé à donner une redoute et un bal deux fois la se-

Les grandes-duchesses.

maine, avec des rafraîchissemens, etc. Les officiers de la garnison eurent défense d'y paroître; l'empereur fit dire à l'ordre que cet exercice devenoit incompatible avec l'exercice militaire, qui avoit lieu tous les jours à la pointe du jour. Les dépenses de ce particulier ont dépassé de beaucoup sa recette, et il a été emprisonné au pain et à l'eau pour payer ce qu'il devoit.

L'habit d'honneur est l'uniforme.

Sous Catherine II, les habits des grands-officiers de la couronne, des chambellans et des seigneurs de la cour, étoient de la plus grande richesse. Sous Paul Ier, le luxe des habits est absolument retranché. L'uniforme militaire est aujourd'hui le seul habit de parade; les grands-ducs ne paroissent qu'avec l'uniforme des régimens dont ils sont propriétaires et titulaires; l'empereur porte l'uniforme de ses gardes; les chambellans, les officiers de l'écurie, ont chacun l'uniforme affecté à leurs places; les grands-croix et les commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem portent l'uniforme de l'ordre : c'est le plus répandu, et un des plus honorables depuis que Paul Ier est grand-maître.

Les grandes charges.

Les grandes charges de la cour sont le grand-maréchal, le grand-chambellan, le grand-écuyer et le grand-veneur. Celle de grand-écuyer paroît la plus ambitionnée, parce qu'il a l'honneur d'accompagner l'em-

pereur toutes les fois qu'il va en voiture ou qu'il monte à cheval. Sous les règnes précédens, ces places n'étoient données qu'aux premières et plus illustres maisons de l'empire. Paul Ier y élève les sujets qu'il honore de sa faveur, quelles que soient leur origine et leur extraction.

Quand j'arrivai à Saint-Pétersbourg, la dignité de grand-écuyer étoit sur la tête d'un prince Naryschin, allié à la maison impériale : il avoit une représentation digne de sa naissance et de son rang; personne ne l'égaloit pour le luxe de sa maison et de sa table. A sa mort, arrivée pendant mon séjour, l'empereur éleva à ce poste le comte Koutaicoff, son premier écuyer, qui, Turc de naissance, avoit été valet de chambre de Paul Ier, lorsqu'il étoit grand-duc. L'élévation de ce favori est trop extraordinaire et trop marquante pour ne pas donner ici un précis de sa vie.

Le valet de chambre Koutaicoff devenu grand-écuyer.

Lors de la prise et du sac de Bender, sous Catherine II, le soldat russe, irrité par la résistance des Turcs qui se défendoient avec acharnement, mit tout à feu et à sang, et massacra jusqu'aux femmes et aux enfans. Le jeune Koutaicoff, encore dans le premier âge, frappa les vainqueurs par sa charmante figure; sa riante physionomie arrêta le coup mortel; un officier russe s'en empara et en prit soin. Le géné-

Son origine.

ral prince Repnin paya sa rançon, et l'envoya à Catherine II. Cet enfant plut à la Sémiramis du Nord; il étoit de l'âge du grand duc, son fils; elle le fit élever avec lui, et l'attacha à son service.

Son éducation.

L'habitude de voir tous les jours Koutaicoff inspira au grand-duc de l'intérêt pour son valet de chambre. Cet intérêt fit naître la confiance et la familiarité. Koutaicoff devint le confident des pensées de son maître, de ses passions, de ses chagrins, de son mécontentement contre sa mère; il l'accompagna comme valet de chambre lorsque Paul voyagea dans les cours de l'Europe, sous le nom de comte du Nord. Il continua à servir en cette qualité depuis le retour du grand-duc. Le comte de Cobentzl m'a dit plusieurs fois, qu'admis dans l'intime société du grand-duc, et jouant souvent la comédie à sa maison impériale de Gatschina, Koutaicoff lui avoit servi des rafraîchissemens. Ce Turc avoit embrassé la religion de son maître.

Son portrait.

Sa riche taille, sa belle figure, sa noble physionomie, sa mâle attitude, sa bonne tenue, son caractère souple et pliant, son aptitude pour tous les exercices du corps, rendoient son service très-agréable au grand-duc. Les élans du caractère impétueux et violent de Paul, contenus sous les yeux de sa mère, se développoient sans

gêne et sans frein devant son valet de chambre favori. On m'a même assuré que dans les grands accès de colère, Koutaicoff recevoit sur les épaules les coups que sembloit commander une impulsion physique irrésistible.

Le grand-duc ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit sortir Koutaicoff de la domesticité subalterne, pour le faire son premier écuyer avec le grade de général-major. Nous avons dit qu'à la cour de Russie toutes les places ont des grades militaires; sans ce grade, on ne peut exercer aucune fonction dans le palais impérial. Bientôt après, Koutaicoff fut créé comte, et on lui donna des terres considérables. Paul I[er] lui a assigné, partout où il habite, un appartement qui communique avec le sien; il l'a décoré du grand cordon rouge de Saint-Alexandre Neuski, le second ordre de l'empire. Quand Paul I[er] a été fait grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il a donné à Koutaicoff la croix de chevalier, ensuite il l'a fait commandeur, et enfin grand-croix. Son élévation.

Tel étoit l'état de Koutaicoff quand j'arrivai à Saint-Pétersbourg. Sa faveur, toujours constante malgré les inégalités du caractère de son maître, l'a enfin placé au premier rang de l'empire, après les princes de la famille impériale. Tout le monde, Sa haute faveur.

grands et petits, cherchent à lui faire la cour : il est l'objet des hommages de tous ceux qui veulent se soutenir dans leur poste, ou qui aspirent à de plus hauts rangs. Quoiqu'il paroisse ne pas se mêler de gouvernement ni de politique, tous les ministres se font une occupation de briguer sa bienveillance et d'obtenir son suffrage.

Son crédit.

Il est devenu le canal des grâces : il est tout naturel, qu'environné sans cesse de l'encens qu'on lui prodigue, il oublie son origine et ses premières fonctions; son luxe et la publicité de ses plaisirs semblent braver tous les regards. Son esprit, sans être borné, n'a pas une sphère bien étendue : on ne le dit ni méchant, ni malfaisant. J'ai ouï plusieurs personnes se louer de ses bons offices. La plus sûre manière de lui faire la cour, est de combler de présens sa maîtresse, la dame *Chevalier*, actrice de la comédie française. Le mari de cette femme a été fait major d'infanterie et directeur du théâtre français; il a l'air de se glorifier des liaisons de sa femme avec le grand-écuyer. La dame Chevalier a trouvé un moyen bien *légitime* d'amasser de l'argent sans qu'il en coûte à son amant que des marques de protection et de bienveillance. Les loges du théâtre français sont louées pour l'année par les seigneurs et les gens aisés; mais de temps en temps, lorsqu'on

La dame Chevalier, actrice, sa maîtresse.

donne des pièces plus intéressantes, l'abonnement est suspendu au profit des principaux acteurs ou des premières actrices : alors c'est chez eux qu'on va prendre et payer les billets de loges. Quand l'abonnement suspendu est en faveur de la dame Chevalier, les grands seigneurs envoient chez elle leur *offrande* pour un billet de loge. La loge est ordinairement de 20 à 25 roubles, et ces billets se payent alors entre les mains de la maîtresse de Koutaicoff, 3, 4, 5 et 600 roubles ; quelques-uns vont jusqu'à mille et douze cents roubles. Ces libéralités incroyables s'écrivent sur une liste avec les noms, pour être mise sous les yeux du grand-écuyer, qui ne manque pas d'en marquer sa satisfaction. Ces faits, notoires à Saint-Pétersbourg, auront peine à être crus ailleurs. Voici un des plus marquans qui a eu lieu, pour ainsi dire, sous mes yeux : Le prince Korsakow, commissaire de l'empereur de Russie à l'armée du prince de Condé, arriva à Saint-Pétersbourg lors de la rentrée des troupes russes. Il logeoit dans l'hôtel où nous étions ; il avoit pour secrétaire un M. Prud'homme, Alsacien, qui connoissoit le grand-bailli de Pfürdt. Ce secrétaire nous voyoit tous les jours ; un jour d'abonnement suspendu au profit de la dame Chevalier, il fut envoyé par son

Les billets de loges chez la dame Chevalier lors de l'abonnement suspendu.

prince pour chercher un billet de loge, et il eut l'ordre de le payer largement; le prince ne savoit sans doute point encore jusqu'où se portoit cette offrande, et que les noms étoient mis sous les yeux de Koutaicoff, avec le don; n'ayant rien spécifié, le secrétaire crut être très-libéral en donnant 100 roubles. Quand il en rendit compte au prince, celui-ci, éclairé sur les effets de la liste, et désespéré de la modicité de l'offrande, court chez un bijoutier, achète des diamans pour 1200 roubles et les envoie à la dame Chevalier, par M. Prud'homme; l'actrice, émerveillée de ce cadeau inattendu, exprime vivement sa gratitude, délivre gratuitement un billet de fauteuil au secrétaire, invite le prince à un thé où se trouve le grand-écuyer, et, huit ou dix jours après, l'empereur donne à M. de Korsakow, un régiment qui étoit en garnison à Saint-Pétersbourg. J'ai assisté à son installation. Le secrétaire, en nous racontant ces faits, exaltoit la sage prévoyance de son prince, qui avoit su entrer dans la voie qui conduit aux honneurs.

Le fils du comte Koutaicoff.

Le fils de Koutaicoff a épousé une princesse russe, très-riche héritière, et ce qu'il y a de plus grand en Russie, brigue l'avantage d'épouser sa fille. La brillante métamorphose de ce valet de chambre est un de ces phénomènes qui ne sont pas rares dans

les cours asiatiques. Tout ce que nous voyons se passer à celle de Saint-Pétersbourg, doit nous convaincre que son régime et son gouvernement tiennent plus de l'Asie que de l'Europe.

Portrait de Paul Ier.

Paul Ier n'est pas d'une taille avantageuse ; son visage, avec un nez épaté, n'est pas agréable ; mais sa démarche, son air, le feu de sa physionomie, son regard, commandent le respect et annoncent son caractère absolu ; tout tremble sous son sceptre, et dans sa cour et dans la vaste étendue de son empire.

Son caractère.

Je ne sais si Paul Ier a le génie du gouvernement; mais on ne peut lui refuser de très-grandes qualités : son caractère impétueux, tranchant et absolu, est un bien grand défaut ; il n'aime point les réflexions qui pourroient combattre sa volonté : cependant on l'a vu plusieurs fois revenir sur ses pas, et avouer franchement qu'il s'étoit trompé. Le comte Kominski, seigneur polonais estimé, étoit à la tête d'une administration civile dans une province polonaise soumise à la domination russe ; il est accusé d'avoir sursis, de son chef, à l'exécution des nouvelles lois envoyées par le sénat avec l'ordre de l'empereur ; on lui suppose la volonté d'exciter le mécontentement des nouveaux sujets. L'empereur, irrité, donne ordre qu'on le lui amène en-

Ses contrastes.

chaîné pour en faire un exemple. Le comte étoit à cent lieues de Saint-Pétersbourg ; il est saisi dans son lit, on l'emmène lié et garrotté. Conduit devant Paul Ier, ce prince s'approche de lui, lui reproche avec la plus violente colère sa désobéissance et ses intentions, le menace du dernier supplice ; son maintien modeste, mais calme, frappe ce souverain ; il fait lire son accusation motivée : Qu'avez-vous à répondre ? lui dit-il. Kominski, homme froid et d'un esprit très-distingué, fit l'apologie de sa conduite, et prouva que son sursis étoit une preuve du désir qu'il avoit de faire aimer aux nouveaux sujets la nouvelle domination, et qu'il avoit cru donner, par ses observations, un témoignage non équivoque de son respectueux attachement. Cette apologie, prononcée avec cette simplicité et cette énergie que donne la vérité, fit une telle impression sur Paul Ier, que s'approchant du comte, il lui dit : Vous devez bien me haïr ; je vous ai fait tout le mal possible, et vous n'êtes pas coupable ; mais je vous comblerai de tant de grâces, que vous oublierez mon erreur, et que vous me plaindrez d'avoir été trompé. Le jour même, le comte Kominski eut l'honneur de dîner avec l'empereur, fut comblé de distinctions, et renvoyé en triomphe dans son gouvernement, avec une plus grande autorité, et avec le

don d'une terre assez considérable. L'accusateur a été démis de la place qu'il avoit au sénat. Je tiens ce fait du comte Kominski lui-même, qui me l'a raconté à Saint-Pétersbourg : j'en pourrois encore citer quelques autres du même genre.

Ses accès de colère.

Les premiers mouvemens de colère de Paul Ier sont presque toujours de la plus grande violence : dans ces momens, souvent pour une faute qui semble légère, il renverse du faîte des honneurs des sujets estimables. Sa marche, dans la politique et dans l'administration, paroît d'une inégalité qui ne cadre pas avec les vues profondes et les plans bien réfléchis que j'aimerois à lui supposer. Sans doute, connoissant à fond le peuple russe, il croit devoir étendre sur toutes les têtes un sceptre de fer.

Son inconstance.

Son despotisme vis-à-vis les puissances étrangères et leurs ministres.

Mais ce qui est fait pour étonner, c'est la manière haute, impérieuse et despotique avec laquelle il traite de couronne à couronne. Maltraiter un ambassadeur, c'est assurément manquer aux égards qu'exige le droit des gens. Je conçois qu'on rompe avec une cour, quand on croit avoir à se plaindre de ses procédés; mais tant que la rupture n'a pas éclaté, tant que l'ambassadeur ne s'est pas retiré, son caractère est sacré. Cependant nous avons vu le comte de Cobentzl, ambassadeur ex-

traordinaire de l'empereur et roi, banni de la cour de Paul Ier, accablé de la disgrâce la plus hautement prononcée, et rester tellement isolé par suite de cette disgrâce, que personne à S.-Pétersbourg n'osoit ni le voir, ni lui parler, nile recevoir sans s'exposer à un prompt exil. Le chevalier de Wilwort, ministre d'Angleterre, homme estimable sous tous les rapports, a aussi éprouvé un enchaînement de désagrémens qui ont nécessité son rappel. Il est certain qu'à la cour de Saint-Pétersbourg on n'a point pour les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères, les égards et la considération dont je les ai vus environnés autrefois à Versailles et à Vienne.

Mémoires secrets sur la Russie.

Une plume mécontente, dans des *Mémoires secrets sur la Russie*, a répandu le fiel de la satire et le venin de la calomnie sur la vie et les actions de Paul Ier : je sais que le burin de l'impartiale histoire ne doit pas dissimuler les défauts et les vices des rois, surtout quand ces défauts et ces vices influent sur le sort des peuples ; peut-être même le seul moyen de mettre un frein aux dangereux excès de leur autorité, est-il de les citer, de leur vivant, au tribunal de la postérité. Mais abuser du talent de bien peindre et d'écrire avec intérêt, pour se venger d'une persécution, fût-elle injuste, charger ses pinceaux de

couleurs odieuses, pour ternir la gloire et le règne d'un prince qui, malgré de grands défauts, fera époque dans les annales de son siècle, c'est insulter à l'opinion publique et dégrader la majesté de l'histoire. Qui n'a pas ses défauts? Paul Ier a les siens sans doute. Il paroît n'aimer ni les sciences, ni les arts de pur agrément; mais la science du gouvernement, le secret de mettre sa puissance sur un pied respectable, voilà ce qui l'occupe tout entier. Sobre dans ses repas et ses plaisirs, simple dans ses vêtemens, il ne connoît le luxe et la magnificence que dans la pompe des cérémonies où la majesté impériale doit se montrer dans tout son éclat. Si le despotisme de sa volonté, quelquefois mobile et fantasque; si des accès de colère, qui ressemblent à des élans de folie, méritent de justes et sévères reproches, ces reproches doivent être atténués en faveur d'une foule de qualités brillantes. Paul Ier, dont l'éducation a été très-soignée, possède des connoissances qui le mettent à portée de bien juger les hommes et l'emploi de leurs talens. Dans ses sociétés intimes, il se distingue par son amabilité et les charmes de sa conversation. J'ai lu des lettres écrites de sa main où l'esprit, conduit par un noble jugement, avoit le ton et la noble précision qui conviennent au rang suprême.

Son dégoût pour les sciences et les arts.

Ses vertus et ses qualités.

Ses disparates.

Intéressant en société intime.

Sa manière de vivre.

Ce prince se lève tous les jours à cinq heures du matin : le ministre de la police générale, et le commandant militaire de Saint-Pétersbourg, se succèdent dans son cabinet, pour faire leur rapport ; à huit heures, il va à la parade, et exerce ensuite quelques-uns des bataillons de la garde impériale, ou des régimens qui sont en garnison dans la ville ; à dix heures, il rentre pour aller à sa chapelle : au sortir de la messe, il monte à cheval ou en calèche, et va inspecter les quartiers militaires, et juger par lui-même de l'exactitude des officiers ; quelquefois, il visite les travaux des nouvelles casernes qu'il fait bâtir, car il a à cœur que l'officier et le soldat soient bien logés. A son retour, il dîne : après le dîner, il se promène en calèche ; de retour vers les trois ou quatre heures, il appelle dans son cabinet les ministres, les généraux et les personnes avec lesquelles il veut travailler ou converser sur les affaires du gouvernement. Vers les six heures, il se rend chez l'impératrice où sont rassemblées les personnes admises dans cette intime société. Lorsqu'il y a comédie, il n'y a pas de jeu : le spectacle commence ordinairement à six heures : on y invite quelquefois les ambassadeurs et ministres étrangers, ainsi que plusieurs seigneurs et dames qui n'ont

point de service à la cour. Voilà la vie journalière de la cour impériale de Paul Ier. Cette marche uniforme n'est intervertie que les jours de fêtes, ou lorsqu'on commence les grandes manœuvres.

La manière dont il tient cour pour les ministres étrangers et les présentations.

Il existe maintenant une coutume qui doit déplaire aux ministres des cours étrangères : quand les jours de dimanche et de grandes fêtes on les fait prévenir, par un message du grand-maître des cérémonies, qu'il y a cour, ils se rendent, à onze heures du matin, dans une grande salle du palais impérial : les ministres et seigneurs russes forment rang à droite, les ministres étrangers s'alignent à gauche ; l'empereur, allant à la messe avec l'impératrice et sa famille, passe au milieu de ces deux rangs ; s'il repasse, il dit ordinairement quelques mots aux ministres étrangers ; s'il ne repasse pas, la cour est finie, et on se retire. Pendant les six mois de notre séjour, S. M. n'a pas repassé une seule fois. On nous en a dit la raison : quand Paul Ier est mécontent de quelques cours, il ne repasse pas, parce qu'il ne pourroit s'empêcher de marquer son mécontentement aux ministres de ces cours ; quand il veut distinguer quelqu'un qui doit lui être présenté, lorsqu'il ne repasse pas, il le fait appeler dans son cabinet : c'est ainsi que furent présentés, avant leur audience pu-

blique, les députés du grand prieuré d'Allemagne. Sous Catherine II, il y avoit à la cour des jours de gala, des assemblées publiques où les ministres étrangers étoient admis : sous Paul Ier, ces sortes d'assemblées n'ont plus lieu dans le palais de la résidence impériale; quelquefois il les permet lorsque la cour est à la campagne.

La princesse Lapouchin.

Pendant notre séjour, on assuroit que l'empereur avoit pris du goût pour une princesse Lapouchin : elle est jeune, assez jolie et spirituelle; on a eu lieu de se persuader qu'elle étoit plutôt son amie que sa maîtresse, car on sait qu'elle a déclaré à l'empereur qu'elle aimoit le jeune prince Gorgarin, et qu'elle vouloit l'épouser. Paul Ier y a consenti : le mariage a été célébré à la cour avec pompe : l'empereur a fait présent à la princesse d'un magnifique hôtel, qu'il a fait richement meubler. Le comte Schevemetoff, grand-chambellan, parent de la mariée, a donné, dans son superbe palais, une fête qui a coûté cent mille roubles : la première table, de vingt-cinq couverts, où l'on espéroit voir l'empereur, étoit servie en vaisselle d'or; deux autres, de cinquante couverts, en vaisselle de vermeil; et les deux dernières, de cinquante couverts chacune, en vaisselle d'argent. Une longue enfilade d'appartemens meublés avec la magnificence asiatique,

dirigée par le goût européen, étaloit tout ce que l'art peut offrir en diamans, en bijoux et en curiosités.

Habituelles inquiétudes et craintes de Paul Ier.

Quelques seigneurs russes, qui sont à portée de connoître l'intérieur de Paul Ier, m'ont assuré que ce prince si puissant, si absolu, étoit habituellement tourmenté par deux craintes qui influoient sur le despotisme de son gouvernement, et qui lui avoient fait prendre le parti d'employer la terreur : on doit attribuer à ces craintes, disoient-ils, les ordres extraordinaires auxquels des personnes moins instruites donnent pour cause, les unes, le dérangement des organes, les autres, un esprit lutiné sans cesse par un flux d'humeurs qui entraîne impérieusement sa volonté. Ces craintes sont tantôt des complots tramés dans sa cour, pour le détrôner; tantôt l'introduction secrète et cachée de l'illuminisme et du jacobinisme dans ses états; peste morale plus funeste que tous les maux que le ciel nous envoie. Si ce fait est vrai, il est aisé d'expliquer pourquoi Paul Ier veille avec tant d'attention à ce que, dans son palais et même dans le sein de sa famille, on ne fasse aucun rassemblement qu'en sa présence.

Précautions rigoureuses.

On ne doit donc plus être surpris des précautions excessives et des ordres rigoureux, sans cesse renouvelés, pour empê-

cher l'entrée et la sortie d'aucun étranger, sans un ordre signé de la main de l'empereur, pour la prohibition des livres et de la musique, et pour l'importation de tout ce qui est envoyé de France, ou qui est soupçonné sortir des manufactures et ateliers de cette nation pervertie. Toute gazette étrangère est interdite. Celles que les ministres étrangers reçoivent de leur cour, passent à la censure la plus rigoureuse : on les supprime, si elles contiennent des faits qu'on ne veut pas qui soient connus, ou on efface ce qu'on ne veut pas qui soit lu. Malgré ces sages et salutaires mesures, le jacobinisme a trouvé moyen de se glisser dans les maisons des grands : l'illuminisme a pénétré jusque sur les marches du trône et dans le cabinet des ministres. Ceux mêmes qui sont atteints du venin se montrent, à l'extérieur, les plus ardens ennemis de ces deux sectes désorganisatrices : ils savent que l'œil vigilant de l'empereur, s'ils étoient découverts, appelleroit sur eux la foudre, quels que fussent leur rang et leurs talens. D'après des observations approfondies, je crois avoir aperçu la main qui formoit les anneaux de cette fatale chaîne. Le foyer de l'illuminisme que Charles-Théodore croyoit avoir éteint et détruit dans son électorat de Bavière, s'y est rallumé après sa mort;

Le jacobinisme et l'illuminisme en Russie.

Foyer de l'illuminisme en Bavière.

le principal ministre de l'électeur actuel, le comte de Montgelas, en est un des plus ardens propagateurs; par le moyen de ses relations officielles avec le ministère de Saint-Pétersbourg, il a trouvé le secret d'y jeter des étincelles de ce foyer destructeur, qui, soigneusement cachées sous la cendre, pourront malheureusement un jour causer un incendie fatal. J'ai fait connoître ci-devant le comte de Montgelas.

Telles sont les observations que j'ai été à portée de faire pendant les six mois à peu près de notre séjour à Saint-Pétersbourg. Je les ai jetées sur le papier, afin d'aider et de soulager ma mémoire, lorsque je voudrois m'en rappeler l'ensemble et en présenter le tableau.

Vers la fin du mois de mai, aussitôt que Paul Ier eut donné l'ordre à ses troupes et à son escadre de la Méditerranée de se séparer des Anglais et d'abandonner le blocus de Malte, ce prince fit savoir à la députation du grand prieuré d'Allemagne que rien ne devoit plus retarder leur départ. En conséquence, le grand-bailli baron de Pfüdrt, et le commandeur baron de Baden, furent appelés dans le cabinet de sa majesté; le premier, pour y prêter serment en qualité de ministre du grand-maître et de receveur-général dans le grand prieuré

Audience de congé de la députation.

d'Allemagne, et le second, pour être fait grand-croix et en recevoir la décoration.

Cette cérémonie finie, MM. les députés furent dispensés de faire annoncer leur départ dans la gazette. On leur envoya les passeports nécessaires. Ils se munirent du *podoroge* de la police. Ce *podoroge* est un ordre du ministre de la police générale à tous les maîtres de postes sur la route qui y est désignée, de fournir le nombre de chevaux indiqué dans cette patente impériale. Sans cet ordre, qu'il faut montrer et faire viser à chaque station, on n'auroit point de chevaux. Ce *podoroge* coûte autant de copeick par cheval qu'on a de werstes à parcourir. Nous avions douze chevaux, c'étoient douze copeicks par werste; sept werstes font un meilen ou deux lieues. Chaque cheval, d'après la taxe impériale, ne doit se payer que deux copeicks par werste; mais nous avons vu par expérience que les maîtres de postes trouvent le moyen d'obliger à prendre plus de chevaux que n'en indique le *podoroge*, et même souvent à les faire payer plus cher que la taxe. Nous nous sommes vu forcés dans plusieurs stations à prendre seize chevaux au lieu de douze, et à les payer quatre copeicks au lieu de deux par werste; encore avons-nous attendu des demi-journées avant de pouvoir partir. Voici le

Le *podoroge* pour le départ.

Difficultés avec les maîtres de postes en Russie.

stratagème de ces maîtres de postes. Ils sont obligés, sur trente chevaux, d'en avoir toujours dix à l'écurie pour les courriers ou estafettes qui portent les ordres de la cour. Quand on arrive, ils vous disent qu'il ne leur reste que les chevaux pour le service de la cour, mais qu'ils pourront en fournir de ceux des paysans, en payant quatre copeicks par werste pour un cheval, et à condition qu'on prendra le nombre de chevaux qu'ils désigneront, à cause de la difficulté des chemins. Il faut bien qu'un étranger, s'il ne veut pas se morfondre dans ces postes, se prête à cette taxe arbitraire. Il est étonnant que le gouvernement, qui ne peut ignorer un pareil manége, n'y mette pas ordre.

Départ et retour de Saint-Pétersbourg.

Départ de la députation.

Les visites de congé faites chez les grands seigneurs de la cour et de la ville, qui tous avoient parfaitement accueilli la députation, et chez les ministres étrangers, de qui elle avoit reçu mille honnêtetés, le jour du départ eut lieu le lundi, 26 mai, après midi. Ce jour-là l'empereur avoit fait faire de grandes manœuvres à plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie. Au sortir de cet exercice, il se rendit avec toute la cour à sa maison de plaisance de

Paulauska, pour y séjourner trois semaines, et de là aller à Gatshina. Nous avions à refaire la route que nous avions parcourue depuis Mittau. La différence est que pour le retour nous étions en poste, et que pour aller nous avions des chevaux de louage. La seule observation nouvelle à faire, c'est que dans ce trajet de six cent dix werstes, ou quatre-vingt-huit meilen, ou cent soixante-seize lieues, on trouve chez les maîtres de postes des lits, et à manger, et qu'on n'est pas obligé, comme en Pologne et en Lithuanie, de coucher sur la paille et dans le poêle commun, et de porter avec soi de quoi manger et boire. Mais un désagrément qui renaît souvent, c'est le retard qu'on éprouve aux stations, et la nécessité où l'on est de recevoir la loi des maîtres de postes, comme nous l'avons dit plus haut. Dès notre première station, à Sthrela, on nous donna seize chevaux, et on nous les fit payer quatre copeicks chacun par werste. Cela se renouvela plusieurs fois, et notamment à Riga. Comme nous voyagions de nuit, les chemins, quoique de sable, étant bons et éclairés par la lune, nous arrivâmes à huit heures du matin dans cette capitale de la Livonie. Le maître de poste nous annonça qu'il n'avoit point de chevaux, et qu'il ne pourroit en donner qu'à six heures du

Le maître de poste de Riga.

soir. Nous le menaçâmes d'aller nous plaindre au gouverneur; il parut ne pas s'en soucier. Enfin, par accommodement, on nous promit des chevaux de paysans, à quatre copeicks par werste, pour midi. On nous tint parole, et nous arrivâmes à Mittau le mardi, 3 juin, à huit heures du soir. Les postillons russes mènent avec une vitesse extrême : leurs chevaux sont presque toujours au galop; mais comme ils ne sont pas habiles conducteurs, on risque sans cesse de briser et de verser, et l'on est obligé de les menacer pour ralentir la trop grande rapidité de leur course.

Séjour à Mittau.

Le lendemain de notre arrivée à Mittau, la députation eut l'honneur d'être présentée au roi Louis XVIII. Le grand-bailli baron de Pfürdt avoit des remercîmens à faire à sa majesté pour le cordon de Saint-Lazare. Nous fûmes accueillis avec mille témoignages de bonté. Le roi, m'adressant la parole, me dit qu'il avoit appris avec plaisir, que j'avois été décoré de la croix de Malte avec une pension. MM. les députés dînèrent avec le roi. Le comte d'Avaray, l'ami du roi, me fit prier de passer chez lui; il me dit qu'il étoit chargé, de la part du roi, de m'exprimer la satisfaction de sa majesté pour les preuves de zèle et d'attachement que j'avois été à portée de donner à Saint-Pétersbourg, relative-

Témoignages de bonté du roi Louis XVIII.

ment aux intérêts du roi. Il ajouta que sa majesté auroit désiré m'admettre à sa table avec MM. les députés, mais qu'une considération particulière pour madame d'Angoulême avoit arrêté sa bonne volonté. J'avois remarqué, lors de ma présentation à madame la duchesse d'Angoulême, à notre premier passage, que quand on me nomma à cette princesse, son visage avoit paru sensiblement altéré, au point que le duc d'Angoulême, qui s'en aperçut, abrégea la présentation. Je cherchai depuis à me rendre compte du motif de cette altération : je crús le deviner ; mais je ne communiquai mes conjectures à personne. Les voici : Mon nom et ma présence avoient rappelé à cette auguste princesse le fameux procès du cardinal de Rohan, procès à la poursuite duquel je m'étois totalement dévoué ; ce procès avoit sans doute retracé à son âme sensible les malheurs et les humiliations qui ont empoisonné bientôt après les jours de la reine sa mère, et le crime affreux dont se souillèrent de nouveau les régicides.

La duchesse d'Angoulême.

Quoi qu'il en soit, à notre retour de Saint-Pétersbourg, pénétré de la vérité de mes conjectures, je m'abstins par respect, après l'audience du roi, de me présenter avec MM. les députés chez madame la duchesse d'Angoulême. Alors M. le comte

d'Avaray me dit que le roi avoit fort approuvé ma discrétion, et on m'avoua alors le motif de l'altération que j'avois remarquée sur le visage de madame la duchesse. L'abbé Edgeworth, confesseur du roi, si digne de la confiance de ce monarque appréciateur du vrai mérite, m'a fait le même aveu, et m'a ajouté que la marque de respect que je venois de donner seroit appréciée par madame la duchesse, quand on lui diroit la raison qui m'avoit privé volontairement de l'honneur de lui faire ma cour.

L'abbé Edgeworth.

L'abbé Edgeworth, qui s'appeloit jadis l'abbé de Firmont, a immortalisé sa piété courageuse en conduisant Louis XVI à l'échafaud, après l'avoir confessé au Temple. Tout le monde sait que, n'ayant pas eu la liberté de suivre le roi jusque sur l'échafaud, il éleva la voix pour lui dire : « Fils » de saint Louis, regardez ce grand saint » qui vous tend les bras du haut du » ciel (1). » C'est par miracle que ce vertueux confesseur a échappé à la rage des forcenés régicides qui avoient résolu de le

---

(1) Les paroles qu'on attribue à l'abbé Edgeworth sont plus sublimes : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » Du reste, s'il faut en croire les Mémoires qui ont paru sous son nom après sa mort, ce digne ecclésiastique accompagna Louis XVI jusque sur l'échafaud. (*Note de l'Editeur.*)

massacrer. Quand il a pu quitter la France, Louis XVIII s'est hâté de l'appeler auprès de lui : en devenant le confesseur du roi, il est devenu en même temps son conseil et son ami. Il joint à une piété éclairée, un esprit très-cultivé et un jugement exquis ; sa modestie égale son mérite. C'est à Saint-Pétersbourg que j'ai eu l'avantage de me lier d'amitié avec lui.

L'abbé Edgeworth à Saint-Pétersbourg.

Paul Ier ayant envoyé l'ordre de Saint-André, le premier de l'empire, à Louis XVIII, lui demanda en échange celui du Saint-Esprit. L'abbé Edgeworth fut choisi pour en être le porteur ; l'empereur l'accueillit avec une distinction marquée.... « Vous » êtes pour moi, lui dit ce prince, un être » bien intéressant ; en vous voyant, je me » rappelle ce moment où, au pied de l'é» chafaud de l'infortuné Louis XVI, vous » lui parlâtes d'une voix ferme et coura» geuse.... Je remercierai Louis XVIII de » vous avoir choisi pour m'apporter l'ordre » que j'ai désiré de lui. » Paul Ier, voulant donner à l'abbé Edgeworth des marques de son auguste bienveillance, lui a fait remettre une superbe tabatière d'émail, avec son portrait enrichi de beaux diamans, estimée 5000 roubles, et en outre 500 ducats de pension, dont il lui a fait payer une année pour les frais de son voyage.

Il apporte l'ordre du Saint-Esprit à Paul Ier.

Accueil et paroles de l'empereur.

Présent et pension donnée par l'empereur à l'abbé Edgeworth.

Au moment de quitter Mittau, on s'ap-

perçut qu'il falloit réparer les brancards des voitures, ce qui nous arrêta un jour de plus; nous ne pûmes nous remettre en route que le vendredi 6 juin, après dîner. Nous prîmes la route de Memel. Pour arriver à la frontière prussienne, nous avions toute la Courlande à traverser, avec un coin de la Samogitie. Les chemins n'étoient pas mauvais; nous nous déterminâmes à voyager la nuit; on est assez bien mené, mais les maîtres de postes sur cette route n'ont point de lits à donner : ils offrent une table mal et chèrement servie; leur pain de seigle mêlé d'orge est d'un goût insipide. Nous fîmes ainsi trente-cinq meilen, ou soixante-dix lieues, pour arriver à Polangen, bourg de la Samogitie, dernière station russe et poste de Cosaques. Nous y arrivâmes le dimanche matin 8 juin, jour de la Trinité.

Traversée de Mittau à Polangen.

Mauvais gîtes.

Polangen, dernière station russe.

A toutes les frontières russes, on doit s'attendre à une visite rigoureuse; on nous conduisit au corps-de-garde : le commandant cosaque savoit un peu de latin; nous lui montrâmes nos passeports; il nous reçut très-honnêtement, et nous demanda si nous étions porteurs de lettres pour des particuliers. Nous répondîmes que nous avions celles de l'empereur et de ses ministres, pour le grand prieuré. Nous les lui montrâmes, ainsi que la patente impé-

Le commandant cosaque de Polangen.

La manière dont il nous reçut.

riale du grand-bailli de Pfürdt, comme ministre. Il se courba par respect devant ces lettres, et après avoir visé nos passeports, il nous dit que nous étions libres de passer la frontière, et il nous fit accompagner d'un Cosaque qui nous conduisit jusqu'à la barrière, la fit lever et nous souhaita, dans son langage, un bon voyage, en recevant un pour boire. Le maître de poste de Polangen est un riche Juif ; l'ancien régime polonais n'est pas encore changé en Samogitie. Nous n'avions plus qu'une demi-station ou un meilen (deux lieues) à passer sur le territoire prussien pour arriver à la première station de cette nouvelle domination ; à une portée de fusil de la barrière de Polangen, commence le royaume de Prusse.

Notre demi-station se fit dans moins de trois quarts d'heure, et nous arrivâmes à Nimmersatz, première station prussienne. On nous y donna de très-bons chevaux : ils nous rendirent le même jour de bonne heure à Memel, première ville frontière du royaume de Prusse. La distance de Nimmersatz à Memel est de trois meilen (six lieues.)

Dès qu'on entre dans les états du roi de Prusse, c'est l'argent de Prusse qui a cours. Les louis d'or de France et les ducats de Hollande y sont aussi reçus ; on prend le

louis pour deux ducats hollandais; le *ducat* vaut neuf florins et demi couramment: les marchands et les aubergistes le prennent pour dix florins, mais les maîtres de postes ne le reçoivent que pour neuf. Le florin vaut huit bonnes croches. Il faut, en traversant les pays prussiens, savoir distinguer entre *bonne croche* et *croche ordinaire*. L'écu prussien vaut trois florins, ou vingt-quatre bonnes croches; les vingt-quatre en valent trente ordinaires.

La ville et le port de Memel.

On entre à Memel, en venant de Polangen, par un grand faubourg composé de deux grandes rues parallèles et de plusieurs petites qui les traversent; il y a dans ce faubourg une belle promenade de tilleuls bien vigoureux. Elle est proprement entretenue et bordée par de superbes maisons; la rivière de Danga sépare le faubourg de la ville : on la traverse sur un pont de bois qui s'ouvre pour laisser passer les bâtimens marchands qui viennent de la Baltique charger et décharger leur cargaison. La Danga a son embouchure dans un grand lac appelé Cardischaff, que forme la Memel et qu'elle traverse pour entrer dans la mer Baltique, au bas de la ville de Memel. Ce lac a dix à douze lieues de long sur trois à quatre de large; il est séparé de la Baltique par une langue de terre qui n'a pas plus d'une lieue dans sa plus grande lar-

geur. Ce lac, à l'embouchure de la Danga, forme le port marchand de Memel. Un gouvernement opulent pourroit y construire un excellent et vaste port pour une marine militaire : cinquante à soixante vaisseaux de ligne et des frégates y seroient aisément en station à l'abri des coups de vent. On est étonné que la Russie, surtout depuis le dernier partage de la Pologne, ne propose pas à la Prusse un échange avantageux pour s'approprier le territoire de Memel; elle pourroit y avoir pour ses flottes un port bien plus avantageux que celui de Cronstadt.

Avantage de son port.

A Memel, les maisons de la rue principale, qui est fort large, ont toutes des escaliers à perron, et devant elles, des arbres qui les ombragent : cette rue sert de promenade; elle aboutit à la place d'armes et au fort bâti autrefois pour protéger le port. Ce fort est un carré avec quatre bastions et un rempart, revêtu de brique, sur lequel il y a de très-grands arbres. Du milieu de ce fort s'élève une tour qui jadis servoit de fanal; le fort tombe en ruine: on a démoli les bâtimens de son intérieur. La ville avoit aussi autrefois un rempart et des bastions qui dépérissent et ne sont plus entretenus.

Memel est encore aujourd'hui un port marchand devenu un entrepôt de bois et

de planches pour la construction des vaisseaux : on y vient aussi charger du chanvre et des toiles pour les cordages et les voiles. J'ai vu plus de cinquante à soixante bâtimens anglais, dont plusieurs à trois mâts, avec dix et vingt pièces de canon, venir à la fois s'y charger de bois de construction. Il y a à Memel des marchands de bois millionnaires. Lors de mon séjour dans cette ville, un bataillon de chasseurs prussiens y tenait garnison; le major commandoit et ce bataillon et la ville. Le port de Memel est moins fréquenté depuis que Dantzick est tombé sous la domination prussienne; cependant les droits de douanes, à ce que m'a dit le directeur, Français de naissance, rapportent encore annuellement 80,000 écus de Prusse.

Le territoire de Memel est une dépendance de ce qu'on appeloit jadis la Prusse ducale, ou Prusse orientale, dont la capitale est Kœnigsberg. Il étoit gouverné par les chevaliers teutoniques, qui en étoient les souverains. Un électeur de Brandebourg, étant grand-maître de cet ordre, en réunit le domaine à ses états, se faisant luthérien. Le fils du grand-électeur obtint de l'empereur d'Allemagne l'érection de cette Prusse ducale en royaume. C'est à dater de cette époque que les marquis électeurs de Brandebourg se sont appelés rois

de Prusse. La Prusse royale ou occidentale, dans laquelle se trouvoient Thom, Elbing et Dantzick, étoit alors sous la protection du royaume de Pologne. Depuis le dernier partage, les deux Prusses ne sont plus qu'une grande province de la domination prussienne.

Nous nous décidâmes à coucher à Memel, pour en repartir le lendemain matin. Les chevaux de poste furent commandés pour quatre heures. Nous devions loger au faubourg de Polangen, *au Cheval blanc*, la seule auberge de Memel où l'on soit passablement bien sans être écorché. On ne put nous y loger. Les postillons nous conduisirent à la ville, près de la poste aux chevaux, dans la principale rue, chez un nommé *Braun*, receveur de la loterie royale. On nous reçut à bras ouverts. Une petite chambre à deux lits pour le grand-bailli de Pfürdt et pour moi, un cabinet à côté pour le commandeur de Baden, et une chambre pour les trois domestiques : voilà tout ce qu'on put nous offrir.

Mauvaise auberge.

Le souper répondit au logement; il fut détestable. On sait prendre patience pour une nuit; mais cette nuit-là même le commandeur de Baden se trouva tellement incommodé, qu'il fallut contremander les chevaux de poste, et prendre le parti de séjourner. Les symptômes de la maladie nous paru-

Maladie du commandeur de Baden.

rent assez graves pour faire appeler un médecin : ce médecin étoit un jeune chirurgien qu'on nous dit être le plus accrédité médecin de Memel : il nous inspira de la confiance ; il ordonna un régime, en nous prévenant qu'il y avoit du danger, qu'il ne pourroit caractériser le mal que le septième jour, et qu'il craignoit une fluxion de poitrine. La fièvre étoit continue avec des redoublemens. Le troisième jour, un rhume, presque habituel, augmenta nos inquiétudes. Nous étions d'ailleurs si mal hébergés, qu'on ne pouvoit se procurer ni bonne nourriture, ni ce qui auroit été salutaire dans ces circonstances : le malade ne vivoit que de bouillons de poulets, de limonades et de potions anti-putrides, commandées chez l'apothicaire. Le sixième jour, nous crûmes que sa fin n'étoit pas éloignée ; je saisis un moment lucide pour lui parler, avec les précautions convenables, des dispositions que la religion sembloit exiger. Il m'écouta sans humeur et sans étonnement ; il me répondit qu'il feroit tout ce qui convenoit pour lui, pour les siens et pour nous, mais que rien ne pressoit encore, qu'il ne craignoit pas la mort, et que sûrement son heure n'étoit pas arrivée : le délire revint après cet entretien ; cependant le médecin trouva du mieux. Le septième jour, la fièvre étoit

Son danger.

diminuée : il commença à permettre une nourriture graduellemeut plus substantielle, et du vin avec de l'eau. La privation de vin pendant huit jours, pour un homme habitué à le boire sans eau et à en faire sa boisson journalière, et le défaut de nourriture, pouvoient bien avoir occasionné le délire. Nous vîmes, le neuvième jour, que le danger avoit sensiblement diminué : bientôt le bailli de Baden entra

Sa convalescence.

en convalescence. Le dix et le treizième jour, il se trouva avoir assez de force pour soutenir le mouvement de la voiture. Il fut convenu avec le médecin que de petites journées, un mouvement modéré et une nourriture saine, mettroient le convalescent en état de continuer sa route. De Memel à Kœnigsberg il y a quarante lieues par terre, et par eau, sur le lac, on peut, avec un bon vent, y être en huit ou neuf heures. Le vent contraire nous força de prendre la route par terre, à travers les dunes et la langue de terre sablonneuse qui sépare le lac de la Baltique.

Eglise catholique de Memel.

Les catholiques ont à Memel, à l'extrémité du faubourg de Polangen, une église desservie par un religieux récolet : ils y ont l'exercice public de leur culte. Dans l'enclos de cette paroisse se trouvent l'église bâtie en bois, mais très propre audedans, la maison du curé et du magister,

avec une grande cour et un grand jardin, environné de murs. Pendant notre séjour, on y fit la procession du saint sacrement, le jour de la fête Dieu. Le curé me dit que ses paroissiens, à peu près au nombre de douze cents, étoient pour la plupart des ouvriers et des domestiques polonais, et que le reste de la ville suivoit la religion luthérienne.

Environs de Memel.

On trouve dans les environs de Memel une grande quantité de moulins à vent pour scier les planches et les bois propres à la construction des vaisseaux : les bois y arrivent de la Pologne et de la Lithuanie par la Danga et la Memel. Ces moulins à scier sont faits sur le modèle de ceux de Saardam, dans la Nord-Hollande. Vingt-cinq à trente scies, soulevées et balancées par le même tour de roue, font vingt-cinq à trente planches à la fois.

Sage administration des postes en Prusse.

La veille de notre départ, le directeur des postes vint visiter nos voitures pour leur assigner le nombre de chevaux exigé, par le réglement des postes. Ce réglement est un vrai modèle à suivre, pour éviter l'arbitraire et les contestations qui s'élèvent, sans cesse, dans les autres pays entre les maîtres de postes et les voyageurs. Il fut convenu que chacune de nos voitures ne devoit payer que quatre chevaux, et qu'on en payeroit un cinquième dans cer-

taines stations désignées, où l'on avoit des sables à traverser : souvent les maîtres de postes, ou les propriétaires des chevaux, mettent six chevaux au lieu de quatre, et quelquefois plus, pour qu'ils soient moins fatigués; mais le voyageur ne paye que le nombre désigné par la feuille imprimée qu'on vous délivre. Sur cette longue feuille sont marquées les stations, les distances et les chevaux à payer. Cette feuille, après la course finie, est envoyée à Berlin, au grand bureau des postes, pour y être vérifiée. A chaque station, chaque maître de poste doit écrire sur cette feuille l'heure de l'arrivée, celle du départ, et l'argent reçu. Toutes les postes aux chevaux et aux lettres sont, sur le territoire prussien, pour le compte du roi. Les directeurs, surtout ceux des villes, sont presque toujours des officiers retirés du service, à qui on donne cette place pour retraite. Dans les villes, ils ont mille écus prussiens de traitement, et moins dans les villages. Le directeur n'a ordinairement ni écuries ni chevaux : il y a des particuliers désignés qui doivent toujours avoir un certain nombre de chevaux aux ordres du directeur, à qui on paye toujours les chevaux avant le départ; le directeur paye ensuite aux propriétaires des chevaux le prix convenu avec l'administration des postes, pour

chaque cheval par course. Dans les villages, le maître de poste a souvent des chevaux à lui pour labourer ses terres; mais quand il en manque, il a le droit de commander ceux de l'endroit. Le seul désagrément que l'on éprouve dans les postes prussiennes, est le laps de temps qui s'écoule entre l'arrivée et le départ, et l'habitude qu'ont les postillons de s'arrêter à tous les bouchons qui sont sur la route pour boire l'eau-de-vie. Partout, en Prusse, on paye la poste d'avance, avec le schmirgeld ou graissage, et la taxe pour le maître d'écurie. On nous donna six chevaux à Memel pour chaque voiture : nous en payâmes cinq à cause des sables. Au sortir de Memel, pour rejoindre la route de terre qui mène à Kœnigsberg, il faut traverser le lac, près de son embouchure dans la Baltique : cette traversée, que les bateliers font payer fort cher, dure une demi-heure pour chaque voiture.

Inconvéniens des postillons.

Je ne veux pas quitter Memel sans prévenir les voyageurs de la manière dont on y écorche les étrangers. L'auberge du Cheval blanc, dans le faubourg de Russie, passe pour être bonne et à un prix raisonnable; mais, à moins d'y être forcé, qu'on se garde bien d'aller chez le sieur Braun, au bureau de la loterie, grande rue, près de la poste aux chevaux, et si on y va, qu'on

Cherté excessive de notre auberge.

n'oublie pas de faire prix d'avance pour la chambre et pour les repas. Voici ce qui nous est arrivé : les trois domestiques déjeùnoient tous les jours avec du café au lait; M. le grand-bailli et moi nous en prenions aussi; M. de Baden étoit au régime : nos dîners consistoient en une mauvaise soupe, deux plats de viande, dont un de volaille, très-mal assaisonnés, et point de dessert. Le reste du dîner se donnoit aux domestiques, en y ajoutant peu de chose. M. le grand-bailli soupoit avec un poulet et de la salade; les domestiques buvoient de la bière; je buvois de l'eau et ne soupois pas : une bouteille de vin, coûtant un écu de Prusse, suffisoit à M. de Pfürdt pour ses deux repas. Le cinquième jour, notre hôte nous dit que, notre dépense s'élevant trop haut, il avoit besoin de fonds pour la continuer : on lui demanda son mémoire; il montoit, pour cinq jours, la dépense extraordinaire de M. de Baden à part, à 46 ducats ou 25 louis. Les chambres coûtoient 3 ducats par jour, le reste à proportion. Le mémoire, (et notez que nous avions été mal logés et mal nourris,) nous révolta. On nous conseilla de le porter au magistrat, qui le réduiroit à moitié : M. le grand-bailli ne voulut pas prendre ce moyen. Enfin, l'hôte, par crainte sans doute d'une plainte publique, réduisit lui-même son mémoire à 38 ducats :

on fit un prix pour les chambres et la nourriture, moitié de ce qu'on avoit d'abord exigé. M. de Baden donna 7 ducats au médecin, et 6 à l'apothicaire.

Pendant les douze à treize jours que nous séjournâmes à Memel, nous eûmes à nous louer de l'obligeance et de l'honnêteté du directeur de la douane, nommé M. Thuaud, français, né en Franche-Comté, établi dans les états prussiens depuis vingt-cinq ans. On nous conseilla de faire plomber nos malles; c'étoit un moyen, disoit-on, d'éviter les visites très-rigoureuses de Kœnigsberg et de Berlin. Nous avons reconnu ensuite que le plombage étoit plus nuisible qu'utile, et qu'il entraînoit plus d'inconvéniens.

Quand nous eûmes traversé le lac, nous nous trouvâmes sur la petite langue de sable qui sépare ce lac de la Baltique. L'aspect de cette contrée est triste et désagréable : on ne parcourt, pendant plus de trente lieues, que dunes et sables mouvans, dans lesquels les roues s'enfoncent jusqu'au moyeu. Les vagues mugissantes qui s'élancent sur le rivage, et semblent vous menacer, vous causent un effroi involontaire. Nous avions toujours les deux roues de notre droite dans la mer, et les vagues lançaient l'eau bien au delà de notre voiture; mais les postillons, pour soulager leurs chevaux, qui ne peuvent aller que le

Départ de Memel.

Passage de la Memel à son embouchure.

Traversée pénible dans les sables le long de la mer.

pas, s'approchent exprès des bords où le sable, continuellement inondé par les flots, est plus ferme : ils mènent avec une confiance que l'on finit par partager. Dans cette traversée, on n'aperçoit ni herbes ni arbustes. Néanmoins, après quatorze lieues, pour arriver à la troisième station de Nidden sur le lac, nous avons passé dans une petite forêt de pins.

Nous regrettâmes bien les bords de la mer, quand, dans la station suivante, il fallut s'enfoncer dans une mer de sable, et s'y traîner à pas lents : huit chevaux mirent dix heures pour nous conduire, pendant un beau clair de lune, de Schwartzort à Nidden. Cette station est de quatre meilen. Les chevaux, excédés, s'arrêtoient sans cesse : l'ennui nous engagea à faire deux lieues à pied. Au sortir de Nidden, on longe le lac à gauche. Il y a un passage dangereux : on se trouve entre le lac et des montagnes inaccessibles de sable mouvant : pendant ce trajet, qui dure huit à dix minutes, il faut entrer dans l'eau avec la voiture; deux hommes gravissent sur les dunes, et retiennent l'impériale avec des cordes. Les postillons nous assurèrent que nous n'avions rien à craindre; mais on ne commande pas à la peur : M. le grand-bailli et moi nous préférâmes de gravir sur les dunes, d'où nous nous tirâmes avec peine.

Passage dangereux.

Je ne conseille à personne d'y passer de nuit. Nous avions vu à Nidden, au sortir de la forêt de pins, quelques arbres fruitiers et quelques jardins; mais quelle fut notre agréable surprise de voir, en arrivant à la station de Rositten, au sortir d'une contrée toute sablonneuse et déserte, une délicieuse verdure, des jardins, des champs, des prairies, des arbres fruitiers, des haies de coudriers! On admire ce tableau pendant l'espace de deux lieues, après quoi on retombe dans les sables comme auparavant. La station de Sarkau, la dernière de cette langue de sable, a d'excellens chevaux: à une lieue de là, on quitte les dunes pour entrer dans une forêt, où les postillons vous mènent bon train jusqu'à Mulsen: les six lieues de Mulsen à Kœnigsberg sont mauvaises, quoique dans de bonnes terres. Enfin, nous arrivâmes à Kœnigsberg à quatre heures du matin: notre plombage ne nous servit de rien; on vouloit nous mener à la douane: un pour boire donné au commis, et 6 livres remises pour arrhes, et comme preuve que nous étions de simples passans, nous en exemptèrent: on nous rendit ces 6 livres à la barrière lorsque nous sortîmes. Nous logeâmes à la *Teuschhauss* ou maison allemande, chez Loyal, réfugié français. Le bailli de Baden,

Contraste agréable au sortir du sable.

qui avoit couché à Sarkau, nous rejoignit pour le dîner.

Kœnigsberg.

Kœnigsberg est la capitale de la Prusse ducale, érigée en royaume pour la maison de Brandebourg : c'est une grande ville bâtie sur sept monticules ; on y compte soixante mille âmes. Il y a du mouvement dans toutes les rues : les maisons y sont bien bâties, mais on n'y voit point d'hôtels. La plus grande partie des habitans fait un commerce de chanvre, de potasse et de bois qui viennent de la Pologne. Cette ville est sur le Frischhast, qui communique à la Baltique, au port de Pillau, à une lieue de Kœnigsberg. Elle a un gouverneur, un commandant militaire, et une garnison composée de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie : c'étoit autrefois la résidence du grand-maître de l'ordre Teutonique, souverain de la Prusse ducale; on voit encore le vieux château où il habitoit. Il y a une tour qu'on appelle *la tour Teutonique*, où les étrangers montent pour avoir le beau coup d'œil des environs. Hors des murs, il y a une promenade pittoresque et agréable : c'est une plantation de gros saules, autour d'une prairie entourée d'un fossé plein d'une eau courante. Cette promenade, élevée comme une chaussée au-dessus de la prai-

L'ordre Teutonique.

Promenade champêtre.

rie, a la forme d'un grand carré ; les allées sont bien sablées et très-légères.

Quoique la ville et le magistrat soient luthériens, les catholiques, au nombre de six à sept mille, y ont l'exercice public de leur culte, et une belle église desservie par un prévôt et trois chapelains.

Au sortir du territoire de Kœnigsberg pour aller à Dantzick, on entre dans l'évêché de Varmie, dont les villes et les villages sont catholiques : nous remarquâmes surtout la jolie petite ville de Brausberg, où est la station de poste. Evêché de Varmie.

De Brausberg, on passe sur le territoire luthérien des villes d'Elbing, Marienbourg et Dirschau : il y a dans toutes ces villes des églises catholiques tolérées. Ces villes, riches et commerçantes, jouissoient autrefois, sous la protection de la Pologne, des droits de souveraineté ; depuis le dernier partage de ce malheureux royaume, elles sont devenues sujettes du roi de Prusse. Brausberg.

Elbing est une jolie ville, riche et commerçante : les rues sont droites et larges ; tout y annonce l'opulence. Nous y dînâmes assez mal dans la meilleure auberge, où il y avoit une table d'hôte de vingt couverts : on nous servit dans notre chambre, afin de pouvoir repartir aussitôt que notre voiture seroit réparée. Nous allions nuit et jour. La poste de Marien- Elbing.

bourg n'avoit pas de chevaux; il nous fallut attendre plus d'une heure : il étoit minuit quand nous passâmes en bateau la Vistule, et ensuite le canal, pour arriver à Dirschau; nous ne pûmes en repartir qu'à quatre heures du matin. Dirschau est une ville ancienne, mal pavée et mal bâtie, et néanmoins opulente, à cause du commerce de la Vistule. Le pays de Dirschau à Dantzick nous parut très-peuplé. Cette contrée, ainsi que ses villages uniformément et bien bâtis, annonce la richesse de ses habitans. A mi-chemin de Dirschau à Dantzick, nous rencontrâmes l'ambassadeur prussien, qui alloit à Saint-Pétersbourg. Là, nous changeâmes de chevaux : nous prîmes ceux qui l'avoient amené, et il eut les nôtres. Nous répondîmes avec franchise et loyauté aux différentes questions qu'il nous fit sur Saint-Pétersbourg. Il nous indiqua le Lion blanc comme une bonne auberge qu'il venoit de quitter à Dantzick. Nous nous séparâmes très-satisfaits de sa conversation et de son honnêteté. Nous arrivâmes à Dantzick le lundi, 23 juin, à onze heures du matin. Nous allâmes loger au Lion blanc, que nous avoit indiqué l'ambassadeur prussien; il l'avoit préféré à l'hôtel de Londres, qui passe pour la meilleure auberge de Dantzick, parce que le Lion blanc a une grande cour et des

Dirschau.

Traversée de Dirschau à Dantzick.

Ambassadeur prussien.

Arrivée à Dantzick.

remises fermées pour les voitures : à l'hôtel de Londres, les voitures restent sur la rue, ou doivent être conduites dans des remises qui sont hors de la ville. Nous fûmes contens de notre logement, de la nourriture, de la propreté, du prix et des prévenances du maître, de la maîtresse, et des gens de cette hôtellerie.

La ville de Dantzick.

Les avenues de Dantzick indiquent une ville opulente. Avant le dernier partage de la Pologne, elle jouissoit des droits de la souveraineté dans son territoire. Elle vaut seule une province. Sa situation, à l'embouchure de la Vistule, la rend l'entrepôt de tout le commerce du nord : elle en est le magasin pour le blé qui y arrive de la Pologne. Le grand Frédéric, lors du premier partage, avoit tenté de se l'approprier; mais la résistance du magistrat, protégé alors par la Russie, empêcha, à cette époque, que Dantzick ne tombât au pouvoir du roi de Prusse.

Le dernier démembrement l'a absolument soumise à la domination prussienne. Cette ville étoit autrefois gouvernée par quatre bourguemestres : celui qui étoit à son tour bourguemestre-régent annuel, avoit les honneurs de la souveraineté. Le roi de Prusse, en s'emparant de Dantzick et de son territoire, a laissé subsister son administration municipale; seulement il

s'est réservé la nomination du premier magistrat.

Ses fortifications.

Dantzick est environnée d'un rempart en maçonnerie, avec des bastions et des cavaliers fort élevés. Elle est dominée par des coteaux et des monticules, qui sont pour elle comme des fortifications avancées : on y a placé des batteries pour en défendre les approches; mais si l'ennemi s'empare de ces hauteurs, le corps de la place, malgré ses remparts, ses cavaliers, et ses fossés pleins d'eau, seroit bientôt la proie des boulets et des bombes. Le roi de Prusse y a une garnison nombreuse; ce qui est nécessaire, car les Dantzickois paroissent porter le joug bien malgré eux.

Sa population.

Dantzick, en y comprenant ses faubourgs, peut avoir une population de cent cinquante mille âmes. Elle n'est remarquable ni par ses édifices, ni par ses rues, ni par aucun monument : il y a beaucoup de rues; mais la plupart sont petites et étroites : trois ou quatre sont assez larges. La forme des maisons est singulière, et les arbres qui sont placés devant les rendent obscures. Chaque maison a une avance qui sert de promenoir, et un escalier orné de pots de fleurs : on n'y voit ni portes cochères, ni hôtels. Tout y est marchand, banquier et commissionnaire. On remarque un grand mouvement dans les rues, et

surtout sur les quais des canaux où les vaisseaux marchands viennent charger et décharger.

Le port est à une lieue de la ville. On y communique par des canaux. Quand on veut y aller, on se rend à pied à un quart de lieue de la ville ; là, on trouve à toutes les demi-heures une chaloupe qui conduit au port, et au port une autre qui toutes les demi-heures ramène à Dantzick. On paye une croche par tête. Le canal que l'on traverse est bordé de guinguettes assez jolies, où règnent la joie et la gaieté, surtout les jours de fêtes. Deux canaux communiquent du port à la ville, l'un pour les gros bâtimens, l'autre pour les chaloupes et les passagers. Son port.

Le port est protégé par un fort qu'on nomme Minda ; il y a un bataillon en garnison. Ce port est bordé d'un assez grand nombre d'édifices ; les uns sont des guinguettes et des auberges, les autres sont des magasins ou dépôts de sel, de potasse, de chanvre et de bois de construction. On a creusé un nouveau port, qu'on appelle le nouveau *Fahrvasser*, parce que les sables ont comblé l'entrée de l'ancien. Ce *Fahrvasser* occasionna de grands débats avec le grand Frédéric, lors du premier partage. Ce monarque prétendoit qu'il étoit creusé sur son territoire ; par là il mettoit tout le Le Fahrvasser.

commerce de Dantzick dans sa dépendance. La protection de la Russie et quelques sacrifices d'argent de la part des Dantzickois, arrangèrent ce différend, qui commençoit à prendre un caractère hostile.

Quand nous allâmes visiter le port, nous y trouvâmes près de cent vaisseaux marchands à deux et trois mâts, dont quelques-uns, anglais, avoient douze à vingt canons. Le fort a une tour très-élevée, avec une lanterne qui sert de fanal.

Lorsqu'on sort de Dantzick par le faubourg d'Oliva, on trouve dans ce faubourg un bois de tilleuls où le peuple se rassemble les jours de fêtes. C'est un tableau mouvant, varié, et très-intéressant. Au sortir de ce faubourg, on entre dans une des plus belles avenues que j'aie encore vues : ce sont quatre rangées de hauts et vigoureux tilleuls. Cette avenue a une lieue de long ; l'allée du milieu, grande et large, sert pour les voitures ; les deux allées collatérales sont pour les gens de pied. Cette superbe promenade est terminée par un village dont toutes les maisons sont la plupart des maisons de campagne de riches négocians de Dantzick, ou des guinguettes.

Bois de tilleuls au faubourg d'Oliva.

La belle avenue en venant d'Oliva.

A une lieue plus loin, en suivant la grande route de Dantzick à Berlin, on rencontre l'abbaye d'Oliva, renommée par ses richesses et par la paix d'Oliva entre la

L'abbaye d'Oliva.

Suède et la Pologne : elle passoit pour la plus riche abbaye de l'Europe en domaines et en capitaux. L'église, d'une forme ancienne, n'a de remarquable qu'un autel collatéral, d'un très-beau marbre et très-artistement travaillé. On y lit des inscriptions qui indiquent les époques des calamités et des guerres qui ont ravagé et incendié cette abbaye. Le cloître des religieux bénédictins est un composé de vieux bâtimens qui ne répondent pas à l'idée qu'on se forme de cette fameuse abbaye. Le palais abbatial est d'une architecture moderne et a assez d'apparence. Il est environné d'un jardin anglais. Le roi de Prusse, en conservant cette abbaye, s'est emparé de ses domaines, et a mis les religieux à la pension; il leur a laissé leurs capitaux placés chez les banquiers. C'est avec les rentes de ces capitaux qu'ils sont obligés d'entretenir les bâtimens et de fournir à la dépense du service divin. On paye la pension de trente moines pour la nourriture seulement. Le roi de Prusse a fixé douze mille florins pour l'abbé et l'entretien de l'abbatiale. Il a donné cette abbaye à diriger à un prince de Hohenzollern, son parent, catholique, qu'il a nommé à l'évêché de Varmie, en faisant passer l'évêque de Varmie à l'archevêché primatie de Gnesne. Le prince-évêque de Varmie,

Le palais abbatial.

Le prince de Hohenzollern, évêque de Varmie.

qui a fixé sa résidence à Dantzick, passe ordinairement la belle saison au palais abbatial d'Oliva. Il y étoit lorsque nous allâmes nous y promener. Il y a près de l'abbaye plusieurs petites montagnes couvertes de bois qui sont contiguës ; le prince-abbé en a fait un jardin anglais : on le nomme le Carlesberg. Je l'ai parcouru avec beaucoup de plaisir et d'intérêt. Les allées tournoyantes et à pente douce qui conduisent aux différens sommets, ont de temps en temps des points de vue très-pittoresques. Il y a sur la crête des monticules des repos agréables. Ce sont de petits pavillons champêtres, dont quelques-uns sont très-décorés, d'où l'on découvre la mer, le port, la ville et les environs de Dantzick. On trouve sur la place du faubourg d'Oliva de petites calèches qui vous mènent et vous ramènent lestement.

Le Carlsberg.

Quoique la ville et le magistrat de Dantzick soient luthériens, néanmoins la religion catholique y a conservé la liberté du culte. Il y existe même encore huit maisons religieuses, trois d'hommes et cinq de filles, à qui on avoit laissé la jouissance et l'administration de leurs biens et de leurs revenus. Le roi de Prusse les a délivrés de cette sollicitude temporelle ; il a réuni leurs domaines à sa couronne, et a mis tous ces couvens à la pension. Nous entendîmes

La religion catholique.

la messe à l'église des Dominicains. Elle est grande, spacieuse, et richement décorée, mais trop surchargée d'ornemens. Vingt à trente religieux y font l'office divin. Je jugeai par le nombre et l'affluence du monde qui remplissoit cette église, que le nombre des catholiques étoit considérable. Il doit paroître étonnant que, malgré l'effervescence des têtes au temps de la réforme de Luther, le magistrat, luthérien et souverain, ait conservé la catholicité et autant de couvens.

Trajet de Dantzick à Berlin.

Nous passâmes deux fois vingt-quatre heures à Dantzick. Le trajet de cette ville à Berlin est de soixante meilen (cent vingt lieues.) Il y a trois routes de poste. La plus fréquentée est celle qui traverse une partie de la Pomérélie et de la Prusse occidentale. La seconde passe par la nouvelle Marche et la Prusse orientale. La distance est la même ; mais on conseille de prendre la première comme la moins mauvaise. La troisième est la même que la première jusqu'à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche. Nous prîmes la première route, et nous passâmes par Freyenwald, petite ville où il y a des bains assez fréquentés. Il faut passer deux fois l'Odér en bateau pour y arriver.

Trois routes de poste.

Freyenwald.

De Dantzick à Berlin, presque toutes les stations de poste sont dans de petites villes

Coesselim. très-peuplées. Celle de Coesselim, entre Schawe et Coerlin, a une jolie petite place régulière au milieu de laquelle est la statue équestre en bronze du grand-électeur. Stargard, où nous arrivâmes à quatre heures du matin, nous parut considérable. Nous y remarquâmes de belles rues et de beaux édifices.

Statue équestre en bronze du grand-électeur. Stargard.

Verneuchen. Nous arrivâmes à Verneuchen, station intermédiaire entre Freyenwald et Berlin, vers les neuf heures du matin. Nous déjeunâmes à la poste, auberge bien bâtie, bien servie et bien approvisionnée. C'est là qu'on nous apprit que nous n'aurions pas dû faire plomber nos malles, parce que nous serions conduits à la douane, où la visite se fait avec la plus grande rigueur. Quand elles ne sont pas plombées, au contraire, la visite se fait à la barrière, et moyennant un ou deux écus glissés aux commis, on passe sans embarras et sans inquiétude.

Arrivée à Berlin. Nous entrâmes à Berlin le lundi, 30 juin, vers les six heures du soir. Les commis de la barrière, comme on nous en avoit prévenu, voyant nos malles plombées, nous

La douane. envoyèrent à la douane accompagnés d'un soldat sans armes. Nous nous attendions à une visite rigoureuse, qui nous auroit assez déplu pour plusieurs raisons, et, entre autres, parce que nous avions du thé, et que le thé paye de gros droits. Le directeur de

la douane n'eut pas plutôt lu nos passeports, que plein d'honnêteté et d'égards, il nous donna un commis pour faire la visite à notre auberge. On nous avoit indiqué le Soleil d'or, ou hôtel de Russie, comme la meilleure ; nous y descendîmes. Quand on eut fait transporter les vaches et les malles dans l'appartement qui nous étoit destiné, on voulut les ouvrir devant le commis de la douane. Vous n'avez sûrement là que votre linge et vos habits, nous dit-il ; notre réponse le satisfit : nous lui donnâmes deux écus, et il se retira fort content.

Le Soleil d'or, ou hôtel de Russie.

Le Soleil d'or donne sur la magnifique promenade de tilleuls, qu'on nomme en allemand *Unter Linden* : c'est une spacieuse et belle auberge, que fréquentent surtout les riches voyageurs ; les appartemens sont chers, mais très-commodes et très-bien meublés. La table y est bien et proprement servie ; nous mangions dans notre appartement, à un écu prussien par tête, sans le vin et le café. La portion de café au lait le matin, avec le pain grillé, coûtoit un demi-florin d'Empire.

La ville de Berlin.

Berlin est, comme l'on sait, la résidence ordinaire du souverain, de son ministère et des ministres étrangers. Cette ville mérite d'être mise au nombre des plus régulières et des plus belles de l'Europe. La

La Sprée.

L'ancien et le nouveau Berlin.

Sprée la partage en deux : d'un côté est l'ancien Berlin, et de l'autre le nouveau; l'ancien paroît plus peuplé et plus vivant; les rues, qui y sont plus multipliées, ne sont pas aussi belles, mais il y a plus de mouvement; les habitans de cette partie sont presque tous marchands, artisans et ouvriers. On voit encore sur la rive opposée de la Sprée, l'ancien château, demeure des électeurs de Brandebourg; les quais de la Sprée n'ont rien qui puisse fixer l'attention des voyageurs.

Statue équestre en bronze du grand-électeur.

Le pont principal de la Sprée, qui communique de l'ancienne ville à la nouvelle, est décoré, dans le milieu d'un de ses flancs, de la statue équestre en bronze du grand-électeur de Brandebourg, père du premier roi de Prusse. On a élevé ce monument en mémoire de ses exploits; les peuples vaincus y sont représentés enchaînés autour du piédestal; ostentation ridicule digne des siècles de barbarie, justement blâmée dans Louis XIV, pour sa statue de la place des Victoires.

Le palais du roi.

Au sortir de ce pont, en entrant dans la ville neuve, on trouve à droite le palais que le premier roi de Prusse a fait bâtir. Cet édifice royal, adossé à l'ancien château, n'impose que par sa masse et son élévation; les cours servent de voie publique aux piétons; les appartemens de représentation

dans l'intérieur sont richement meublés. La façade du côté du pont donne sur une grande place où aboutit une des plus larges rues de Berlin. La façade opposée donne sur une autre place, au delà de laquelle est un boulingrin environné d'arbres qui forment une promenade agréable. Au sortir de ce palais, on entre, en tournant à gauche, dans une très-belle rue traversée par un canal de la Sprée, flanquée à droite par l'arsenal et le palais du prince Henri; à gauche, par la maison où réside le roi actuel, par la salle de l'opéra et par la bibliothèque, et terminée par la superbe promenade de tilleuls, l'un des plus précieux embellissemens de Berlin. Cette promenade de tilleuls (*Unter Linden*), rendez-vous de Berlin, est large, spacieuse, bien sablée, bien ombragée, entourée d'une barrière à hauteur d'appui, où se trouvent de distance en distance des passages à tourniquets pour les gens de pied, et des puits à pompe décorés. Sur les deux côtés de la promenade, sont deux rues ombragées par deux rangs de tilleuls : ces rues, destinées aux voitures, sont bordées de part et d'autre par des hôtels et des maisons superbes. Cette promenade aboutit à une grande place en fer à cheval, au bout de laquelle se trouve la porte de Brandebourg, qu'on peut regarder comme un arc

La belle promenade *Unter Linden.*

La porte de Brandebourg, arc de triomphe.

de triomphe. Cette porte, d'une belle et noble architecture, est composée d'une arcade principale fort élevée, et de deux autres qui le sont moins. Ce monument est surmonté par le génie de la Prusse, ou la Victoire, placée sur un char antique que traînent quatre coursiers au grand galop, attelés de front; la Victoire porte un trophée d'armes : le tout est de bronze.

Bois servant de promenade à la porte de Brandebourg.

Après avoir passé cet arc de triomphe, on entre dans un bois traversé par la grande route qui va à Charlottenbourg. Ce bois, qui sert de promenade, a de belles allées et des sentiers tournoyans. La foule les inonde les jours de fête et les dimanches. On y trouve des guinguettes où l'on donne à boire, à manger et à danser. Ce bois, qui a plus d'une lieue de long, est composé de sapins, de pins, de hêtres, de chênes et de charmilles; à son issue, on voit la maison de plaisance (dite Bellevue) du prince Ferdinand de Prusse, oncle du roi actuel; ensuite le village et le château royal de

Bellevue.

Charlottenbourg. Le jardin de Bellevue est taillé à l'anglaise : on y rencontre des détails curieux. Le château et le parc de

Charlottenbourg.

Charlottenbourg ne méritent pas qu'on en fasse la description. On est étonné de voir le roi actuel lui donner la préférence sur les superbes maisons de Postdam, de

Sans-Souci et de leurs environs; il y vit sans faste et bourgeoisement comme à Berlin. Ce château a été bâti autrefois par une reine de Prusse qui s'y étoit retirée. C'est un assemblage incohérent où n'a certainement pas présidé le génie de l'architecture.

Toutes les rues du nouveau Berlin sont grandes, larges, alignées au cordeau et bordées par de beaux hôtels. On est peiné de voir que la population ne réponde pas à cette magnificence; ces rues si droites, si spacieuses, sont désertes. On n'évalue qu'à cent quarante ou cent cinquante mille âmes la population de Berlin; c'est peu pour son étendue (1). Cette capitale n'a qu'un simple mur pour enceinte. Rues.

Les rues les plus remarquables, après celle qui conduit du palais à la promenade *Unter Linden*, sont la *Frederic strass* et la *Willem strass*, qui traversent l'une et l'autre cette promenade. Les rues sont désignées à tous les coins par des écriteaux avec des lettres dorées sur un fond bleu; les maisons sont numérotées de même.

On remarque dans la *Willem strass*, ou rue de Guillaume, une place consacrée

---

(1) La population de Berlin est maintenant de 220 mille habitans, en y comprenant la garnison, qui est ordinairement de 18 mille hommes. (*Note de l'Editeur.*)

Place et statues des plus célebres généraux prussiens.

par le grand Frédéric, aux plus célèbres généraux de son règne. C'est un carré long bordé d'arbres, formant une promenade ; aux quatre coins sont des statues pédestres en marbre, des maréchaux de *Schewerin*, de *Seidlitz*, de *Keith*, de *Winterfeld*; au milieu d'un des côtés longs du carré qui fait face à la rue des Maures, *Moren strass*, est la belle statue en marbre du général de *Ziethen*, qui fit gagner la bataille de Torgau ; il est dans son costume de hussard ; ses faits d'armes sont sculptés en relief sur les faces du piédestal. Cette place fait honneur au monarque qui a voulu perpétuer le souvenir des compagnons de ses victoires. Le palais de Malte du prince Ferdinand, grand-prieur, donne sur cette place.

Les connoisseurs en architecture admirent, à Berlin, le bâtiment de l'opéra, l'église catholique, et les deux dômes des églises protestantes française et allemande.

L'opéra.

La bibliothèque.

La façade de l'opéra donne sur la grande rue qui va à la promenade *Unter Linden*; il a pour pendant la bibliothèque, placée parallèlement, et qui en est séparée par une grande place. Le goût a dirigé la construction de l'opéra; mais on ne pourroit pas dire qu'il ait été consulté pour celle de la bibliothèque.

Entre ces deux bâtimens sur la *Behren strass*, ou rue aux Ours, s'élève majes-

tueusement le beau portail de l'église catholique : c'est en petit le Panthéon de Rome. La rotonde est soutenue en dedans par vingt-quatre colonnes : cette rotonde forme l'église; elle fut bâtie en 1750, par les soins et aux frais du cardinal Quirini. Je n'aime pas l'inscription tracée en grandes lettres de bronze doré, le long de la corniche du portail : il y est dit en langue latine, que le cardinal Quirini a élevé ce temple à ses frais, par la *clémence* du roi Frédéric II. Que veut dire ce mot *clémence?* *tolérance*, passe.

L'église catholique.

Les deux temples protestans, bâtis par les calvinistes français et allemands, sont dignes de l'admiration des étrangers et des connoisseurs. Ils sont placés parallèlement et symétriquement à cinquante toises de distance l'un de l'autre, sur une grande place traversée par la *Margraff strass*, ou rue du Margraviat. Les temples n'ont qu'un rez-de-chaussée peu élevé, formant un carré arrondi par une des extrémités : l'intérieur n'a rien de remarquable ; ce sont des bancs et des galeries en fer à cheval. Mais l'un et l'autre temple sont terminés, du côté de la rue du Margraviat, par une tour fort élevée, formant dôme, dont la base carrée présente trois façades d'une riche architecture; ce sont trois portails ornés de bas-reliefs et de statues fort belles. Les

Les deux superbes temples calvinistes.

corniches de ces trois façades s'élèvent en triangles; le sommet de chaque triangle est le soc où est placée la statue; au-dessus de ces trois portails est une tour arrondie avec de belles colonnes. Chaque tour est terminée par un dôme couvert en cuivre doré, sur le haut duquel est une belle et grande statue en bronze. Ces deux dômes se voient de très-loin quand on arrive à Berlin. C'est un des plus beaux monumens de cette capitale. Ce qui doit paroître bizarre, c'est que, sur cette même place,

La salle de comédie.

est bâtie la salle de la comédie : elle fait face au milieu de la place, et les deux temples lui servent d'ailes. Frédéric II, qui, dans ses lettres à d'Alembert, se glorifie de son matérialisme, se plaisoit à ces disparates. C'est lui qui a désigné l'emplacement de l'église catholique sur la place de l'opéra : il a aussi établi la salle de son académie des sciences au-dessus des écuries royales. On cherchoit une inscription pour le frontispice de ce bâtiment; il dit en plaisantant : « Ce qui est vrai doit être simple. On peut mettre..... *Musis* et *Mulis*; aux *Muses* et aux *Mulets*. Cette plaisanterie fit cesser la recherche de l'inscription, qui n'a pas eu lieu.

A la droite de la Sprée, entre le vieux et le nouveau Berlin, on trouve une petite place en fer à cheval assez bien ornée; elle

sert de péristile à un palais en miniature qu'on nomme, ainsi que la place, *Monbijou*. Ce palais a un petit jardin anglais avec des bosquets plantés en bois odoriférans. La reine-mère du roi actuel en a fait sa residence. Place et château de Monbijou.

La Sprée, qui traverse Berlin, est une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes de la Lusace; elle se perd dans le Kaval, qui traverse le lac de Postdam et se jette dans l'Elbe. Les quais de la Sprée n'ont rien de remarquable; elle porte de petits bateaux de transport à voiles; les canaux qu'elle forme dans la ville n'offrent qu'une eau trouble et boueuse. La Sprée.

La garnison de Berlin ne m'a pas paru nombreuse. J'y ai vu de beaux hommes, bien habillés et bien exercés. Le corps des officiers prussiens a la réputation d'être très-instruit dans la tactique militaire. En temps de paix, les soldats prussiens en activité sont presque tous des étrangers déserteurs des autres puissances, ou enrôlés en Empire. Les soldats nationaux sont renvoyés dans leurs foyers pour y vaquer aux travaux de l'agriculture, des arts ou des métiers. On ne les rassemble qu'un mois tous les ans pour les manœuvres. On ne les paye que pendant ce mois d'exercice. Ce qui fait une très-grande épargne pour la caisse militaire. Le militaire.

Le ministère. Le ministère prussien a toujours passé pour être machiavéliste, malgré l'*anti-machiavel* de Frédéric II. Ce monarque, probe et vertueux dans ses livres et en spéculation, étoit grand machiavéliste dans la pratique. Le cabinet de Berlin ne connoît qu'un calcul, celui de son intérêt : c'est toujours vers ce but qu'il dirige ses opérations, ses alliances, ses intrigues et ses forces. Sous Frédéric II, dans la quantité de mouvement que chaque puissance doit se procurer pour se défendre ou attaquer, la vélocité, pour parler le langage de l'art, suppléoit à la masse; c'est-à-dire que ce monarque guerrier avoit trouvé le secret de se créer un militaire nombreux et bien discipliné, malgré le peu d'étendue de ses états. Par l'habileté de ses manœuvres, il s'est trouvé en état de résister lui seul, comme nous l'avons vu pendant la guerre de sept ans, à toutes les forces de l'Autriche, de la France, de l'Empire, de la Russie et de la Suède, n'ayant alors pour alliée que l'Angleterre, qui lui donnoit des subsides et quelques troupes. Après une alternative de défaites et de victoires, il a fini par donner la loi à ses ennemis à la paix d'Hubertzbourg. On avoit cru qu'à sa mort la puissance prussienne n'ayant plus le génie actif de ce héros, finiroit tôt ou tard par succomber sous la puissance autrichienne.

Mais Frédéric II et son successeur se sont tellement agrandis et fortifiés par les acquisitions considérables faites dans les partages de la Pologne, que la Prusse est aujourd'hui une des plus grandes puissances territoriales de l'Europe; et, dans la balance des forces entre elle et l'Autriche, sa rivale, elle peut lutter presque à armes égales.

Lorsque nous passâmes à Berlin, le ministre prépondérant étoit le baron de Hautghuits, qui a la direction des affaires étrangères. Le comte de Schullembourg, ministre de la guerre, a aussi de l'influence : ces deux ministres ont un grand ascendant sur les déterminations du roi qui, jeune encore, et sans expérience, n'annonce qu'un grand amour pour amasser de l'argent et grossir son trésor. Son goût pour le militaire paroît assez décidé : mais dans le moment où l'Europe est en feu, il garde la neutralité. On prétend que cette neutralité a été achetée par les Français (1). Ce jeune monarque s'est opiniâtrément refusé aux instances des cours de Vienne,

Le baron de Hautghuits.

Le comte de Schullembourg.

---

(1) On doit plutôt croire que la Prusse, en se retirant de la coalisation, crut qu'une puissance rivale visoit au démembrement de la France, et ne voulut point contribuer à l'agrandissement de son ennemie naturelle. (*Note de l'Editeur.*)

de Saint-Pétersbourg et de Londres, pour concourir avec elles au rétablissement de la monarchie française. Pour s'éviter l'ennui et la dépense d'une représentation digne de la majesté du trône, le petit-neveu du grand Frédéric a quitté, à Berlin, le palais de ses prédécesseurs pour se loger avec la reine, et ses enfans, dans une maison bourgeoise, sur la rue qui conduit à la belle promenade de tilleuls. Il y vit bourgeoisement, sans aucune pompe. Deux sentinelles, placées au-dessus d'une rampe double, composent toute sa garde. Quand il paroît, ou à pied, ou à cheval, ou en voiture, dans les rues de Berlin, il n'a ni suite ni gardes : un seul valet de pied, ou un seul palefrenier l'accompagne. Cet excessif amour de l'économie et cette bourgeoise simplicité déplaisent au peuple de cette capitale; parceque plus de dignité et plus de magnificence mettroient plus de numéraire dans la circulation, plus d'activité dans le commerce, plus d'aisance parmi les sujets. J'ai vu le roi passer dans les rues, sans qu'on s'arrêtât par respect; je l'ai vu, sortant de la comédie, donnant la main à la reine pour la conduire à son carrosse, sans qu'on se dérangeât pour les laisser passer : le roi remonta ensuite à cheval suivi de son palefrenier, sans

Manière de vivre du roi.

qu'aucun de la foule ôtât son chapeau : quel étonnant contraste avec l'espèce d'adoration extérieure que l'on remarque à Saint-Pétersbourg à l'égard du souverain, des princes et des princesses de la maison impériale ! Tout excès est blâmable : on exige à Saint-Pétersbourg un hommage trop servile ; on autorise à Berlin une liberté répréhensible. Trop de faste ou trop de simplicité et de popularité dans un souverain, me paroissent également déplacées (1). Un extérieur majestueux doit toujours environner le chef d'une nation : les rois, images de la Divinité, doivent inspirer l'amour ; ils doivent parler aux yeux et au cœur. Je ne voudrois pas que nos princes européens se montrassent comme les despotes asiatiques ; mais il est également contraire à leur gloire, et à la dignité de leur personne sacrée, de se trop populariser : quand le peuple s'habitue à ne plus mesurer la distance qui doit se

(1) Les princes populaires ont presque toujours été aimés de leurs peuples ; et les ducs de Lorraine, qui étoient adorés de leurs sujets, ne devoient cet excessif amour qu'à leur grande popularité. C'est une vérité que l'abbé Georgel, comme Lorrain, ne devoit pas ignorer. Il est donc déplacé de faire un grief au roi de Prusse de l'extrême simplicité de ses mœurs. C'est une grande économie pour l'état, dont on ne peut raisonnablement lui savoir mauvais gré. (*Note de l'Editeur.*)

trouver entre lui et son souverain, les nuances du respect et de la vénération s'effacent insensiblement. C'est de là qu'on a vu sortir les sources de l'insubordination et de la révolte.

Un étranger ne doit pas se plaire à Berlin, s'il n'a pas des affaires intéressantes à y traiter. Cette grande et belle ville est presque nulle pour la société. On n'y connoît que quelques assemblées dans deux ou trois maisons, où l'on va s'ennuyer en cérémonie, depuis six heures du soir jusqu'à huit. On y joue des jeux de commerce, on y offre du thé, et on revient tristement souper dans sa maison. Le prince Ferdinand et le prince Henri, oncle et grand-oncle du roi, tiennent quelquefois des assemblées et donnent à souper. On n'a pour toute ressource que la comédie, qu'on m'a dit être très-médiocre.

Sociétés de Berlin.

On peut présenter Berlin, sans crainte d'être démenti, comme un modèle d'immoralité. Les lois y favorisent le débordement des mœurs; les filles du commun et les servantes non mariées se font gloire de leur maternité; elles sont réputées bonnes citoyennes en donnant ainsi des sujets à l'état. Aussi le gouvernement se charge-t-il de ces enfans bâtards : c'est une pépinière pour les armées prussiennes.

L'immoralité.

L'amour de la liberté et de l'indépen-

Germes révolutionnaires.

dance m'a paru un sentiment presque universel à Berlin et dans les états prussiens. Si l'insubordination ne s'y montre pas encore à découvert, c'est que les impôts n'y sont pas excessifs, et que la liberté de penser et de parler, même contre le gouvernement, n'y est gênée par aucune inquisition, ni réprimée par aucun châtiment. Mais si le vent de la révolution française, qu'on y préconise hautement, souffloit sur ces étincelles, l'embrasement seroit rapide et général. Le nom, la réputation du grand Frédéric, l'obéissance passive de ses nombreux soldats, comprimoient l'effervescence des têtes exaltées. Son immoralité favorisoit la licence des mœurs; tout plioit au moindre signe de sa volonté despotique; il pouvoit impunément lâcher la bride à la liberté de penser et de parler; mais ses successeurs n'ayant dans leurs états, si considérablement augmentés, ni son ascendant, ni ses ressources, doivent se hâter de réprimer des principes funestes, et de mettre un terme à une contagion qui infecte, m'a-t-on dit, jusqu'aux militaires.

Présentation du bailli de Pfürdt au roi et à la reine.

Le grand-bailli baron de Pfürdt, voulant faire sa cour au roi et à la famille royale, en sa qualité de ministre de l'empereur, grand-maître, fut présenté à Charlottenbourg : ce qui fut regardé comme une faveur : car le roi ne reçoit ordinai-

rement aucune présentation hors de Berlin. Le roi et la reine l'accueillirent avec bonté, et il eut l'honneur de dîner avec leurs majestés. Le prince Ferdinand, oncle du roi, grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans les états prussiens, fit inviter le grand-bailli à souper dans sa campagne de Bellevue, ce qui prolongea notre séjour. Malgré l'établissement du luthérianisme dans toutes les contrées de la domination prussienne, l'ordre de Malte ou de Saint-Jean de Jérusalem y a conservé ses commanderies et ses biens. Le chef-lieu est Sonnenbourg, où se tiennent les chapitres pour la réception des candidats ou chevaliers. C'est un prince de la maison royale qui en est le chef et qui reçoit les chevaliers. Il y a seize commanderies, possédées par des commandeurs protestans qui peuvent se marier. Ce grand bailliage protestant conserve encore des relations de dépendance avec le grand-maître de l'ordre et avec le grand prieuré d'Allemagne, dont il étoit membre autrefois. Les commandeurs payent encore leur responsion au trésor de l'ordre; et quand le grand-prieur de Sonnenbourg est élu par les commandeurs et les chevaliers, d'après le vœu du roi, il envoie un chevalier à la résidence du grand prieuré d'Allemagne, pour se faire confirmer par le prince grand-

Prieuré protestant de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

prieur. Le chapitre de Sonnenbourg se tenoit lorsque nous arrivions à Berlin.

Le bailli de Baden, qui, encore convalescent, nous avoit rejoint à Berlin, en partit deux jours avant nous pour nous attendre à Dresde. Il prit la route directe.

Nous quittâmes Berlin après y avoir séjourné dix jours, et nous prîmes notre route par Postdam et Leipsick pour nous rendre à Dresde : c'étoit un détour de douze meilen (vingt-quatre lieues); car la distance de Berlin à Dresde ou à Leipsick est la même, et on compte douze meilen et demi de Leipsick à Dresde. Mais nous voulions voir Postdam et Leipsick. Départ de Berlin.

La distance de Berlin à Postdam est de quatre meilen (huit lieues.) On sort de cette capitale par la porte de Leipsick, qui termine la rue de ce nom. Frédéric le grand ayant adopté Postdam pour son séjour le plus habituel, a fait construire au milieu d'une terre de sable, une route belle, solide, large, bien ferrée, et bordée de peupliers. On relaye à demi-chemin, et en trois heures on fait les huit lieues. Cette route est un phénomène dans les états prussiens, où, depuis Memel, frontière de la Russie polonaise, jusqu'à Vittenberg en Saxe, on ne découvre nulle part vestige de chaussée tracée et entretenue, et où l'on ne trouve que des chemins frayés par les Route de Postdam. Aucune autre route dans les états prussiens.

passans. On ne conçoit pas comment le grand Frédéric, qui paroît s'être étudié à signaler son règne par des monumens remarquables, a négligé cette partie si essentielle d'une bonne administration. Ce monarque, avide de renommée, n'a envisagé que la gloire des armes, en s'environnant en même temps de celle des lettres et des arts. Le commerce et les mœurs ne lui ont pas paru des objets dignes de son attention. Postdam est devenu sa ville favorite. Cette ville et ses environs sont devenus, par ses soins, dignes de la curiosité et de l'admiration des voyageurs. Postdam est bâti au milieu d'une île formée par le Hawel, qui présente l'aspect d'un lac. On y arrive, après avoir passé un pont, par une grande et pompeuse avenue bordée de chaque côté de trois rangées de très-grands ormes. Les rues, alignées au cordeau, sont embellies par des maisons dont les façades, construites dans le goût antique et moderne, offrent le tableau le plus curieux. Chaque façade a un aspect différent : ici vous voyez des colonnades, là des pilastres, ailleurs de très-beaux bas-reliefs ; partout une agréable et surprenante inégalité dans la forme des croisées, des fenêtres et des portes. Chaque maison peut être prise pour l'hôtel ou le palais d'un prince ou de quelque grand seigneur, et

Postdam.

Le Hawel.

Variété étonnante dans les façades des maisons.

Belle architecture.

l'on est tout surpris d'apprendre qu'elles ne sont, pour la plupart, que des casernes dont les rez-de-chaussées sont habités par des bourgeois et des artisans. J'ai vu un cordonnier dans un rez-de-chaussée orné d'une superbe colonnade avec des bas-reliefs au-dessus des fenêtres. Ce bizarre assemblage plaisoit à Frédéric, qui s'amusoit de ces contrastes. On peut regarder Postdam comme une ville consacrée à Mars et embellie pour lui seul. Elle est destinée à servir de garnison aux deux régimens des gardes.

Casernes.

Le palais de Postdam n'est ni vaste, ni élevé, ni majestueux; son architecture est simple; néanmoins il annonce la demeure d'un souverain. Frédéric l'a trouvé tel qu'il est. La colonnade qui ferme le jardin du côté de la ville, et qui aboutit, d'un côté, au château, et, de l'autre, aux écuries, est un beau monument. On exerce tous les jours les bataillons des gardes dans le jardin royal. Les officiers sont logés dans le palais.

Le palais.

Comme on sait que Frédéric II a été enterré dans le temple principal de Postdam, il n'est aucun étranger qui n'aie la curiosité de voir sa sépulture. Il est tout naturel de s'attendre à voir un monument digne de la renommée de celui qu'il renferme. Quelle fut notre surprise, lorsque, intro-

Le tombeau du grand Frédéric.

duits dans le temple, on nous fit entrer dans un petit caveau obscur sur lequel est posée la chaire du prédicant, et que là on nous montra deux sarcophages de plomb de la plus grande simplicité, posés sur une tombe de pierre! L'un, à droite en entrant, renferme le corps du grand Frédéric; et l'autre, à gauche, celui de son père. On a peut-être pensé que, comme selon Longin, le sublime en littérature est toujours simple, un tel monument étoit pour Frédéric II le monument le plus sublime; ou bien on aura cru que les arts réunis, en développant tout ce qui peut les rendre dignes de nos regards, n'auroient jamais pu représenter tout ce que le nom et les exploits de ce héros retracent à la pensée. Les monumens que ce monarque a fait élever dans les environs de sa dernière demeure, sont plus éloquens pour perpétuer son souvenir qu'un froid mausolée.

Environs de Postdam.

Frédéric, qui choisit la contrée où est Postdam pour y exercer ses troupes, et y développer les grandes manœuvres militaires qui ont formé ses généraux et ses soldats pour la victoire, a voulu que partout on reconnût l'habitation royale qui fut sa demeure favorite.

Château et jardins de Sans-Souci.

Au nord-ouest de Postdam, à un quart de lieue de la ville, on trouve les jardins de Sans-Souci, terminés par une prairie dont

l'eau, dirigée par l'art et la nature, suit mille agréables détours. A droite, sur le haut du coteau qui domine les jardins, s'élèvent sur la même ligne trois bâtimens séparés de cinquante à soixante toises; ils sont composés d'un rez-de-chaussée fort élevé, avec un pavillon au milieu. Le premier est la bibliothèque et le cabinet des curiosités; celui du milieu est le château de Sans-Souci, plus décoré que les deux qui le flanquent. C'est là que logeoit Frédéric II. Les appartemens sont grands, bien ornés, bien distribués. J'y ai vu le cabinet où travailloit le monarque philosophe, le bureau de bois d'acajou où il écrivoit, le fauteuil de maroquin noir où il étoit assis. Ce rez-de-chaussée a une grande suite d'appartemens, de salons et de chambres bien meublés. Le côté qui regarde la plaine est décoré d'une belle galerie à colonnades, formant un demi-cercle, avec une porte pour se rendre dans la plaine. De cette galerie, on pouvoit voir les évolutions des nombreuses troupes que Frédéric y rassembloit tous les ans pour ses grandes manœuvres.

Grandes manœuvres militaires.

Le troisième bâtiment a été destiné pour loger les généraux prussiens qui se rendoient aux grandes manœuvres. C'est une enfilade d'appartemens commodes et propres qui ont chacun leurs issues séparées.

On nous montra les chambres où avoient logé le prince d'Anhalt, le prince Ferdinand de Brunswick, les maréchaux de de Schwerin, de Keith, de Winterfeld, de Seidlitz, de Mollendorf, et le général de Ziethen. Les façades de ces trois corps de logis qui dominent les jardins, ont en avant une très-belle terrasse bordée de superbes orangers; de là on découvre les environs de Postdam et les sinuosités du Hawel, qui forment une île. Ces jardins charmans sont en terrasses et en pente artistement ménagée. Sur le terre-plein des terrasses sont placés et alignés les orangers; au-dessous de ces terrasses sont des murs, où des espaliers de toutes sortes de fruits se développent sous des châssis à vitraux qui les préservent du froid, des orages et des intempéries de l'air. Frédéric ne soupoit tous les jours qu'avec des fruits qu'il alloit cueillir lui-même. Ces châssis à vitraux renferment des poêles ou fourneaux, qui, échauffés en hiver, font éclore des fleurs et des fruits.

Statues antiques de marbre.

Coup d'œil des jardins et terrasses.

Quand on est au bas de ces terrasses, on trouve de très-belles statues antiques de marbre, placées en demi-cercle; en se retournant vers le château, les espaliers et les orangers qui s'élèvent graduellement jusqu'à la grande terrasse terminée par la façade du château, présentent le tableau

le plus pittoresque, le plus riant et le plus délicieux.

A la suite de ce jardin, on entre dans une belle forêt coupée par de grandes et de petites allées, les unes alignées, les autres tournoyantes; la plupart conduisent à des repos agréables où l'on découvre des perspectives curieuses. Ici, c'est un kiosque, là des maisons chinoises, ailleurs des huttes champêtres qui offrent l'image des mœurs antiques. La grande allée du milieu a pour perspective le beau, le magnifique château neuf, *Neuschlosser*, que Frédéric II a fait bâtir avec un luxe vraiment royal. La façade du côté du bois présente trois pavillons, un au milieu et deux à chaque extrémité. Au haut du pavillon du milieu, on voit une aigle prussienne qui s'élance vers le soleil à son midi, en le regardant fixement, avec cette inscription en lettres de bronze doré : *Nec soli cedit*, il ne le cède pas au soleil, ou bien il brave le soleil; allusion sans doute à la lutte victorieuse de Frédéric contre les grandes puissances réunies et acharnées à sa perte. L'autre façade opposée, a deux ailes qui bordent la cour d'entrée terminée par une grille de fer très-bien travaillée. Vis-à-vis cette façade, à vingt toises de distance, s'élèvent plusieurs pavillons et corps de logis qui se communiquent par une su-

Belle forêt.

Le château neuf, ou *Neuschlosser*.

Sa magnificence extérieure et intérieure.

perbe galerie en fer à cheval, voûtée et ornée de hautes colonnes surmontées par une balustrade décorée. Ces bâtimens sont destinés pour les personnes de la cour et pour les écuries.

L'intérieur du château, l'escalier, les salles du rez-de-chaussée et du premier étage, les appartemens, la salle de comédie se font admirer par des tableaux de prix, par la magnificence et le goût des ameublemens, par l'élégance et la commodité des distributions. Le salon de rocailles qui est au rez-de-chaussée, est véritablement étonnant par la variété des formes et les nuances des couleurs d'une foule de coquillages.

Dégradation. Au milieu de cette royale et majestueuse habitation, nous éprouvions une sensation désagréable, en voyant que ces superbes meubles où on avoit, pour ainsi dire, épuisé l'imagination des plus habiles artistes, étoient tellement négligés, que les fauteuils et les rideaux étoient déchirés; les décorations intérieures et extérieures annoncent, par leur dégradation, l'insouciance du maître pour l'entretien de ce château. Nous ne pûmes nous empêcher d'en témoigner notre peine et notre surprise au concierge : « Messieurs, nous dit-il, ce château que vous admirez, est inhabité depuis la mort du grand Frédéric : Fré-

déric-Guillaume, son neveu et son successeur, n'y a couché que quatre à cinq fois; le roi actuel n'y a pas encore paru. Sa majesté n'ignore pas qu'ici tout se dégrade; on n'assigne néanmoins aucun fonds pour l'entretien; on ne donne aucun ordre pour réparer ces dégradations journalières : bientôt on n'y verra plus que des ruines. Le grand Frédéric ne voulant point habiter le château ou palais de Postdam, bâti par son père, avoit fait construire celui de Sans-Souci, qui étoit son *Eden*. On croit que la construction de ce beau château que vous admirez, et dont vous voyez les dégradations avec tant de sensibilité, a été de sa part une affaire de vanité et d'ostentation; il l'a commencé et achevé immédiatement après la guerre de sept ans. Il voulut annoncer à ses ennemis et à l'Europe, que son trésor, bien loin d'être épuisé, le mettoit encore en état de continuer la guerre, puisqu'il pouvoit sacrifier des sommes aussi considérables pour un monument consacré au luxe. »

« Le roi défunt, son neveu, continua le concierge, n'a point habité ni Sans-Souci, ni ce *Neuschlosser;* il a voulu aussi être créateur. Postdam étant le rendez-vous militaire de la monarchie prussienne, pour exercer l'armée aux grandes manœuvres, Frédéric-Guillaume voulut

s'y faire aussi une habitation selon son goût : c'est ce qui l'a décidé à bâtir cette guinguette royale si voluptueuse, qu'il a ennobli du nom de palais de Marbre. Le roi actuel n'a pas encore daigné visiter le palais de Marbre de son père. Le *Neuschlosser* n'a pas encore excité sa curiosité. Il n'habite Sans-Souci, comme pied à terre, que dans le temps des grandes manœuvres et des revues. Il a abandonné le palais de Postdam aux officiers de ses gardes. Il paroît qu'ayant des vues d'économie que ses sujets doivent respecter, il laissera périr les magnifiques constructions qui ont signalé les loisirs de son grand-oncle et de son père. »

La visite de Postdam, de Sans-Souci, du *Neuschlosser*, remplit notre matinée; l'après-dîner nous nous transportâmes à la partie opposée au delà de la ville du côté de Berlin, pour voir la guinguette royale et ses accessoires.

Frédéric-Guillaume, père du roi régnant, a aussi voulu embellir les environs de Postdam. Ne se sentant aucun goût pour les édifices somptueux qu'avoit fait élever son oncle, il a bâti un petit palais de marbre, que l'on voit à droite de la grande avenue qui conduit à Postdam, en venant de Berlin. Sur un terrain en friche, on a vu en peu de temps paroître des jardins

Le palais de Marbre.

potagers, un joli parc dessiné et planté à l'anglaise, une trentaine de maisons construites symétriquement sur la même ligne, ayant chacune son jardin et ses dépendances. On appelle leur assemblage *Neudorff*, ou nouveau village. L'aspect de ces maisons champêtres est agréable; elles sont terminées par les écuries du palais et par deux à trois bâtimens, construits sur le même alignement, pour les personnes de la suite du roi. Avant d'arriver au palais de Marbre, on rencontre le jardin d'hiver. C'est une galerie à grands vitraux, bien décorée, où l'on voit au cœur de l'hiver les fleurs les plus rares, les arbustes les plus odoriférans : c'est une promenade vraiment délicieuse.

Village servant d'avenue.

Jardin d'hiver.

Le palais de Marbre est un vrai bijou en fait d'architecture. C'est un pavillon exhaussé d'un étage dans le milieu, avec deux petites ailes sur le derrière. Les murs, les pilastres, les colonnes, l'escalier, sont d'un beau marbre. Les murs extérieurs des deux ailes sont des briques carrées et vernies, symétriquement arrangées, et qui font un très-bel effet. Le vestibule à colonnes de marbre, les plafonds, la rampe de l'escalier, sont des chefs-d'œuvres de l'art. Les appartemens sont petits, mais parfaitement distribués et décorés, avec

Façade et intérieur du palais de Marbre.

une richesse et un goût exquis. L'ameublement, les chaises, les fauteuils, les canapés, les tables, les cheminées, les plafonds, les corniches, les fenêtres, les lits, la distribution et l'emplacement des glaces, tout concourt à l'effet le plus séduisant; tout y est fini de la main des plus célèbres artistes : la tabatière la mieux travaillée n'a pas été faite avec plus de recherches et de soin. Le roi Frédéric-Guillaume en avoit fait son lieu de délices. La façade de ce pavillon royal a vue sur le pont du Hawel, sur le chemin de Berlin et l'avenue qui conduit à Postdam, et sur l'île des Paons, qui lui sert de point de vue dans le lointain.

Le jardin anglais.

Le jardin anglais qui est à la suite de ce palais, est dessiné avec beaucoup de goût; les massifs, les clairières y sont distribués avec un art qui imite la belle nature : des touffes d'arbres odoriférans sont jetées çà et là pour parfumer l'air. Parmi les différens petits bâtimens qu'on rencontre dans ce jardin, on s'arrête volontiers au salon de rocailles. Ce bâtiment représente à l'extérieur un rocher rocailleux. L'intérieur est une laiterie où règne une agréable fraîcheur, et à côté, un salon champêtre pour déjeuner. J'ai admiré l'élégance des décorations qui embellissent ce rendez-vous du matin. Le bûcher mérite aussi d'être vu;

Le salon de rocailles.

Le bûcher.

la forme extérieure imite au mieux un bûcher, et l'intérieur est un charmant petit salon champêtre.

L'île des Paons.

Pour se rendre à l'île des Paons, qui est à trois quarts de lieue de Postdam, il faut du palais de Marbre reprendre la route de Berlin pendant un quart de lieue; ensuite on traverse une forêt, et ensuite l'eau. Cette petite île peut avoir une lieue de circuit. On la nomme l'île des Paons, parce qu'on y nourrit une grande quantité de ces oiseaux, qui se répandent dans le bois, entrecoupé de prâiries et de champs, qui couvre cette île.

Le château de cette île.

La maison de plaisance que Frédéric-Guillaume y a fait bâtir ressemble à un vieux château en ruine, à forme antique, avec des créneaux et des tours qui ont l'air de la dégradation. Un escalier tournoyant, de cent deux marches très-aisées, à rampe de fer doré et élégamment travaillé, conduit aux appartemens et ensuite à la plate-forme. Cette plate-forme est une galerie qui communique à une tour antique, et d'où l'on découvre Postdam et ses environs.

L'intérieur ne renferme, au premier, qu'un appartement meublé avec élégance. L'appartement du rez-de-chaussée étoit pour le service. C'est là que se retiroit le monarque, quand il se déroboit à sa cour pour vivre en liberté avec sa maîtresse. Le

palais de Marbre avoit la même destination. Frédéric-Guillaume ne s'est malheureusement fait connoître à ses sujets et à l'Europe, que par son amour désordonné pour les femmes. Il se laissoit gouverner par elles. Il avoit deux maîtresses en titre ; elles étoient les arbitres de ses opérations politiques et militaires. Ce monarque n'a pas eu honte de perpétuer ces foiblesses qui ont dégradé sa personne et terni son règne, par un monument public exposé dans un temple de Berlin. Comme il étoit d'une stature colossale, il avoit eu de sa maîtresse favorite un fils d'une taille si extraordinaire, qu'on ne pouvoit avoir aucun doute sur sa paternité. Cet enfant de l'amour mourut très-jeune. Frédéric-Guillaume en fut inconsolable. Il le fit enterrer avec pompe ; il fit venir à grands frais les plus habiles artistes, pour construire un mausolée de marbre blanc, où la statue de l'enfant est sculptée avec un fini précieux. L'enfant y est représenté tel qu'il étoit au moment de sa mort ; sa taille est surprenante pour son âge ; tous les bas-reliefs et les attributs qui décorent ce mausolée sont faits pour honorer la mémoire des célèbres artistes qui y ont travaillé ; mais le monument n'honorera point celle du successeur de Frédéric II. De grands hommes ont eu de grandes foiblesses ; mais, respectant

Mausolée extraordinaire, élevé par Frédéric-Guillaume à un fils naturel.

l'opinion publique, juge sévère des têtes couronnées, ils couvroient ces foiblesses de l'ombre du mystère, au lieu de braver le jugement de la postérité. Les monumens du règne de Frédéric II portent l'empreinte d'un monarque ami des arts et avide de célébrité. Ceux de Frédéric-Guillaume ne rappellent que ses coupables passions, et son goût pour les plaisirs et la volupté.

Traversée de Postdam à Leipsick.

En quittant Postdam pour se rendre à Leipsick, on traverse des landes de sable, où l'œil ne trouve nulle part à se reposer agréablement. C'est une pénible route, ou plutôt il n'y a point de route; on traverse quelques villages dont l'aspect n'annonce ni aisance, ni pauvreté. On quitte le territoire prussien à deux lieues de Vittenberg, première ville saxonne.

Vittenberg en Saxe.

Vittenberg est une ville grande, peuplée, riche. Elle a une université. C'est dans cette ville que le luthérianisme a pris naissance. Luther y étoit religieux Augustin. Le pape Léon X faisoit alors des collectes dans toute la chrétienté pour bâtir l'église de Saint-Pierre à Rome; à cet effet il accordoit des indulgences. La prédication de ces indulgences fut confiée en Allemagne à l'ordre des Dominicains; les Augustins, jaloux de cette préférence, cherchèrent à discréditer les nouveaux prédicateurs; ils censurèrent en

L'hérésiarque Luther.

pleine chaire leurs sermons et leur doctrine. Luther, d'un caractère véhément et impétueux, tonnoit dans la tribune sacrée et dans ses écrits, imprimés contre la doctrine des indulgences, prêchée par les enfans de saint Dominique. Delà des discussions polémiques entre les deux ordres. Les têtes en effervescence se portèrent à des excès scandaleux. Luther entraîna dans son parti l'université de Vittenberg, et eut pour protecteur de ses hérésies Jean, électeur de Saxe, à qui quelques historiens ont donné le nom de Sage Luther sortit de son couvent, se maria publiquement avec une religieuse; et, marchant ensuite d'excès en excès, il déclama en forcené contre les papes, contre le célibat des prêtres, contre les vœux de religion, contre le saint sacrifice de la messe, etc. Ses hérésies, connues par ses écrits, qu'il répandoit avec profusion, ont été foudroyées par le concile œcuménique de Trente; mais plus de la moitié de l'Allemagne, les royaumes de Danemarck et de Suède, infestés des hérésies luthériennes, sont encore aujourd'hui séparés de l'Eglise romaine. Luther entraîna ces princes souverains, en les autorisant à s'emparer des riches possessions du clergé, qu'ils réunirent à leur domaine. L'Allemagne a été imbibée du sang que cette malheureuse hérésie a fait répandre. C'est

Jean, électeur de Saxe.

ainsi qu'un moine apostat, du fond de son cloître, a changé la face de la catholicité, et a bouleversé une partie de l'Europe en favorisant l'ambition des princes, en ouvrant aux ecclésiastiques et aux religieux les portes du libertinage et de l'impunité. C'est ainsi qu'un enfant dénaturé a déchiré le sein de l'Eglise catholique, et lui a fait une plaie si profonde, que la cicatrice est encore sanglante depuis près de trois cents ans.

Arrivée à Leipsick.

Le trajet de Vittenberg à Leipsick est de huit meilen (seize lieues.) Entre Vittenberg et Duben, les chemins commencent à être tracés et entretenus. Nous arrivâmes à Leipsick le dimanche, 13 juillet, à six heures du matin. Nous avions couru la poste toute la nuit. Nous descendîmes à l'hôtel de Saxe, où nous fûmes bien logés et bien nourris à un prix raisonnable.

Hôtel de Saxe.

L'église catholique.

Nous nous rendîmes à l'église catholique pour entendre la messe. Quoique la ville soit toute protestante, il y a un quartier, séparé de la ville par un mur, où se trouve l'ancien château des électeurs.

Ancien château des électeurs.

Dans cet enclos est une église catholique, desservie par quatre chapelains aux frais de l'électeur. Le service s'y fait hautement depuis que les électeurs de Saxe sont rentrés dans le giron de l'Eglise romaine. Ce château a une garnison de troupes saxones.

La ville de Leipsick.

La ville de Leipsick,

quoique sujette de l'électeur, se gouverne elle-même sous l'autorité des magistrats élus par elle et confirmés par le souverain.

Ses priviléges.

Elle a sa milice particulière qu'elle soudoie : c'est un privilége qu'elle a acheté pour une somme considérable, dont le souverain avoit un pressant besoin. Elle se cotise elle-même pour sa contribution. Cette contribution annuelle a été fixée, et ne peut être augmentée. Ces prérogatives donnent à cette ville commerçante une apparence de souveraineté et d'indépendance dont elle est glorieuse et jalouse.

Leipsick est entourée d'un rempart; elle n'est pas grande; les maisons y sont très-élevées; les toits y ont trois à quatre rangs de mansardes. Tout y est marchand : tous les rez-de-chaussées sont des boutiques ou des magasins. La population peut s'élever à quarante mille habitans, dont quatre à cinq mille catholiques.

Sa belle promenade.

La promenade que les magistrats ont fait faire autour de la ville, dans les fossés et sur les glacis, est un monument curieux, qui fait honneur au goût de celui qui l'a imaginé. Cette promenade, variée et charmante par ses détails, est un vrai jardin anglais. Les points de vue, les pentes, les élévations, les repos, y sont ménagés avec infiniment d'art et de goût. La ville, comme je l'ai remarqué, nomme ses magistrats;

mais l'électeur nomme le bourguemestre-régent sur trois sujets qui lui sont présentés.

Traversée de Leipsick à Dresde.

Au sortir de Leipsick pour nous rendre à Dresde, nous trouvâmes une belle et bonne route : nous rencontrâmes quelques parties de chemin dans le sable. Nous passâmes à Wermesdorff, station de poste près de laquelle est situé le château d'Hubertsbourg, maison de chasse des électeurs : il a l'aspect d'une maison royale. C'est dans ce château que se traita et se conclut la paix d'Hubertsbourg, entre Marie - Thérèse et Frédéric II ; cette paix mit fin à la guerre de sept ans. La bataille de Torgau détermina cette paix et ses conditions. La victoire étoit aux Autrichiens ; Frédéric faisoit ses dispositions pour la retraite. Le maréchal Daun est blessé à six heures du soir. En quittant le champ de bataille, il laisse le commandement au général O-donell. Le général prussien de Ziethen arrive inopinément par les hauteurs, avec un corps de douze mille hommes de troupes fraîches ; il fond sur les Autrichiens, maîtres du champ de bataille, et leur arrache la victoire. Les Autrichiens, fatigués par leurs succès dans cette journée sanglante, et par cette attaque imprévue, découragés par la blessure et l'absence du

Le château d'Hubertsbourg.

Paix d'Hubertsbourg, après une guerre de sept ans.

Bataille de Torgau.

Le général Ziethen.

maréchal Daun, se retirent en bon ordre. Le roi de Prusse, qui croyoit la bataille perdue, revient seconder Ziethen, et recueillir les palmes que ce général avoit su moissonner. Les suites de cette bataille entrainèrent des négociations, qui furent terminées par la paix d'Hubertsbourg, qui assura à Frédéric la paisible possession de la Silésie et du comté de Glatz.

La ville de Meissen.

En arrivant et en sortant de Meissen, nous fûmes frappés du tableau que présente

Sa situation.

la situation de cette ville. La ville haute où est l'ancien château des souverains, est bâtie sur le sommet et le penchant d'un coteau, au pied duquel est la ville basse, sur la rive gauche de l'Elbe. Le pont qui traverse ce beau fleuve est moitié en pierre et moitié en bois. Au sortir de ce pont, on parcourt, pendant dix minutes, un che-

L'Elbe.

min étroit, resserré entre l'Elbe et des rochers escarpés. A l'issue de ce petit détroit, le bassin de Meissen s'élargit, l'Elbe coule à droite de la chaussée; à gauche se déve-

Coup d'œil de la plaine.

loppe une riche plaine, terminée par une chaîne de coteaux en amphithéâtre. Ces coteaux sont peuplés de vignes en terrasses, entrecoupés par de jolies maisons, à pavillons et à tourelles, et couronnés à la crête par des arbres de haute futaie. Cet ensemble, qu'on ne se lasse point d'admirer, sert pour ainsi dire d'avenue à la ville de Dresde.

Nous entrâmes dans cette capitale de l'électorat de Saxe, le 15 juillet. On nous avoit indiqué l'Ange d'or comme la meilleure auberge; les commis de la barrière nous prévinrent que cet hôtel étoit rempli; ils nous indiquèrent l'hôtel de Bavière, où le bailli de Baden nous attendoit, et avoit fait préparer nos appartemens. L'hôtel de Bavière est près de la cour, dans la plus belle rue de Dresde; on y est bien logé, bien servi, et la table d'hôte y est bonne. L'Ange d'or, l'hôtel de Bavière, le Roi de Pologne, sont les hôtelleries de Dresde les meilleures et les plus fréquentées. Nous avons passé treize jours dans cette résidence; nous y avons prolongé notre séjour pour ne pas traverser l'Allemagne, devenue le théâtre de la guerre. Nous apprîmes que l'armistice avoit été signé le 15. Nous profitâmes de notre séjour, pour connoître ce que cette capitale offre de rare et de curieux, et pour visiter les environs, qui sont admirables.

Arrivée à Dresde.

L'hôtel de Bavière.

Armistice du 15 juillet.

La ville de Dresde est devenue la capitale de l'électorat de Saxe, depuis que le titre d'électeur a été donné à la branche régnante, par l'empereur Charles-Quint, qui avoit fait mettre au ban de l'empire le successeur de l'électeur Jean, protecteur de Luther, et l'avoit ensuite privé de l'électorat.

Les trois villes de Dresde.

Dresde est composée de trois villes, la Neustadt, l'Altstadt et la Frédérichstadt. La Neustadt, ou nouvelle ville, est à la droite de l'Elbe; elle se présente au voyageur qui vient de Meissen, comme un très-beau faubourg : on l'appelle Neustadt, quoique très-ancienne, parce qu'elle a été rebâtie et embellie par le roi Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, dont la statue équestre en bronze orne la place, que termine une promenade bordée de tilleuls, et flanquée de belles maisons. C'est dans la Neustadt qu'est le palais du Japon. Ce palais a l'aspect d'une maison royale. Les électeurs de Saxe y ont rassemblé tout ce qui a été fabriqué de plus riche et de plus curieux dans les manufactures de porcelaine du Japon, de la Chine, de Sèvres, et de plusieurs contrées de l'Europe. L'ensemble de ces raretés mérite le coup d'œil des curieux. On l'appelle aussi magasin verd ou trésor. Les diamans, les pierres précieuses sont distribués par ordre, et graduellement, dans huit chambres, plus riches les unes que les autres.

La Neustadt.

Statue équestre du roi Auguste II.

Le palais du Japon.

La Neustadt, séparée de l'ancien Dresde, ou Altstadt, par l'Elbe, y communique par un des plus beaux ponts de pierre qui soient en Europe; il est formé par seize arches bien larges, bien voûtées, et solidement basées. Sa largeur est telle, qu'outre les

Pont superbe sur l'Elbe.

deux trottoirs pratiqués de droite et de gauche pour les gens de pied, la route du milieu peut admettre trois voitures de front. Les deux trottoirs étant très-fréquentés, il y a aux deux extrémités des sentinelles qui obligent les passans à prendre le trottoir à droite quand on va de l'ancien au nouveau Dresde, et également à droite quand on passe du nouveau à l'ancien : par cette précaution le chemin n'est jamais obstrué.

Altstadt.

Au sortir du pont, pour entrer dans l'ancienne ville, on aperçoit, en face, le palais électoral et la nouvelle et superbe église catholique, et à gauche, le long de l'Elbe, le beau jardin élevé en terrasse, et le magnifique hôtel du comte de Brulh, premier ministre du roi Auguste III. Le palais électoral est bâti à l'antique, avec une architecture gothique ; il est vaste, et n'a rien de remarquable dans son intérieur ; il communique à l'église catholique par une galerie de bois sur laquelle on passe en voiture.

Le palais électoral.

Le jardin de Brulh.

L'église catholique est un des plus beaux temples de l'Allemagne. L'architecte, maître du terrain et du plan, a voulu, pour attirer l'attention, s'écarter des règles et des formes ordinaires qui servent aujourd'hui de modèle. Cette bâtisse étonnante est un carré oblong, avec trois rangs de fenêtres du bas en haut; le toit est plat, couvert de

L'église catholique.

Son architecture exrraordinaire à l'extérieur.

lames de cuivre sur voûte ; le contour est orné d'une double galerie surmontée de cinquante et quelques statues de grandeur naturelle, représentant les Apôtres, les Evangélistes, les Docteurs de l'Église, les Fondateurs d'ordres, etc. On en distingue qui ont un bon style et une belle expression.

La tour, placée comme portail au-dessus de la grande porte d'entrée, est ronde, élancée et construite tout en pierre ; elle a trois étages ; chacun est entouré de colonnes sveltes et élégantes : on monte jusqu'au dernier étage par une rampe de fer, artistement placée entre les colonnes. Cette tour est surmontée d'une flèche dont le sommet est un globe de cuivre doré.

L'intérieur.

En entrant dans l'intérieur par la porte principale, on est ravi du bel ensemble de ce grand édifice : il y a doubles collatéraux voûtés ; au-dessus règnent deux galeries à colonnades, avec une belle balustrade ; les autels, qui sont en grand nombre, sont très-bien décorés. Au-dessus du maître-autel est placé un grand et magnifique tableau représentant l'Ascension de J.-C. C'est le chef-d'œuvre du célèbre Meng, le Raphaël allemand. On y distingue douze personnages agités de mouvemens différens ; attitudes, draperies, cou-

Le magnifique tableau de l'Ascension.

leurs, tout est beau, tout est harmonieux. Auguste II, roi de Pologne, et électeur de Saxe, le plus magnifique prince de son temps, paroît avoir mis sa gloire à décorer ce temple. Le tableau de l'Ascension a coûté 30 mille écus. On admire encore, à un autel collatéral, un tableau d'une expression frappante : c'est le Christ mourant sur la croix. La tête du Christ mourant porte dans l'âme du spectateur une impression de douleur si profonde, qu'en la contemplant, on sent couler ses larmes.

Le Christ mourant.

Pendant les messes et les offices, deux Suisses, à la livrée de l'électeur, circulent dans l'église pour y faire régner le silence et la décence; précaution sage et nécessaire dans une ville toute luthérienne. On n'y permet pas aux hommes de se mêler dans les bancs avec les femmes : les hommes sont sur les bancs de la droite, et les femmes sur ceux de la gauche, en entrant. La sacristie, placée derrière le maître-autel, est grande, spacieuse et bien éclairée : elle est pourvue de riches ornemens, et de tout ce qui peut relever la majesté du culte. Plusieurs sacristains, payés par l'électeur, y sont habituellement le matin avec plusieurs enfans, pour servir les messes. Outre les confesseurs de la cour, qui sont au nombre de huit, il y a huit autres ecclésiastiques

pour le service journalier de l'église. Ces ecclésiastiques, presque tous anciens jésuites, sont logés à l'hôtel de Brulh, acheté par l'électeur; ils ont une table commune. Si le terrain où est bâti l'église n'avoit pas été une dépendance du palais électoral, les électeurs n'auroient probablement pas eu assez d'autorité pour la bâtir et la rendre publique. Le culte catholique n'est que toléré dans l'électorat, et seulement dans les chapelles privées des maisons du souverain.

Les bâtimens du *Zwinger*.

Sur le derrière de l'église catholique, on trouve un assemblage de bâtimens et de pavillons qu'on appelle le *Zwinger;* on y arrive, du côté de l'église catholique, par une cour oblongue, fermée de murs peints, qui sont surmontés de vases, et qui aboutissent de part et d'autre aux bâtimens placés symétriquement en face et sur les côtés. Le *Zwinger* est composé de trois pavillons, dont l'un sert de porte d'entrée; les deux autres sont en regard : on arrive à ces derniers, par des escaliers à double rampe; de grandes galeries, fermées avec de grands vitraux, lient ces trois pavillons. Ces galeries servent à retirer les orangers dans la froide saison; on y a pratiqué des poêles et des tuyaux de chaleur, pour y faire éclore en hiver des fleurs, des arbustes odoriférans et des fruits. C'est

sans doute ce qui a fait donner à ces bâtimens le nom de *Zwinger*, qui veut dire proprement : Enclos où l'on force la nature.

L'ensemble et la liaison de ces bâtimens offrent un aspect assez agréable; mais les ornemens y sont trop multipliés, l'architecture n'est pas de bon goût. Les pavillons servent de cabinets de physique et d'histoire naturelle. Auguste II voulait bâtir à Dresde un magnifique palais qui devoit avoir vue sur l'Elbe et sur le superbe vallon que ce fleuve arrose; il avoit destiné le *Zwinger* à servir de première cour d'entrée. Aujourd'hui, on n'y répare pas les dégradations que le temps y a faites.

Les remparts.

Dresde est environné d'un rempart fort élevé, avec des bastions et des fossés pleins d'eau : ces remparts, dont on néglige l'entretien, sont plantés de grands arbres qui font promenade. Au delà de ce rempart, à la gauche de l'Elbe, est la Frédérichstadt, qu'on peut regarder comme un faubourg : il est bâti régulièrement. Les rues y sont alignées. Le prince Maximilien, frère de l'électeur, y a un palais d'été : quelques seigneurs y ont aussi leurs maisons d'été, avec des jardins élégans. Outre cette troisième ville, ou faubourg, on trouve encore un très-grand faubourg à la porte de Pilnitz : il a l'apparence d'une jolie ville. A

La Frédérichstadt.

Palais du prince Maximilien.

Faubourg de Pilnitz.

l'une de ses extrémités, est placé le palais d'été et les jardins du prince Antoine, frère de l'électeur. Ces jardins ont pour perspective un château électoral, élevé au milieu d'un grand enclos où se trouvent des jardins potagers, des champs, des prairies, des taillis, une faisanderie, une haute futaie, de grandes allées d'ormes antiques d'une hauteur surprenante et d'un diamètre considérable. Le château est une masse carrée; il a de l'apparence à l'extérieur. On y voit, comme à Marly, des petits pavillons au nombre de dix, placés de droite et de gauche, à distances égales, pour loger les seigneurs et les dames de la cour, lorsqu'en été l'électeur habitoit ce château. Il paroît aujourd'hui négligé.

Palais et jardin du prince Antoine.

Château électoral dans les environs.

Rues et maisons.

Les rues de Dresde sont, pour la plupart, grandes, larges et bien percées : les maisons de trois à quatre étages, sont bien bâties. En général, dans le milieu des façades, sont des avances qui forment de petits cabinets dans l'intérieur, et donnent à l'extérieur des fenêtres de côté, pour que l'œil puisse enfiler la rue et découvrir ce qui s'y passe. On rencontre quelques beaux hôtels, trois à quatre places grandes et régulières, deux temples luthériens, dont l'extérieur attire les regards; l'un, d'ancienne construction, est un dôme très-elevé, près de la place d'armes; l'in-

térieur n'a rien de remarquable ; l'autre, est le temple de Sainte-Croix, d'architecture moderne : c'est une masse de pierres quadrangulaire, avec des pilastres et des colonnes trop massives.

L'électeur a une galerie de tableaux originaux, l'une des plus riches et des plus rares collections de l'Europe : ses prédécesseurs n'ont épargné ni soins, ni recherches, ni dépenses, pour en faire un monument digne de la curiosité et de l'admiration des connoisseurs. Ces chefs-d'œuvres, des plus célèbres peintres connus, sont placés dans un bâtiment carré, dont les quatre salles se joignent sans interruption. Ces salles ou galeries, très-élevées, sont du haut en bas garnies de tableaux de toute grandeur. Le directeur de cette galerie, qui vous accompagne, vous fait remarquer en détail les principaux chefs-d'œuvres. On donne un ducat à ce directeur. Il doit, dans une année, amasser beaucoup de ducats ; car le jour où je m'y trouvois, il en reçut plus de trente. On distribue dans cette galerie, des livrets où sont détaillés les tableaux, avec les noms des auteurs. Quand on a été admis et qu'on a donné son ducat, on peut se faire inscrire sur un grand livre à lettres alphabétiques. Avec cette précaution, vous pouvez aller tous les jours visiter les tableaux sans rien donner.

La galerie de tableaux, une des plus belles et des plus riches de l'Europe.

Le directeur.

La *Nuit* du Corrège.

La Nuit du Corrège est l'un des plus admirables tableaux de cette galerie. On y voit aussi les Têtes où le peintre Hambourg a déployé une si étonnante fidélité jusque dans les moindres détails, qu'en les regardant avec la loupe, on croit voir le sang animer la chair et circuler dans les veines.

Les *Têtes* de Hambourg.

Conduite du grand Frédéric à Dresde.

Quand le grand Frédéric s'empara de Dresde, pendant la guerre de sept ans, on crut qu'il alloit user largement du droit de conquête, et s'emparer de l'élite de ces chefs-d'œuvres. Malgré ses principes, il respecta cette rare collection, et se contenta de faire copier les meilleurs tableaux par d'habiles artistes. Il ne montra pas la même modération à l'égard du comte de Brulh ; il l'accusoit d'avoir engagé son maître à servir, avec l'Autriche, contre la Prusse. Pour lui marquer son ressentiment, il fit couper, à hauteur d'appui, les arbres antiques du beau jardin de Brulh, dont le ministre saxon faisoit ses délices. Les admirateurs du grand Frédéric eux-mêmes ont rougi de ce trait de vengeance, indigne d'un prince, qui surtout se piquoit d'être philosophe.

L'électorat de Saxe.

En traversant l'électorat de Saxe, j'ai vu l'aisance dans toutes les maisons et le contentement sur tous les visages ; le sol est fécond ; le bétail, et surtout les chevaux, y sont de la plus belle espèce. On voit, atte-

lés à des charriots de paysans, des chevaux dignes de traîner le carrosse d'un grand seigneur. Le peuple est laborieux ; le bonheur dont il jouit est le résultat de la sage et paternelle administration de l'électeur actuel (1800.) Ce prince, qui, par ses talens, par l'étendue de ses connoissances, par les rares qualités de son esprit et de son caractère, ainsi que par ses revenus et la population de ses états, pouvoit jouer un rôle distingué dans les guerres qui agitent l'Europe depuis dix ans, a préféré une neutralité obscure, jaloux de procurer à son peuple une tranquillité qui le met à l'abri du fléau qui ravage l'Allemagne. Aussi est-il l'objet de la vénération et de l'amour de ses sujets, quoiqu'il soit d'une religion différente : c'est un modèle de vertus et d'édification au milieu de sa capitale et de ses états tous luthériens. Cette différence de culte n'altère en rien son amour pour son peuple : il est religieux observateur des conditions que les états ont exigées des électeurs lorsqu'ils ont abjuré le luthérianisme pour retourner à la communion romaine. Il n'est pas un Saxon qui n'adresse chaque jour des vœux au ciel pour la conservation des jours de ce prince adoré.

Vertus et qualités de l'électeur actuel.

L'électrice vit dans la plus intime union avec son époux ; ils se rendent mutuelle-

L'électrice.

ment heureux ; ils n'ont, pour fruit de leur mariage, qu'une fille unique, nommée la princesse Auguste ; sa physionomie annonce les vertus de son âme : heureux l'époux qui l'aura pour compagne! Quoique, par les lois, elle ne puisse succéder à la souveraineté réservée aux enfans mâles, on la regarde, à juste titre, comme l'un des plus riches partis de l'Europe : on assure qu'elle apportera à son époux une dot de 9 à 10 millions de florins, tant par des allodiaux que par la succession mobilière.

La princesse Auguste.

Les frères de l'électeur.

L'électeur a deux frères mariés, le prince Antoine et le prince Maximilien : le premier n'a point d'enfans ; le second a deux garçons et une fille ; il est probable que l'électorat appartiendra à cette branche.

Ses oncles.

Les oncles de l'électeur sont : 1° le prince Xavier ou comte de Lusace, marié du côté gauche (comme on le dit en Allemagne) ; ses enfans, quoique légitimés, ne peuvent hériter des fiefs ; 2° le duc de Saxe-Teschen, veuf de l'archiduchesse Christine ; 3° l'électeur de Trèves, et deux tantes, la princesse Cunégonde et la princesse Marie-Anne.

Population de l'électorat.

Je ne sais au juste à combien peut monter la population de l'électorat. On m'a dit qu'elle est de deux millions ; la multitude des villes et villages de la Misnie et de la Lusace, et la richesses de ces heureuses

contrées, me portent à le croire; la population de Dresde est de soixante mille âmes sans la garnison : on y compte cinq mille catholiques et un millier de juifs. De la ville de Dresde.

Le militaire saxon porte, comme autrefois les Français, la cocarde blanche : ceux que j'ai vus à Wittemberg, à Meissen et à Dresde[1], étoient de beaux hommes, d'une excellente tenue et d'une discipline parfaite. On ne reçoit dans l'armée saxone aucun étranger; c'est une armée toute nationale. Elle est de trente mille hommes en temps de paix; elle se compose de dix-huit régimens d'infanterie, huit de cavalerie et un de hussards. Les grenadiers du régiment des gardes forment une troupe d'élite qui peut marcher de pair avec celles de l'Autriche et de la Prusse. Sans augmenter le nombre des régimens, l'armée saxone peut être portée, en très-peu de temps, à soixante mille hommes : les soldats, qui doivent la compléter, sont désignés et enrôlés pour marcher au premier ordre et se rendre à leurs corps respectifs, où ils trouvent l'uniforme et l'équipement. Ces supplémentaires se rassemblent, à certains temps de l'année, pour apprendre les évolutions militaires; ils retournent ensuite dans leurs foyers. Le militaire saxon.

Le soldat saxon est courageux : il en a donné des preuves mémorables dans la

guerre de sept ans; les Prussiens, même lorsqu'ils étoient victorieux, étoient forcés de rendre hommage à leur valeur, à leur fidélité et à leur constance : de quinze bataillons faits prisonniers au camp de Pirna et incorporés dans son armée, le roi de Prusse, Frédéric II, n'en conserva pas deux; tous les autres désertèrent, et furent se former de nouveau, en Westphalie, à l'armée française sous le commandement du prince Xavier de Saxe, appelé le comte de Lusace. Ce corps saxon se distingua dans toutes les actions où il donna.

L'électeur a, pour la garde de l'intérieur de son palais, un corps de cent Suisses commandé par un général suisse : c'étoit le général comte de Forel, catholique, qui en étoit le commandant lors de notre passage. Le commandement de l'armée, et les places militaires, peuvent être donnés indifféremment, au choix de l'électeur, à des sujets catholiques ou protestans; mais le souverain ne peut prendre pour ministre et pour l'administration civile que des sujets de la religion luthérienne : il a également le droit de ne composer sa cour, et celle des princes et princesses de son sang, que de sujets ou étrangers catholiques; mais pour faire voir à ses sujets luthériens qu'il ne manque pas de confiance en eux, il les admet parmi les chambellans

et les premiers officiers de sa cour. Cette sage tolérance entretient autour de lui et dans ses états, cette union et cette harmonie qui en font la sûreté et la force.

Quand l'électeur est à Dresde, il admet à sa table, tous les quinze jours, les ministres étrangers et les personnes étrangères qui lui ont été présentés. Ses ministres et les chefs de l'administration civile y sont aussi invités tous les quinze jours : ces deux dîners se donnent alternativement. MM. les baillis de Pfürdt et de Baden dînèrent chez l'électeur le jour destiné aux ministres étrangers.

Environs de Dresde.

La ville de Dresde est entourée de belles promenades ; le peuple s'y porte en foule les jours de fêtes, ainsi qu'aux guinguettes des faubourgs. La gaieté y règne sans tumulte et sans désordre ; l'œil vigilant et les sages précautions de la police obvient aux excès de l'intempérance, suite trop ordinaire de ces rendez-vous populaires.

Les grands, à Dresde, n'étalent ni luxe ni magnificence, soit dans leurs équipages, soit dans leurs sociétés intérieures; ils imitent la cour qui, dans sa représentation extérieure, montre de la dignité sans faste : on y étale cependant de la magnificence quand l'occasion le demande. Tout ce qui est au service du souverain et des princes de sa maison est beaucoup et

très-exactement payé. L'électeur actuel s'est fait un devoir sacré de payer les dettes de ses prédécesseurs ; une économie bien entendue fait face à toutes les dépenses.

On ne peut avoir séjourné à Dresde sans avoir la curiosité de visiter le château électoral de Pilnitz et la vallée de Tharandt.

Le château électoral de Pilnitz.

Le château de Pilnitz, à deux lieues de Dresde, est le séjour de la cour électorale pendant l'été ; il est situé dans la riche et superbe vallée de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe ; on y aborde en passant ce fleuve sur un bateau décoré des armes de l'électeur. Une longue et belle promenade de tilleuls, qui sert au jeu du mail, en est l'avenue.

L'ancien château est destiné à loger les chambellans et les officiers de l'électeur. C'est là que sont les cuisines, l'office et le commun. La nouvelle habitation électorale consiste en deux pavillons chinois un peu oblongs, placés vis-à-vis l'un de l'autre et séparés par une cour immence, en carré long, qui est gazonnée : dans l'un de ces pavillons logent l'électeur, l'électrice et la princesse électorale ; celui qui est vis-à-vis est destiné aux princes et princesses du sang. L'électeur actuel a augmenté et embelli cette résidence champêtre. Sur l'alignement des deux pavillons chinois, il a fait élever, aux quatre extrémités, quatre

bâtimens, tous uniformes et symétriquement placés; les pavillons chinois se trouvent au milieu : ces quatre nouveaux corps de logis sont bâtis à la moderne; l'un se nomme le Pavillon impérial; le second, sur la même ligne, le Pavillon prussien; le troisième, de l'autre côté, s'appelle le Pavillon français; le quatrième n'a pas de nom, parce qu'à l'époque où les trois autres ont été dénommés, il n'étoit pas encore achevé ni habitable. Ces dénominations rappellent la convention de Pilnitz, où se trouvèrent, en personne, l'empereur Léopold II, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, et le comte d'Artois, frère de l'infortuné Louis XVI. La réputation de probité et de sagesse de l'électeur actuel avoit engagé les souverains à choisir cette résidence électorale, pour concerter les moyens de rendre à Louis XVI son autorité méconnue et envahie par l'assemblée nationale. Ce plan, dressé par le comte d'Artois, qui avoit persuadé Léopold et Frédéric-Guillaume, étoit digne de ces deux souverains, et il les auroit couverts de gloire, si l'exécution avoit été franche et loyale. L'empereur et le roi de Prusse étoient, à ce qu'on assure, de bonne foi, et ils vouloient sincèrement concourir au rétablissement de l'autorité royale en France; mais il est certain que dès lors

La convention de Pilnitz.

les ministres de l'un et de l'autre avoient des vues différentes. Cette union de deux puissances rivales parut à de bons observateurs, une coalition incohérente que des raisons politiques rendroient inefficace. L'événement n'a malheureusement que trop confirmé ces pressentimens. Les Français royalistes n'oublieront jamais la honteuse retraite de Champagne, au mois de septembre 1792, au moment où tout annonçoit une victoire complète sur l'armée conventionnelle de Dumourier. Comment pourroit-on, quand on a le cœur français, ne pas se rappeler avec douleur et indignation l'époque de la dislocation de la brillante armée des princes, alors que l'élite de la noblesse française fut abandonnée par les coalisés! L'histoire apprendra un jour à la postérité les causes des maux affreux qui en ont été la suite. Les secousses de cette funeste révolution ont ébranlé l'Europe et propagé partout ses principes destructeurs. Et aujourd'hui encore, après onze ans d'une guerre à toute outrance, elle continue à désorganiser la Hollande, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Une exécution franche de la convention de Pilnitz eût épargné les désastres qui ont bouleversé l'Europe et qui l'ont inondée de sang.

Retraite désastreuse des coalisés en Champagne, septembre 1792.

Détails sur Pilnitz.

La grande cour gazonnée de Pilnitz.

bordée par les bâtimens électoraux, est terminée, du côté du vieux château, par un corps de logis qui le masque. Ce bâtiment, élevé par le roi Auguste II, servoit de demeure à la belle comtesse de Kœnigsmark, maîtresse de ce monarque; il sert aujourd'hui de salle à manger, et, à côté, on a bâti une chapelle : c'est celle de la famille électorale. Le matin, on y célèbre la messe; l'après-dîner, l'électeur et sa maison s'y rendent pour réciter le chapelet en commun. Cette chapelle n'est que tolérée; le service catholique est censé s'y faire à huis clos; le son des cloches n'y est pas permis : telles sont les entraves posées impérieusement par les États, lorsque les électeurs eurent embrassé la communion romaine. Dans le vestibule qui précède cette chapelle, et dans la salle à manger, on voit encore les portraits de la comtesse de Kœnigsmark. Ces portraits honorent le pinceau du peintre; ils sont très-beaux; leur vue, qui rappelle des souvenirs peu édifians, fait contraste avec la piété connue de l'électeur régnant. Il semble, qu'en les conservant comme chefs-d'œuvre de l'art, on auroit pu les exposer ailleurs que dans le vestibule d'une chapelle.

L'électeur actuel est certainement le prince le plus instruit de son temps. Pour se livrer en liberté à ses récréations soli-

taires, il a fait construire, à Pilnitz, près du pavillon qu'il habite, un charmant jardin anglais, où l'on trouve, sans confusion, tout ce qui peut plaire dans ces sortes de jardins, pavillon à salle bien décorée, pièces d'eau, allées et sentiers tournoyans, repos agréables, points de vue pittoresques, massifs de toutes sortes de bois et d'arbustes étrangers et odoriférans, ruisseau serpentant, cascades, rocailles, faux-fuyans, parterre où l'on voit éclore, à chaque saison, les fleurs les plus rares et les plus variées.

Charmant jardin anglais.

Au milieu d'une pièce de gazon, entourée d'arbres superbes, est placée la statue de l'Amitié avec ses attributs. Ce chef-d'œuvre, tout en marbre blanc, a été fait, à Rome, par un célèbre sculpteur. L'œil se repose avec délices sur ce marbre qui paroît animé; et l'on sent passer dans son âme les douces sensations de ce sentiment céleste, le plus doux charme de la vie.

Statue de l'Amitié.

L'électeur et l'électrice seuls ont la clef de cet agréable jardin; ni les personnes de la cour, ni les étrangers ne peuvent en admirer la délicieuse ordonnance, que les jours et aux heures où ce prince travaille avec ses ministres. C'est une faveur qu'on n'ose se permettre de demander, et qui s'accorde rarement. Nous avons eu cet avantage : la baronne de Weissemberg, née baronne de Schomberg, grande-maîtresse,

La baronne douairière de Weissemberg, grande-maîtresse.

femme qui, aux qualités qui rendent la vertu aimable, réunit les charmes d'un esprit cultivé, nous en procura l'entrée ; nous avions l'honneur d'être connus d'elle; elle nous invita à dîner, à Pilnitz, un vendredi, jour de travail de l'électeur avec ses ministres. Dès que ce prince sut que MM. les baillis de Pfürdt et de Baden étoient parens de la grande-maîtresse, il lui remit gracieusement la clef du jardin. Ce jardin est véritablement un délicieux bijou. Comme l'électeur aime la botanique, et qu'il en a fait une étude particulière, nous visitâmes, au sortir du jardin anglais, les Hollandaises, où on a rassemblé une très-grande quantité de plantes d'Amérique, de la Chine, des Indes, du Japon, des îles Moluques et de l'Egypte ; toutes ont leur étiquette, et il n'en est aucune dont l'électeur ne sache le nom et les propriétés.

Jardin botanique, les Hollandaises.

La grande-maîtresse ne pouvant, par sa place, s'absenter de la table de l'électeur, nous avoit fait préparer un excellent dîner dans son appartement; sa belle-fille, la baronne de Weissemberg, fille de la première femme de son mari, nous en fit les honneurs. Après le dîner, la grande-maîtresse, réunie à nous, nous proposa, pour but de promenade, d'aller voir une ruine qu'on aperçoit sur le sommet d'une montagne, au pied de laquelle se trouve le château de

Promenade *à la ruine.*

Pilnitz : mesdames les baronnes de Weissemberg nous accompagnèrent; le baron de Sinzendorff, chambellan, homme aimable et très-instruit, voulut bien être notre guide et notre *cicérone*.

Baron de Sinzendorff.

Pour arriver à cette prétendue ruine, qui n'étoit pas à un quart d'heure de distance, le baron nous conduisit, par un vallon sauvage et très-étroit, entre deux montagnes couvertes de bois de haute futaie. En entrant dans cette forêt ténébreuse, on se croit transporté dans une contrée sauvage ; le silence qui y règne, et que trouble seul un ruisseau qui s'échappe à travers les morceaux de rochers dont son lit est rempli, porte à la revêrie et à la méditation ; le chemin monte insensiblement en suivant les sinuosités du vallon : on y rencontre des repos près de chênes antiques, des bancs champêtres, de petits ponts pour traverser plusieurs fois le ruisseau. Vers le milieu de la pente de la montagne, à droite, on a creusé plusieurs grands réservoirs revêtus de terre glaise et de pierres bien mastiquées, pour y recevoir l'eau de pluie qui tombe en cascade, et court alimenter le ruisseau du vallon. Après avoir monté et tournoyé dans ce bois antique, on arrive, sans s'en douter, à la ruine qui fait le point de vue du château de Pilnitz. Cette ruine, artistement imi-

Chemin pittoresque pour aller à la ruine.

Réservoirs.

La ruine.

tée, renferme un grand et beau salon, meublé avec goût et élégance; de ce salon, et du plateau où il est bâti, on découvre une des plus riches et des plus pittoresques contrées que l'œil ravi puisse contempler. A droite, s'étend le magnifique vallon de Dresde jusqu'à Meissen; en face, un pays peuplé de bourgs et de villages; à gauche, on découvre le fameux camp de Pirna; et au delà, de noirâtres montagnes, où l'on découvre l'importante et renommée forteresse de Kœnigstein, ainsi que la barrière montueuse qui sépare la Saxe de la Bohème. L'Elbe promène lentement ses eaux dans la plaine, baigne les rives où est placé le château de Pilnitz, et présente l'aspect d'un beau canal chargé de barques et de bateaux à voile. La contemplation de ce magnifique ensemble, l'intérêt qu'inspirent les détails historiques de ce local, nous arrêtèrent plus d'une heure. Nous comprîmes comment le fameux camp de Pirna, bordé par l'Elbe, et s'élevant insensiblement jusqu'à la forteresse de Kœnigstein, perché sur un rocher, a pu arrêter si long-temps l'armée victorieuse du grand Frédéric, pendant la guerre de sept ans. Le roi Auguste III, forcé d'abandonner Dresde et de replier son armée, forte de dix-huit à vingt mille hommes, se renferma dans la forteresse de Kœnigstein, et plaça ses Saxons en avant

Le salon.

La vue.

Le camp de Pirna.

La forteresse de Kœnigstein.

L'Elbe.

Anecdote militaire sur le camp de Pirna.

dans le camp de Pirna. Le roi de Prusse, après en avoir bien examiné l'assiette, comprit qu'attaquer de front et de vive force, étoit s'exposer inutilement; que ce camp ayant derrière soi la forteresse de Kœnigstein pour le secourir, et une issue en Bohème par les montagnes pour se procurer des vivres et des munitions, il étoit impossible de l'affamer : il comprit en même temps, que s'il passoit en Bohème, il devoit redouter de fâcheux revers en laissant, sur ses derrières, une telle armée. Ces considérations le déterminèrent à tout tenter pour renverser cet obstacle qui paroissoit insurmontable; il étendit ses troupes le long de lE'lbe, en face du camp : il parut faire toutes les dispositions nécessaires pour passer ce fleuve et attaquer ce corps. Son intention étoit d'attirer sur ce point l'attention de l'armée Saxone. Pendant ce temps, il faisoit filer, sans qu'on pût s'en apercevoir, par sa droite et par sa gauche, de fortes divisions d'infanterie avec de l'artillerie et quelques corps de cavalerie légère pour tourner ce camp, s'emparer des issues par où il pourroit arriver des vivres, et forcer cette armée à capituler. Cette manœuvre réussit. Si les Autrichiens s'étoient portés en avant pour occuper les défilés et former une chaîne avec Kœnigstein et le camp de Pirna, Frédéric

Manœuvres militaires du grand Frédéric pour s'en emparer.

Capitulation des Saxons.

étoit arrêté dans sa course, il n'auroit pas pénétré en avant, livré la bataille de Lowositz qui, sans être décisive, obligea le maréchal de Broun à se retirer sous Prague et faciliter les grands succès de la campagne suivante. Le camp de Pirna fut forcé de mettre bas les armes; Frédéric incorpora cette armée dans la sienne, et, pour ne pas être obligé d'assiéger Kœnigstein, forteresse presque imprenable, il offrit à Auguste III une capitulation avantageuse et toutes les facilités pour se rendre à Varsovie avec sa cour. Cette capitulation fut acceptée.

Bataille de Lowositz.

Nous quittâmes à regret le plateau de la *Ruine*. En un quart d'heure nous descendîmes la montagne par un sentier assez rapide, et nous retournâmes à Dresde, enchantés de la réception de la grande-maîtresse, et de tous les agrémens qu'elle nous avoit procurés.

La vallée de Tharandt, à deux lieues de Dresde, est digne de la curiosité des voyageurs : au sortir de la Frédérichstadt, après avoir passé à sec ou sur un pont le Versents, ruisseau ou torrent qui vient se jeter dans l'Elbe à Dresde, on quitte la plaine pour entrer dans un défilé assez resserré entre des broussailles et des rochers; ce défilé s'évase ensuite de droite et de gauche, et l'on découvre alors des prés

La vallée de Tharandt.

Le défilé.

et des champs, des vignes bordées par des coteaux couverts de bois, et plusieurs gros villages. De là, on passe dans un vallon resserré entre de hautes montagnes escarpées, où d'énormes rochers à pic bordent le chemin à droite ; à gauche, coule un ruisseau dans une prairie étroite entourée de montagnes et de forêts. Le village de Tharandt est au fond de ce défilé : les hautes montagnes et les rocs sourcilleux qui l'environnent le font apercevoir comme placé dans un entonnoir ; cependant deux petits défilés, l'un à droite, l'autre à gauche, offrent deux étroites issues pour pénétrer plus avant. Tharandt est très-fréquenté dans la belle saison, comme but de promenade, et à cause de ses bains ; ce sont plutôt des bains de propreté, que des bains de santé : des eaux qui aboutissent dans cet entonnoir, on forme des fontaines dont on fait chauffer l'eau : on trouve dans trois ou quatre maisons de petites chambres de bains, où l'on peut se procurer à volonté l'eau froide et l'eau chaude. On fait bonne chère dans les hôtelleries de ce village, qui est considérable et assez bien bâti : de riches particuliers y ont des maisons de plaisance.

Tableau du local.

Tharandt a son église ou son temple placé sur le penchant d'une des montagnes qui l'entourent. A côté, sur le sommet du

coteau, est un vieux château en ruine; un petit plateau, pratiqué entre les ruines, offre des bancs pour se reposer; de là, on domine toute la vallée : on y a placé un tronc, au-dessus duquel est gravé, en grands caractères, une invitation de contribuer à l'entretien des promenades. Ces promenades, véritablement singulières et pittoresques, ont été imaginées par un conseiller de l'électeur, nommé *Lindemann*, et construites d'après le tracé qu'il en a fait. Cette entreprise annonce dans son auteur de la hardiesse et de la patience.

Promenades remarquables.

Quand on est au fond du vallon, près de l'auberge, ou principale maison des bains, au pied du château ruiné, on voit s'élever à droite et à gauche, à une hauteur imposante, deux chaînes de montagnes escarpées, peuplées de bois de haute futaie et d'énormes rochers à pic. Cette double chaîne est séparée par un ruisseau et une prairie peu large. C'est en partant de cette auberge qu'on trouve, soit à droite, soit à gauche, un sentier large de trois à quatre pieds, qui va du pied des montagnes jusqu'au sommet par une pente en zig-zag, à travers les rochers qu'on a taillés, et où l'on a pratiqué des escaliers bordés de rampes et de barrières. Sur le bord de ces précipices on rencontre d'agréables repos et des bancs, et, au sommet,

quelques pavillons champêtres, où l'on est à l'abri de la chaleur, et où l'on peut jouir d'une vue magnifique.

Buste de Gessner.

Dans la promenade à droite, on a placé le buste de Gessner au fond d'une rotonde champêtre, ombragée par de superbes hêtres qui forment une voûte hospitalière.

Inscription sur marbre blanc.

Dans la promenade à gauche, on trouve un marbre blanc sur lequel une inscription allemande annonce que, par les soins et le zèle de M. le conseiller *Lindemann*, les promenades ont été construites aux frais des baigneurs, dont les libéralités annuelles ont suffi pour la construction, et suffisent pour l'entretien. Nous employâmes deux heures le matin pour monter et descendre la promenade à droite, et autant l'après-dîner pour la promenade à gauche, sans revenir sur nos pas. Nous eûmes à l'auberge des bains un excellent dîner, dans un salon au fond d'un riant jardin. On paie fort cher, mais on est bien servi.

Nous prolongeâmes avec plaisir notre séjour jusqu'au soir. C'étoit dans les beaux jours de la canicule. Nous y étions arrivés à huit heures du matin; nous n'en repartîmes, pour revenir à Dresde, qu'à sept heures du soir, et nous quittâmes à regret les fraîches ombres de ce charmant vallon.

La jeune baronne de Weissemberg, belle-

fille de la grande-maîtresse, étoit de cette partie champêtre; elle en charma les instans par son amabilité et les grâces de son esprit. Je me rappelle encore avec une vive émotion de plaisir le souvenir de cette délicieuse journée.

Départ de Dresde.

Rien ne nous arrêtant plus à Dresde, nous partîmes le lundi matin 28 juillet : nous prîmes la route de Hoff et de Bareuth. Cette route, sur les terres de l'électorat, étoit bien entretenue : nous nous arrêtâmes quelques instans à Kesselsdorff, gros village sur une hauteur à une lieue de Dresde, pour y examiner le champ de bataille où le grand Frédéric battit l'armée saxone, en 1745, après un combat sanglant et opiniâtre. La bravoure saxone l'auroit emporté sur la discipline prussienne et les savantes dispositions de Frédéric, qui commençoit même à désespérer du succès, lorsque le général saxon, pour seconder l'ardeur de ses soldats brûlans du désir d'en venir à l'arme blanche, s'élança au delà du ravin, jonché de Prussiens, et perdit, par cette manœuvre imprudente, les avantages de sa position. Le roi de Prusse profita sur le champ de cette faute; sa cavalerie, jusqu'alors inactive, tomba sur les flancs de l'armée saxone, qui vendit chèrement sa défaite, et qui fit sa retraite en se battant en bon ordre : cette victoire

Village de Kesselsdorff.

Champ de bataille en 1745.

Bravoure des Saxons.

coûta cher aux Prussiens; les Saxons y signalèrent leur courage et leur attachement pour leur souverain. Dresde fut forcé d'ouvrir ses portes au vainqueur, et c'est alors que le grand Frédéric se montra d'une manière peu digne de sa réputation, en manquant d'égards pour la reine de Pologne, restée à Dresde : cette princesse courageuse fit, pour ainsi dire, une barrière de son corps contre les attentats de Frédéric, déterminé à violer le dépôt des papiers secrets du roi-électeur : il y parvint en usant de violence, et en bravant les lois sacrées de l'honneur. Pour justifier cette conduite, il fit publier qu'il avoit découvert dans les papiers de l'électeur un traité d'alliance avec l'Autriche pour attaquer la Prusse; que c'étoit pour se mettre à l'abri d'une pareille invasion qu'il avoit prévenu ses ennemis cachés, et qu'il étoit entré en Saxe. Cette allégation n'a jamais été prouvée : Auguste III, en quittant sa capitale, n'auroit pas été assez mal-avisé pour y laissser des preuves de son traité secret avec la cour de Vienne; mais on sait que le grand Frédéric trouvoit tous les moyens légitimes pour arriver à son but.

Conduite du grand Frédéric envers la reine de Pologne, électrice de Saxe, en 1745.

Nous poursuivîmes notre route par la petite ville de Freyberg, où nous soupâmes au grand Cerf, près de la poste aux chevaux : nous repartîmes après souper; nous

Traversée de Dresde à Bareuth.

traversâmes le lendemain matin la jolie ville de Kemnitz et l'intéressante vallée qui porte son nom ; cette vallée, qui a deux lieues de long, ressemble à un grand village très-peuplé, où l'on voit régner l'aisance ; presque tous les habitans sont fabricans de bas et de bonnets de laine et de coton : le prince de Schunpbourg, dont le château domine la petite ville de Lichtenstein, située à l'extrémité de la vallée de Kemnitz, est le seigneur de cette riche et laborieuse contrée. Nous passâmes ensuite par la ville de Zwikau ; de là à Reichenbach. Si nous avions connu l'infernale route de six lieues, de cette dernière ville à Plauen, nous ne nous y serions pas engagés pendant la nuit; mais il faisoit clair de lune ; c'étoit dans les plus beaux jours de l'été; nous partîmes de Reichenbach à huit heures du soir. Des bois, dont la clarté de la lune ne pouvoit percer l'obscurité, des chemins creux et pleins de cavités dangereuses, des rochers, des précipices, dont nous aperçûmes le danger à la foible lueur de la lune, nous firent frissonner d'horreur; nous crûmes devoir, par prudence, mettre pied à terre ; les chevaux ne pouvoient aller que très-lentement; nous marchâmes pendant long-temps à travers des chemins brisés. Nous mîmes huit heures pour faire cinq lieues; et, pour compléter

Vallée de Kemnitz.

Zwikau. Reichenbach.

Chemins dangereux.

les désagrémens de cette route, arrivés à
Plauen. la petite ville de Plauen, station de poste, à quatre heures du matin, nous ne pûmes avoir des chevaux qu'à six heures. La distance de Plauen à Hoff, première ville du margraviat de Bareuth, est de trois meilen (six lieues.) C'est entre ces deux villes, sur la hauteur, qu'on trouve les poteaux
Démarcation du territoire saxon. qui désignent la démarcation du territoire Saxon et de celui du margrave. Nous
Hoff. arrivâmes à Hoff entre onze heures et midi; c'étoit un jour de foire : la ville nous parut assez bien bâtie ; le concours des marchands et des acheteurs étoit considérable : l'auberge où nous descendîmes sur la grande route où étoit la foule, avoit une belle apparence; nous y eûmes un bon dîner, à une table d'hôte de quarante couverts. A trois heures nous étions en voiture; il nous restoit trois postes, ou douze lieues,
Berneck. jusqu'à Bareuth. Berneck, station qui précède cette capitale du margraviat, est à l'issue d'un défilé, au pied de montagnes escarpées; ce contraste plait à l'œil. Au sortir de Berneck, on entre dans la belle
Bareuth. contrée où est située Bareuth; nous y arrivâmes, de bonne heure, le lendemain de
L'auberge du Soleil. notre départ de Hoff. L'auberge du Soleil, qu'on nous avoit indiquée, est belle et bien meublée; on y trouve des chambres propres, de bons lits, une table bien servie

à bon compte ; les vivres n'y sont pas chers : des affaires et des connoissances nous décidèrent à y passer la journée.

L'entrée de Bareuth.

Le château de Brandebourg.

L'avenue de cette ville est un faubourg bien bâti ; à l'entrée on voit le château de Brandebourg avec ses cours et ses jardins ; c'étoit la maison de campagne des margraves. Leur palais est au milieu de la ville ; sans être magnifique, il annonce néanmoins l'habitation d'un souverain : on l'a métamorphosé en caserne, depuis que les margraviats d'Anspach et de Bareuth sont réunis à la Prusse. Nous avons dit ailleurs comment cette réunion s'étoit effectuée lors de la paix de Teschen. Le margrave actuel n'ayant pas d'enfans, cette riche succession appartenoit de droit à la maison de Brandebourg ; mais, en appartenant à cette maison, elle devoit avoir un de ses princes pour souverain indépendant, sans pouvoir être incorporé à la domination prussienne ; Frédéric II, qui désiroit vivement cette incorporation, trouva le moyen de vaincre la résistance de la maison d'Autriche aux conférences de Teschen, en ne s'opposant pas à la réunion d'une partie de la Bavière à l'Autriche. Le margrave d'Anspach et de Bareuth vivoit encore ; mais, las de régner, et préférant sa liberté et ses plaisirs à la souveraineté, il a fait cession de ses deux margraviats à Frédéric II et à ses

Le palais de Bareuth.

Réunion de Bareuth et d'Anspach à la monarchie prussienne.

Le dernier margrave.

successeurs, moyennant une pension annuelle de 1200 mille livres. La célèbre actrice, mademoiselle Clairon, étoit alors sa maîtresse; ce fut elle qui le décida à se débarrasser des entraves de la souveraineté pour vivre avec elle sans gêne et sans soucis : cette molle philosophie entraîna la volonté d'un prince plus amoureux de la volupté que de la gloire. On assuroit dans le temps que l'actrice avoit été gagnée par le roi de Prusse pour déterminer le margrave.

Mademoiselle Clairon.

La ville de Bareuth a de belles rues et des maisons bien bâties ; la bourgeoisie y paroît dans l'aisance ; les peuples des deux margraviats auroient préféré le gouvernement de leurs anciens souverains à cette incorporation.

Traversée de Bareuth à Amberg.

De Bareuth, nous dirigeâmes notre route sur Amberg, capitale du haut Palatinat de Bavière ; sur la hauteur, près de Creussen, nous trouvâmes, au milieu d'une forêt où l'on a bâti la maison du péage, la limite qui sépare le territoire de Bareuth de celui du haut Palatinat : de là, jusqu'à Amberg, on parcourt, pendant trois quarts de lieue, une langue de terre, et on traverse deux villages qui dépendent de l'évêché de Bamberg ; on s'en aperçoit, parce que la route, bien tracée, bien entretenue sur le territoire bavarois, n'est plus

Territoire de Bamberg.

qu'un mauvais chemin de traverse sur celui de Bamberg.

Arrivée à Amberg, séjour de l'électeur de Bavière.

Nous eûmes peine, en arrivant à Amberg, de trouver à nous y loger ; l'électeur de Bavière y étoit avec sa cour et les ministres des cours étrangères : l'électeur avoit été obligé de se réfugier à Amberg depuis que l'armée française, sous les ordres de Moreau, chassant devant elle les Autrichiens et les Bavarois, commandés par le général Kray, s'étoit emparé de la Souabe et de la Bavière, et que le quartier-général de Moreau étoit à Munich.

Succès de l'armée française du général Moreau.

Campagne malheureuse du général en chef Kray.

Cette malheureuse campagne est encore une énigme pour les observateurs impartiaux et désintéressés. Le général Kray, en Italie, s'étoit couvert de gloire et avoit mérité de commander en chef; l'archiduc Charles, victime d'une intrigue de cour, pour le malheur de la monarchie autrichienne, n'ayant plus le commandement de l'armée d'Allemagne, on avoit jugé Kray digne de lui succéder; cependant nous n'avons vu, de sa part, dans cette campagne, aucune disposition, aucune manœuvre qui décèlent le talent et l'expérience d'un général habile : Moreau tente le passage du Rhin en présence de l'armée autrichienne; il réussit, et chasse les Autrichiens depuis Fribourg et Manheim jusqu'aux frontières de la Suisse et de la

Souabe; ce premier succès a été attribué à la négligence du général autrichien qui commandoit sur les frontières de la Suisse et du Brisgau. Kray ordonne la retraite ; on croit que c'est pour arrêter les Français aux défilés des montagnes, et défendre la Souabe; les Français franchissent sans obstacle ces passages, où dix mille hommes peuvent en arrêter quatre-vingt mille : ils arrivent en Souabe; la bataille de Mœskirch oblige le général Kray de se replier sur Ulm; Moreau fait faire des excursions jusqu'à Augsbourg, et coupe les communications du corps autrichien sous les ordres du prince de Reuss ; Kray paroît vouloir empêcher le passage du Danube ; malgré ses précautions, ce passage s'effectue près de Dillingen. Kray recule , Moreau avance ; il se rend maître d'Augsbourg, et, bientôt après, de Munich et d'une partie de la Bavière, et passe le Leck et l'Iser sans trouver de résistance. Il se disposoit à pousser les Autrichiens au delà de l'Inn , à passer cette rivière et à menacer Vienne; il auroit effectué ce projet, si l'armistice du 15 juillet n'avoit pas eu lieu. Le général Kray a flétri, pendant cette campagne, les lauriers qu'il avoit cueillis en Italie ; on prétend qu'il a été trahi par les officiers-généraux qui commandoient sous lui. En Allemagne, on a nommé tout haut le géné-

Bataille de Mœskirch.

Passage du Danube.

Progrès de Moreau.

ral Staney qui a laissé passer le Danube, pouvant aisément l'empêcher. Pourquoi le cabinet de Vienne, en privant le prince Charles du commandement, a-t-il, à l'armée d'Allemagne, placé sous les ordres de Kray un général plus ancien que lui? On diroit qu'on a voulu favoriser les opérations des Français, et que le jacobinisme avoit de l'influence dans les déterminations du ministère autrichien : le général Staney s'est sans doute cru humilié de se trouver sous les ordres de son cadet; le mécontentement et la jalousie lui auront fait oublier son devoir, et, sans être coupable de trahison, comme toute la Souabe l'en a accusé hautement, il aura cherché à faire échouer les opérations du général en chef. Je ne m'établis pas juge; je dirai seulement que Kray a obtenu sa retraite, que Staney n'a pas été disgracié; mais la campagne a été honteuse pour l'armée autrichienne. On seroit tenté de croire que le ministre Thugut, maître de la volonté de François II, avoit laissé pénétrer dans son cabinet, les principes de la propagande révolutionnaire : ce qui est hors de doute, c'est que son ministère a vu naître toutes les humiliations qui ont terni la gloire des armées autrichiennes : qu'espérer d'un premier ministre qui avoit pour secrétaire

Le général Staney.

Le baron de Thugut.

de confiance le secrétaire du fameux Mirabeau ?

Le bailli de Pfürdt avoit été jadis camarade et ami du prince Maximilien dans le régiment d'Alsace, où ce prince avoit été lieutenant avant d'être le colonel : dès que son altesse électorale sut l'arrivée de M. de Ferrette, nom français de M. de Pfürdt, il lui envoya son valet de chambre pour l'inviter à dîner ; il lui prodigua, pendant les deux jours de séjour à Amberg, les marques d'une amicale bienveillance.

Réception du baron de Pfürdt par l'électeur.

La cour bavaroise, reléguée à Amberg, y étoit mal logée dans le vieux château qui avoit été donné au grand - forestier du haut palatinat pour son habitation. Les seigneurs bavarois et les ministres étrangers logeoient en ville, ainsi que les troupes, ce qui rendoit les logemens si rares ; le duc de Bavière, ci-devant duc de Birkenfeld, y avoit son quartier-général ; il commandoit en chef les troupes bavaroises destinées à être corps de réserve ; ce corps étoit le supplément de celui qui étoit à la solde anglaise, et qui se trouvoit à l'armée autrichienne.

Château d'Amberg.

La ville d'Amberg n'est pas considérable ; elle m'a paru bien bâtie, bien peuplée et dans l'aisance : l'église paroissiale a l'apparence d'une cathédrale ; il y a plusieurs

La ville d'Amberg.

maisons religieuses de l'un et de l'autre sexe. L'électrice, fille du margrave de Baden, étant luthérienne, se rendoit d'Amberg, les jours de fêtes, à un village du margraviat de Bareuth pour assister au prêche.

Nous quittâmes Amberg le dimanche 3 août, à minuit, après le souper de l'électeur, et nous arrivâmes à Ratisbonne, distance de seize lieues, le lundi 4. Nous trouvâmes les troupes autrichiennes et le corps des Bavarois, soldés par les Anglais, dans le faubourg à la gauche du Danube, et les Français, dans la ville, de l'autre côté du pont, d'après les conditions de l'armistice. Le général de Klenau commandoit les Autrichiens, et le général Grenier les Français. Nous descendîmes aux trois Casques, excellente auberge, sur la place d'armes. Les troupes françaises que nous vîmes à la parade étoient mal habillées, mal équipées et de mauvaise mine : on a peine à concevoir comment elles avoient pu avoir autant de supériorité sur celles d'Autriche qui avoient une meilleure tenue, et qui offroient un coup d'œil plus militaire.

Traversée d'Amberg à Ratisbonne.

Arrivée à Ratisbonne.

Faubourg occupé par les Autrichiens.

Le général français Grenier occupant la ville à la droite du Danube.

L'auberge des trois Casques.

Ratisbonne est une ville ancienne, grande et peuplée, mais bâtie sans goût; les rues y sont étroites et mal propres : le magistrat est protestant, et presque toute la ville est catholique : il n'y a que trois

La ville de Ratisbonne.

Magistrat protestant.

Le grand nombre des habitans catholiques.

temples protestans, et les catholiques, outre la cathédrale avec son évêché et son noble chapitre, ont plus de seize à dix-sept églises, beaucoup de couvens d'hommes et de femmes, deux chapitres nobles de chanoinesses, et la riche abbaye de Saint-Emérantien, occupée par les bénédictins; le prince de la Tour-et-Taxis, grand-maître héréditaire des postes de l'Empire, a, dans cette ville, comme commissaire principal de l'empereur, une cour et une grande représentation; il loge au palais abbatial de Saint-Emérantien.

Grand nombre de couvens et d'églises catholiques.

Siége de la diète de l'Empire.

Ratisbonne est le foyer des débats de la diète germanique; c'est là que les gens de lois développent, dans les assemblées de la diète, avec d'interminables formalités, leurs discussions polémiques; c'est là que la diplomatie met en jeu toutes ses ruses, et que l'intrigue et la rivalité cherchent dans le droit public et les traités tout ce qui peut prolonger les séances, qui souvent sont orageuses. Il y a dans cette assemblée le banc des électeurs, celui des princes, celui des évêques, celui des comtes et des prélats immédiats, et celui des villes libres impériales. Les ministres et les agens de tous les états de l'Empire forment entre eux un assemblage d'hommes de lois, qui paroissent mettre leur honneur et leur gloire à multiplier les détours du dédale

où l'on a renfermé les droits, les prérogatives, les privilèges des princes et de leurs états; c'est le règne de la bureaucratie et des barbouilleurs de papiers.

Après deux jours passés à Ratisbonne, nous nous mîmes en route par Augsbourg, où nous arrivâmes, de bonne heure, le lendemain de notre départ. Nous descendîmes aux trois Maures, où nous avions été très-bien lors de notre passage. Le général Moreau, depuis l'armistice, avoit placé son quartier-général dans cette ville. Les contributions qu'il imposoit en Bavière et en Souabe étoient exorbitantes : cependant on se louoit de son honnêteté, et de la bonne discipline de son armée qu'il avoit cantonnée dans les villes et villages environnans. Il logeoit au palais épiscopal; sa table étoit splendidement servie, aux frais de la ville : quand il sortoit, sa voiture étoit toujours précédée et suivie de sa garde à cheval, richement équipée. Il avoit donné des ordres pour que les émigrés, réfugiés en grand nombre à Augsbourg, jouissent paisiblement du droit d'asile : le magistrat, qui avoit cru se rendre agréable en voulant les éloigner, se vit forcé de les garder et de les protéger. On m'a assuré, comme un fait certain, que le général Moreau, connoissant les besoins de quelques émigrés, leur avoit fait donner des secours

Arrivée à Augsbourg.

Le général en chef Moreau à Augsbourg.

pécuniaires ; il avoit surtout recommandé que les généraux et les soldats eussent les plus grands égards pour l'archevêque de Paris, qui s'étoit déterminé à rester à Augsbourg avec ses frères le marquis et le baron de Juigné et leurs enfans. Je profitai des deux jours que nous séjournâmes à Augsbourg pour faire ma cour à ce respectable prélat, et puiser dans ses entretiens l'amour des vertus dont il est le modèle.

Route d'Augsbourg à Fribourg en Brisgau par Memmingen.

Nous quittâmes Augsbourg, et nous prîmes la route de Memmingen pour éviter Ulm, où il y avoit garnison autrichienne. Les Français, sur toute notre route, nous laissoient passer sans exiger des passeports; les postes autrichiens, en les exigeant, faisoient souvent des difficultés qui retardoient notre course. Nous couchâmes à Memmingen, petite ville luthérienne et commerçante, où les catholiques ont une église. Le lendemain, nous nous arrêtâmes

Alshausen.

à Alshausen, chef-lieu et résidence du grand-commandeur de l'ordre teutonique, parent du grand-bailli de Pfürdt. Le château est considérable ; il a de grandes cours et de spacieux jardins ; le bourg, dont les maisons annoncent l'aisance, est très-peuplé. Après souper, nous nous remîmes en route pour Fribourg en Brisgau, par Pfullendorf, Stochach et Doneschingen.

Pfullendorf, Stochach, Doneschingen.

Enfin, après une absence de onze mois,

après un voyage de seize cents lieues, nous arrivâmes à Fribourg en Brisgau, le 12 du mois d'août, et le 13, à Heitersheim, résidence du prince grand-prieur d'Allemagne. Nous manquâmes d'échouer au port; sur toute notre route, soit en allant, soit en revenant, rien n'avoit troublé notre sûreté; mais, à quatre lieues de Fribourg, à l'entrée de la vallée d'Enfer, nous apprîmes, à n'en pouvoir douter, qu'une bande de vingt à vingt-cinq voleurs, armés de toutes pièces, arrêtoit, en plein jour, les passans, surtout les voitures, et les pilloient. Des passans dévalisés nous confirmèrent cette inquiétante nouvelle. La crainte bien fondée de tomber dans cette embuscade, nous détermina à rester plus de cinq heures à la première maison de cette sauvage et dangereuse vallée; le maître de poste, chez qui nous avions envoyé, vint nous y trouver; il nous conseilla de ne nous point hasarder. Le prévôt de la vallée, chez qui nous étions descendus, et qui étoit aubergiste, nous assura que l'on avoit convoqué les villages voisins; que, sous peu d'heures, il arriveroit trois à quatre cents paysans bien armés, et qu'avec cette escorte nous pourrions continuer notre route. En effet, les paysans, accourus avec toutes sortes d'armes, se partagèrent, bien résolus de cerner les brigands. Ils côtoyè-

Bande de voleurs dans la vallée d'Enfer.

rent les deux côtés de la vallée ; une forte escorte accompagna notre voiture : nous traversâmes ainsi ce dangereux défilé. Les voleurs ne parurent pas, et, après avoir donné pour boire à l'escorte, nous arrivâmes à huit heures du soir à Fribourg.

Traversée de ce défilé avec une escorte.

Arrivée à Fribourg.

Séjour à Heitersheim.

Nous séjournâmes dix jours à Heitersheim chez le prince grand-prieur ; j'y achevai le compte rendu de notre voyage et de la mission de MM. les députés. M. le grand-bailli, partant pour sa commanderie de Francfort, me ramena à Fribourg. C'est là que j'ai repris mon indépendance ; je veux y vivre dans la retraite, et m'y faire des occupations qui charment ma vieillesse. Plus j'approche de la tombe vers laquelle me poussent à grands pas mes soixante-dix ans, plus le néant des choses humaines, plus la méditation des années éternelles fixe seule mon attention, et plus je porte vers le ciel mes regards et mes pensées. Les douceurs de cette habituelle contemplation me dédommagent au centuple de ces biens si frivoles, si passagers, si dangereux, que le monde appelle honneurs, plaisirs, richesses, et qui, appréciés dans le silence du sanctuaire, ne sont aux yeux du sage que de grands riens, comparés aux biens éternels réservés aux élus.

Retour à Fribourg.

FIN DU VOYAGE.

APPENDICE.

Lorsque je finissois ce récit de mon voyage et de mon séjour à Saint-Pétersbourg, il se passoit des événemens qui changeoient la politique et la face de l'Europe. L'armée française, sous les ordres du général Moreau, alloit, après sa victoire de Hohinlinden, s'emparer de Vienne : l'archiduc Charles, voyant la désorganisation et l'indiscipline des troupes autrichiennes, dont il venoit d'être déclaré généralissime, détermina l'empereur son frère à accepter les humiliantes conditions de paix, que le premier consul dictoit impérieusement : on avoit rappelé ce prince trop tard pour pouvoir remédier aux désastres qui alloient entraîner la ruine de sa maison. Un médecin habile sacrifie un membre pour sauver le corps. La paix de Lunéville a mis fin aux hostilités : époque funeste pour la gloire de la cour de Vienne, et pour l'intégrité de l'empire germanique !

Passage de l'Inn par l'armée de Moreau.

L'archiduc Charles, généralissime.

Paix de Lunéville.

Avant cet événement, Paul Ier, qui avoit en horreur la révolution française et ses fauteurs, se lie tout à coup avec Buonaparte, d'une manière si extraordinaire et

Liaisons extraordinaires de Paul Ier avec Buonaparte.

si intime, que, pour donner à ses nouveaux liens la plus étrange authenticité, il rompt, sans aucun égard, les liaisons d'amitié et de bienveillance dont il avoit donné des preuves si touchantes à Louis XVIII; il le renvoie de Mittau, lui ôte sa pension de 200,000 roubles, et l'expose à errer de contrée en contrée, pour trouver un asile que tous les souverains lui refusent.

Renvoi de Louis XVIII de Mittau.

Paul Ier, entraîné par son subit enthousiasme pour le premier consul, lui envoie une ambassade solennelle. Il étoit sur le point de s'allier avec lui contre les Anglais, dont il vouloit, disoit-il, se venger, lorsqu'une mort violente lui a donné pour successeur le grand-duc Alexandre, son fils aîné, prince l'idole des Russes, et fait, par ses qualités personnelles, pour honorer le trône et en rehausser l'éclat.

Ambassade russe à Paris.

Mort violente de Paul Ier.

Alexandre Ier lui succède.

L'Europe attentive sur les premières démarches d'Alexandre Ier, a appris avec un applaudissement unanime que cet empereur, en se déclarant le zélé protecteur de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, ainsi que de ses prérogatives et de ses propriétés, laissoit aux commandeurs et aux profès, la liberté entière de se choisir un grand-maître d'après leurs lois et leurs statuts : il a pensé que le titre de protecteur convenoit mieux à son rang. Peut-être, comme protecteur, aura-t-il la même influence sur la noblesse européenne, et

Il se déclare le protecteur de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem.

peut-être en résultera-t-il les mêmes avantages pour ses relations politiques avec les autres puissances de l'Europe.

Si les jours de Paul Ier n'avoient pas été abrégés, il se seroit vu forcé de courber sa tête altière, et de céder à la supériorité de la marine anglaise, dont une des flottes, sous les ordres du brave Nelson, avoit forcé le passage du Sund. Ce combat mémorable, suivi de la mort de Paul Ier, a obligé le Danemarck, la Suède, la Prusse et la Russie à renoncer à leurs projets hostiles.

Combat mémorable du Sund. Victoire de Nelson. Les puissances coalisées du Nord forcées de plier.

Tandis que Nelson se couvroit de gloire dans la Baltique, Abercrombie débarquoit en Egypte, et y remportoit une victoire signalée sur l'armée française. Ces succès sont dignes d'éloges; mais si, pour l'instruction de la postérité, la nation anglaise en fait frapper la médaille, l'honneur indigné ne gravera-t-il pas au revers le licenciement de l'armée de Condé? Ce licenciement personnifié seroit entouré de la mauvaise foi, de l'astuce, de la déloyauté, et de la parcimonie au front d'airain, empruntant le masque d'une vaine générosité. Ce licenciement et Quiberon sont imprimés en caractères ineffaçables dans le cœur irrité de tous les vrais Français.

Succès d'Abercrombie en Egypte.

Licenciement de l'armée de Condé.

FIN.







